N° 516 30e Année. Tome CXXXVI 15 Décembre 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



GEORGES DUHAMEL... *L'Écrivain et l'Événement*............ 577
EMILE VERHAEREN... *Poèmes*.......................... 600
PIERRE-PAUL PLAN... *Molière et Corneille*................. 603
EMILE SEDEYN....... *Vues sur la Place d'Armes*........... 633
PIERRE MAURIAC..... *La Symbiose*........................ 646
G. BAUCHAL......... *Les Dangers intérieurs et extérieurs de l'Accélération des Transformations économiques*...................... 660
HENRI DE RÉGNIER... *La Pécheresse*, histoire d'amour (I-II)... 675
de l'Académie française

REVUE DE LA QUINZAINE. — ÉMILE MAGNE : **Littérature**, 719 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 724 | RACHILDE : **Les Romans**, 730 | MAURICE BOISSARD : **Théâtre**, 736 | EDMOND BARTHÈLEMY : **Histoire**, 739 | GEORGES PALANTE : **Philosophie**, 744 | JEAN NOREL : **Questions militaires et maritimes**, 751 | R. DE BURY : **Les Journaux**, 757 | JEAN MARNOLD : **Musique**, 763 | GUSTAVE KAHN : **Art**, 768 | LOUIS COURTHION : **L'Art à l'Etranger**, 774 | AUGUSTE MARGUILLIER : **Musées et Collections**, 775 | GEORGES MARLOW : **Chronique de Belgique**, 783 | HENRY-D. DAVRAY : **Lettres anglaises**, 790 | HENRI ALBERT : **Lettres allemandes**, 795 | J.-L. WALCH : **Lettres néerlandaises**, 800 | DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : **Lettres néo-grecques**, 803 | TRISTAO DA CUNHA : **Lettres brésiliennes**, 808 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 812 ; **Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919**, 817 | **A l'Etranger**, 822 | MERCVRE : **Publications récentes**, 830 ; **Echos**, 831 ; **Tables de l'Année 1919**.

—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 2 fr. 50 | Etranger....... 2 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

A dater d'aujourd'hui

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît

sur 18 feuilles au lieu de 12

et donne

288 pages par numéro

soit par an

8 volumes de 864 pages

Tous ceux de nos abonnés actuels dont l'abonnement expire à une date antérieure au 15 mai 1920 peuvent se réabonner au **tarif de 1919** pour une période de six mois au moins ou de douze mois au plus (Voyez présente livraison, écho : *Publications du "Mercure de France")*.

Le tarif pour 1920 est ainsi fixé :

	France.	Etranger.
Un an	48 »	55 »
6 mois	25 »	29 »
3 mois	13 »	15 »
1 numéro	2 50	2 85

Les abonnements partent de tous les numéros.

A partir du 1er janvier 1920, tous les numéros antérieurs, quel qu'en soit le prix marqué, se vendront uniformément 2 fr. 50 et tous les tomes 7 fr. 50.

Le 20 Décembre paraît : Numéro spécial 24 pages : **1** fr. **50.**

LE CRAPOUILLOT
DE L'AN 3.000

Le "Crapouillot", la très vivante revue d'art et de lettres, donne pour Noël un très curieux numéro d'anticipations. A côté de contes de **Jean Bernier** et **Dominique Braga**, on y trouvera une très originale critique de lettres en l'an 3.000, des articles rétrospectifs *:* "Curel a-t-il existé ?" par **Louis-Léon Martin** ; "Un oublié : Pierre Benoit", par **Paul Reboux**, l'histoire du vol du célèbre Van Dongen du Salon Carré, par **Jean-Louis Vaudoyer**, "la renaissance du Théâtre", par **Louis Roubaud**, la Mode, par **H. Falk**, des échos de **Drieu la Rochelle**, "une visite de Paris en ruines", par **André Warnod**, "l'histoire de la guerre du XXe siècle", par **Alexandre Arnoux**, "une chronique scientifique", de **Roland Dorgelès** et **Paul Fuchs**, "les Sports", par **Charles Tardieu**, "une tragique dernière heure", de **Jean Galtier-Boissière**, et des Chroniques diverses de **René Kerdyk**, **Henri Beraud**, **Jean-Gabriel Lemoine**, **André Charpentier**, **André Obey**, **G.-A. Masson**, etc..

Nombreuses illustrations de **Gus Bofa**, **Drésa**, **Jean-Jacques Jadelot**, **Pierre Falké**, **A. D. de Segonzac**, **Jean-Loup Forain**, **Marcel Gromaire**.

Le "CRAPOUILLOT de l'an 3.000" est en vente chez CRÈS, 116, Boulevard Saint-Germain. — STOCK, place du Théâtre-Français. — FAST, 13 rue Royale. — REY, 8, Boulevard des Italiens. — CHARBO, 96, Boulevard Montparnasse. — LEMERCIER, 10, place Victor-Hugo ; il est adressé contre **1** fr. **50** (mandats ou timbres) à l'Administration de la revue (avec les n^os^ spéciaux : Crapouillot-pastiche et Crapouillot du salon d'Automne : **3** fr.)

Administration :

LE CRAPOUILLOT : 5, place de la Sorbonne, Paris.

Abonnement d'un an (24 n^os^) .... 20 fr.

Avec la collection les n^os^ parus (avril-décembre 1919) ..... en plus 15 fr.

Avec la collection des 3 dernières années de Guerre........ — 20 fr.

Adressez mandats : M. ESPRIT, *5, Place de la Sorbonne, PARIS.*

L'ÉCRIVAIN ET L'ÉVÉNEMENT

Dans un poème des *Pensées d'Août* portant, pour tout titre, une dédicace à M. Villemain, dans une de ces pièces qu'il appelait lui-même des « épîtres à demi critiques », Sainte-Beuve, présentant les héros du romantisme, dépeignait en ces termes Hugo et Vigny :

Hugo, dur partisan
(Comme chez Dante on voit, Florentin ou Pisan,
Un baron féodal) combattit sous l'armure,
Et tint haut sa bannière au milieu du murmure.
Il la maintient encore, et Vigny, plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi rentrait.

Ces vers médiocres marquent une date dans l'histoire de la littérature. L'ombre que la montagne sacrée projette sur la plaine s'enrichit d'un relief nouveau, car la tour d'ivoire, évoquée jadis par le latin, dresse sur le ciel moderne son orgueilleuse silhouette. Voici donc baptisé, c'est-à-dire reconnu, adopté, sacré, le lieu hautain où les poètes chercheront un refuge, établiront leur repaire.

A cette locution qui, sous la plume de Sainte-Beuve, était, à tout prendre, une réminiscence heureuse, une image adroite, à cette locution va correspondre désormais une indéniable réalité esthétique et morale.

Certes, les écrivains des siècles précédents connaissaient le prix de la solitude. Certains même avaient pu, comme jadis le guerrier hellène, donner à leur isolement la significa-

tion et la dignité d'une véritable retraite sous la tente. Mais la tour d'ivoire est essentiellement une construction du XIXe siècle ; c'est de l'architecture contemporaine. La tour d'ivoire caractérise un style, exprime une doctrine et traduit une révolution dans les mœurs de l'esprit.

Las du siècle, tourmenté par de hautes conceptions morales et religieuses, Blaise Pascal peut, à trente-deux ans, s'aller ensevelir dans la tombe aristocratique de Port-Royal. Sollicité par une foi exigeante, Racine peut, au faîte de sa fortune littéraire, délaisser le monde pour les devoirs de son foyer et de son salut. Personne ne songera pourtant à dire de ces deux grands hommes qu'ils se sont enfermés dans la tour d'ivoire.

Il faut le romantisme pour que soit définitivement annexée au domaine de l'écrivain cette tour altière dont il est seul à connaître les arcanes et à posséder les clefs.

Jusqu'au XIXe siècle, les écrivains ont sagement estimé qu'ils avaient pour mission de contempler les hommes, la nature, les mille spectacles de l'univers, d'en retracer des images scrupuleuses ou fantaisistes, de tirer, enfin, ou de laisser tirer de leurs observations des enseignements et des lois. Ils ont, pour parfaire leur ouvrage, ou pour céder à des dispositions profondes, ou pour assouvir leur tristesse, ou pour se soustraire à d'impitoyables adversaires, élu parfois asile loin du tourbillon de la société. Ils n'ont pas cru, dès le principe, que leur sérénité serait au prix d'une réserve farouche et qu'il leur faudrait, pour demeurer purs, pour remplir leur mission, s'abstraire de la vie et consumer leur âge dans un empyrée interdit au commun des hommes.

C'est avec le romantisme qu'apparaît cette tournure d'esprit : cette fierté intraitable, ce goût d'une solitude presque agressive, ce besoin d'approfondir un fossé entre la vie tumultueuse et le tabernacle secret où l'écrivain reçoit les confidences de la muse.

Les romantiques ont tous revendiqué cette prérogative. Tous, nous le verrons bientôt, n'en ont point fait constam-

ment état ; mais tous ont, avec ardeur, avec arrogance souvent, réclamé un droit que personne ne leur discutait et dressé une tour d'ivoire là même où aurait suffi la tente transparente du chef offensé.

Sur les promontoires, à la cime des récifs, à la crête des monts, d'innombrables tours d'ivoire se sont élevées depuis. Le Parnasse a construit les siennes, particulièrement froides et sonores. Le symbolisme en a édifié de farouches, plus âpres, plus inaccessibles, plus impénétrables que toutes autres. Pendant la seconde moitié du XIXe siècle et le début du XXe, cette doctrine de la retraite superbe, cette doctrine à peine contrariée par le naturalisme a prévalu. Maints nobles esprits ont adopté ce principe que la pure et haute œuvre d'art ne saurait s'élaborer ailleurs que dans le silence crénelé d'un donjon. L'art est apparu comme une manifestation spirituelle absolument gratuite, indépendante des événements et des régimes, aussi dépourvue d'utilité pratique que de conséquences sociales, étrangère aux grandes tempêtes humaines qui perturbent le monde sans réellement changer la face de l'âme, sans altérer l'aspect d'éternité de l'âme.

Un mot, un mot riche, à coup sûr, de significations pénibles et de résonances dérisoires, un mot a été proposé en épouvantail à la troupe qui s'évertue sur les flancs du Parnasse. La « politique » jouit, à juste titre, d'une réputation déplorable et qu'on ne saurait raisonnablement défendre.

Pour les uns, source de toutes les erreurs, pour les autres, vase de toutes les sottises, pour le plus grand nombre, cause de toutes les compromissions et de toutes les déchéances, la politique semble bien être aux antipodes de toute pureté. Elle fut, dit-on, et demeure l'écueil de maintes vocations brillantes à leur début. Elle souille et empoisonne à jamais l'atmosphère idéale où doit respirer le génie. C'est contre le ressac bourbeux de la politique que la tour d'ivoire doit élever ses contreforts puissants et ses murailles imperforées.

Qu'on ne juge pas ce tableau trop poussé. J'expose le procès en toute impartialité. Je fais état de toutes les opinions, bien décidé que je suis à en discuter les excès et les faiblesses, le bien fondé ou l'inconsistance.

§

La tourmente qui vient de dévaster l'Europe est à peine apaisée que, déjà, la discussion recommence, mêlée à toutes les querelles qui divisent en ce moment le monde des lettres.

Un romancier de mérite, directeur estimé d'une revue dont l'influence sur les mœurs littéraires n'a cessé d'être salutaire, M. Eugène Montfort a, durant l'armistice, ouvert une enquête. Les termes de cette enquête montrent à quel point la question de la tour d'ivoire demeure brûlante.

Emu par la violence passionnée qui entraîne les écrivains contemporains dans le tourbillon des événements, M. Montfort se demande et demande à tous ses confrères s'il n'est point dangereux pour les destinées de l'art de laisser les préoccupations sociales ou politiques troubler, comme une bise véhémente, le miroir d'eau limpide et réfléchissant que l'âme de l'écrivain doit offrir à l'univers.

Une enquête n'est jamais, à l'origine, complètement dépourvue de parti pris. Une question comme celle que pose M. Montfort est bien rarement libre de toute appréhension.

A l'entendre demander s'il n'est pas nécessaire pour l'écrivain de s'affranchir des soucis de l'époque, on sent que le directeur des *Marges*, enquêteur scrupuleux, tient sa réponse personnelle toute prête. On devine, on comprend qu'à son avis la pureté de l'art est en péril. M. Montfort brûle évidemment de rappeler le monde des lettres au culte de la tour d'ivoire.

A l'heure où j'écris ces lignes, M. Montfort n'a pas encore publié toutes les réponses faites à son appel. Quelles que soient ces réponses, quelque précieux que soient les renseignements qui vont se trouver versés au débat, rien ne

saurait modifier l'espèce d'examen historique que nous désirons entreprendre.

Prenons texte de cette enquête, enregistrons le souci que manifestent, avec M. Montfort, beaucoup de nos contemporains et recherchons d'abord dans quelle mesure cette inquiétude est légitime, dans quelle mesure la participation de l'écrivain à l'événement met en péril le sort des belles lettres.

§

J'ai prononcé les mots d' « examen historique ». A la vérité, cette formule est quelque peu présomptueuse.

Qu'il nous suffise de dénombrer toutefois les exemples illustres qui peuvent se présenter naturellement à notre mémoire. Voyons si les grands écrivains se sont, en réalité, comme on aimerait à nous le faire croire, dispensés de réagir ou de participer aux grands événements de leur époque. Cherchons s'ils n'ont pas, au contraire, élevé souvent la voix dans le tumulte des partis.

Je m'excuse de remonter très loin dans nos souvenirs. Mais nous faut-il, parce qu'il est lointain, renoncer au témoignage d'Aristote ? Non pas ! Commençons donc par Aristote et rappelons que ce grand homme dut, à deux reprises, fuir Athènes pour échapper aux persécutions dont étaient l'objet les partisans de la Macédoine ; la première fois en 348 avant Jésus-Christ, la seconde fois en 323, au moment de la mort d'Alexandre.

Faut-il parler de la hardiesse politique d'Aristophane! Elle éclate à toutes les pages de ses comédies. Elle fut telle qu'en 388 elle provoqua la promulgation d'une loi limitant, par représailles, les libertés de la scène.

Nul ne voudra croire que c'est pour avoir dérobé une coupe sacrée qu'Esope fut condamné à être précipité de la roche Hyampée. Autant vaudrait rechercher des causes autres que politiques à l'exécution de Socrate.

C'est pour avoir trempé dans la conspiration de Pison que Lucain, dont le caractère n'égala certes point toujours le génie, dut s'ouvrir les veines. Si le même genre de mort fut infligé à Pétrone par Néron, c'est moins à cause d'une jalousie d'esthète que pour punir le poète d'avoir participé à un complot politique.

Juvénal dut à ses réactions contre les hommes et les événements de son temps d'aller végéter hors de Rome dans quelque lointaine colonie.

Epictète, grand philosophe, et, somme toute, grand écrivain, bien qu'il n'ait fait qu'inspirer ou dicter ses propres ouvrages, Epictète fut banni sous Domitien.

Nous le voyons, l'exil et la mort jouent, dès l'antiquité, un rôle considérable dans la carrière des hommes qui manient le style, la parole ou la lyre.

Mais que dire de Dante, chassé de Florence en 1301? Etait-il indifférent à l'événement celui qui subit la vengeance d'un parti, vit sa maison rasée et ses biens confisqués, celui qui mourut en exil après de longues années de tribulations et de désespoir ?

N'oublions pas que nous devons les *Mémoires* de Philippe de Commines aux loisirs forcés que lui procurèrent sa disgrâce et son emprisonnement à Loches.

Pourquoi ne pas citer Camoëns, le poète des *Lusiades*, exilé aux îles Moluques et finalement jeté en prison pour ses jugements satiriques sur le vice-roi de Goa ?

Ne dites pas que la liste s'allonge : elle commence à peine ; et il est de notre devoir de la parcourir si nous voulons éclairer notre religion.

Voici Etienne Dolet, imprimeur et écrivain, banni, condamné par deux fois à mort et brûlé vif à Paris en 1544.

Milton, pur poète, n'hésite pas à prendre violemment parti en face du trône et à défendre le droit des peuples contre le sceptre.

Bacon, le grand Bacon se trouve si gravement compromis dans l'exercice de fonctions publiques, dont il s'ac-

quitte d'ailleurs de façon déplorable, qu'il est, en 1621, condamné à la prison et à l'amende. Ces avatars politiques ne l'empêchent point, que je sache, d'être un des sommets de la pensée humaine.

Clément Marot, impliqué dans l'affaire aussi politique que religieuse dite « affaire des placards », doit prendre une fuite prudente et se réfugier en Italie.

Scarron met son malicieux talent au service des passions politiques de l'époque : c'est lui qui rédige la *Mazarinade*.

N'est-ce pas pour s'être mêlé de juger les choses de son temps que Saint-Evremond fut condamné à la Bastille et dut s'en aller mourir à la cour d'Angleterre ?

Puisque nous passons en Angleterre, citons Daniel de Foë qui a connu, pour délits d'opinion, les joies du pilori et une condamnation à deux années de prison.

Mais voici le XVIIIe siècle et Voltaire qui, tant pour sa verve satirique que pour ses idées, connut la bastonnade, la prison, les persécutions les plus variées et qui n'en renonça pas pour cela à s'intéresser aux événements de son temps.

Voici Diderot qui vit par deux fois suspendre la publication de l'*Encyclopédie* et qui fut même enfermé à Vincennes où Rousseau l'allait visiter, ainsi qu'il est dit dans les *Confessions*.

Quant à la participation de Rousseau aux mouvements de son siècle, elle est aussi célèbre que les persécutions dont il fut l'objet.

Voici la révolution et de nouveau le sang coule. Chamfort, ami de Mirabeau, adversaire déclaré des Jacobins, est contraint de choisir entre le supplice et le suicide. L'auteur de la *Jeune Indienne* choisit le suicide.

Le sort de Chénier est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'y faire une longue allusion.

Fabre d'Eglantine mêle, sur l'échafaud, son sang à celui de Danton et de Camille Desmoulins.

Epoque terrible en vérité, époque ardente où les mots

« tour d'ivoire » n'auraient eu absolument aucune signification, puisqu'on voit jusqu'au tendre et timide Florian mêlé au mouvement révolutionnaire et arrêté comme suspect.

Ils sont rares, alors, ceux qui demeurent impassibles au bord du tourbillon des événements.

Chateaubriand, — si « tour d'ivoire » par bien des points — est d'abord « émigré », puis ambassadeur, sous le consulat, puis, sous la restauration, diplomate, ministre, polémiste.

Benjamin Constant, le romancier d'*Adolphe*, prouve que l'on peut apporter la plus grande passion à changer maintes fois d'âme et de camp et, néanmoins, écrire un admirable chef-d'œuvre.

Puisque nous avons cité Constant, citons tout de suite Mme de Staël qui a connu toutes les variétés d'exil, et ce pour des raisons qui n'étaient point littéraires, mais politiques.

Et Paul-Louis Courier ! victime, sous la Restauration, de son audace et de sa popularité, ci : deux mois de prison et 200 francs d'amende. Il faut avouer que c'est pour rien.

N'oublions pas que la jeunesse de Schiller fut tout entière dévouée aux idées républicaines et à la satire fougueuse du despotisme.

Et venons-en tout de suite aux romantiques français. Comme je le disais tout à l'heure, ils ont érigé la tour d'ivoire ; il faut pourtant reconnaître qu'ils en ont, avec courage, abandonné bien souvent les murailles tutélaires.

Hugo, le plus grand de tous, a vécu 18 ans en exil ; la moitié de ses écrits forme un commentaire véhément aux événements de son époque. Cette lyre formidable a vibré de toutes les indignations, de toutes les colères, de toutes les pitiés. Si Victor Hugo a jamais vécu dans la tour d'ivoire, c'est, il faut le reconnaître, que les gouvernements tyranniques lui en ont fait une geôle.

Puisque nous avons prononcé le beau nom de Hugo, pourquoi ne point ajouter que son fils Charles a connu, en

1851, les agréments de la prison pour avoir écrit un article retentissant sur la peine de mort ?

Et Lamartine ! Lamartine que nous trouvons à la tête du mouvement révolutionnaire de 1848 ! Je sais, je sais que celui-là pourrait donner raison aux partisans de la tour d'ivoire ; il semble,pour gravir la tribune, avoir abandonné la lyre. Mais il demeure, à cet égard, une véritable exception.

Il faut ajouter qu'en 48 on vit jusqu'à la paisible George Sand rédiger des « Lettres au peuple » et se mêler avec ardeur au mouvement social.

Cette énumération, déjà longue, n'est pas finie. On ne saurait donner trop d'exemples lorsqu'il s'agit d'élucider un problème et d'entraîner une conviction.

L'amende, la prison, l'exil, la peine capitale ! L'histoire des lettres est toute retentissante du tintement des clefs qu'agite le garde-chiourme, du bruit de la hache et de la voix des juges. Et l'on oserait dire que toutes les grandes œuvres se sont élaborées dans le silence du cabinet, au fond d'une retraite douillette et pacifique !

Nous n'avons pourtant pas fini : voici Lamennais, condamné en 1840 à un an de prison pour ses théories socialistes.

Henri Heine, à cette époque, vivait dans un exil volontaire, après 3 années d'âpre lutte révolutionnaire dans son pays.

Victor Cousin, qui avait vu son cours suspendu en France, fut encore plus durement traité pendant son voyage en Allemagne, puisqu'il y purgea six mois de captivité et ne dut son élargissement qu'à l'intervention de Hegel.

Et nous ne pouvons pas oublier Shelley, obligé de fuir de ville en ville pour se dérober aux poursuites du pouvoir. Nous ne pouvons pas oublier Byron allant guerroyer contre le Turc aux côtés des Grecs opprimés et trouvant la mort dans cette croisade.

Et maintenant il faut parler de la Russie il faut parler

de cette terre classique de l'oppression et de la violence ; il faut parler de cette Russie dont les admirables écrivains n'ont jamais cessé d'élever de pathétiques protestations contre les institutions, les hommes et les événements.

Pouchkine, banni, a vécu en disgrâce de 1820 à 1824.

Tourguénef, la modération et la raison mêmes, a encouru cette manière de bannissement que représentait, pour les nobles, l'exil dans leur terre. Il a vécu dans cet exil jusqu'en 1854.

Dostoïewsky a été condamné à mort en 1849. Gracié, il a toutefois passé 4 années dans ce bagne d'où il nous a rapporté les effarants *Souvenirs de la maison des morts*.

Le poète polonais Adam Mickiewicz a été emprisonné et banni par le gouvernement des Tzars.

La vie de Tolstoï est une longue lutte contre les forces oppressives et une longue protestation contre l'événement.

Gorki a été jeté en prison après la révolution de 1905. Son activité littéraire est intimement mêlée à son activité politique.

Les Scandinaves n'ont rien à envier aux Slaves : Bjœrnson, pour son attitude républicaine, a été condamné à 1 an de prison en 1879.

Ibsen, bien qu'il ait écrit dans un de ses poèmes : « Le bruit des masses m'épouvante, je ne veux pas laisser éclabousser mon habit par la boue des rues ; je veux, en pur vêtement de fête, attendre le jour de l'avenir », bien qu'il ait, dis-je, avoué son goût pour la solitude de la tour d'ivoire, Ibsen, dans sa jeunesse, a subi la grande contagion révolutionnaire de 48 ; il a écrit des poèmes aux Hongrois révoltés ; il a excellé dans la satire politique ; il a composé des écrits noblement tendancieux qui montrent que l'événement le passionnait à l'égal des questions morales.

Mais revenons en France. Citons Michelet, récidiviste du délit d'opinion, Michelet qui vit suspendre son cours et à qui le 2 décembre coûta sa situation aux archives.

Nommons Proudhon, dont les interventions dans la

presse eurent tant d'énergie que cet écrivain fut traduit en Cour d'assises en 1842 et emprisonné en 1849.

Et tant d'autres, tant d'autres dont le nom est illustre et l'œuvre considérable : le cher Verlaine qui dut, lui aussi, quitter la France après la Commune ; Zola, qui, pour prix de sa franchise, se vit condamné à un an de prison, à 3.000 francs d'amende — c'est réellement bon marché — et enfin à une sorte d'exil en Angleterre.

Mais nous voici dans l'époque contemporaine. Il n'y aurait, hélas ! que trop de choses à dire et trop de noms à citer. Force nous est d'être incomplet. D'ailleurs, dans cette rapide énumération n'avons-nous pas oublié maints héros ? Fénelon, par exemple, qui mourut en disgrâce après sa noble « lettre à Louis XIV ». Et tous les philosophes italiens des XVIe et XVIIe siècles : Vanini, condamné au bûcher, après arrachement de la langue, à Toulouse, en 1619 ; Campanella, qui fut plusieurs fois soumis à la torture et passa dans les prisons 27 années de sa vie ; Giordano Bruno, brûlé vif à Rome, après une carrière digne de son caractère admirable.

§

Parmi ces grands noms que nous venons de citer, il y a des saints et des martyrs ; certains ne sont que des esprits ardents ; certains enfin ne sont que des âmes malheureuses harcelées par la passion. Mais quel enseignement se dégage de cet amas de faits ! Quel enseignement !

Qu'auraient donc pensé de la tour d'ivoire ces génies courageux qui n'acceptaient point l'injustice et l'infamie comme des réalités inéluctables ?

Tous ces hauts esprits, tous ces maîtres de la pensée se sont refusés à jouir de leurs dons dans une solitude aussi paisible qu'égoïste. Ils ont mis leur plume et leur âme au service des grandes causes. Ils se sont élevés contre les gouvernements oppresseurs, ils en ont dénoncé les crimes. Ils

n'ont pas voulu se solidariser avec les acteurs de drames déshonorants ; ils n'ont pas voulu demeurer les complices soumis d'événements honteux. Tous, ou presque tous ont chèrement payé leur indépendance et compromis sans hésiter leur carrière, leur bonheur ou leur vie même.

Pareille glorieuse disgrâce ne fut à redouter ni pour le laborieux M. Faguet, ni pour le prolixe M. Georges Ohnet. Elle ne menace pas davantage la tranquille carrière de M. Auguste Dorchain ou de M. Jean Aicard.

A coup sûr, la limpide et indigente existence d'un Octave Feuillet est à donner en exemple à tous ceux qui redoutent de meurtrir leur talent dans la bousculade des événements. Mais quel écrivain digne de ce nom hésiterait entre la destinée d'Octave Feuillet et celle de Dante Alighieri ?

Faut-il un surcroît de documents et de preuves ! Ajoutons alors qu'à côté de tous ces grands hommes qui ont, dans leur participation à l'événement, trouvé la ruine, le désespoir ou la mort, il y en a un nombre infini d'autres qui ont pu se mêler des affaires publiques avec bonheur, honneur ou profit : Eschyle a combattu à Marathon, à Salamine et à Platée. Sophocle a, par deux fois, rempli les fonctions de stratège. Tacite, sous Nerva, obtint le consulat. Pétrarque accomplit de nombreuses missions diplomatiques ; il fut même le négociateur d'un traité de paix entre Gènes et Venise. Montaigne a rempli des fonctions publiques dans sa province. L'Arioste, en 1522, accepta du duc Hercule un emploi de gouverneur de district, dans les Apennins. Cervantès, soldat, laissa une de ses mains dans la bataille ; il prit part au combat de Lépante. Swift fut, avec ardeur et inconstance, tantôt whig et tantôt tory. Shéridan fut membre de la chambre des Communes. Gœthe, l'Olympien, assistait à la bataille de Valmy ; le soir de cette bataille, il annonça « la naissance du monde nouveau ». Gœthe fut un poète, un savant et un homme politique.

§

C'est assez ! je m'arrête, non point faute de noms, mais pour ne point aggraver cette discussion des arguments desséchés de la statistique. Je m'arrête en faisant remarquer que, fidèle à mon titre, j'ai cité uniquement des poètes, des écrivains ou des penseurs faisant figure d'écrivains. J'écarte du débat l'exemple des innombrables savants, musiciens, peintres qui ne crurent pas indigne de leur génie de prendre parti dans les grands conflits sociaux ; j'écarte les hommes d'État dont l'événement est en quelque sorte le métier même, je les écarte, bien que, parmi eux, il y ait des Cicéron.

Pour impressionnants que soient tous les témoignages cités, ils demandent examen. Quel que soit notre respect pour les maîtres dont nous venons d'évoquer les hautaines figures, nous sommes prêts à reconnaître leurs erreurs et à passer condamnation, s'il y a lieu. Ces hommes admirables ont-ils eu tort de quitter le monde des idées, d'abandonner le royaume des images pour descendre dans l'événement ?

Cela revient à demander si les écrivains dont nous venons de résumer les aventures ont failli à leur mission.

Eh bien, pour presque tous, je réponds non !

Je mets d'abord en principe qu'il n'existe, pour personne, quelque chose qui serait une mission d'écrivain distincte de ce que l'on peut appeler plus généralement la mission d'homme. Je mets en principe que tout homme, si considérable que soit le génie dont il est le réceptacle, le substrat, ne peut, sans indignité, sacrifier son devoir d'homme à son devoir d'écrivain et humilier celui-là devant celui-ci.

J'ai prononcé les mots de réceptacle, de substrat. Je reviens sur ces mots qui donnent la partie belle à l'adversaire. Je reviens sur ces mots pour les commenter et les expliquer.

Si le génie est un don à l'origine, il est aussi, selon la formule célèbre, une longue patience. Il n'y a guère d'exemple

d'un génie demeuré complètement étranger à celui qui le porte et le fait fructifier. Comme l'a si bien fait remarquer Emerson, c'est le caractère qui prime, c'est le caractère qui assure au génie ses plus belles conquêtes. Un génie merveilleux recueilli dans un vase médiocre, une semence précieuse confiée à une terre ingrate, cela sans doute existe et a existé ; mais c'est un spectacle discordant et pénible, et nous aimons surtout ceux d'entre les grands hommes qui ont visage de héros, ceux qui, en dépit de leurs fautes ou de leurs erreurs, se montrent dignes du génie que la nature leur a confié. Il n'y a pas de grandes âmes sans faiblesse ; mais il n'y a pas de grandes âmes qui n'aient, à quelque moment de leur existence, donné, par des actions, la mesure de leur richesse.

Cette digression nous ramène à notre point de départ. En règle générale, tant vaut le génie, tant vaut l'homme. Une relation impérieuse demeure entre la puissance surnaturelle commise à certains individus et l'usage qu'ils en ont fait. L'écrivain qui sacrifierait à sa mission d'écrivain ses obligations humaines enlèverait précisément à cette mission presque tout intérêt et presque toute portée.

Le rôle du poète, du créateur semble bien d'édifier tout d'abord de belles choses. Mon amour des belles choses est profond, mais j'affirme qu'un grand acte est une belle chose ; j'affirme aussi qu'une vilaine action est capable de polluer une haute mémoire et même de jeter ombre, à mes yeux, sur les écrits d'un homme.

Et puis je ne crois même pas possible qu'une œuvre d'art ne trahisse pas, par quelque endroit, les défauts et les souillures de l'esprit dans lequel elle s'est développée.

Non, certes non, on ne peut, sans péril, désolidariser l'homme et l'artiste ; la mission de celui-ci reste, dans une large mesure, subordonnée à l'attitude de celui-là.

Vieille querelle ! Mais cette première proposition me conduit à une autre plus grave : plus l'artiste est grand, plus il a de devoirs en tant qu'homme. Celui qui a reçu le don

sublime en est comptable au reste de l'humanité. Précisément parce qu'il fut favorisé d'une exceptionnelle clairvoyance, parce qu'il a d'illimités pouvoirs de séduction, parce qu'il sait atteindre les hommes jusqu'au plus secret de leur cœur, l'artiste connaît des obligations strictes qu'il ne peut ni éluder ni enfreindre.

Eh quoi ! le sort a fait éclater dans votre voix toutes les trompettes de Jéricho ! Refuserez-vous donc de faire crouler les murailles de la sottise et de la cruauté ?

Eh quoi ! votre œil sait, sous les apparences insidieuses, dépister la fourbe et l'hypocrisie ! Garderez-vous pour vous seul votre découverte, la cèlerez-vous comme un secret ? Ne direz-vous point ce que vous avez vu ?

Marc-Aurèle écrit : « Souvent on est aussi coupable en ne faisant rien qu'en faisant certaines choses. » Votre silence est-il frayeur ou complicité ? Vous refusez de parler, vous dont c'est le rôle et la raison.

La Bruyère a, dans un éclair de conscience, aperçu l'amère et misérable condition du paysan qui nourrit le royaume. De cette vision il laisse un témoignage poignant qui, tout autant que ses peintures satiriques, lui vaut la reconnaissance de l'humanité.

Vous dont le métier est d'écrire, ne rédigerez-vous pas aussi votre « dîme royale », cette généreuse protestation à laquelle Vauban qui, lui, n'était point un écrivain, dut disgrâce et condamnation ?

Votre mission est d'observer la vie et de la dépeindre. Nul ne vous demande d'être partial. Mais vous ne pouvez vous abstenir, à certaines heures, de comparaître et de témoigner. Vous devez à votre génie cet épanouissement, cette sanction, cet assouvissement, cette manifestation suprême.

Comment connaîtrez-vous ces hommes qui demeurent vos inquiétants modèles si vous ne consentez à souffrir parmi eux, à souffrir par eux, à souffrir pour eux ? Vous êtes les peintres de la vie ; mais, dans une tour d'ivoire hermétique,

il n'y a pas « la vie », il n'y a que des images, des reflets lointains de la vie. On ne saurait observer les hommes avec la froide précision objective de l'entomologiste. Les méthodes scientifiques sont tout à fait propres à égarer l'écrivain sur les fins de l'art et sur les moyens à mettre en œuvre.

La connaissance des hommes est une passion, et ce mot signifie souffrance. Si vous voulez nourrir votre inspiration, vivez d'abord ! La tour d'ivoire est propice au mathématicien ; mais le poète et le romancier s'étiolent entre des murailles, s'ils ne savent pas s'en échapper parfois.

Ne dites pas que la méthode introspective suffit à former l'expérience de l'écrivain. Votre propre caractère vous est, dès le principe, aussi lointain, aussi mystérieux que celui d'un inconnu dont vous apercevez la silhouette de l'autre côté d'un fleuve. Si vous voulez connaître votre âme, il faut accepter de la voir entrer en conflit avec d'autres âmes. Si vous voulez éprouver les réactions de votre âme, il ne faut pas la soustraire à l'action des forces adverses.

§

Les forces adverses ne feront jamais défaut. L'événement ne manque point à l'âme de qualité.

J'attends, je préviens ici une objection : on peut me dire que l'injustice, la bassesse, la stupidité, l'esprit de violence, en un mot tous les monstres contre lesquels les grands esprits sont entrés en lutte ne se ressentent aucunement des coups que leur a portés le génie. Dans ces conditions, il semble puéril et vain de recommencer indéfiniment de sanglants assauts voués à l'échec.

On peut me dire que le sacrifice courageux des écrivains de tous les temps n'a pas déplacé d'une ligne le conflit des forces en présence depuis que les hommes sont hommes. Pourquoi donc entrer, après tant d'autres, dans une querelle absurde qui semble éternelle comme le monde ?

Cette attitude sceptique et séduisante est dangereuse, elle conduirait rapidement à un dessèchement moral incompatible avec la sensibilité créatrice ; elle n'a jamais convenu et ne conviendra qu'aux natures sans élan et sans grâce qui doutent de l'action dès qu'elles s'en découvrent incapables ; cette attitude suppose une diminution redoutable de l'effectivité ; elle est contraire à l'essence même du génie poétique, le mot poésie étant pris ici dans son sens général, étymologique, de « création ».

Le maître Jérôme Coignard, expert en l'art du doute, reconnaît lui-même que le cœur seul donne quelque prix aux choses de la vie.

Et puis, un écrivain ne prend pas la décision abstraite de se mêler ou de se soustraire aux événements. Il cède tantôt aux injonctions de son esprit et tantôt aux mouvements du cœur. Il n'intervient, souvent, que contraint, forcé par une conviction souveraine, comparable à l'inspiration qui lui dictait ses ouvrages ; là encore il obéit à son génie.

§

Jamais peut-être le monde n'a été remué par l'événement d'une manière aussi profonde, aussi complexe, aussi inquiétante que dans l'époque contemporaine. Jamais la conscience des écrivains n'a entendu de plus pressants appels. Et c'est aujourd'hui qu'on vient nous engager à nous retirer dans la tour d'ivoire pour y parfaire des œuvres dédaigneuses et sereines, loin des gémissements d'une humanité lacérée.

Nous verrons tout à l'heure s'il convient ou non de répudier la tour d'ivoire, s'il convient ou non d'abandonner ce refuge en glissant les clefs sous la porte.

Le fait évident, le fait qui nous frappe tous et nous émeut tous, c'est que l'humanité ne fut jamais, plus que maintenant, malheureuse, égarée, près de sa perte. Elle est en proie à l'événement comme un martyr aux bêtes du

cirque. Elle souffre et ne connaît pas de remède à son mal. Saignante, mutilée, trahie par ceux qui la devaient conduire, engagée et maintenue jusqu'à l'agonie dans des entreprises insensées, dans des entreprises au-dessus de ses forces, dans des aventures qui lui ont fait perdre pour longtemps la conscience de ses vertus, de ses devoirs et de son avenir, elle fait songer à ce monstre aveuglé dont parle Virgile, à ce monstre informe, immense et douloureux qui cherche, à tâtons, son chemin dans d'insondables ténèbres.

Voilà donc le moment qu'on a choisi pour nous inviter à nous désintéresser de l'événement, à chanter dans la solitude, à engager dans les jardins du cloître d'aimables querelles de métrique, à fermer nos oreilles aux rumeurs de la mêlée.

Ce mot vient à son heure et je le prononce à dessein ; un grand cœur, un cœur généreux a fait à ce mot un sort imprévu. En refusant de se laisser emporter dans l'espèce de raz de marée qui submergeait l'Europe intellectuelle et mettait en péril le sens critique de maints bons esprits, l'auteur de « Au-dessus de la mêlée » a porté le conflit dans une sphère élevée. Ce conflit n'est pas près de s'éteindre.

Refuser de perdre conscience dans l'affolement général ce n'est point renoncer à son rôle, c'est parfois donner à ce rôle un sens nouveau. L'homme qui, vraiment, se serait cru au-dessus de toute mêlée aurait, pendant la guerre européenne, perpétré froidement, sans commentaire, un poème de 4.000 vers sur les vertus de l'asphodèle.

Romain Rolland a montré qu'on pouvait s'élever au-dessus de l'événement pour prendre, avec audace, position dans un autre événement plus grave.

Cet événement nouveau, ce conflit suprême se développe maintenant que d'autres conflits semblent enfin se dénouer. Une tempête s'apaise et déjà d'autres tempêtes s'amassent sur les hauteurs. Que fera l'humanité dans ce chaos si ses maîtres spirituels l'abandonnent encore une fois à l'heure de l'épreuve ?

O poètes de la tour d'ivoire, oubliez-vous que les grands mouvements humains ont été non seulement engendrés, mais encore guidés, éclairés par de grands esprits ? La noblesse et la pureté sont contagieuses. L'efficacité de l'exemple est une vérité expérimentale. O créateurs de la pensée, vous qui, seuls, êtes capables d'inspirer la révolution des mœurs, allez-vous laisser le pas aux rhéteurs, aux histrions et aux hommes d'affaires ?

§

A peine cette angoissante question proférée dans le tumulte de l'époque, j'ajoute qu'il ne me semble pas opportun de démanteler la tour d'ivoire.

Le pauvre et charmant Jean-Marc Bernard, qui périt au feu, en Artois, aimait à dire : « Politique d'abord ! » Ce mot, qui a servi au ralliement d'un parti d'écrivains plus aptes aux besognes polémiques qu'aux travaux de la création, ce mot qui comporte toute une doctrine nous entraîne hors des voies de l'art ; il risque de faire perdre à l'écrivain le sens de son caractère, il risque de faire que l'écrivain cesse d'être un écrivain pour devenir un folliculaire, un valet, l'instrument d'un parti.

Je pense qu'il est juste et beau qu'à de certaines occasions l'écrivain prenne parti. Mais c'est l'écrivain qui doit prendre le parti et non le parti qui doit prendre l'écrivain.

Qu'on me pardonne cette boutade, elle suffit à exprimer l'alternative. Ou bien l'écrivain, déterminé par de pertinentes raisons, ébranlé par des impulsions profondes, prendra part à la lutte sans quitter un instant le gouvernail, sans résigner son libre arbitre. Ou bien il se livrera sans réserve aux forces qui l'ont sollicité et il deviendra l'esclave d'un groupe, le prisonnier d'une formule.

Cette dernière attitude est si contraire à la nature même de l'artiste qu'il paraît superflu d'en discuter la légitimité.

L'écrivain doit être un guide, un conducteur, un inspi-

rateur ; il ne saurait, sans déchoir, devenir un serviteur soumis, un avocat à gage. Il allume le flambeau, il déploie l'étendard, il se fait bouclier ou glaive, il s'offre en holocauste. Ne lui demandez pas d'être un exécuteur des basses œuvres. L'art a ses grandeurs et ses servitudes ; mais servitude n'est point servilité, n'est point esclavage. Il appartient à l'écrivain de fixer lui-même ses devoirs et de les accomplir à point nommé.

Jouer son rôle dans l'événement, guider une foule hésitante, appuyer de son autorité morale de justes revendications, proposer des solutions aux conflits humains, voilà un devoir admirable. Cela n'implique pas qu'il faille s'embourber dans les turpitudes de la politique.

La politique contemporaine est tombée, presque en tous lieux, à un tel degré d'abjection qu'elle paraît bien propre à donner de l'éloignement aux cœurs fiers, aux cœurs qui ne veulent point compromettre la beauté même de leurs motifs.

Un écrivain véritable ne peut plus faire de la politique en partisan.

Au lendemain des fêtes populaires qui ont enivré Paris pendant l'été de 1919, mon cher ami Georges Chennevière, dont le rare et efficace talent d'écrivain se met souvent au service des meilleures causes, me disait avec un sourire non dénué d'amertume : « Je me sens assez *tour d'ivoire* aujourd'hui. »

En effet, rien pour l'artiste ne saurait être systématique, ni l'intervention, ni l'abstention. Parce qu'il est l'expression suprême de la vie, l'art développe ces facultés supérieures des choses vivantes : le choix, la mesure, l'adaptation.

Les exemples émouvants que nous a fournis l'histoire des littératures justifient l'écrivain dans ses élans, mais le renseignent sur ses devoirs. Ces exemples ne le détournent point de rejoindre, à l'heure dite, Carlyle dans sa solitude de Craigenputtoch, ou Emerson dans la petite ville de

Concord, ou l'indépendant Horace dans sa villa de Tibur.

C'est dans l'événement que le caractère se trempe ; c'est dans le tourbillon que l'âme choisit les thèmes de sa méditation ; mais c'est dans la solitude que les œuvres s'élaborent, c'est dans la solitude que l'écrivain mesure l'événement et fonde ses résolutions.

« La solitude est sainte. » Cette belle phrase est d'Alfred de Vigny.

Parti de Vigny avec Sainte-Beuve, nous voici revenus à Vigny. C'est à l'occasion de ce grand et pur poète que Sainte-Beuve a ressuscité la tour d'ivoire; c'est pourtant Vigny qui donne, sur les devoirs et les prérogatives de l'écrivain, les conseils les plus humains et les plus judicieux, ceux que l'on peut accepter de tout cœur.

Ces conseils se trouvent au quarantième chapitre de *Stello*, dans la partie de cet ouvrage intitulée : « Ordonnance du docteur Noir ».

Tout ce que dit le grand romantique n'est sans doute pas à retenir ; mais il y a là quelques formules dignes d'être gravées au burin sur la table des hommes qui se mêlent d'écrire ce qu'ils pensent.

Séparer, dit Vigny, séparer la vie poétique de la vie politique. Et pour y parvenir :

Laisser à César ce qui appartient à César, c'est-à-dire le droit d'être, à chaque heure de chaque jour, honni dans la rue, trompé dans le palais, combattu sourdement, miné longuement, battu promptement et chassé violemment.

Je m'excuse de citer un texte illustre et qui rayonne dans toutes les mémoires. C'est qu'en vérité nul discours ne me semble plus définitif, plus propre à clore le débat en faisant toute clarté.

Seul et libre, dit Vigny, accomplir sa mission. Suivre les conditions de son être, dégagé de l'influence des associations même les plus belles.

Que cette phrase est juste et mérite notre attention ! Comme il est nécessaire à l'écrivain, s'il veut sauvegarder

sa précieuse et féconde indépendance, de s'abstraire des groupes. Dès qu'il y a groupe, il y a surenchère d'opinions et, dès qu'il y a surenchère, l'équilibre est compromis, l'art perd ses droits. Il perd aussi ses vertus. En outre il ne semble pas que l'union, qui fait la puissance des faibles, assure l'hégémonie des forts. L'esprit meut la masse, mais il se prépare à cette activité dans l'isolement.

Dans les Assemblées, dit encore Vigny, dans les corps, les compagnies, les écoles, les académies et tout ce qui leur ressemble, les médiocrités intrigantes arrivent par degrés à la domination, par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux.

Donc, « seul et libre, accomplir sa mission ».

Vigny a clairement établi cette nécessité de la solitude, de la retraite. Mais cette retraite ne signifie pas abstention. Et voilà où ce grand poète trouve ses plus beaux accents, voilà où il dit, lui l'homme de la réserve altière, des phrases qui emportent mon assentiment total :

La Neutralité du penseur solitaire est une Neutralité armée qui s'éveille au besoin.

Il met un doigt sur la balance et l'emporte. Tantôt il presse, tantôt il arrête l'esprit des nations ; il inspire les actions publiques ou proteste contre elles, selon qu'il lui est révélé de le faire par la conscience qu'il a de l'avenir. Que lui importe si sa tête est exposée en se jetant en avant ou en arrière ?

Il dit le mot qu'il faut dire et la lumière se fait.

Il dit ce mot de loin en loin et, tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail...

§

Je veux terminer sur ces nobles paroles d'Alfred de Vigny : elles jettent une lueur éblouissante sur le rôle de l'écrivain dans l'événement. Elles devraient être un frein à toutes les fureurs, un aiguillon à toutes les lâchetés. Elles devraient faire comprendre au public inquiet ce qu'il peut espérer des hommes dont il aime la voix fraternelle.

Je souhaite que tous les créateurs qui hésitent, à cette heure grave du monde, entre le silence du cabinet et le tumulte de la place publique pensent souvent au sage poète qui leur a dit aussi ces mots de concorde et d'espoir : « Heureux si nos veilles peuvent aider l'humanité à se grouper et s'unir autour d'une clarté plus pure ! »

GEORGES DUHAMEL.

POÈMES

—

L'APRE DOULEUR

L'âpre douleur, je la rejette,
Mais quelque chose en moi se brise et s'émiette.
Je ne retrouve plus m'attendant sur mon seuil
Ce compagnon de jeune et ferme ardeur : l'orgueil,
Je ne me sens plus, ni mon maître, ni mon guide ;
Et quand je veux me redresser encor,
J'ai peur soudain que mon effort
Ne fasse un geste vain qui n'atteint que le vide.

Dire qu'au roc vertigineux j'étais monté
Par la plus belle pente,
Tandis qu'en même temps la vieillesse rampante
S'y traînait de l'autre côté.
Elle me rejoignit au haut de la montagne,
Et depuis lors les ombres gagnent
Mon front que la clarté voudrait dorer encor.

Oh, quel frisson nocturne entre dans mes vertèbres !
Voici le soir qui mord
Avec les dents de ses ténèbres,
Voici le jour, le triste jour qui va finir ;
Et puis voici
Qu'avec mes yeux pleins de soucis,
Qu'avec mes yeux pleins de prières
Je me regarde, et te regarde aussi.

Mourir,
Pâle soleil d'hiver, pauvre et dernière
Lumière.

—

MON FRONT ETAIT TROP LOURD

Mon front était trop lourd; j'étais seul dans la plaine,
Parfois je m'arrêtais, écoutant mon haleine
Lever ou abaisser le poids de mon ennui;
Soudain je repartais d'un pas pesant, mais ferme,
Ayant joie à troubler par les chemins des fermes
Les chiens qui, longuement, aboient durant la nuit.

Je disais à mon pas: O pas, qui retentis
Encor et qui jadis fut clair, léger et large,
Tu vas plier bientôt sous l'ombre et sous la charge
Des ans toujours plus lourds, qui font plus lourd mon dos.
Déjà le mal sournois s'insinue en mes os,
Il s'y darde comme une langue ardente et fine,
Partout, il me conquiert, me brûle et me lancine;
Pas clair, léger et large, à travers les grands bois,
Bientôt tu ne sonneras plus comme autrefois
Contre les cailloux blancs des routes rectilignes,
Là-bas, à l'horizon, les hauts chênes insignes
Ne m'apercevront plus venir au-devant d'eux,
Je n'aurai plus d'orgueil à me sentir heureux
Avec le vent qui chante et bondit dans la plaine.
Je serai sans ferveur; je percevrai la haine
De mon corps sans élan et de mon cœur sans cri,
Je vivrai dans moi-même, hélas! comme un proscrit,
Ne reconnaissant plus mon être de naguère,
Et ma bouche et mes mains me seront étrangères.

Mon front était pesant quand il songeait ainsi,
Aussi,

Pour secouer de moi mon douloureux souci,
Redoublai-je mon pas sous le ciel vaste et sombre.
Les chiens me renvoyaient leurs aboiements sans nombre
De ferme en ferme, au long des marais et des bois.
L'arbre semblait peuplé de souffles et de voix
Qui me disaient, Dieu savait quoi d'âpre et de triste.
Mon bâton s'acharnait sur le grès et le schiste
Dont les éclats rugueux bosselaient le chemin ;
J'aurais voulu marcher d'un pas dur et certain,
Obstinément, jusqu'au matin,
Et dans mon battement de pas contre la terre
Ma défaillante ardeur mêlait de la colère.

ÉMILE VERHAEREN.

Poème laissé inachevé, le 21 ou le 22 novembre 1916.

MOLIÈRE ET CORNEILLE

—

A Félicien Fagus.

Vous m'avez demandé, cher ami, de noter ce qu'au cours d'une conversation familière je vous ai dit touchant l'étrange opinion que vient de formuler M. Pierre Louys : l'*Amphitryon* de Molière aurait été écrit entièrement par Corneille, et bien plus, il faudrait attribuer à ce dernier la paternité de *Dom Juan*, de *Tartuffe* et du *Misanthrope*, à l'exception de quelques mauvais vers que Molière y aurait intercalés en manière de « béquets ». Afin de mieux s'affirmer, M. Pierre Louys a cru devoir encadrer de deux de ses portraits, en pendants à ceux de Molière et de Corneille, dans un quotidien illustré, un fac-similé de sa belle écriture, pour nous dire :

Il est évident que toutes les ignorances de la chronique et du professorat vont couvrir d'injures une thèse qu'elles tiendront pour un attentat à leur critique. Je m'y attends et cela m'est égal, parce que j'ai la certitude que ma thèse est vraie.

Je n'ai à représenter ni la chronique, ni le professorat, et ce n'est qu'en qualité de lecteur, de liseur passionné, que je peux prendre la parole. Je n'ai jamais eu l'honneur de rencontrer M. Pierre Louys ; je ne le connais que par les titres de ses livres, et aussi, par ouï-dire, comme un écrivain de talent, lettré et bibliophile, tous mérites qui ne peuvent que m'inspirer le désir de l'écouter avec sympathie. Dans ma pensée n'entre nullement l'intention de lui dire des injures ; j'estime même qu'il a le droit de se faire, pour son usage personnel, sur des œuvres qui sont un bien commun,

qui appartiennent en toute propriété à tous comme le plus incontestable et le plus précieux des patrimoines, toutes les opinions qu'il lui convient. Je ne songe pas à le faire changer d'idée. Je vois que sa conviction est faite, je pense qu'il faut le laisser à son rêve : il a trouvé quelque chose, il est heureux, il est bien, il est en Paradis pour le moins, il prie Dieu pour nous ; ne le réveillons pas. Mais, usant du même droit, je m'en vais tenter, cher ami, de vous exposer quelques-unes des raisons qui m'empêchent de le suivre et me font considérer sa thèse comme dénuée de fondement.

§

En fait, la chronique et le professorat n'ont pas montré beaucoup d'empressement à relever le gant. Le professorat est resté silencieux, sans doute parce qu'il a de plus graves préoccupations, et la chronique, probablement par modestie, craignant peut-être de toucher à la légère, selon la méthode à laquelle elle est contrainte par profession, à un sujet qui lui aura paru impliquer des recherches et des précisions, la chronique a limité son effort à quelques timides « échos », qui ne sont pas entrés dans le vif de la question et se sont généralement rencontrés sur ce lieu-commun, que peu nous importe l'auteur, pourvu que l'œuvre nous reste.

Ce n'est pas que dans les salles de rédaction on se soit abstenu de bavarder, vu l'importance de la personnalité de M. Pierre Louys ; on s'est interrogé, on a voulu savoir ce que préparait une telle révélation, on a raconté des anecdotes, et j'ai même entendu celle-ci : que messieurs les Sociétaires de la Comédie-Française, à l'occasion d'une reprise prochaine, auraient décidé de faire imprimer sur l'affiche : LE MISANTHROPE, COMÉDIE EN CINQ ACTES, PAR PIERRE CORNEILLE ; mais je n'ai pas pu savoir si c'était pour rire, ou si l'on parlait sérieusement.

Sur le lieu-commun de tout à l'heure, je tomberais d'accord avec le chroniqueur s'il s'agissait, par exemple, d'Ho-

mère, nom qui n'est plus pour nous qu'une étiquette à désigner une œuvre et non pas véritablement un nom qui nous représente un homme, puisque nous ne disposons d'aucun moyen de connaître la vraie personnalité de cet homme. Mais il ne saurait en être de même en ce qui concerne des poètes aussi proches de nous que les poètes du grand siècle, sur qui nous pouvons nous renseigner avec plus ou moins de certitude. Il me paraît impossible que la curiosité publique reste indifférente à tout ce qui touche à leur personne. La question soulevée ne me semble donc pas de celles qu'on puisse escamoter en faisant une pirouette.

Or, quoi que prétende M. Pierre Louys, qui ne fait que répéter un autre lieu-commun aussi faux que le précédent, il n'est pas vrai que la personne de Molière nous soit totalement inconnue. On aurait pu dire cela autrefois, mais on ne le peut plus aujourd'hui. J'oserai même soutenir que nous en savons peut-être beaucoup plus sur Molière que sur Corneille. Nous ne possédons pas de manuscrits de lui, alors que nous en avons de Corneille, c'est entendu, mais si l'on veut bien y prendre garde, ce que nous savons de précis sur la personne même de l'auteur du *Cid* se réduit à peu de chose, tandis que d'heureuses découvertes nous ont permis, surtout depuis une soixantaine d'années, de rectifier et de fixer, en ce qui regarde Molière, bien des points extrêmement curieux. Le malheur a voulu que pendant des générations, sa biographie restât basée sur des légendes, des racontars fantaisistes, voire sur d'infâmes calomnies, et les historiens récents n'ont pas toujours pu aisément, au fur et à mesure que la vérité se faisait jour, séparer tout à fait l'ivraie du bon grain.

Il n'en est pas moins constant que les travaux de Beffara, d'Eudore Soulié, particulièrement, et de quelques autres, fournissent nombre d'éléments certains pour la constitution d'un portrait ressemblant de Molière. Et un trait qui ressort sans aucune contestation possible des données que je dis, c'est que Molière fut un homme d'une parfaite droiture,

généreux, délicat, honnête homme dans toute l'étendue et dans les deux sens du terme. Ce n'est pas une opinion à moi que j'exprime, c'est une vérité dont nous avons les preuves les plus précises, et sur ces preuves j'aurai à revenir. Je veux seulement noter à ce propos que cela seul suffit à ma conscience pour me démontrer l'inanité de l'assertion de M. Pierre Louys, assertion qui me choque, oserai-je le dire? comme une inconvenance. Etant donné ce que je sais de la noblesse du caractère de Molière, noblesse établie, pourrait-on dire, au propre, *par devant notaires*, il m'est *a priori* impossible — à moins de circonstances imprévues qui pourraient, j'ignore comment, s'accorder avec ces certitudes — d'admettre qu'il se soit prêté à l'imposture qu'on vient me signaler. En ce qui me concerne donc, mon cher ami, je n'ai pas besoin d'un autre raisonnement pour asseoir ma religion. Mais, voulant me faire entendre de vous, je dois entrer dans les détails; d'autant plus que ce que je reproche tout particulièrement à M. Pierre Louys, c'est son procédé, consistant à aligner une série d'affirmations qui, toutes plus paradoxales les unes que les autres, auraient toutes besoin d'être établies par des preuves, avant de servir de preuves elles-mêmes pour s'enchaîner de manière à satisfaire l'entendement du lecteur.

§

C'est dans le *Temps* du 16 octobre que M. Pierre Louys s'est exprimé directement. La paternité d'*Amphitryon* était alors seule en cause. Il la donnait formellement, totalement et sans conteste à Corneille, et terminait son article en annonçant un second, qui n'a pas encore paru. Trois jours plus tard, le journal *Comœdia* publiait une interview de M. Pierre Louys, et cette fois il n'était plus seulement question d'*Amphitryon*, mais encore de *Dom Juan*, du *Misanthrope* et de *Tartuffe*, donnés comme œuvres de Corneille, toujours sans la moindre démonstration, mais au moyen d'affirmations d'allure péremptoire.

L'article du *Temps* débute par cette sentence: La pièce d'*Amphitryon* est « tout entière de la main de Corneille », suivie de cette autre, non moins catégorique: « Ce n'est pas la plume de Corneille, c'est la signature de Molière qui a besoin de preuves. »

Quand je viens de lire ces premières lignes, que puis-je penser ? Rien ; je dois attendre des explications qu'on va me donner. Par explications, j'entends, non des paroles en l'air, mais, ou bien des faits nouveaux matériels, ou bien, comme on en use pour démontrer un théorème, un raisonnement basé sur des vérités déjà démontrées. En effet, ce que je connais du caractère de Molière m'empêche tout d'abord, comme je viens de le dire, de croire cela. Je sais, et voici par exemple un de ces faits matériels que je n'invente pas, qui n'est ni une hypothèse ni une opinion, que Molière n'a publié, en les faisant précéder de dédicaces, et cela, à de grands personnages, qu'un très petit nombre de ses pièces, cinq en tout, sur une trentaine. Et je me rappelle qu'*Amphitryon* est une de ces cinq pièces, qu'elle est précédée d'une épître dédicatoire au prince de Condé, signée du nom de Molière. Comment Molière, que je sais avoir été un homme d'honneur, aurait-il été offrir publiquement à un grand prince (non pas à un tartempion quelconque qui pourrait être une créature fictive) précisément une œuvre qui, pour des raisons qu'on ne me dit pas encore, ne lui appartiendrait pas, alors qu'il n'avait que le choix parmi tant d'autres qu'il a fait paraître sans dédicace ? Mais c'est un écrivain dont le nom et le talent me sont connus, par ouï-dire, comme des plus estimables, qui vient de me faire cette déclaration ; la courtoisie la plus élémentaire me commande de suspendre mon jugement et d'attendre. M. Pierre Louys aura fait une découverte sensationnelle, et il va m'en faire part. Il aura mis, lui, lettré dont le goût est délicat, lui, bibliophile éminent, la main sur une pièce incontestable, peut-être une lettre de Molière, peut-être même une correspondance échangée entre les deux poètes

et sa révélation sera d'un passionnant intérêt. Attendons.

Malheureusement, M. Pierre Louys ne montre rien de semblable ; il va continuer, imperturbablement, à aligner des sentences sur deux colonnes du *Temps*, à énoncer axiome sur axiome sans songer à faire usage de la « raison démonstrative ».

Voici : en 1636, Corneille triomphe avec le *Cid*. A cela il n'y a rien à dire, c'est une vérité incontestable ; mais :

Molière, dit M. Pierre Louys, Molière, ayant vu naître ainsi le théâtre français, demande à entrer au collège. Il avait alors quatorze ans et ne savait que lire et écrire. Il apprit à compter ; mais, entré à quatorze ans dans la classe élémentaire, il sortit de là en détestant ce qu'il n'avait pu apprendre : le grec et le latin.

Vous voyez d'ici le jeune Poquelin s'apercevant que le théâtre français vient de naître, et demandant aussitôt à entrer au collège. Je ne sais pourquoi ceci me rappelle l'histoire que, pour m'amuser, on me racontait dans mon enfance, d'un général en chef, Gustave-Adolphe peut-être, disant à ses troupes : « Allons, mes amis, partons pour la Guerre de Trente-Ans ! »

Je me demande ce qui autorise M. Pierre Louys à déclarer que Molière n'a pu apprendre et a détesté le grec et le latin (1). Je n'ai aucun renseignement sur ses connaissances en grec. Sur le fait qu'il l'aurait détesté, je suppose que M. Pierre Louys songe à la scène de Vadius ; mais la dite scène ne prouve rien à ce propos, car qui ne voit que ce n'est pas le grec qui y est raillé, mais les sottes femmes qui embrassent « pour l'amour du grec » ? En ce qui concerne le latin, je sais, au moins par le témoignage d'un contemporain de Molière, son ami Michel de Marolles, traducteur d'un grand nombre d'auteurs latins, lequel écrit cela dès 1656, et le répète plus tard, que Molière avait, quelques années auparavant, entrepris une traduction en prose et en vers de Lucrèce. Cette traduction ne nous a pas été conservée ; je n'en connais, comme tout le monde, que quelques vers inter-

(1) Les méchants propos de Le Boulanger de Chalussay ? Belle autorité, vraiment !

calés dans le *Misanthrope*. De cela, il n'y a pas à douter, puisque le contemporain Michel de Marolles le dit formellement par deux fois, la première en 1656, dans la préface de la 2e édition de sa propre traduction de Lucrèce, et la seconde fois, en ajoutant des détails et en faisant allusion aux vers du *Misanthrope*, dans la préface de sa troisième édition, en 1677. Voilà qui ne me permet pas de supposer que Molière ignorât le latin. (Notez pour mémoire que le fait matériel indiscutable que j'oppose ici, c'est-à-dire la date de 1656, est antérieur au séjour à Rouen dont nous aurons à parler plus loin.) Je sais encore, pour en retrouver des preuves nombreuses dans les œuvres de Molière, particulièrement dans les petits vers lyriques de ses divertissements, ballets et pastorales, qu'il avait lu Horace et Catulle, et, à la façon dont ces poètes chantent constamment dans sa mémoire, je suis fondé à penser qu'il se délectait à leur lecture. Je vois aussi dans ses œuvres qu'il connaissait parfaitement Térence, et au moins deux pièces de Plaute. Et qui permet de mettre en doute, en la rayant d'un trait de plume, la tradition, à quoi rien ne vient s'opposer, des études de Molière commencées au Collège de Clermont et poursuivies sous Gassendi?

Revenons à la question principale.

M. Pierre Louys va peut-être nous y ramener :

De 1643, date de ses débuts, à 1673, date de sa mort, Molière a constamment joué des pièces de Corneille.

Voilà qui n'a rien que de parfaitement naturel ; il en a même joué de bien d'autres auteurs, et moins admirables. Y a-t-il lieu de s'en étonner? N'exerçait-il pas la profession de comédien et de chef de troupe?

M. Pierre Louys a l'air de croire qu'il a découvert cela, que Molière a joué des pièces de Corneille, et dit que « ce détail a passé inaperçu à tous les biographes ». Or il n'est pas un des biographes de Molière qui ne l'ait dit. N'insistons pas. Venons à l'affirmation suivante, qui est un des gros morceaux de l'article, et qu'il faut citer *in extenso* :

En 1650, dit M. Pierre Louys, Corneille a fini d'inventer toutes les formes de la comédie moliéresque : la comédie de mœurs (*Galerie du Palais*), la comédie lyrique (*Illusion comique*), la comédie de caractère (le *Menteur*), la comédie critique (*la Suite du Menteur*), la féerie à grand spectacle (*Andromède*), la comi-tragédie (*Don Sanche d'Aragon*), la théorie de la grande comédie bourgeoise (*préface de Don Sanche*).

Vous qui jouez sans doute au poker, mon cher Fagus, vous savez ce que c'est qu'un *bluff*. C'est un procédé légitime à ce jeu, mais qui ne l'est pas ailleurs. Eh bien, ce que je viens de reproduire me fait tout à fait l'effet d'un *bluff*. Cette manière dedécréter magistralement, *ex cathedra*, peut sembler à qui écoute bonnement, sans réfléchir, tellement formelle qu'il n'y ait qu'à s'incliner. Mais vous voyez bien, cher ami, vous qui avez lu Corneille et Molière, vous (si vous me permettez une expression un peu commune, qui fut naguère à la mode), vous à qui on ne « bourre pas le crâne », vous voyez bien tout de suite qu'il n'y a pas un mot des onze lignes que je viens de citer (car si j'ai respecté scrupuleusement le texte, je n'ai pas respecté la disposition typographique, toute en alinéas, qui donne encore plus de solennité à la déclaration), pas un mot qui ne soit matière à contestation. Il faudrait trop de temps et de place pour répondre à chacune de ces lignes. Contentons-nous d'en examiner deux ou trois.

1° En admettant, — ce qui est faux, d'ailleurs, — qu'en 1650, Corneille a fini « d'inventer les formes de la comédie moliéresque », il ne les aurait pas toutes inventées : M. Pierre Louys oublie la comédie-ballet, dont Molière a réellement doté la scène française, peut-être par le hasard des circonstances, en 1661. L'invention est attestée par le passage suivant de la préface des *Fâcheux* :

« ... pour ne pas rompre le fil de la pièce par ces ma-
« nières d'intermèdes, on s'avisa de les coudre au sujet du
« mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du
« Ballet et de la Comédie; mais, comme le temps estoit fort
« précipité, et que tout cela ne fut pas réglé entièrement

« par une mesme teste, on trouvera peut-être quelques en-
« droits du Ballet, qui n'entrent pas dans la Comédie aussi
« naturellement que d'autres. Quoy qu'il en soit, *c'est un*
« *meslange qui est nouveau pour nos théâtres*, et dont on
« pourroit chercher quelques authorités dans l'Antiquité;
« *et comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir*
« *d'idée à d'autres choses, qui pourroient estre méditées*
« *avec plus de loisir.* »

2° Qu'entend-on ici par comédie (moliéresque) de caractère ? C'est pour plaisanter, sans doute, qu'on nous indique le *Menteur* de Corneille pour prototype? Le titre peut faire illusion, mais pas la pièce. Comme l'occasion est donnée, ici, de démontrer aisément un des traits qui différencient fondamentalement les deux génies ! Le *Menteur* n'est en aucune façon une comédie de caractère selon la formule moliéresque, dont le type serait, par exemple, l'*Avare*, ou *Tartuffe*. La pièce de Corneille appartient au genre « comédie-galante », qui n'a aucun objet moralisateur. Elle serait même considérée, à ce point de vue, tout à fait libertine. Quelle est, en effet, sa signification ? Nous montre-t-elle un vice honteux dans toute son horreur et son ridicule, comme le fait la comédie moliéresque dite de caractère ? Nullement, et bien au contraire : elle nous donne le mensonge comme une petite galanterie charmante, comme un *art à cultiver*, qui fournit matière à d'agréables passe-temps. La conclusion qu'en tire l'auteur est formulée par les trois derniers vers :

> Peu sçauroient comme lui s'en tirer avec grace.
> Vous autres, qui doutiez s'il en pourrait sortir,
> Par un si rare exemple, *apprenez à mentir.*

Il est vrai qu'en une scène on entend un vieillard prononcer quelques paroles de reproche au menteur et lui faire honte de sa mauvaise habitude, mais cela n'est que pour très peu d'instants et ce bon vieillard manifeste bientôt jusqu'à la fin de la pièce la plus tendre indulgence pour ce qui n'est montré que comme gentillesses d'enfant gâté.

L'ouvrage consiste en inventions ingénieuses, prétextes à vers spirituels et amusants ; mais il n'y a pas un mot de satire. Et la satire n'est-elle pas un des traits fondamentaux de la comédie moliéresque de caractère? Il ne s'agit pas de faire la psychologie du Menteur au point de vue général ; il s'agit seulement de choisir, comme personnage central à une intrigue plaisante, un menteur quelconque, un individu parmi tant d'autres, et de s'ingénier à le faire se tirer d'affaire au milieu de l'imbroglio de ses menteries. Et en même temps que la satire, n'est-ce pas la psychologie générale d'un vice ou d'un ridicule, l'exploitation de tous ses éléments synthétiques, qui constitue la comédie de caractère, chez Molière? Si l'on veut citer de ce dernier un pendant au *Menteur*, ce n'est guère qu'à l'*Étourdi*, également comédie-galante, et non de caractère, que l'on pourra songer. Et comme on peut, là encore, noter une différence essentielle! l'étourderie, qui fournit matière et prétexte aux subtiles inventions, aux vers ingénieux et galants, l'étourderie n'est pas un vice. Ce n'est réellement qu'un petit défaut qui n'entache pas l'honneur et qui convient à un divertissement de cette nature; celui qui a traité de la sorte un vice comme le mensonge pouvait-il plus tard écrire *Tartuffe* ? Vous entendez bien que je ne fais pas ici le procès de Corneille, et que je montre seulement ce qui me saute aux yeux.

3° Que vient-on nous dire, après cela, de la *Suite du Menteur*, qu'on nous donne pour l'origine de la comédie critique moliéresque? Par comédie critique moliéresque je suppose qu'on ne peut entendre que la *Critique de l'Ecole des femmes* et l'*Impromptu de Versailles*, qui sont bien une trouvaille du génie de Molière, mais ces pièces, dont je ne vois aucun exemple dans l'œuvre de Corneille, ne doivent absolument rien à la *Suite du Menteur*, dont le titre, aussi, a peut-être fait illusion à M. Pierre Louys. C'est une comédie du même genre que le *Menteur*, encore une comédie galante, et rien d'autre. Corneille

avait, dans sa première pièce, montré un jeune homme se débrouillant dans la vie au moyen de mensonges intéressés ; il montre dans la seconde le même jeune homme, se tirant également d'affaire au moyen de mensonges désintéressés, de mensonges généreux. Ni l'une ni l'autre comédie, d'ailleurs, ne sont de l'invention de Corneille, qui les a prises au théâtre espagnol, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. Si l'on me rappelle que quelques vers de la *Suite* font allusion au succès des représentations du *Menteur,* je ne saurais nullement voir dans cette adroite et plaisante réclame du poète le moindre rapport avec la *polémique*, introduite sur la scène française par la *Critique de l'Ecole des Femmes* et l'*Impromptu de Versailles.*

4° On nous parle encore de « la théorie de la grande comédie bourgeoise » (*préface de Don Sànche*). C'est employer des termes bien majestueux pour parler d'une chose très simple, sur quoi nous allons revenir.

M. Pierre Louys nous dit ensuite qu'en 1650, avec *Andromède*, Corneille a inventé la pièce en vers libres, ce qui lui suggère cette remarque :

On pourrait penser déjà qu'une *Andromède* en vers libres et un *Amphitryon* en vers libres ont quelque parenté.

Et il ajoute triomphalement : « Or, Molière a joué *Andromède.* »

Mais cela prouve t-il quelque chose? Molière n'eût-il pas joué *Andromède* qu'il en aurait certainement pu avoir connaissance dès 1650. Il a composé, dix-huit ans plus tard, en 1668, un *Amphitryon* en vers libres, à l'instar de l'*Andromède* de Corneille. Qu'y a-t-il là de surprenant? Le vers libre de Corneille lui aura paru une heureuse invention, et il s'en sera servi à son tour, comme c'était son droit. Et cela ne sera pas la seule chose qu'il aura apprise de Corneille, dont personne n'a jamais contesté qu'il l'ait admiré dans ce qu'il a d'admirable, comme le plus grand poète de son temps. Tout cela ne démontre en rien la thèse de

M. Pierre Louys. On a déjà remarqué depuis longtemps que la délicieuse petite pièce du *Sicilien*, imprimée en prose, est en réalité d'un bout à l'autre en vers libres, sans rimes. On a remarqué aussi que cette pièce a précédé immédiatement *Amphitryon*, et on en a conclu, avec vraisemblance, qu'avant d'écrire *Amphytrion* en vers libres, Molière avait, pour ainsi dire, essayé sa plume en composant le *Sicilien*.

Mais voici qui a quelque apparence de gravité : le fond de la thèse, c'est que Molière aurait été un ignorant, un illettré, et que par conséquent il est impossible qu'il ait écrit les œuvres qui existent sous son nom. M. Pierre Louys va nous dire où il a vu que Molière était un ignorant. C'est dans dix lignes de son écriture, que M. Pierre Louys dit être de 1650 (en quoi il se trompe, car il y en a quatre qui sont datées de 1650, et six qui sont datées de 1656, ce qui a son importance). Dans ces dix lignes, il y a, en effet, deux fautes d'orthographe.

> Un acteur, dit M. Pierre Louys, qui écrit *accordez* pour *accordée* et *ordonnées* pour *ordonnée*, est incapable d'écrire et même d'entendre un alexandrin. Il ne sait pas où sont les muettes, où respire le vers de Corneille.

Les deux documents où se trouvent ces fautes d'accord de participes passent, indépendamment de quelques signatures au bas d'actes et de pièces comptables ou de procédure, pour les seuls autographes de Molière qui soient parvenus jusqu'à nous. Ils sont conservés à Montpellier aux archives de l'Hérault, et ont été trouvés l'un en 1873, l'autre en 1885, par M. de la Pijardière, archiviste de ce département. Vous en avez ici la reproduction.

Je pourrais dire que les circonstances dans lesquelles ces deux pièces ont été découvertes, leur similitude, alors qu'elles auraient été écrites à six ans de distance, les signatures, semblables sur les deux documents, mais offrant tant de traits qui ne se retrouvent pas aux autres signatures certaines de Molière que l'on possède ailleurs, je pourrais

dire que tout cela, et encore d'autres choses, permet de mettre en doute l'authenticité des deux autographes. La bonne foi de M. de la Pijardière n'est pas suspecte, elle peut toutefois avoir été surprise par un mauvais plaisant qui aurait glissé les deux pièces dans des liasses.

Mais je veux bien ne pas user de ce moyen et admettre, jusqu'à plus ample information, l'authenticité des deux documents : la remarque de M. Pierre Louys ne m'inspirera pas davantage la moindre inquiétude. Il y a bien des manières de s'expliquer la présence des deux fautes sans juger pour cela Molière illettré. Je me contenterai d'une seule, qui est de nous reporter à l'époque où vivaient les gens dont nous parlons au lieu de toujours juger des choses par rapport aux conventions ou aux habitudes de maintenant.

Vaugelas, qui, comme vous le savez, fut un contemporain de Molière et de Corneille, a composé, en ce temps-là ses *Remarques sur la langue françoise* où se trouve un passage qui nous intéresse ici. L'auteur consacre un chapitre important aux règles d'accord des participes ; il les énumère en détail et en donne même dont les grammaires de nos jours ne tiennent plus compte. Voici ce qu'il dit, page 110 de l'édition de 1665 :

«... En second lieu, le nom va devant le prétérit, comme « quand je dis : *les lettres que j'ay receuës*, car il faut dire « *que j'ay receuës* et non pas *receu*, à peine de faire un « solécisme. Cela est passé en règle de grammaire non « seulement aujourd'hui, mais du temps mesme d'Amiot « qui l'observe inviolablement... Néantmoins, je m'estonne « de plusieurs autheurs modernes, qui, *faisant profes-* « *sion de bien escrire, ne laissent pas de commettre cette* « *faute.* »

Cela vous suffit-il ? Faut-il renvoyer par exemple aux autographes de Mme de Sévigné, et Mme de Sévigné est-elle pour M. Pierre Louys une illettrée ?

Faut-il évoquer un autre nom ?

« Le *Cid*, écrit La Bruyère, est l'un des plus beaux

J'ay receu de Monsieur de Penautier la somme de
quatre mille liures ordonnées aux comediens par
Messieurs des Estats. faict a Pezenas ce 17e
decembre mil six cent cinquante. Moliere.

pour 4000 lt

J'ay receu de Monsieur le Secq thresorier de la
bourse des Estats du languedoc la somme de six
mille livres a nous accordez par messieurs du
Bureau des comptes de laquelle somme ie le quitte
faict a Pezenas ce vingt quatriesme iour de febvrier
1656 MOLIERE.

Quittance de six mille livres

« poèmes que l'on puisse faire. et l'une des meilleures criti-
« ques qui *ait* été *faite* sur aucun sujet, est celle du *Cid.* »

Les mots *ait été faite*, au singulier, se trouvent dans *toutes* les éditions des *Caractères* publiées du vivant de l'auteur, et vous n'ignorez pas avec quel soin méticuleux il en a révisé lui-même jusqu'à neuf, poussant le scrupule au point d'ordonner des cartons, au cours de chaque tirage, quelquefois pour de simples coquilles. La Bruyère n'était pas, je pense, un illettré.

La cause est-elle entendue?

« En toute la grammaire françoise, ajoute Vaugelas, il n'y
« a rien de plus important *et de plus ignoré.* »

Laissez-moi, cher Fagus, ajouter à mon tour, et vous dire à l'oreille, que, pour ma part, je ne crois pas que Molière l'ignorât ; que, si réellement les deux quittances sont de sa main, les deux fautes doivent s'y trouver pour de tout autres raisons ; et qu'au surplus, en patois de mon pays, *d'man fote.*

§

Revenons à notre texte.

Maintenant, s'écrie M. Pierre Louys, voulez-vous prendre la peine (*sic*) de relire la préface de *don Sanche*, 1650 ? Elle est écrite sur l'*Amphitryon* de Plaute, aussitôt après *Andromède.*

Je ne sais pas où il a trouvé une préface à *Don Sanche.* L'édition originale de *Don Sanche* est bien de 1650, mais, non plus qu'aucune autre édition de cette pièce, elle ne comporte nulle préface. Il est vrai qu'elle est précédée d'une épitre dédicatoire à « M. Zuylichem, conseiller et secrétaire de Mgr le prince d'Orange ». C'est peut-être ce dont M. Pierre Louys entend parler. Ne le chicanons pas sur les mots, mais sur le sens péremptoire qu'il semble vouloir leur donner.

L'épitre dédicatoire en question n'est en aucune façon « écrite sur l'*Amphitryon* de Plaute »; elle renferme, en pas-

sant, une courte incidente où cet *Amphitryon* est nommé. L'intention de Corneille est d'expliquer pourquoi sa pièce (*Don Sanche*) n'étant ni une tragédie, parce qu'elle n'inspire pas la crainte ou la pitié, ni une comédie, parce que ses principaux personnages sont de condition royale, et que d'ailleurs elle n'est pas destinée à exciter le rire, il a cherché un nom nouveau pour la désigner. Il semble, en outre, que la raison pour laquelle il s'adresse à un Hollandais est qu'il veut avoir l'occasion de dire un petit mot aux Elzéviers, compatriotes du dédicataire, qui contrefaisaient ses pièces dès qu'elles avaient paru. Et c'est là cette fameuse « théorie de la grande comédie bourgeoise », dont M. Pierre Louys a fait tant d'état plus haut, et sur quoi je vous ai dit que j'aurais à revenir. Ce genre de pièce prendra désormais le nom de Comédie héroïque (avis à MM. les imprimeurs de Hollande). Molière en a écrit une : *Don Garcie de Navarre.*

Corneille donc, en s'expliquant, est amené à dire, et c'est là tout ce qu'il dit de l'*Amphitryon* de Plaute, au cours de onze pages in-8 :

« J'ai esté fort embarrassé de lui trouver un nom (à sa
« pièce). Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie,
« n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes.
« Cela eût suffi au bonhomme Plaute qui n'y cherchait
« point d'autre finesse : parce qu'il y a des dieux et des
« rois dans son *Amphitryon*, il veut que c'en soit une, et
« parce qu'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce
« soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom,
« par un nom qu'il compose exprès (*tragicocomœdia*), de
« peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui apparte-
« nir. Mais c'est trop déférer aux personnages et considérer
« trop peu l'action. »

Je vous demande un peu quelles lumières tout ceci vient apporter pour éclairer la thèse proposée, à savoir que Corneille serait l'auteur de l'*Amphitryon* de Molière ? M. Pierre Louys vous dira que Corneille était irrité en

1650 de ce qu'on eût repris sous le titre de la *Naissance d'Hercule*, les *Sosies* de Rotrou, qui est une adaptation de l'*Amphitryon* de Plaute. Il y eut en effet une reprise des *Sosies* en 1650, l'année même où Rotrou mourait, à l'âge de 41 ans. Mais rien n'apprend que cette reprise fut autre qu'éphémère. Et, à partir de ce moment, les succès de Rotrou n'eurent plus guère à porter ombrage à Corneille, si tant est qu'ils lui eussent jamais porté ombrage. Comme je vous le faisais remarquer, ce que nous savons de certain sur Corneille se réduit à assez peu de choses. Rien, absolument rien, si ce n'est notre imagination, ne nous autorise à dire que Corneille vît d'un mauvais œil les succès de Rotrou. Tout ce que nous savons de leurs rapports, c'est que ce dernier resta neutre lors de la querelle du *Cid* ; que lorsque parut la *Veuve* de Corneille (1636, année du triomphe du *Cid*), la pièce était précédée de quelques vers élogieux de Rotrou, et qu'en publiant *Saint-Genest*, qui est un de ses meilleurs ouvrages, Rotrou plaça dans la préface un passage à la louange de son illustre confrère, de Corneille, son aîné. Sauf cela, rien. Bien des années plus tard, l'auteur de *Tite et Bérénice*, vieilli, a pu trouver dans la gloire naissante du jeune Racine un motif à sombres inquiétudes ; mais ce sont là des circonstances tout autres, qu'il y aurait une grande naïveté à confondre.

En tous cas, lorsque le nom de Plaute tombe occasionnellement sous la plume de Corneille de la façon qu'on vient de voir, qu'en peut-on inférer ?

Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines.

« Molière, jusqu'alors totalement illettré et qui n'a encore (1658) rien écrit que nous possédions » (il me semble pourtant que l'*Etourdi* et le *Dépit Amoureux* avaient été joués, donc écrits, dès 1655, si ce n'est même, l'*Etourdi* du moins, dès 1653), Molière, donc, traverse tout d'un coup la France, comme une flèche lancée d'une main sûre, et arrive à Rouen le 30 avril 1658. « Il y jouera six mois, d'avril à octobre. »

Aucun biographe que j'aie lu, prononce M. Pierre Louys, ne paraît soupçonner ici que l'acteur Molière, ambitieux d'écrire, allait à Rouen pour y faire ses études sous le maître le plus illustre du monde. Un critique peut-il être assez étranger à la psychologie d'un écrivain pour ne pas deviner qu'après avoir inventé les sept formes de la comédie moliéresque, le grand Corneille a modelé en six mois, de ses mains géantes, un Molière à sa dissemblance? Je n'en ai que trop dit par ce mot-là ; Molière est un chef-d'œuvre de Corneille. Il ne lui ressemble guère, ni de style, ni d'âme. Il n'est pas de son sang, il est de son pouce. En octobre, Molière débuta devant le roi, puis à Paris dans *Nicomède*, de Corneille ; *Héraclius*, de Corneille ; *Rodogune*, de Corneille ; le *Cid*, de Corneille ; *Cinna*, de Corneille ; la *Mort de Pompée*, de Corneille (1)? Puis il devint immédiatement ce que Corneille ne voulait pas être et voulait qu'il fût à sa place.

J'interromps ici la citation. Je voudrais m'arrêter un peu sur ce séjour de Molière à Rouen pendant l'été de 1658. On vient de voir la signification vraiment neuve que s'en forme M. Pierre Louys et l'ampleur qu'il sait donner à sa pensée. A l'en croire, Molière vient à Rouen prendre des leçons du maître, et au bout de six mois, Corneille a fait de ce petit comédien de campagne illettré un grand poète « à sa dissemblance » ; nous verrons plus loin à quelle intention. Cette belle histoire ferait, dites donc, presque autant d'honneur à l'intelligence merveilleuse de l'élève qu'à la puissance du professeur, à un don d'assimilation rapide qui ne conviendrait guère au méchant écolier de 1636 qu'on nous a montré précédemment. Par malheur, cette histoire est bien difficilement contrôlable. Je ne veux pas empêcher M. Pierre Louys de se la raconter et d'y croire, mais pour ma part je m'en tiens à la tradition transmise par la Grange, ami et membre de la troupe de Molière, qui nous dit qu'il

(1) Tant que ça, vraiment, rien qu'en octobre 1658 ? Non ; Molière n'a joué qu'une fois, ce mois-là, le 24 ; il a joué *Nicomède* et le *Docteur amoureux*, farce de sa composition, que nous ne possédons plus. Il a peut-être représenté les cinq autres pièces de Corneille citées ici entre cette date et le 19 mai 1659. Et, le 24 octobre 1658, il a débuté devant le roi, au Louvre, dans la salle des Gardes, c'est-à-dire à Paris, et non pas d'abord devant le roi, *puis* à Paris.

se rendit à Rouen pour se rapprocher de la capitale, et qu'il fit, pendant ce séjour, de fréquents voyages secrets à Paris, pour préparer ses voies. Je le vois ainsi, pour ma part, trop affairé par ses fonctions de directeur pour avoir le temps de fréquenter d'une manière suffisante l'atelier de « modelage » du grand Corneille. Et aussi, j'ai des textes qui me renseignent sur ce qui se passait alors à Rouen : il existe à la Bibliothèque Nationale un recueil de lettres autographes des deux frères Corneille, lettres écrites à l'abbé de Pure, lequel habitait Paris. Cette correspondance, qui n'est d'ailleurs pas inédite, nous donne, de la main des deux frères, des détails sur la vie littéraire rouennaise précisément au moment du séjour de Molière. Il y est question de pièces de théâtre et de comédiens, qui vont, qui viennent, qui passent, qu'on attend et qui s'en vont. Aucune allusion à la personne de Molière. Mais on y parle de sa troupe, et principalement des dames de cette troupe. C'est probablement, c'est sûrement l'instant, vous savez, où Pierre Corneille, et peut-être aussi Thomas, fut quelque peu épris par les charmes de la Du Parc, ce qu'il a chanté dans ses lettres, élégies, stances et madrigaux à la « Marquise ». Je pense que si, en ce temps-là, Pierre Corneille avait dû, si rapidement que l'imagine M. Pierre Louys, créer Molière, de son divin pouce, je pense que le nom de Molière viendrait, ne fût-ce qu'une ou deux fois, sous la plume des correspondants de l'abbé de Pure, en ces confidences toutes littéraires et familières. Qu'en dites-vous ?

Mais voici, selon M. Pierre Louys, la raison pour laquelle Corneille avait besoin de créer un Molière « à sa dissemblance » (1), qui serait ce qu'il ne voulait pas être, et qu'il voulait qu'il fût à sa place.

En 1659, prétend M. Pierre Louys, Corneille avait une haine accrue par seize ans de silence et de solitude pendant lesquels il avait traduit le *De Silentio et Solitudine*, ou *l'Imitation* non

(1) Qu'est-ce que cette solennelle expression peut bien signifier, mon cher Fagus ?

pas en chrétien, mais en furieux misanthrope, selon le texte (tiens!). Quel incident avait rendu Corneille misanthrope à ce point qu'il finit par quitter le théâtre (1)? Il avait lu *Polyeucte* en 1643 chez les précieuses, les véritables précieuses, les seules qui fussent ridicules.

Je résume la suite. M. Pierre Louys y donne à entendre que Corneille, bafoué ce jour-là à l'hôtel de Rambouillet, était hanté d'un besoin de vengeance. Ce serait pour cela que son divin pouce aurait créé Molière. Il ajoute que la première pièce imprimée sous la signature de ce dernier eut cette affiche, le soir de la représentation :

CINNA.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

Puis il salue ses lecteurs par ces mots :

« Il ne me reste plus assez de place pour aborder *Amphitryon* et quelques points obscurs. Mon prochain article vous dira que ce ne sont pas tous des mystères. »

Comme nous l'avons vu, ce second article annoncé n'a pas encore paru (2). Jusqu'ici, en somme, il n'a été formel-

(1) Je me permettrai de rappeler que la première édition de l'*Imitation* de Corneille parut en 1654, et que Corneille a continué à donner des pièces nouvelles au théâtre jusqu'en 1674, un an après la mort de Molière. De 1643, date de la *Suite du Menteur*, à 1654, date de la publication de l'*Imitation*, Corneille a donné au théâtre six pièces nouvelles : *Rodogune* (1644), *Théodore vierge et martyre* (1645), *Héraclius* (1647), *Andromède* (1650), *Nicomède* (1652) et *Pertharite* (1653). Il a recommencé à se produire sur la scène en 1659, avec *Œdipe*, puis en 1660, avec la *Tison d'Or*, suivie, en 1662, de *Sertorius*, puis vinrent : *Sophonisbe* (1663), *Othon* (1664) et *Agésilas* (1666). Jusque-là, Molière n'avait créé aucune œuvre cornélienne ; il jouait les pièces du grand poète parce que, imprimées, elles pouvaient être jouées par n'importe quelle troupe qui y trouvait son intérêt, sans que cela impliquât d'initiative de la part de l'auteur. Ce n'est qu'en 1667, après la brouille survenue entre Racine et Molière au sujet de la représentation d'*Alexandre*, que nous voyons Corneille donner à Molière une pièce nouvelle, *Attila*, à créer sur son théâtre du Palais-Royal. Et, jusqu'à cette date, il y a de fortes raisons de penser que les rapports entre Corneille et Molière étaient plutôt tendus ou du moins empreints d'une grande réserve. Corneille donna encore *Tite et Bérénice* en 1670, *Pulchérie* en 1672 et *Suréna* en 1674. Entre temps, en 1671, il avait apporté à Molière sa collaboration pour *Psyché*.

(2) Comme je venais de terminer ces lignes, on me communique un numéro de *Comœdia* du 7 novembre, où M. Pierre Louys est revenu sur la question. Il n'apporte pas plus de preuves dans ce nouvel article que dans le premier et continue à énumérer des opinions personnelles dont aucune ne modifie ma façon de penser.

lement question, comme œuvre signée par Molière et écrite par Corneille, que d'*Amphitryon*. Tout en se laissant aller à certaines insinuations mystérieusement formulées et quelque peu ambiguës, M. Pierre Louys n'a pas précisément retiré à Molière la paternité des *Précieuses ridicules*. Il est impossible, dans son texte, de discerner si cette pièce est ou non de celles qu'il attribue à Corneille.

La correspondance des deux Rouennais avec l'abbé de Pure dure encore à la fin de 1659, date de la première représentation des *Précieuses*, et on peut y lire cet intéressant passage d'une lettre que Thomas commença et data le 1er décembre, mais qu'il dut achever quelques jours plus tard, le fait parisien auquel il fait allusion, le succès de la reprise des *Précieuses*, étant du 2 décembre :

« J'ay eu bien de la joie de ce que vous avez escrit « d'*Oreste et Pylade* et suis fasché en mesme temps que « la haute opinion que M. de la Clerière avoit du jeu de « Mrs. de Bourbon n'ait pas esté remplie avantageusement « pour lui. Tout le monde dit qu'ils ont joué détestablement « sa pièce, et le grand monde qu'ils ont eu à leur farce des « prétieuses après l'avoir quittée fait bien connoistre qu'ils « ne sont propres qu'à soutenir de semblables bagatelles, « et que la plus forte pièce tomberoit entre leurs mains. »

Le M. de la Clérière dont il est ici question, auteur d'une pièce intitulée *Pylade et Oreste* dans le *Registre* de la Grange, jouée trois fois par « Mrs. de Bourbon », c'est-à-dire par la troupe de Molière à Paris, du 23 au 28 novembre 1659, était un concitoyen et un ami des Corneille ; le *Registre* le nomme « Coqueteau la Clairière, de Rouen ».

On voit par ce passage, écrit un an après le séjour de Molière à Rouen, que Thomas Corneille ne semblait pas tenir en bien haute estime la « farce des prétieuses », cette « bagatelle », et la troupe qui la jouait. Or Thomas et Pierre Corneille, on le sait d'ailleurs, mais on peut le constater, ne serait-ce que dans cette correspondance avec l'abbé de Pure, étaient en grande communion de pensée ; ils

vivaient ensemble, et le cadet tient souvent la plume pour l'aîné; il écrit pour ainsi dire collectivement à l'ami de Paris.

Que vous semble de cela, mon cher Fagus?

Il me semble, à moi, que si, comme l'a imaginé M. Pierre Louys, le grand Corneille avait eu réellement besoin d'un homme de paille pour dire à sa place des choses qu'il ne voulait pas dire lui-même, il avait sous la main exactement l'homme qu'il lui fallait, son frère cadet, son très cher confident et ami, le sieur Corneille de l'Isle, poète, il est vrai, sans génie, mais non pas sans talent, et qui observait exactement la règle d'accord des participes passés, ainsi qu'en témoignent ses lettres autographes qui nous ont été heureusement conservées. Il me semble que le sieur Corneille de l'Isle eût vraisemblablement mieux su jouer le rôle désiré, et *garder le secret* (que ce secret a été bien gardé!), que le petit comédien de campagne illettré encore méconnu en 1658, et pour lequel on avait toujours si peu de considération en décembre 1659.

§

Il me reste à vous parler de l'interview publiée par *Comœdia*; mais est-ce bien la peine, et ne commencez-vous pas, cher ami, à avoir assez de mes notes? Il m'en faut pourtant bien toucher quelques mots, mais sans m'attarder autant que jusqu'ici. Pour moi, lecteur, et je vous répète que ce n'est qu'en cette qualité que je parle, M. Pierre Louys n'a pas justifié sa thèse paradoxale, qui reste absurde. Comme dans son interview il ne la justifie pas davantage, elle n'excite plus ma curiosité. Ce ne sont, de nouveau, qu'affirmations catégoriques d'où l'on ne peut tirer qu'une conclusion, à savoir que M. Pierre Louys n'aime pas Molière et qu'il lui est intolérable d'admettre que Molière ait pu écrire quelque chose de génial. Eh bien, que M. Pierre Louys déteste Molière; c'est son droit. Mais je me

demande pourquoi il se donne tant de mal pour le faire entendre. « Vous voulez, Acis, dire qu'il fait froid ? que ne disiez-vous : Il fait froid ? » — Et que cela peut-il bien faire au monde que M. Pierre Louys aime ou n'aime pas Molière ? Voilà peut-être pourquoi le professorat est resté muet et la chronique à peu près indifférente.

Voyez comment, au cours de son interview, notre auteur exprime son antipathie :

Regardez, dit-il, ces deux gravures et comparez ! L'une est le Corneille de 1643 qu'a signée Michel Lasne. Les yeux sont merveilleux. On sent Corneille agité des pensées les plus hautes : c'est le plus grand écrivain français. Il égale Homère, et son génie a tout créé. L'autre est le Molière peint par Mignard : Molière interprète de Pierre Corneille dans le costume de Jules César de la *Mort de Pompée*. En toute impartialité, voit-on dans ses regards autre chose que des appétits et des désirs ? Le doute n'est pas possible : c'est Corneille le grand homme. L'actif, l'intelligent, l'habile Molière n'a été que l'*arrangeur*, un type que nous connaissons tous, qui a existé de tout temps, l'auteur seulement soucieux de « faire rire le parterre » et incapable de concevoir une œuvre.

Que voulez-vous répondre à cela ? Etes-vous d'accord ? n'êtes-vous pas d'accord ? Moi, je ne suis pas d'accord. Je trouve que le portrait de Molière par Mignard, celui qui est désigné ici, et plus encore celui qui est conservé à Chantilly, est un des plus admirables que je connaisse ; qu'il évoque, par l'expression des yeux, par le contour de la bouche, par tous ses traits, la physionnomie d'homme la plus belle du monde, non pas du tout celle d'un homme dominé par des appétits et des désirs, mais d'un homme pensif et sûr ; ce portrait m'explique à merveille le nom de Contemplateur que ses amis avaient donné à Molière. Comment voulez-vous que je me range à l'avis de M. Pierre Louys ? Et il y a encore chez lui une préoccupation que je n'arrive pas à entendre. Il semble syllogiser ainsi : « Il ne saurait y avoir qu'un grand homme en France. Or, le grand homme,

c'est Corneille, donc Molière n'existe pas. » Pourquoi donc n'y aurait-il qu'un grand homme ? Je suis, quant à moi très heureux qu'il y en ait deux, et même encore quelques autres.

En ouvrant le *Misanthrope* devant l'intervieweur, M. Pierre Louys déclare que seul Corneille a pu écrire ce chef-d'œuvre, et il veut le montrer en comparant des vers du *Cid*, qu'il cite inexactement d'ailleurs (on dirait que c'est à dessein qu'il en a omis un qui pourrait le gêner), aux premières répliques d'Alceste et de Philinte.

N'y a-t-il pas une ressemblance frappante, dit-il ; n'est-il pas évident qu'Alceste et Rodrigue parlent la même langue ? Et voulez-vous savoir ce que, dans ce même acte, ajoute Molière ? L'acteur Molière, cherchant à distraire le public d'une discussion littéraire dont la longueur l'inquiétait (1) ? Ecoutez ce français douteux, dans le début de la scène des *je ne dis pas cela :*

... Qu'il faut qu'un honnête homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire...

Avoir un empire sur des démangeaisons !... est-il nécessaire d'insister ? Voici la suite :

Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusemens,
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

Ceci est un béquet de Molière, et c'est le pur style de Corneille qui fait rebondir la scène sur la réplique suivante ;

... Mais enfin, lui disais-je, etc...

Que puis-je, une fois encore, penser, moi lecteur, de cette sortie ? Je ne puis que plaindre sincèrement M. Pierre Louys de ne pas goûter les vers qu'il cite avec tant de mépris. Il semble dire qu'il ne comprend pas le sens des deux premiers. Quel dommage ! S'il l'avait compris et quelque peu médité, peut-être aurait-il hésité avant de prendre la plume. Je regrette, vraiment, d'avoir à dire une chose pareille, mais puis-je faire autrement ?

(1) Ceci, mon cher Fagus, me semble impayable.

M. Pierre Louys n'est pas le premier qui se soit ingénié à montrer de prétendus mauvais vers dans Molière. Si la place dont je dispose me le permettait, je vous rappellerais à ce sujet de bien joyeuses histoires, celle, par exemple, d'Edmond Scherer (1) ! Mais M. Pierre Louys a-t-il songé qu'à chercher ainsi des poux dans la paille à Corneille lui-même on ruinerait totalement sa manière de plaider ? Que dit-il de ce vers qui se trouve au début d'un des plus grands chefs-d'œuvre de Corneille :

Et le désir s'accroît quand l'effet se recule,

vers incontestablement bien malheureux dans la bouche de Polyeucte, lequel n'a pas précisément l'intention de susciter les mauvais rires du parterre? Trouverait-on une seule erreur de métier, une seule maladresse, je ne dis pas aussi grosse, mais seulement de ce genre, trouverait-on une seule *disconvenance* dans tout le théâtre de Molière?

Vous n'allez pas croire, n'est-ce pas, que je sois porté, à l'endroit de Corneille, comme M. Pierre Louys à celui de Molière, à le détester. Bien loin de là ; comme je vous l'ai dit, je suis un liseur passionné, et passionné aussi bien de l'un que de l'autre. Depuis bientôt quarante ans, ils tiennent tous deux une place considérable dans ce que j'ai de plus cher au monde. La question n'est pas là ; elle est dans le fait qu'ils représentent pour moi deux entités extrêmement différentes. Et je pense que Molière n'était pas davantage porté à être l'auteur du *Cid* que Corneille à être l'auteur de *Tartuffe* ou du *Misanthrope*. Ils ont collaboré, et très heureusement, dans *Psyché*, et là Corneille a donné à Molière les vers peut-être les plus exquis de sa verve lyrique ; là, la collaboration était possible, mais là seulement.

Si j'étais sur les bancs du collège, et que je dusse, pour une épreuve écrite, développer le parallèle, il me semble que j'aurais une belle matière : montrer pourquoi, si Corneille n'avait écrit que ses comédies de jeunesse, jusqu'à l'*Illusion*

(1) Voir le *Temps* du 19 mars 1882.

comique, son nom ne figurerait sans doute que parmi ceux des auteurs du théâtre de second ordre, et non parmi ceux du premier. Montrer ce que Corneille a réellement appris à Molière, et où Molière a appris le reste, qui le fait être lui-même et le différencie de Corneille.

Corneille romain et Molière gaulois, et pourquoi essentiellement français tous deux, représentatifs par excellence du génie français; abreuvés tous deux à la source latine, mais l'un en vagabondant à travers l'Espagne et l'autre à travers Rabelais et Mathurin Regnier ; incarnant, l'un l'Idéal et l'autre la Raison ; l'un toujours dans le Rêve, l'autre, toujours dans le Réel.

Et puis tant, tant d'autres choses, ceci, par exemple (qui ne serait pas trop déplacé dans la composition d'un candidat bachelier) : des Règles et du rôle qu'elles jouent dans la pensée des deux poètes. Avez-vous remarqué qu'elles ont été un des grands soucis de Corneille ? Il ne parle que d'elles dans ses trois Discours et dans les Examens de ses pièces. Sa principale préoccupation semble être toujours de se justifier, quand il lui est arrivé de ne s'y pas plier, et presque constamment il a l'air de se confesser, comme d'un péché, de n'avoir pas pu ou su le faire. Je ne l'en critique pas, vous le pensez bien, mais je constate que Molière, bien qu'il nous dise malicieusement : « Je voudrois bien sçavoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire », les a *toujours* observées avec une adresse incomparable, une adresse si consommée que je ne crois pas qu'on se soit jusqu'ici avisé de s'en apercevoir. Je ne parle pas de la règle des trois unités, mais de bien autres règles, auxquelles il obéit toujours exactement. Il les a raillées, direz-vous. Que non pas, il a raillé ceux qui en parlent sans savoir de quoi ils parlent, ce qui est tout autre chose, car les Règles sont des secrets de métier qui ne regardent pas le public. Au public, le poète ne doit qu'une chose, plaire. Voilà du moins comment, pour ma part, j'entends le mot de Molière.

Plutôt que de conduire mon parallèle dans une voie facile

qui consisterait à opposer l'œuvre caractéristique comme le *Cid* à l'œuvre caractéristique comme le *Misanthrope*, je chercherais ce qui distingue les deux génies dans deux pièces du même ordre, comme *Don Sanche* et *Don Garcie de Navarre*, qui présentent assez d'analogies pour qu'on les confronte, toutes deux comédies héroïques, et celle de Molière de toute évidence faite sur le modèle de celle de Corneille. Celle de Corneille, que je tiens pour une de ses grandes œuvres, me fournirait un trait qui est tout à fait dans la manière cornélienne, qui se retrouve à maintes reprises dans le théâtre de Corneille, et dont il n'y a nulle trace dans celui de Molière. Vous vous souvenez que don Sanche d'Aragon est cru et se croit lui-même fils de pêcheur, et qu'il s'agit pour la reine de Castille de l'épouser ; toute l'intrigue est basée sur cette naissance *abjecte*. Le mot y est. Ce n'était pas une faute de goût, alors. C'en est une aujourd'hui, et intolérable à tout auditeur de notre temps. Il n'y a pas lieu de la reprocher à celui qui l'a faite ; mais comment expliquez-vous que l'on ne trouve rien de semblable dans Molière ? C'est, je pense, parce que Corneille — dans ses œuvres — est un poète, et n'est rien de plus, tandis que Molière — dans ses œuvres — est un poète et en même temps un être humain. A mon avis, et je ne vous donne cela que comme une impression personnelle, voilà pourquoi rien, de l'œuvre de Molière, ne me semble démodé et ne me semble devoir jamais être démodé, ce que je ne pense pas pouvoir dire de l'œuvre de Corneille. Je n'en propose qu'un exemple, mais qu'il serait aisé d'en citer un grand nombre !

§

Je voulais revenir sur les fameuses preuves « par devant notaires », auxquelles j'ai fait allusion plus haut. Vous avez entendu que ces preuves, c'est le précieux ouvrage d'Eudore Soulié (*Recherches sur Molière et sa famille*, Paris, Hachette, 1863), que nul ne devrait ignorer, recueil de docu-

ments, actes notariés et autres, qui fournissent tant de traits certains pour un portrait ressemblant de Molière. Vous vous souvenez que, parmi ces pièces, figure l'inventaire dressé à son domicile après le décès de Molière. On y trouve le détail de toutes ses hardes, de son linge de corps à ses vêtements de ville et à ses costumes de théâtre. Là, des coffres sont signalés, renfermant les costumes, que l'on décrit, de *tous* ses rôles. J'entends de tous les rôles qu'il remplissait dans ses propres pièces. Celui de Sosie dans *Amphitryon*, par exemple :

« *Item :* Une autre boîte où est l'habit de la représenta-
« tion de l'*Amphitryon*, contenant un tonnelet de taffetas
« vert avec une petite dentelle d'argent fin, une chemisette
« de même taffetas, deux cuissards de satin rouge, une
« paire de souliers avec les lassures garnies d'un galon d'ar-
« gent, avec un bas de soie céladon, les festons, la ceinture
« et un jupon, et un bonnet brodé d'or et argent fin,
« prisé soixante livres. »

Pourquoi ne retrouve-t-on pas dans cet inventaire les costumes des rôles que Molière a joués des pièces de Corneille et d'autres auteurs ? Je suppose tout simplement que c'est parce que ces costumes-là appartenaient à la troupe, et non à Molière. Et pourquoi aurait-il possédé ceux des rôles qu'il jouait dans ses propres pièces, si ces pièces n'avaient pas été de lui ?

Et je pense de nouveau à cette bizarre conception d'un Pierre Corneille, de celui qui disait :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,

imaginant, en vue de satisfaire à je ne sais quelles rancunes rentrées (s'agit-il de Rotrou, s'agit-il de l'hôtel de Rambouillet?), imaginant de se créer, sans aucun profit pour sa propre gloire, non plus même que pour sa propre bourse, un *alter ego* auquel il ferait signer des chefs-d'œuvre tels que *Dom Juan*, *le Misanthrope* et *Tartuffe*. Obligé, pour soutenir le rôle, non seulement à un surcroît de travail

gigantesque, mais à un secret de tous les instants, secret qui, d'ailleurs, aurait annulé l'effort, car, est-ce satisfaire un besoin de rancune que de ne pas faire savoir à ceux dont on se venge qu'on est l'auteur de la vengeance ? Et voyez-vous, d'autre part, l'*alter ego*, pendant ce temps, lui, de santé délicate, surchargé par tous les soucis de sa profession, ayant en outre, et entre autres à soutenir, comme vous savez qu'il l'a fait, la lutte formidable suscitée par *Dom Juan* et *Tartuffe*, alors que les motifs de la cabale auraient été l'œuvre d'autrui ?

Je vous ai dit que la thèse de M. Pierre Louys me choque comme une inconvenance à l'égard de Molière; elle me choque également comme une inconvenance à l'égard de Corneille, car elle ferait supposer chez lui une vanité honteuse des plus ridicules, un sot penchant aux basses et sournoises fourberies à la manière boche, qui n'est pas du tout la manière du grand Corneille.

Mais il faut se borner, cher ami ; la place, non la matière m'est limitée. Vous savez en gros pourquoi il m'est impossible de me ranger à l'opinion de M. Pierre Louys et pourquoi je ne crois pas devoir être davantage ébranlé par les affirmations qu'il tient en réserve, si tant est qu'il veuille publier un nouvel article. Une des dernières remarques qu'il a faites à son intervieweur est d'une bouffonnerie telle que je l'ai réservée pour la fin, de sorte qu'il y ait au moins le mot pour rire au bout de mon fatras chagrin :

Amphitryon (dit-il, ici moins formel qu'au début), *Amphitryon* est *presque* entièrement de la main de Corneille. Cela ne fait aucun doute. Croyez-vous que ce soit par hasard que Sarah Bernhardt et Mounet-Sully aient joué *Amphitryon ?* Croyez-vous qu'ils eussent été tentés de jouer le *Médecin malgré lui*, par exemple ?

Après cela, mon Fagus, je crois bien que nous pouvons tirer l'échelle.

PIERRE-PAUL PLAN.

Paris, 11 novembre 1919.

VUES SUR LA PLACE D'ARMES

—

Trompant la surveillance des rideaux fatigués, un rayon de soleil se glissa dans la chambre et réveilla Mlle Martoret. C'était le seul visiteur qu'elle admît dans une intimité si complète, mais aucun autre n'eût mieux réussi à charmer sa solitude en égayant son esprit. Mlle Martoret salua donc d'un sourire satisfait le rayon de soleil d'abord, puis chacun des objets familiers qui s'animaient, comme elle-même, aux caresses de la lumière. Le premier qui lui rendit son sourire fut le portrait de Mlle Martoret à dix-huit ans, suspendu en face du lit. Ce dessin rehaussé d'aquarelle, œuvre d'un élève des Beaux-Arts de Lille, représentait une jeune fille blonde, un peu forte, douée d'une bouche tendre, d'un nez autoritaire et de deux yeux soumis. A côté, se trouvait l'image du Commandant Martoret, due au même artiste. Celui-ci n'avait eu qu'à copier le même nez, la même bouche et le même regard, ajoutant seulement une moustache poivre et sel, à la gauloise, et le collet à chiffre d'or du 45e d'infanterie. Encadrées d'une mince bordure de chêne, les deux effigies surmontaient une commode Louis XVI assez belle, encore que rustique. Sur la commode, au-dessous des portraits, une pendule dorée, recouverte d'un globe, évoquait le souvenir de Jean Bart. Les aiguilles marquaient la demie après six heures. Mlle Martoret rejeta la couverture, alla ouvrir les rideaux et s'arrêta devant l'armoire à glace, qui, avec le lit, la commode, une petite table, un fauteuil et deux chaises, complétait l'ameublement de sa chambre. Elancée et robuste, Mlle Martoret était encore fort séduisante en chemise de nuit, malgré l'approche de la

trente-septième année. Sa lumineuse chevelure couvrait des épaules d'un modelé agréable et ferme. Son visage aussi, par la vertu d'une existence tranquille, conservait la fraîcheur des jeunes années. Toutefois, le menton s'était un peu alourdi, et, à moins d'être aveuglé par les passions, n'importe qui pouvait reconnaître, de chaque côté du nez l'amer paraphe du temps, étirant jusqu'à la commissure des lèvres son sillon mince, mais indélébile. Mlle Martoret releva sommairement ses cheveux, ce qui découvrit, l'espace d'un éclair, deux bras de statue. Puis, elle passa un peignoir et ouvrit sa fenêtre.



La Place d'Armes, comme tous les matins à la même heure, s'éveillait d'un œil. Le côté officiel, — Hôtel de Ville, Caisse d'Epargne, Banque de France, — ne montrait encore que porches clos et jalousies baissées, tandis que le côté commerçant, — Petit Louvre, Pharmacie Centrale, Epicerie du Nord, ouvrait déjà toutes larges ses vitrines du rez-de-chaussée et ses fenêtres du premier étage. En manches de chemise et pantoufles, le greffier de la Justice de Paix surveillait, du pas de sa porte, l'arrivée des journaux de Paris. Deux petites Sœurs des Pauvres se hâtaient vers quelque matinale infortune, et le cocher de l'Hôtel de l'Est hissait lentement sur la galerie de son omnibus une lourde malle dégoûtée des voyages. Au bout d'un instant, la porte du Café de Paris s'ouvrit du dedans, et Rougenot, le cafetier, apparut, gros homme encore jeune, à la face ronde sous des cheveux pâles en désordre. Il n'abandonnait à personne le soin d'ôter les volets de son établissement, et s'acquittait de ce devoir avec gravité, suivant une méthode inflexible. Ce matin-là, comme les précédents, il commença par enlever les panneaux de la porte, puis ceux des deux vitrines, en laissant celle de gauche pour la fin. Il déposa ensuite les barres de fer transversales, avec leurs clavettes et

leurs fiches à l'intérieur d'une petite armoire pratiquée dans le mur, ferma cette armoire à clef et baissa le store de toile rayée. Ces rites accomplis, il tira de la poche de son pantalon gris une blague et un cahier de papier, et se mit en devoir de rouler une cigarette.

Dès l'apparition du cafetier, Mlle Martoret avait refermé sa fenêtre. Abritée derrière le rideau à ramages, elle cherchait à retrouver dans ce limonadier bouffi et mal tenu l'homme qui, à une époque déjà lointaine, s'était avisé de lui révéler les secrets de l'amour. Toute la ville se flattait de connaître l'histoire. Elle remontait à l'époque où feu le commandant Martoret, pour y jouir paisiblement de sa retraite, venait de louer ce petit appartement sur la Place d'Armes. Firmin Rougenot, depuis peu libéré du service militaire, figurait alors, devant l'opinion locale, le type du jeune homme élégant et distingué. Profitant des avantages du quart de place et de la proximité de sa garnison, il avait, durant son congé, passé presque tous ses dimanches à Paris. Il y gardait des connaissances et en rapportait de solides notions sur le savoir-vivre et les belles manières. Nul mieux que lui ne savait choisir une cravate écossaise, faire tomber la cendre de sa cigarette avec l'ongle du petit doigt, entretenu très long à cet effet, et donner à sa moustache, au moyen d'un cosmétique odorant, une fixité impressionnante. Un dimanche, le commandant ayant amené sa fille au sortir de vêpres, l'occasion fut donnée aux deux jeunes gens d'échanger divers aperçus concernant la température. Cette conversation, fréquemment interrompue par les péripéties d'une partie de dominos, éleva néanmoins leurs âmes vers les purs sommets de l'idéal. Huit jours après, la demande en mariage fut faite selon les règles, par le père et le fils, en redingotes, avec chacun un gant de peau dans la poche extérieure du haut. Aux premières paroles de Rougenot père le commandant faillit trépasser d'un coup de sang. L'idée d'unir sa lignée martiale à celle d'un débitant de spiritueux lui paraissait d'autant plus inadmissible qu'il

s'était résolu depuis longtemps à ne pas marier sa fille, ayant besoin d'elle pour tenir son ménage de veuf. Ce fut donc sans le moindre égard qu'il congédia les visiteurs inattendus. A la suite de cette histoire, Mlle Martoret versa d'abondantes larmes, le Commandant changea de café, et l'amoureux déconfit décida de mettre fin à ses jours. Il agonisait bel et bien au bout d'une corde lorsque survint quelqu'un, qui trancha net ce chanvre meurtrier. Firmin tomba évanoui sur le plancher du grenier, se brisa une jambe, demeura trois mois au lit et n'en sortit que pour mener la vie languissante de l'homme qui doit au sexe faible une blessure d'amour-propre et une fracture du tibia.

Dix longues années avaient versé sur ces amertumes leur baume d'oubli. Le commandant mort, le père Rougenot mort, Mlle Martoret n'entreprit point de couronner de fleurs tardives une passion peut-être encore vivace au cœur de sa victime. Le drame de leurs fiançailles semblait avoir séparé pour toujours la fille de l'officier supérieur et l'enfant du Café de Paris. Ils ne se rencontraient guère et ne se saluaient plus. D'ailleurs, le fringant Firmin de jadis renonçait de plus en plus aux allures conquérantes. Victime de l'amour et successeur de son père, il traînait entre les tables poisseuses de l'estaminet une âme apathique dans un corps alourdi, vêtu de complets lâches. Il n'avait plus d'ambition qu'au billard, et ne fréquentait d'autres dames que les nommées Argine, Rachel, Judith et Pallas, reines du jeu de piquet, amantes des soirs d'ennui et consolatrices des âmes que torture l'horreur du vide.



Cependant Mlle Martoret, derrière le rideau de sa chambre, considérait Firmin Rougenot. Elle contemplait aussi ce parallélogramme placide, bordé de constructions débonnaires, qui portait dérisoirement le nom de Place d'Armes. Comme chaque matin, et plus encore que tous les matins

précédents, elle s'étonnait de l'indifférence de ce décor tranquille au contact de ses pensées tumultueuses. Comme chaque matin, elle rêvait de fuir ces nonchalances timides, et d'aller ailleurs, pour vivre, pour vivre... Ce verbe dont son ignorance décuplait le sens mystérieux : vivre, vivre, vivre, elle le répétait ardemment à mi-voix comme une prière. Hélas! Quelles aventures libératrices, faisant violence à ses scrupules et à ses habitudes, viendraient enfin l'arracher au néant où sa maturité finissante pleurait tant de nuits, tant de jours perdus?

Un bruit discret dérangea Mlle Martoret dans ses méditations. Laissant retomber le rideau, elle rejoignit dans la chambre voisine la brave femme qui se chargeait d'ordonner son ménage. Avec les légumes du déjeuner, cette servante familière montait les feuilles du jour, le *Petit Parisien* et la *Croix du Nord*. Mlle Martoret les ouvrit sans précipitation. Le *Petit Parisien* et la *Croix du Nord* commentaient avec tant d'inquiétude atténuée le même communiqué optimiste qu'on finissait, après l'avoir relu à deux ou trois reprises, par le trouver désespérant. Avec plus de simplicité, la ménagère annonça la nouvelle sensationnelle qui circulait en ville de bouche en bouche : les Prussiens approchaient, — on pouvait être sûr qu'ils seraient sur la Place avant midi, — et, même, c'étaient des Saxons et des Poméraniens, au dire d'un maraîcher des environs, qui n'avait eu que le temps de fuir après avoir jeté en toute hâte dans une carriole sa femme, une malle, une armoire, son vieux père, la pendule et ses deux enfants.



Ayant recueilli ces tragiques rumeurs, Mlle Martoret s'aperçut qu'elle était encore en peignoir, tenue peu conforme à la gravité des événements. Elle se hâta de regagner sa chambre et de procéder à sa toilette, qu'elle voulait chaque jour méticuleuse, au grand scandale de quelques personnes

informées, on ne sait comment, de ce piquant détail. Comme elle achevait de se peigner, on entendit des éclats de voix sur la Place. Mlle Martoret, les joues savonneuses et la chemise sur les reins, s'approcha de la fenêtre et vit Rougenot au milieu d'un groupe, devant le café. La violence de son attitude offrait un contraste frappant avec la tranquille familiarité de ses larges pantoufles et de son gilet jaune déboutonné. La face congestionnée, il se dépensait avec une énergie fort inattendue en discours probablement subversifs, car l'auditoire, avec frénésie, s'efforçait d'en arrêter le flot. Le fond de la Place s'encombrait d'une affluence inaccoutumée de véhicules villageois et de gens à pied, chargés de ballots. Beaucoup d'autres descendaient la rue Haute sans s'arrêter. Devant la Mairie, un gendarme à cheval s'épongeait, attendant des ordres.

En proie à une émotion extrême, Mlle Martoret songea à descendre sur la Place afin de s'informer. La surexcitation du paisible Rougenot ne pouvait avoir que des causes graves. Il lui était pénible de les ignorer. L'occasion tant souhaitée, fût-elle tragique, n'allait-elle pas les réunir en renversant les cloisons sociales qui, jadis, les avaient séparés ? Cette idée de danger, soudain éclose en son cerveau, et dont les agitations de la place publique donnaient si bien l'image, lui rappela que d'autres pucelles, en des circonstances analogues, s'étaient signalées à la reconnaissance des postérités par leur courage, leur endurance et leur abnégation. Sa virginité subitement exaltée lui suggéra aussitôt une soif d'héroïsme encore incertaine, mais déjà troublante. Heureusement, l'entrée de la bonne, qui venait pour les comptes, la ramena à des réalités plus pacifiques. Ayant essuyé son visage et rajusté son vêtement, elle se contenta d'additionner avec énergie le plat-de-côte et les légumes du pot-au-feu, les œufs, la livre de pain quotidienne et la note de l'épicier. Le total allait lui arracher les protestations coutumières quand un branle-bas de cavalerie l'attira de nouveau à la fenêtre.



C'étaient une dizaine de uhlans qui arrivaient par la route de Cambrai, sans se presser. Vêtus de gris, ils montaient des chevaux rouges, que la poussière faisait presque aussi gris qu'eux-mêmes. Ils longeaient tranquillement les maisons, du côté de l'ombre. A leur tête, un jeune officier blond semblait trouver cette promenade un peu ennuyeuse, mais tout à fait normale. Cependant, au moment où il allait passer devant le Café de Paris, il survint à ce militaire la chose qu'il jugeait peut-être la plus imprévue. Il sembla comme secoué sur sa selle par une invisible main, et tomba raide mort sur le pavé. On n'avait entendu que deux petits coups secs, et ce fut seulement quelques instants plus tard que Mlle Martoret aperçut Rougenot fils, tout en haut de sa maison, à la fenêtre d'une mansarde, son fusil de chasse encore fumant dans la dextre. Le sens exact de cette scène étrange lui échappa tout d'abord. Elle en déduisit néanmoins des conséquences effroyables, si effroyables qu'elle cessa de regarder sur la place et, se réfugiant au fond de la chambre, s'en alla pleurer à chaudes larmes sur le traversin de son lit.

La servante la trouva dans cette attitude lorsqu'elle vint apporter, avec les deux œufs à la coque et la côtelette du déjeuner, les dernières nouvelles de la rue. Rougenot avait prémédité son coup. Depuis qu'il savait nos revers et l'arrivée imminente des barbares, il n'était plus le même homme. Ne s'était-il pas fait fort, devant les habitués du Café de Paris, de descendre le premier Allemand qui passerait devant sa porte ? Ses amis les plus sages, ses clients les plus fidèles avaient eu beau le dissuader, sans d'ailleurs croire à la sincérité de son projet, il avait bel et bien tenu parole. Et maintenant, toute la ville, d'une seule voix, le désapprouvait. C'est qu'on craignait des représailles. Le sous-officier qui commandait en second le détachement s'était

contenté d'arrêter le coupable, après avoir fait tirer sur la maison une salve qui n'avait causé de tort qu'aux vitres. Maintenant, il attendait des ordres. On avait mis le cadavre de l'officier à l'Hôtel de Ville, dans la salle des mariages. Rougenot était gardé à vue dans le corps de garde du poste de police. Les Allemands fourbissaient leurs sabres au moyen de tripoli réquisitionné à l'Épicerie du Nord. La ville pouvait être mise à sac d'un moment à l'autre.

A l'idée que la ville pouvait être mise à sac, Mlle Martoret, jetant sa serviette, se leva brusquement, comme si les notes lugubres du tocsin venaient de frapper son oreille. Songeant à toutes les horreurs de la guerre, aux massacres, à la fusillade, à l'incendie, elle se précipita vers la croisée afin de revoir une fois encore cette petite place si tranquille et ces respectables édifices, déjà souillés peut-être par le sang du carnage. La Place d'Armes était tout aussi calme que le matin, et, par-dessus les toits, le clocher de Saint-Exupère marquait deux heures moins vingt avec une sorte d'inconscience. La rue Haute ne montrait que sa chaussée et ses trottoirs déserts, ses volets clos. Le soleil régnait en maître sur le décor ; il avait tout envahi, le pavé, les murs, les pignons; et, comme tous les jours, mais sans doute aussi par crainte du pillage, les boutiquiers avaient mis à leurs devantures ces volets de bois plein qui font l'intérieur des magasins frais et mystérieux. Les Allemands s'étaient réfugiés à l'intérieur du Café de Paris, à l'exception d'un seul, qui montait la garde, sabre au clair, devant la porte. Au pied du kiosque de la musique; leurs chevaux, en cercle, broutaient à même un tas de fourrage qu'on venait d'apporter. Un grand calme enveloppait toutes choses, et l'angoisse d'un péril imminent semblait porter la ville à prolonger sa méridienne.

Mlle Martoret considéra longtemps ce tableau ensoleillé, que le cercle des chevaux allemands animait seul quelque peu. Puis, la réverbération et le vide finirent par lasser ses regards. Elle s'installa dans un fauteuil et ferma les yeux,

cherchant à mettre un peu d'ordre dans les impressions et pensées contradictoires qui la tourmentaient depuis le matin. Elle songea à Rougenot, à son projet d'autrefois, à sa vie d'hier, à son acte insensé du matin. Elle songea à la ville assoupie, qui serait peut-être tout à l'heure une ville assassinée. Elle songea à elle-même, à sa vie si unie et si vide. Au bout de chacune de ses pensées, elle trouvait un problème, ou le doute pur et simple. Ainsi, la guerre elle-même n'apportait rien de nouveau à une existence faite d'habitudes mesquines et de rêves en cul-de-sac. Mlle Martoret s'endormit.



Elle dormit longtemps. Pendant son sommeil, les soldats ennemis arrosèrent la chaussée à plusieurs reprises devant le café en lançant des pleins seaux d'eau. Un commissionnaire de la gare, mis en réquisition, amena dans sa charrette à bras et déposa à la Mairie un lourd cercueil de chêne capitonné de soie rose, destiné à l'officier immolé par Rougenot. Ce cercueil, lui aussi, avait été réquisitionné. C'était un modèle unique, laissé pour compte à l'entrepreneur des Pompes funèbres qui, depuis cinq ou six ans, s'en montrait tristement fier, comme d'une œuvre sublime et incomprise. Le Maire se rendit peu après au Café de Paris où il fut retenu prisonnier. Puis la ville sortit soudain de son engourdissement. Vers quatre heures, plusieurs boutiquiers de la Place d'Armes se montrèrent sur le pas de leur porte, en quête d'événements imprévus. Le pharmacien, qui entendait la langue odieuse des ennemis, obtint d'un soldat qui arrosait le sol pour la dixième fois quelques éclaircissements. Le peloton avait été chargé d'occuper la ville, en attendant la venue d'un régiment, qui devait arriver le soir ou dans la nuit. A la suite de l'événement du matin, le sous-officier avait fait son rapport et attendait l'arrivée de ses supérieurs. Il se demandait s'il devait faire

fusiller Rougenot, ou le Maire, ou les deux ensemble, ou séparément. La théorie n'ayant pas prévu le cas, ce soldat méthodique hésitait ; et la perspective d'un blâme, d'une punition, peut-être, augmentait encore son hésitation. Si bien que, depuis plus de deux heures, il ne cessait d'injurier le premier magistrat municipal, octogénaire taciturne dont le silence lui paraissait audacieusement provocant.



Déjà le crépuscule adoucissait ses feux, lorsque Mlle Martoret fut tirée du sommeil par le crépitement de la fusillade et les rumeurs d'une soldatesque en furie. Son premier mouvement fut de refermer les yeux et de se prêter sans révolte aux exigences du sort, que sa faiblesse ne pouvait conjurer. Cependant, s'étant bientôt rendu compte que les bruits effroyables qu'elle avait cru percevoir n'étaient que l'accompagnement d'un rêve provoqué par ses impressions du matin, elle s'éveilla tout de bon, curieuse d'apprendre où en étaient les choses. Un seul regard sur la place lui fit regretter son cauchemar, moins affreux que la navrante platitude de l'existence qui continuait d'être la sienne. La petite ville semblait avoir déjà pris son parti des événements. Le boucher s'était rapproché du pharmacien. Le greffier du juge de paix les avait rejoints. Ces personnages éminents s'entretenaient des faits du jour avec la même gravité excessive qu'ils apportaient la veille dans leurs considérations sur l'administration locale ou les chapeaux de la sous-préfète. La circulation dans la rue Haute avait repris son cours normal. Et sans le factionnaire qui allait et venait devant la façade du Café de Paris, Mlle Martoret n'eût réussi qu'avec peine à démêler dans ses souvenirs la part du rêve et celle du réel.

Par malheur, ce factionnaire était incontestable. Il affirmait la présence de l'ennemi, l'irréparable incident du matin, l'approche de nouveaux périls. Allant et venant

devant le petit café silencieux, il semblait le balancier de la lente horloge du Destin. En contemplant tour à tour son dos gris vert et sa face insignifiante, Mlle Martoret songeait tristement que le seul homme qui l'eût désirée était mort, ou allait mourir, sans qu'elle eût entendu son aveu. Le sort de Rougenot ne pouvait faire de doute, — et son geste du matin n'était-il pas d'ailleurs celui d'un désespéré ? Lui aussi, elle le comprenait à présent, en avait assez depuis longtemps de la Place d'Armes, de son petit café aux divans défraîchis, de son existence ratée comme son suicide, de son âme vide et de lui-même. L'occasion d'une mort un peu moins plate, un peu moins laide, avait dû le séduire. Il l'avait saisie au passage, sans s'attarder aux réflexions qui émoussent la volonté. Veuve de ce déchu dont le malheur venait de sa présence, Mlle Martoret se reprochait de n'avoir pas, comme lui, agi sans méditer. Combien de fois, depuis la mort du commandant, combien de fois l'idée d'offrir à l'ancien prétendant la fin de sa jeunesse n'avait-elle effleuré son esprit ? Mais Rougenot n'était plus ce qu'il avait été dix ans avant. Il se négligeait. Il devenait obèse et alcoolique. Et puis, toute idée de mariage n'avait-elle fui de son esprit ? Ces considérations retardaient puis arrêtaient chaque fois le dessein de la vierge. Et les années passaient.



Le front à la vitre, Mlle Martoret poursuivait ses méditations, et, de nouveau, le trouble de son âme s'exaspérait au contraste des spectacles monotones qui se déroulaient sous ses yeux. Le soir venait. Au clocher de Saint-Exupère, l'Angelus ralentissait ses notes finales. Deux ou trois réverbères clignotaient déjà, essayant d'attirer la nuit rôdeuse. L'étoile du Berger parut dans le bleu sombre du firmament. Quatre soldats en armes, quittant le Café de Paris, traversèrent la Place et vinrent se placer devant la

porte de l'Hôtel de Ville. L'instant d'après, Rougenot sortit. Il était, comme le matin, en manches de chemise, tête nue, un peu de linge dépassant entre son gilet beige et son pantalon gris. Il descendit lentement les quatre degrés du perron, tourna un peu la tête, et s'arrêta, deux ou trois secondes. Mais l'un des hommes qui étaient à sa droite le poussa de l'épaule. Il s'en alla par la rue Haute, entre les quatre soldats.

Mlle Martoret se laissa tomber dans le fauteuil. Ses yeux demeuraient sans larmes, et son cœur sans tristesse, mais la révolte était dans son âme et ses pensées lui donnaient le vertige. Elle se sentait comme affamée d'actions singulières. Il lui eût été doux d'entendre le tocsin répondre au canon, et le galop pressé de la cavalerie heurter les pavés de la place trop tranquille. Cette porte n'allait-elle pas s'ouvrir avec fracas sous la poussée d'une brute qu'elle maîtriserait, qu'elle assommerait, qu'elle ferait basculer par la fenêtre? N'allait-il pas lui falloir se hâter, fuir, se défendre? Ce soir désespérant allait-il ressembler à tous les autres soirs ? Devait-il s'écouler vide, insignifiant, silencieux ? C'était impossible, *impossible*, IMPOSSIBLE. Elle se leva, ouvrit sa fenêtre. L'air était doux, le silence régnait. Personne sur la Place, hormis le factionnaire. A l'intérieur du Café, quelqu'un jouait de cet instrument plat à cellules, semblable à un gâteau de miel, que l'exécutant fait aller et venir entre ses lèvres. Sur un rythme entraînant pleuraient des notes d'une mélancolie poignante. Mlle Martoret resta longtemps à écouter cette musique étrange. Quand sonnèrent onze heures, sans allumer sa lampe, elle se dévêtit, dénoua ses cheveux. Une langueur extrême la gagnait. Ah! connaître au moins la fierté d'une injure, être insultée, blessée, mais vivre! Etre une victime, une vaincue, mais vivre !...

Dans le silence noir-bleu de la douce nuit, elle revint s'accouder à la fenêtre, et, si tendre, si enveloppante était la caresse de l'ombre, que sa chemise glissa sans qu'elle y prît garde.



Au petit jour, Mlle Martoret s'éveilla, toute nue, en travers de son lit non défait. Le spectacle de son corps pâle, aux formes longues et robustes, lui fut agréable. Elle ne le déroba qu'à regret à l'air vif du matin. Mais, par la fenêtre ouverte, des voix rauques et des piaffements montaient de la Place. Elle se coula derrière le rideau, pour savoir.

Les Allemands, à cheval, s'en allaient par où ils étaient venus.

Deux heures plus tard, des dragons français arrivèrent au grand trot, traversèrent la Place et disparurent par la rue Haute. Derrière eux venait un régiment d'infanterie. Les hommes en pantalons rouges, couverts de poussière blanche, défilèrent lentement. Mlle Martoret, ses beaux bras chargés de pots de confiture et de paquets de chocolat, descendit sur la Place échanger ses présents contre de menues informations. Le régiment ne s'arrêtait pas. Il s'en allait plus au nord. La guerre s'éloignait.

Quand la dernière voiture eut tourné le coin de la rue Haute, la Place reprit sa physionomie accoutumée. L'épicerie et la pharmacie étaient ouvertes. Quelques curieux stationnaient devant le Café de Paris, que gardait maintenant un gendarme. Mlle Martoret eut envie de revoir un instant cette petite salle où quelqu'un avait rêvé d'elle. Mais son cœur battait trop fort. Sans courage contre la médisance, elle craignit aussi d'être aperçue. Alors, elle prit le chemin de Saint-Exupère.

ÉMILE SEDEYN.

LA SYMBIOSE

—

Avec les grandes découvertes de Pasteur la notion de symbiose entrait dans le domaine de la biologie. Il est cependant un fait considérable : c'est l'empressement que mirent les savants à ne voir dans l'œuvre nouvelle que le champ ouvert à la lutte contre le microbe, élément étranger, fauteur de maladies. L'infiniment petit avait à son actif trop de méfaits pour ne pas attirer contre lui tous les efforts des laboratoires, et bien peu s'intéressèrent à distinguer parmi ces parasites ceux dont le rôle pouvait être utile ou même indispensable au développement de l'individu et à l'évolution de la race. Pasteur, dans son invention géniale, avait cependant posé nettement le problème. Il se demandait si la présence des microbes était nécessaire à la vie des êtres, et il préconisait des expériences dans lesquelles on nourrirait un animal avec des produits alimentaires privés complètement de microbes. « Sans vouloir rien affirmer, disait-il, je ne cache pas que j'entreprendrais cette étude, si j'en avais le temps, avec la pensée préconçue que la vie dans ces conditions deviendrait impossible. » Ainsi, le parasitisme érigé en loi biologique générale, c'est toute l'importance du phénomène de symbiose entrevue et posée *à priori*.

Les faits connus de vie en symbiose dans le monde végétal et dans le monde animal sont très nombreux ; nous ne songeons pas à en faire une énumération complète, mais nous pouvons en citer quelques-uns. Les légumineuses hébergent communément dans leurs racines des bactéries. Un très grand nombre de plantes ont leurs racines envahies

par un mycelium ; cette association a reçu le nom de *mycorhize*. Les *myxobactéries* n'arrivent à un développement complet que si elles sont associées à un micrococcus. De même la présence d'autres espèces microbiennes est nécessaire au développement des spores du tétanos. Chez l'homme enfin, sans parler du parasitisme normal de l'intestin et des cavités naturelles, la symbiose apparaît dans toute son ampleur, puisque, en somme, la grossesse réalise le type parfait de la vie symbiotique.

§

Mais si la symbiose était bien connue, si même son étude avait été fortement poussée dans quelques cas particuliers, sa signification générale ne se dégageait pas des travaux entrepris, et l'importance biologique du phénomène n'apparaissait pas évidente. Il appartenait à un botaniste de génie de nous les révéler et de rendre par surcroît le plus bel hommage à Pasteur, puisque c'est par l'application des méthodes pastoriennes que Noël Bernard put faire ses découvertes retentissantes sur la symbiose chez les orchidées. « Dans une étude sur la symbiose, a-t-il écrit, les expériences de Pasteur doivent servir à éclairer les théories de Lamarck et de Darwin (1). »

Les plantules de certaines orchidées vivent en symbiose avec des champignons. L'intérêt de cette constatation ne réside pas tant dans la curiosité du fait que dans ses conséquences biologiques : l'expérimentation montre en effet le rôle indispensable des parasites dans la germination de la plante. Pendant longtemps, la culture des orchidées, toujours difficile et décevante, fut livrée à l'empirisme de certains horticulteurs, dont la technique d'ailleurs demeurait secrète. Or, en associant le champignon parasite aux graines d'orchidées, Bernard réalisa la germination expérimentale. Du coup le mystère était levé : « La germination des

(1) Noël Bernard : *L'Evolution des Plantes*, Alcan, 1916.

orchidées, déclara-t-il, ne se fait pas sans le secours des champignons ; la symbiose s'établit nécessairement dès le début de la vie, c'est pourquoi elle reste ensuite la règle. » Aussitôt le savant distribua aux horticulteurs le parasite précieux. Les premiers résultats ne répondirent certes pas tous à son attente, car bien des points restaient à élucider, et en particulier la perte de virulence, phénomène bien connu chez les microbes, mais encore peu étudié chez les champignons. Ces échecs mêmes furent féconds en déductions, car ils amenèrent à une compréhension plus exacte du mécanisme de la symbiose. Beaucoup de graines ensemencées au contact du champignon le détruisent dès leur pénétration. « Elles guérissent de la maladie qu'on leur a inoculée, mais sont incapables de germer. Par contre, d'autres sont détruites et succombent à la maladie infectieuse. » Enfin il est des cas où la symbiose est réalisée ; et ainsi N. Bernard arrive à la considérer comme un état d'équilibre entre la maladie curable et la maladie mortelle. (J. Magrou) (1).

Cette analogie entre la symbiose chez les végétaux et la maladie chez les animaux ira se précisant au fil des nombreuses expériences accumulées par N. Bernard : la digestion du parasite par les cellules végétales est absolument comparable à la phagocytose ; et l'immunité elle-même paraît bien exister pour certaines parties de la plante, puisque le sommet végétatif de l'orchidée n'est jamais atteint par le champignon. En somme « il n'y a pas un abîme infranchissable entre les moyens de défense des plantes et ceux des animaux contre les parasites. (N. Bernard.)

Et ces grands problèmes de la pathologie générale, qui hantaient l'esprit des seuls médecins ou physiologistes se dressent entiers et aussi complexes dans l'étude des végétaux.

Si vastes que soient les horizons déjà découverts, là ne s'arrêtent pas les conséquences des expériences de N. Ber-

(1) J. Magrou : *Le Rôle des microbes dans la vie végétale. Maladie et symbiose*, « *Biologica* », 1913, p. 257.

nard. La tuberculisation des orchidées, par les modifications profondes qu'elle apportait dans les plantes, s'imposait à l'attention des savants comme un facteur primordial de la formation des espèces. Et en sélectionnant des parasites d'une activité très grande, il était loisible au chercheur de provoquer de véritables mutations analogues à celles que de Vries avait déjà notées. Mais ici le mécanisme en était plus évident : il y avait « évolution dans la symbiose ». Cette brusque lueur jetée sur un facteur de l'évolution jusque là insoupçonné ouvrait le champ à toutes les hypothèses. Fallait-il le considérer comme exceptionnel, ou au contraire juger son rôle primordial dans l'évolution des espèces ? L'orchidée infectée par le parasite est une plante à bulbe, à rhizome, à tubercule. Or ces formations sont très répandues chez les végétaux. Toutes sont-elles des exemples de symbiose ? Peut-être ; en tout cas les statistiques tendent à montrer que ces bulbes sont des organes pérennants qui assurent la vitalité de la plante ; ils se trouvent en tout cas chez presque toutes les plantes viavces, et font défaut chez les plantes annuelles. Ainsi, la pomme de terre ne serait que la tumeur d'une plante malade, ou plutôt un exemple de vie en symbiose. Une mort prématurée empêcha N. Bernard de vérifier une hypothèse qu'il considérait comme le point culminant de ses études. « Il espérait, a écrit un de ses maîtres, que la science permettrait de résoudre un obscur problème touchant une plante dont l'importance est immense pour l'espèce humaine, puisque c'est elle qui a fait disparaître la famine de l'Europe. » (Costantin.)

§

M. J. Magrou recueillit l'héritage intellectuel de son cousin et continua les travaux de N. Bernard. C'est la symbiose considérée comme facteur de l'évolution des êtres qui retint surtout ses efforts.

Il existe chez les hommes et chez les animaux une maladie à champignon, *l'actinomycose*, dont la lésion caractéristique est formée par le grain actinomycosique. Cette formation a semblé pendant longtemps n'appartenir qu'à des êtres d'une organisation complexe. Cependant on avait déjà vu que le bacille de la tuberculose pouvait, dans certaines conditions et dans les tissus, donner des grains semblables ; de même les myxobactéries et les bactéroïdes des légumineuses.

M. Magrou (1), étudiant expérimentalement un microbe banal, le staphylocoque, constata que cet être éminemment simple pouvait lui aussi donner dans les tissus des grains analogues à ceux de l'actinomycose : c'est dans la *botryomycose*, manifestation chronique du staphylocoque chez le cheval, que ces grains furent trouvés.

On a donc là l'exemple d'un processus par lequel les êtres unicellulaires simples, tels que les bactéries, vivant en parasites, ont acquis quelques-uns des traits qui caractérisent l'organisation d'êtres plus complexes. Et c'est justement la vie parasitaire qui est la condition commune et déterminante des formes actinomycosiques. Ainsi s'explique que « deux êtres aussi distants qu'un staphylocoque et un ascomycète peuvent, lorsqu'on les soumet aux mêmes conditions de vie, acquérir les caractères morphologiques identiques jusque dans leurs moindres détails. Un tel exemple de convergence suggère que la forme des êtres vivants peut dépendre non seulement de la nature de leurs germes, mais encore, dans une large mesure, des circonstances qui entourent leur développement. » Voilà ample matière à méditation pour biologistes, philosophes, médecins, sociologues.

Et les expériences s'accumulent, les faits se précisent, qui laissent prévoir l'importance du rôle de la symbiose en biologie. « Je songe actuellement, disait N. Bernard, avant

(1) J. Magrou : *Les formes actinomycosiques du staphylocoque.* — *Annales de l'Institut Pasteur*, mai 1919, n° 5.

sa mort, à entreprendre la série des recherches concernant le règne végétal que « *mon système* » ouvre. Il y en aurait pour deux siècles, j'en ai donc pour toute la vie; et quand je la quitterai mes théories seront encore trop largement philosophiques. » Cet écueil indiqué de façon si lucide, certains ne l'ont pas évité qui se sont laissé entraîner par leur soif de généralisation.

§

« J'ai regardé la microbiologie par les fenêtres de la physiologie comparée », a écrit M. Portier. Et c'est l'impression qu'il en a reçue qu'il traduit dans un livre qui bouleverse nos notions de biologie générale (1).

Chaque cellule de l'organisme renferme dans son protoplasma, et en dehors du noyau, des formations spéciales que M. Raphaël Dubois avait décrites en 1887 sous le nom de vacuolides, que Béchamp avait nommées microzymas et que l'on n'appela plus que *mitochondries*, parce que les Allemands les avaient ainsi baptisées. M. Portier soutient que ce ne sont que des bactéries symbiotiques, et il les appelle des *symbiotes*.

Il semble *à priori* qu'il soit assez facile de vérifier une telle proposition : si vraiment les symbiotes sont des bactéries vivant en symbiose avec la cellule, il doit être possible de les isoler et de les cultiver. En fait, remarque M. Portier, les symbiotes sont adaptés à la vie cellulaire depuis des milliers d'années, et il est très difficile de dissocier les deux organismes. Cependant, chez certains insectes, l'expérience peut être réalisée, et même certains tissus d'animaux, les organes génitaux en particulier, ovaires et testicules, recueillis aseptiquement peuvent être le point de départ de culture : c'est le symbiote qui a cultivé. Encore une fois la réussite de l'expérience est exceptionnelle, M. Portier le reconnaît. Mais un résultat positif suffit ; pourquoi vouloir

(1) Paul Portier : *Les Symbiotes*, Masson et Cie, 1918.

qu'il soit le fruit d'une erreur, d'un ensemencement accidentel, si la technique est rigoureuse ? D'ailleurs, dès 1891, M. Galippe concluait d'une série d'expériences à l'existence d'organismes vivants dans les tissus normaux ; et tout récemment encore il insistait sur leur résistance aux antiseptiques, et protestait contre l'erreur commise généralement et en vertu de laquelle on considère comme septique tout tissu montrant des formes microbiennes, alors que celles-ci existent normalement dans les organes et ne leur confèrent aucun caractère de septicité (1).

Ainsi les expériences s'accordent pour affirmer le fait de la symbiose bactério-cellulaire : sa généralité même nous laisse prévoir l'importance de son rôle.

Un des premiers, Claude Bernard sut distinguer dans les phénomènes de la vie deux sortes d'activité : l'activité fonctionnelle ou de destruction d'abord, celle qui produit les phénomènes de sécrétion, de chaleur, de mouvement, etc. ; l'activité organisatrice ensuite, qui se fait au sein des cellules : « Les pertes se réparent à mesure qu'elles se produisent, et l'équilibre se rétablissant, dès qu'il tend à être rompu, le corps se maintient dans sa composition. »

L'activité fonctionnelle ou de destruction est la plus évidente, ses effets sont accessibles à tous les esprits et paraissent dus, pour la plus grande part, aux diastases que produit la cellule.

L'activité synthétique ou organisatrice, au contraire, est plus discrète et plus mystérieuse, c'est le phénomène spécial à l'être vivant, l'acte éminemment vital dont nous ne soupçonnions pas le mécanisme.

Or, pour M. Portier, il n'est pas douteux que c'est aux symbiotes cellulaires, à ces microorganismes, que serait dévolue la synthèse vitale. En effet, toutes les bactéries sont douées d'un pouvoir de synthèse extrêmement énergique, et le symbiote est l'intermédiaire obligé entre le milieu

(1) Académie des Sciences. Séance du 8 septembre 1919.

intérieur et la cellule : c'est un transformateur indispensable ; la symbiose est une nécessité inéluctable de la vie.

S'il en est ainsi, nous voilà ramenés à l'hypothèse de Pasteur, qui jugeait impossible la vie aseptique. Certes les expériences n'ont pas manqué qui se sont efforcées d'élucider ce problème : mais elles sont assez contradictoires et ne fournissent pas d'argument décisif. Au contraire, la pathologie nous offre tous les jours le tableau des troubles que peut occasionner l'insuffisance des symbiotes. On sait depuis longtemps que certaines maladies, telle le beriberi, apparaissent chez les individus nourris de façon insuffisante avec du riz décortiqué. De même le chauffage à 120° des aliments provoque chez ceux qui en font leur nourriture exclusive des états pathologiques qu'on a qualifiés *maladies par carence*. Ces accidents assez mystérieux s'expliquent si l'on considère que l'approvisionnement des cellules en symbiotes se fait par l'alimentation ; or, les bactéries sont détruites à haute température ; ainsi les symbiotes des aliments chauffés étant tués, l'organisme ne trouve plus dans la nourriture la source normale de réensemencement.

M. Portier va plus loin, et à ceux qui s'étonnent que les symbiotes en migration vers les cellules ne soient pas rencontrés couramment dans le sang, il objecte que bien des éléments du sang de signification encore obscure, tels que les globulins et les hématoblastes, pourraient bien n'être que la forme circulante des symbiotes.

Et par ces êtres incorporés à l'organisme, tous les actes vitaux s'éclairent. La fécondation n'est que le résultat de l'ensemencement de l'œuf, très pauvre en symbiotes, par le spermatozoïde très riche. La simple piqûre de certains œufs qui provoque la parthénogénèse artificielle réalise l'inoculation de symbiotes. Quant au cancer, il est dû à la rupture d'équilibre entre le noyau et les symbiotes, ceux-ci par une activité désordonnée provoquant la prolifération indéfinie de la cellule ; en somme le symbiote désaxé serait l'agent

infectieux signalé et recherché depuis si longtemps par Borrel : « Le cancer est une maladie infectieuse, et le caractère particulier de cette infection est de créer dans l'organisme, par une véritable symbiose, une cellule nouvelle, une cellule lichen, un organisme nouveau : le cancer, qui est bien, au sens des anciens, *le crabe rongeur attaché à sa proie*. La cellule cancéreuse doit donc être considérée comme le produit incestueux d'un parasite et de son hôte. » (Borrel.)

Si nous nous sommes étendus sur les travaux de M. Portier, c'est en raison de l'émotion qu'ils soulevèrent dans le monde savant. Hâtons-nous de dire qu'ils se sont heurtés au scepticisme des uns, à l'opposition passionnée des autres. L'objection principale porte sur l'assimilation des mitochondries aux microbes que la plupart considèrent comme nullement prouvée. L'hérétique qu'est M. Portier avait prévu l'orage et a maintenu ses propositions. Une commission a été nommée pour vérifier les expériences et départager les adversaires : attendons son verdict.

§

Quoi qu'il arrive, l'effort de M. Portier n'aura pas été inutile ; déjà voit-on des savants, comme M. Roubaud, user du terme de symbiote, et même reconnaître « que l'étude des insectes offre des exemples nombreux d'associations héréditaires avec des microorganismes qui paraissent jouer un rôle nécessaire dans la vie des êtres » (1).

Les recherches poursuivies à ce sujet sur les mouches tsétsés sont du plus haut intérêt. Chez les glossines, diptères piqueurs, il existe dans les cellules du tractus digestif des levures dont l'importance du développement est en rapport étroit avec l'activité nourricière, et, on peut le préciser, avec le développement des sécrétions digestives. Bien plus, il

(1) *Les particularités de la nutrition et la vie symbiotique chez les mouches tsétsés.* E. Roubaud, *Ann. de l'Inst. Pasteur*, 1919, août, n° 8.

semble que la digestion du sang par ces insectes suceurs soit due directement aux diastases des levures : l'hémophagie serait le résultat de la présence des levures, et si l'alimentation des tsétsés a pu se faire entièrement et exclusivement aux dépens du sang de certains vertébrés supérieurs, c'est grâce à la symbiose. Logiquement il faut donc rapporter à la vie symbiotique toutes les conséquences pathologiques qui dérivent de l'adaptation au régime hémophage pur. Et ce n'est pas la tsétsé seule, mais bien l'association levure-glossine qu'il faut charger des ravages dus à la maladie du sommeil et autres trypanosomiases.

Mais plus vaste encore paraissent être les conséquences de la symbiose. Les glossines sont des insectes à reproduction pupipare : la *pupiparité* est le développement intégral des larves en petit nombre dans l'utérus maternel, aux dépens des sécrétions exagérées des glandes annexes. Ce mode de reproduction dépend directement de l'alimentation uniforme par le sang, qui a pu permettre le développement exagéré des glandes utérines dont les sécrétions accrues à l'excès ont rendu possible le développement utérin des larves. Et ainsi, dépendant de l'hémophagie, la pupiparité dépend de la symbiose, et tous les diptères à reproduction pupipare sont pourvus de symbiotes intestinaux et doués d'hémophagie stricte.

§

Il serait vain de prétendre connaître le tout des travaux sur la symbiose par les quelques ouvrages que nous venons de citer. Peut-être cependant en savons-nous assez pour comprendre la multiplicité des problèmes de biologie générale qu'ils soulèvent.

Il y a d'abord la grande question de l'évolution des êtres qui se pose à nouveau. La symbiose paraît y jouer un rôle encore mal défini, mais que les expériences de N. Bernard, Magrou et Rabaud nous laissent croire important. Et cepen-

dant notre mentalité, encore soumise à l'idée transformiste, conçoit mal l'apparition d'une espèce nouvelle sous l'influence d'un parasitisme banal. Déjà, à l'énoncé des expériences de de Vries, la théorie des variations lentes et accumulées, et la transformation en caractères spécifiques des habitudes contractées sous l'influence du milieu, avaient paru chanceler. Les études sur la symbiose ne vont-elles pas encore troubler le repos des purs lamarckiens ?

En effet, chez les espèces naturelles, même si on les abrite en quelque mesure de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle, les caractères spécifiques restent invariables. Au contraire, les races de betterave sucrière qui ont été créées avec des soins spéciaux de culture ne sont pas stables : si on supprime les soins de sélection, on voit cette élite dégénérer. De même, la symbiose n'est pas un caractère acquis ; elle n'est pas suffisamment fixée pour persister dans l'élément, alors même que disparaissent les conditions qui l'ont fait naître. C'est pour cela que Le Dantec niait que le cancer pût être une symbiose : la cancérisation est par définition un caractère acquis au sens le plus parfait du mot, puisque la cellule cancéreuse transporte son caractère acquis avec elle.

Il n'y a donc rien de commun entre l'évolution lamarckienne et l'évolution par symbiose ; ou plutôt si la réalité de cette dernière est prouvée, il y a contradiction, et le lamarckisme n'a plus la portée générale qu'on se plaît à lui attribuer.

N. Bernard a fort bien vu cette opposition, et l'a exposée dans ses livres en cherchant l'argument qui la supprime. Peut-on affirmer, dit-il, que les caractères constants, dans les conditions actuelles de la vie, apparemment capables de servir à la définition des espèces, ne sont pas en réalité des *caractères adaptatifs, persistant grâce au maintien des conditions de vie constantes ?*

Ce sont ces conditions de constance et de pérennité qui nous sont inconnues encore, tandis que nous connaissons

les soins du cultivateur qui assurent l'évolution des betteraves sucrières. Au fond il n'y a pas opposition absolue.

Peut-être ; mais le moins que l'on puisse dire, c'est que des expériences sont nécessaires pour prouver ce dernier essai de conciliation : Bernard les prévoit longues et difficiles. Mais il ne se croit pas autorisé à renier une doctrine « tant que la réflexion la plus attentive n'a pas fourni contre elle d'argument décisif. L'essentiel, après tout, n'est pas qu'une théorie s'approche plus ou moins de la vérité définitive, mais qu'elle serve comme instrument constant de compréhension des faits, et qu'elle soit à un instant donné l'instrument provisoirement le meilleur ». Quelle tiédeur dans la foi, et combien différente de l'enthousiasme des premiers fidèles du dogme transformiste ! (1)

§

Que de tels problèmes soient posés par l'étude de la symbiose nous fait augurer de la place que celle-ci doit tenir en biologie : encore est-il assez difficile aujourd'hui de la limiter. MM. Bernard et Magrou l'ont définie par rapport à la maladie et à l'immunité. Il est vrai que dans beaucoup de cas la symbiose n'est qu'un mode particulier de l'infection et qu'entre les deux extrêmes, maladie mortelle et immunité, elle représente la condition intermédiaire, où les deux organismes antagonistes arrivent en équilibrant leurs forces à tolérer la vie en commun prolongée. Des limites ainsi tracées contiennent-elles tous les faits de vie en symbiose ?

Un paludéen qui est infesté par l'hématozoaire de Laveran peut vivre des années sans présenter aucun accident fébrile, et tout à coup l'accès éclate au moment où l'on n'y

(1) C'est avec la même désinvolture, qui nous étonne moins de la part d'un Allemand, que E. Haeckel avait écrit, il y a près de cinquante ans : « On est rigoureusement obligé, en vertu des principes fondamentaux en vigueur dans le domaine des sciences naturelles, d'accepter et de conserver, tant qu'il ne s'en présente pas une meilleure, toute théorie, fût-elle même faiblement fondée, qui se peut concilier avec les causes efficientes. Ne le point faire, c'est repousser toute *explication scientifique* des phénomènes. »

songeait guère. Pendant cette longue période silencieuse le parasite réalisait de façon parfaite la vie en symbiose; or, croit-on que celle-ci cesse du fait de l'apparition de la fièvre, qui n'est que la manifestation du cycle évolutif de l'hématozoaire? De même chez le syphilitique, qui 20 et 30 ans après l'accident initial, présente des accidents tertiaires, la maladie n'est qu'un épisode au cours de la symbiose. Au contraire, l'individu porteur de germes de la fièvre typhoïde, et cependant en bonne santé, réalise l'accord de l'immunité et du parasitisme. Il est donc vrai que la symbiose peut provoquer chez l'individu parasité toutes les réactions de défense et à tous les degrés, mais elle n'est pas liée essentiellement à ces réactions ; par contre, elle n'est pas plus exclusive de l'état d'immunité que de l'état de maladie. Et c'est, nous semble-t-il, réduire bien gratuitement la portée du phénomène que de le définir seulement dans ses rapports avec la maladie, notion toute relative et individuelle.

En fait, c'est de plus haut qu'il faut juger la symbiose, car elle dépasse l'individu. Sans pousser le paradoxe jusqu'à soutenir que les maladies dont nous souffrons et dont nous sommes les vaincus sont quelquefois un gage de rénovation pour la descendance (1), constatons que tel exemple de parasitisme paraît déplorable pour l'individu qui, de toute évidence, et si relative que soit notre idée du progrès, est du plus grand profit pour l'espèce : l'orchidée parasitée est une plante malade, mais cette maladie même est le gage du développement de l'espèce.

Il n'y a pas longtemps on eût considéré la mouche tsétsé envahie par les levures comme un type amoindri dans son indépendance, dans son « individualité ». Mais quelle puissance cette symbiose confère à l'insecte ! Par son alimentation uniforme et facile, par son mode de reproduction perfectionnée il règne en maître, et, de mouche gênante, devient l'agent de mort qui impose sa piqûre et dévaste certaines

(1) Le bacille de Koch et le spirochète ont-ils toujours été indifférents à l'éclosion de certains génies ?

régions. Du point de vue humain, les conséquences de cette vie symbiotique sont lamentables; mais d'un point de vue général, quelle illustration de la force créée par la symbiose!

Ainsi les origines et les conséquences des phénomènes dans l'ordre biologique doivent être recherchées bien au delà de la cellule ou de l'individu. Les cadres d'un anthropocentrisme désuet éclatent sous la poussée des découvertes récentes. La solidarité universelle domine la vie; l'interdépendance, la communion des êtres est une loi générale: évidente dans la cellule comme dans l'homme, elle s'affirme dans la famille comme dans les nations, dans la société enfin, bouillante de conflits, qui s'apaisent par la vie symbiotique.

Ce n'est pas tant par la lutte ardente, par la bataille que se concevra le progrès à l'intérieur de l'espèce, mais par la simple concurrence vitale. C'est bien moins la supériorité des moyens de nuire qui donne le succès que celle des moyens de profiter des ressources de la vie (1). De ceux-ci un des plus efficaces, et que la nature nous offre en exemple, est la symbiose, c'est-à-dire l'équilibre, l'association, l'union des individus et des classes, la tolérance réciproque.

Dr PIERRE MAURIAC.

Octobre 1919.

(1) R. Anthony : *La Force et le Droit*, Alcan.

LES DANGERS INTÉRIEURS ET EXTÉRIEURS DE L'ACCÉLÉRATION

DES TRANSFORMATIONS ÉCONOMIQUES

—

La France courra des dangers graves et pressants en raison de l'accélération des transformations économiques mondiales, à moins que sa conscience ne s'adapte immédiatement aux transformations morales corrélatives. Sans doute nous devons, en principe, nous défendre de croire que l'époque à laquelle le hasard nous a placés ait une importance particulière. Il est vraisemblable que la structure morale de l'humanité s'est formée insensiblement au cours des énormes périodes de sa formation physique, qu'elle n'a pas changé notablement depuis les temps historiques et qu'elle est jusqu'ici pratiquement invariable dans les courtes périodes d'une trentaine d'années au plus que nous pouvons envisager devant nous. Cependant la progression extrêmement rapide des transformations économiques entraîne certainement des difficultés nouvelles dans la vie des peuples et une action intense de la sélection naturelle entre eux.

Déjà, il y a quelques siècles, un grand changement s'est produit dans la vie du monde occidental lorsqu'on y a inventé ou introduit la boussole, la poudre et l'imprimerie et qu'on a développé l'optique. Depuis lors les progrès scientifiques se sont accélérés. Au cours d'une seule vie on a vu naître les emplois du gaz et du pétrole, les applications de l'électricité, la photographie, les chemins de fer, les automobiles, les avions, etc. — Tous ces progrès, sur lesquels il serait superflu d'insister, ont entraîné deux conséquences économiques :

1° La division du travail dans la production et des facilités d'échange des produits et par suite l'interdépendance déjà presque complète des citoyens et des corporations.

2° Par la création d'engins et de procédés très puissants l'attribution d'une grande force aux ennemis intérieurs et extérieurs des sociétés. Car la puissance peut être employée indifféremment pour le bien ou le mal. Dans un seul cas la science est moralisatrice, celui où son acquisition est en elle-même une fin et non un moyen de satisfaire d'autres passions.

Nous étudierons successivement :

1° Le rôle actuel des groupements syndicaux ;

2° La puissance agressive des individus isolés ou en petits groupes ;

3° La facilité très accrue pour une petite minorité de s'emparer du pouvoir par un coup de main ;

4° Dans les relations internationales quelques principes de l'adaptation morale aux conditions nouvelles des luttes guerrières ou pacifiques.

1° RÔLE ACTUEL DES GROUPEMENTS SYNDICAUX

Dans le corps social, les individus, comparables aux cellules, se groupent en organes, les organes en organismes et les organismes forment ensemble la nation. Chaque individu, chaque organe, chaque organisme a sa vie propre et poursuit des buts particuliers.

Une telle structure morale n'est nullement nécessaire *à priori*.

Chez les fourmis, par exemple, il n'y a pas de vie individuelle. Chaque animal est mû uniquement par des impulsions sociales. Il en a été de même, à un moindre degré, dans nos communautés religieuses, aux époques de foi ardente, la personnalité de chaque religieux s'absorbant dans celle de la communauté.

Parmi nos corporations, étudions les cheminots et les mineurs.

Les cheminots ont constaté que la vie sociale dépendait de la continuité de leur activité. Comme le droit de grève leur a été reconnu en pratique, leur puissance est devenue illimitée, autant que leur ambition. Sans doute, comme contre-partie au droit de grève, existe le droit, contesté par les syndicats, de remplacer les agents défaillants. Ce droit est illusoire, car on pourrait bien avec les dirigeants et un personnel de fortune assurer un service très réduit; mais il serait impossible de remplacer l'ensemble des cheminots dans un délai de moins de six mois, au cours duquel la vie nationale subirait des pertes irréparables. En effet, dans les circonstances normales, les agents nouveaux sont relativement peu nombreux et se trouvent fortement encadrés par leurs anciens. De plus, le service devient de plus en plus compliqué par suite de l'accroissement de la circulation et de l'emploi intensif des procédés scientifiques d'exploitation. D'autre part, il est supposable que des agents bien rétribués et fortement groupés sauraient s'assurer les ressources nécessaires pour vivre six mois sans salaires. Peut-être aussi de grands intérêts financiers ou politiques, nationaux ou étrangers, interviendraient sous un masque approprié aux circonstances et soutiendraient pour ainsi dire indéfiniment les grévistes.

Jusqu'ici, il est vrai, les conflits ne se sont pas présentés avec une telle netteté. D'un côté, les agents, tout en formulant des revendications croissantes, ont ménagé le décor politique de la souveraineté nationale; de l'autre, le gouvernement s'est contenté de se tirer d'affaire au meilleur compte en s'efforçant surtout de sauver l'apparence de son autorité. En vue d'un avenir très prochain, il convient d'aborder le problème dans toute son ampleur.

Quels moyens la collectivité a-t-elle de faire prévaloir sa volonté?

Les despotes, quels qu'ils soient, ont une solution très

simple, que les bolchéviks appliquent sans hésiter. S'ils jugent qu'une grève menace leur pouvoir, ils suppriment les chefs au fur et à mesure de leur apparition. Lorsque le despotisme règne au nom du prolétariat, il ne manque pas de qualifier la grève de bourgeoise et capitaliste, ce qui le dispense de toute explication. Nous ne devons pas, en France, envisager une telle solution, citée seulement pour mémoire. Rappelons toutefois que la Suisse, la plus ancienne et la plus sage des démocraties, ne craint pas d'agir, non sans modération, mais avec énergie.

Que vaudrait la nationalisation des chemins de fer? Le mot nationalisation veut dire simplement reprise par l'Etat des exploitations privées. Réduite à ce sens, la nationalisation a été essayée en France par la création de l'ancien réseau de l'Etat, puis étendue par le rachat de l'Ouest. Quels résultats a-t-elle donnés aux deux points de vue de la qualité et du coût du service? Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer la gestion du réseau de l'Etat à celle du réseau d'Orléans, qui est de structure et d'importance analogues. Or l'exploitation de l'Etat n'offre évidemment aucune supériorité technique ou financière.

Cependant actuellement les syndicats attachent au mot nationalisation un sens plus étendu. Ils demandent non seulement que tous les réseaux soient gérés par l'Etat, mais que des agents de tout grade et de toute spécialité, délégués par eux, participent largement à la direction.

Assurément, consulter à l'occasion tous les intéressés ou mieux se tenir constamment au courant de leurs idées est un devoir élémentaire, trop souvent méconnu par les dirigeants dans toutes les branches de l'activité nationale. Aussi voit-on sans cesse ceux-ci prendre et rapporter des décisions hâtives que la moindre enquête préalable leur aurait épargnées. Mais appeler des conseils à participer à la direction est un système que l'expérience a toujours condamné.

Il serait seulement souhaitable de faciliter l'accès aux plus hauts emplois des agents dépourvus de grands diplômes

qui se distinguent dans les services où les dons naturels et l'expérience sont de plus de prix que la préparation scientifique : exploitation, traction proprement dite et même direction.

En réalité, les conditions théoriques de la participation du personnel à la direction n'ont aucun intérêt, : qu'on rachète ou non les réseaux, le mot de nationalisation est vide de sens en présence du droit de grève qui suffit à rendre les agents absolument maîtres des réseaux, non seulement en ce qui concerne les salaires et les conditions du travail, mais dans toutes les questions, par exemple dans leurs rapports avec leurs chefs et dans l'exécution des peines disciplinaires ou judiciaires. Le droit de grève permettrait même au syndicat de s'immiscer dans les affaires les plus étrangères aux chemins de fer, telles que les affaires politiques extérieures.

Certes, les agents, qui sont de toute origine et de toute opinion, souhaiteraient en majorité que le syndicat limitât son action aux questions professionnelles. Toutefois il suffirait, pour établir une situation dangereuse, que les chefs syndicalistes pussent compter être suivis de bon gré ou non.

En Angleterre on a préconisé comme méthode de défense contre les grèves le boycottage, la mise en quarantaine des grévistes par tous ceux dont le concours leur est nécessaire pour vivre : commerçants, médecins, avocats (etc.).

Cette méthode ne serait pas injuste, mais inefficace. L'hostilité du public ne serait pas sans effet sur les petits groupes d'agents disséminés dans des agglomérations nombreuses, encore qu'il ne faille pas compter chez nous sur la solidarité civique spontanée et générale. Dans les grands centres les agents n'auraient guère à souffrir, surtout s'ils avaient l'appui des autres syndicats.

Nous verrons, après avoir examiné la situation des mineurs, ainsi que le rôle de la bourgeoisie, quelle est notre seule chance d'aboutir à une situation acceptable.

Le droit de grève rend les mineurs absolument maîtres des mines comme les cheminots des chemins de fer, pourvu qu'ils aient la précaution de ne pas laisser se constituer des stocks importants. Ils en sont les propriétaires dans le véritable sens juridique du mot propriété, puisqu'ils ont le pouvoir d'user et d'abuser. Ils fixent la quantité de charbon extraite en réglant la durée et l'intensité de leur travail et le prix de vente minimum par leurs salaires. Cependant la situation des mines diffère de celle des chemins de fer, en ce que les prix de vente des charbons ne sont pas limités comme ceux des transports par voie ferrée. Aussi est-il à craindre que les concessionnaires ne profitent de l'élévation de leurs prix de revient pour accroître abusivement leurs bénéfices au point que le charbon devenu rare soit pour ainsi dire mis aux enchères. En ce cas, une limitation légale des bénéfices serait justifiée en adoptant les taux de bénéfices par tonne de 1913 et en y ajoutant une participation aux profits supplémentaires qui résulteraient des améliorations dans la conduite des entreprises. Malheureusement le nouveau régime des mines fait des exploitants, des ouvriers et du fisc trois associés intéressés à l'élévation des prix, à l'encontre des intérêts généraux de l'industrie.

Quel que soit le régime d'exploitation, il serait conforme à l'intérêt du public et des mineurs que les avantages actuellement acquis aux directeurs et aux ingénieurs ne fussent pas diminués. Car dans les mines, comme dans la métallurgie, les chefs sont très souvent des hommes éminents dont l'activité doit continuer à être libre et largement récompensée.

Nous avons reconnu que le droit de grève dans les entreprises publiques ou privées indispensables à la vie nationale entraînait inévitablement le contrôle absolu des syndicats. Dans les chemins de fer, les chefs de chaque syndicat spécial seront les véritables chefs des services, le chef du syndicat de réseau le véritable directeur et le chef du syndicat général le véritable ministre des chemins de fer. Chefs

de service, directeurs et ministre titulaires ne seront plus que des marionnettes dont ils tireront les ficelles. Bientôt ils renverseront le guignol pour prendre le pouvoir apparent, comme l'ont fait jadis les maires du Palais à l'égard des rois fainéants. Alors le pouvoir sera exercé par des chefs dont le mérite sera d'avoir su conquérir la première place dans leurs organisations, indépendamment de toute valeur technique. Ces chefs représenteront les seuls intérêts du personnel. L'intérêt public national ne sera pas représenté et se trouvera sacrifié.

D'autres corporations que les cheminots et les mineurs tiennent au jour le jour la vie publique en suspens, par exemple celle des postes, télégraphes et téléphones. Ce que nous avons dit des cheminots s'appliquerait aux postiers.

La puissance des dockers est moindre, parce que la vie intérieure subsiste sans eux.

Les agents des services municipaux ne sont guère indispensables, car leur métier n'exige en général que peu d'apprentissage. La population, lorsqu'elle est énergique, peut se passer d'eux longtemps, comme cela a eu lieu en Suède.

Enfin certaines corporations (imprimeurs, bijoutiers et même cordonniers et tailleurs) se livrent à des travaux qui sont très utiles, mais dont l'exécution peut être suspendue assez longtemps. Si l'industrie dont vit une corporation passe à l'étranger, comme autrefois les tulles en Angleterre, c'est un dommage très grand pour la nation, mais plus grand encore pour la corporation atteinte. Les ouvriers ne peuvent pas manquer de se rendre compte du risque qu'ils courent et de s'imposer un frein salutaire. Si chaque syndicat ouvrier ou bourgeois, industriel ou commercial règle ses salaires ou ses bénéfices ainsi que son travail suivant ses convenances et soustrait ses membres à leurs responsabilités professionnelles, qu'en résultera-t-il pour la communauté ?

D'abord ses recettes publiques et privées ne lui permettront plus de couvrir les paiements envisagés isolément. L'équilibre des finances publiques sera rompu et les parti-

culiers seront obligés de restreindre leur consommation. Ensuite la vie sera insupportable à tous. Les services publics ne fonctionneront plus que très irrégulièrement. Plus de trains rapides, réguliers et sûrs, plus de transmissions assurées pour les lettres et les télégrammes, plus d'eau pure, peu de gaz et de charbon, etc., les médecin et les pharmaciens introuvables et tous les objets usuels, coûteux et de mauvaise qualité. L'erreur fondamentale sincère ou non, qui est commise en France depuis plus de cinquante ans est de prétendre que l'intérêt général est la somme des intérêts individuels, alors qu'il exige au contraire des individus des sacrifices constants en échange des services qu'ils reçoivent. Il faut donc qu'employés et ouvriers reconnaissent la nécessité de donner une autorité incontestée à ceux qui représentent non l'ensemble des corporations, mais la totalité des citoyens unis en dehors de leur métier pour la réalisation de l'intérêt général.

Une partie des ouvriers attendent l'amélioration de leur sort de la disparition de la bourgeoisie. D'abord que faut-il entendre ici par bourgeoisie ? D'anciens élèves de l'Ecole polytechnique qui terminent une carrière militaire honorable comme commandants ou colonels font incontestablement partie de la bourgeoisie. Ont-ils reçu de la société des avantages disproportionnés à leurs services ? La plupart des fonctionnaires ont montré une grande valeur professionnelle, tant que le favoritisme politique, n'est pas venu corrompre les administrations publiques, et ont mérité largement leurs appointements. Les avantages injustifiés de la bourgeoisie sont donc limités aux emplois parasitaires que l'on peut toujours supprimer et à l'acquisition de richesses excessives dans l'industrie et le commerce. Toutefois, ce n'est pas d'après son montant que la fortune doit être qualifiée, mais d'après la manière dont elle a été acquise. Des créateurs d'industrie ou de commerce, comme les Solvay et les Boucicault, peuvent être équitablement très riches. L'enrichissement n'est injuste que lorsqu'il y a prise de

bénéfices exagérés. Evidemment il est facile de citer des exemples incontestables de fortunes entièrement honorables ou de fortunes absolument malhonnêtes. Seule l'expérience individuelle de la vie peut apprécier dans quelle proportion la richesse est en général justifiée ou non. Or, il n'est pas douteux que, depuis la guerre, commerçants et industriels n'aient en très grand nombre réalisé des profits abusifs et employé des procédés immoraux et même délictueux. Par contre, les uns et les autres ont le plus souvent travaillé énergiquement et joué un rôle utile, quoique beaucoup trop rémunéré. Quant aux oisifs, les lourds impôts établis sur les héritages rendent leur situation plus difficile ; en outre, rien n'empêche que la loi ou les mœurs exercent une contrainte sur ceux dont l'âge ou l'invalidité ne justifient pas l'inaction.

Si les ouvriers sont sages, ils reconnaîtront que la bourgeoisie, dont les limites sont très imprécises et la composition sans cesse changeante, ne vaut ni plus ni moins qu'eux. Les ouvriers enrichis ne se montrent ordinairement pas plus généreux envers leur personnel que les bourgeois de naissance. Ils reconnaîtront surtout que la société ne peut pas se passer d'une grande partie au moins de la bourgeoisie. Il faut des ingénieurs navals pour construire des navires, des financiers pour organiser les grandes affaires, des notaires pour rédiger les contrats, des médecins et des pharmaciens pour soigner les malades, et des chefs bourgeois pour diriger les socialistes eux-mêmes, à en juger par la composition de leurs états-majors. Si les six mille employés d'un grand magasin étaient sérieusement intéressés dans les bénéfices, ils auraient grand intérêt à offrir chacun trente francs par an pour payer les services d'un directeur de valeur exceptionnelle, certains de retrouver dix fois leur mise à la fin de l'année. Dans un récent congrès les syndicalistes ont reconnu, après Lénine, que les techniciens sont indispensables. Or ceux-ci ne se formeront et ne donneront tout leur effort que si on leur accorde

des avantages suffisants. En ce cas ils seront exactement, sous un autre nom, ce que l'on nomme aujourd'hui des bourgeois.

Si l'on oppose à la bourgeoisie proprement dite tous les ouvriers, les employés, les travailleurs agricoles et sans doute les petits propriétaires terriens, il est impossible que cette immense majorité des Français puisse vivre, injustement ou aux dépens de la minorité, dont les membres cesseraient du reste de se renouveler.

Le peuple ne peut vivre que de ce qu'il produit. S'il prétend consommer beaucoup et produire peu, il se trouve bientôt ruiné et misérable après avoir consommé ou plutôt gaspillé les biens acquis.

Ainsi en France les conflits sociaux ne peuvent se résoudre que par la modération des ouvriers et des employés, par l'énergie des bourgeois et des paysans, par une disposition de tous à transiger dans l'intérêt commun. Dans cet esprit les grandes corporations, cheminots, mineurs, postiers, pourraient sans injustice jouir d'une situation quelque peu privilégiée que justifierait une sélection sévère aux points de vue physique, intellectuel et moral et par conséquent un excellent service. Toutefois l'élévation des salaires demeurerait inefficace tant que l'admission et l'avancement seraient à la merci des influences politiques et sociales.

C'est aussi une solution transactionnelle qui prévaudra vraisemblablement en Suisse. Seulement la Suisse est très en avance sur nous au point de vue de la culture politique et sociale. Nos dons artistiques et littéraires, loin de nous être un secours, constituent un danger ; car ils nous accoutument à nous satisfaire avec des paroles et des images, au détriment de la réalité. Cependant nous sommes assez au-dessus de la Russie pour échapper à ses folies, d'autant mieux que nous n'avons pas eu un Tolstoï pour nous aveugler avec d'éloquentes niaiseries. Aussi nous pouvons croire qu'après avoir quelque peu sacrifié à l'utopie nous reviendrons au bon sens et saurons sauver une situation qui est

tragique au lendemain de sacrifices héroïques et de magnifiques victoires.

Altération des valeurs sociales, — Les avantages moraux et matériels alloués à chacun devraient être proportionnés à la valeur de ses services sociaux. Les métiers les mieux rémunérés seraient ceux qui exigent les aptitudes innées les plus rares ou la plus longue préparation. Dans chaque métier bourgeois ou ouvrier, les individus le plus laborieux, probes, intelligents, sensés seraient mis au premier rang. S'il n'en a jamais été ainsi en aucun pays, à aucune époque, il s'ajoute à présent aux passions perturbatrices d'autrefois une nouvelle cause d'injustice. Dans l'état social en formation, toutes choses égales, la force d'un syndicat est d'autant plus grande qu'il contrôle un service plus urgent et les métiers les plus avantageux sont ceux dont la menace de grève est le plus gênante. Un plombier sera bientôt mis au-dessus d'un Pasteur et déjà maint petit boutiquier gagne plus que le traitement mesquin du maréchal Foch. De plus les salaires tendent à devenir uniformes pour tous les ouvriers employés au même travail. Il y a là un retour à la barbarie des sociétés primitives, dans lesquelles les besoins les plus urgents sont le plus considérés en raison de la précarité de l'existence (encore les hommes des cavernes nous ont-ils laissé des dessins fort artistiques). Cependant nos sociétés ne sont plus et ne peuvent pas redevenir primitives, du moins isolément, en raison du développement de la science et de ses applications. L'importance de ceux qui ont acquis la science ne peut donc pas être méconnue, de sorte qu'une réaction équitable apparaît nécessaire à qui envisage la totalité et la permanence des besoins généraux.

2° PUISSANCE AGRESSIVE DES INDIVIDUS

Il serait superflu de s'étendre sur la puissance nouvelle dont disposent les malfaiteurs ou les anarchistes agissant

isolément ou en petits groupes. Citons seulement l'emploi des bombes et des grenades, des chalumeaux oxydriques, du téléphone, des avions, des automobiles, — dans lequel ils sont toujours en avance sur la police. La seule sauvegarde possible, c'est l'appui d'une police habile, largement outillée et énergiquement soutenue. La répression doit être rigoureuse. La suppression s'impose de toutes dispositions légales et de toutes mesures, telles qu'amnisties ou grâces, contraires au devoir de protection sociale.

3° FACULTÉ ACCRUE POUR UNE PETITE MINORITÉ DE S'EMPARER DU POUVOIR PAR UN COUP DE MAIN

La centralisation extrême du gouvernement et ses moyens de communication immédiate avec tous les points du territoire comportent un grave danger. Car la possession du poste central de commandement de tous les services : postes, télégraphes, chemins de fer, finances, armée, etc., constitue une puissance formidable. De plus, la supériorité est devenue écrasante d'une troupe armée et disciplinée sur une foule, même immense, désarmée ou mal armée. La légendaire mâchoire d'âne de Samson ne pèserait plus lourd en face d'un tank garni de mitrailleuses. Aussi un petit groupe d'hommes appuyés par quelques centaines ou peut-être seulement quelques dizaines de milliers de partisans peut s'emparer du pouvoir et gouverner despotiquement un grand État. Telle est aujourd'hui la situation de la Russie où les soviets gouvernent, sous l'étiquette occasionnelle du prolétariat, en s'appuyant sur des mercenaires étrangers et sur une garde prétorienne indigène. Le patriotisme, la vigilance, l'esprit d'indépendance se sont-ils accrus en proportion du danger d'asservissement ?

4° LE PÉRIL D'UNE AGRESSION EXTÉRIEURE S'EST ACCRUE A L'ÉGARD DES NATIONS QUI LE MÉCONNAISSENT

Une société moderne bien organisée est comparable,

comme nous l'avons vu, au corps humain au point de vue de sa structure et de sa complexité. Tous les actes individuels de la vie professionnelle y sont réglés, suivant le système Taylor, comme la main-d'œuvre ouvrière, et concourent à la vie générale, de manière que le corps social soit le plus vigoureux possible.

Tous les éléments de l'activité : finances, industrie, commerce, armée, marine, enseignement, s'entr'aident directement ; ainsi la finance favorise l'industrie dont la prospérité donne en retour un solide support à la finance. Une telle société reçoit de tous les progrès techniques un surcroît de puissance. A l'inverse, les moyens d'action nouveaux accélèrent la destruction des sociétés dont les éléments sont en lutte. Alors qu'en 1870 les forces de la France et de l'Allemagne étaient comparables, en 1914 elles étaient devenues tout à fait inégales : aussi, maîtres de la mer en 1870, nous n'aurions pas pu, en 1914, défendre nous-mêmes nos côtes.

Notre répulsion légitime à l'égard des Allemands ne doit pas nous empêcher de reconnaître leur supériorité à plusieurs points de vue ; leurs qualités ne méritent d'ailleurs aucune sympathie, parce qu'elles ne servent que des buts égoïstes. Les Allemands, plus égoïstes que nous, sont beaucoup moins individualistes. Ils poursuivent leurs fins personnelles en mettant leurs forces en commun. Ce ne sont pas les facultés d'organisation proprement dite qui nous manquent. Il y a en France bien des créateurs et des chefs d'industries qui sont de remarquables organisateurs. Seulement ce sont toujours des propriétaires d'entreprises ou bien des chefs largement intéressés au succès et dotés d'une forte autorité. Ce qui nous manque, c'est l'esprit d'association et de coopération avec le juste sentiment des droits et des devoirs des associés. Citoyens ou actionnaires des très grandes Sociétés se désintéressent des affaires en elles-mêmes, oubliant que ce qui se fait sans eux se fait le plus souvent contre eux.

Si l'esprit allemand est confus, il est apte à comprendre la complexité des choses. Or, plus la science approfondit la nature, plus elle la reconnaît compliquée. Les formules courtes et simples qui nous plaisent n'embrassent qu'une petite partie de la réalité. Pour diriger la conduite des peuples il n'existe pas de principe qu'on puisse suivre isolément jusqu'à l'extrême. Nous venons de faire un abus absurde du principe des nationalités. Car si ce principe répond à l'un des besoins de la vie des peuples, la possession d'un accès à la mer et de solides frontières constituent des conditions aussi importantes d'un complet affranchissement.

Par un autre abus des formules simples, nos ouvriers ne veulent plus connaître que le syndicalisme. Nos mineurs avaient en 1914 de sérieux intérêts communs avec les mineurs allemands. Cependant, que devaient peser ces intérêts lorsque l'Allemagne a entrepris d'anéantir la France et d'en repeupler le Nord après en avoir chassé les habitants ? Les socialistes allemands, comprenant mieux la variété de leurs intérêts, ont mesuré tout l'avantage pour eux de la puissance guerrière et de la prospérité économique de leur nation. Ce qui est condamnable, c'est la fourberie avec laquelle ils ont trompé leurs camarades français sur leurs sentiments. En vérité, les relations d'intérêt ne comportent ni amitié, ni inimitié totale : le patron et son personnel sont associés dans la poursuite des bénéfices et adversaires dans le partage.

Enfin empruntons aux Allemands leur intelligence de la continuité de l'histoire. Ils ne sont nullement ridicules lorsqu'ils nous gardent rancune d'injures vieilles de plusieurs siècles. C'est nous qui sommes légers en oubliant les injures d'hier ; car les siècles ne comptent pas plus dans la vie des nations que les années dans celle des individus.

Nous sommes solidaires de ceux qui nous ont précédés. Notre grande révolution ne marque nullement dans notre histoire une coupure profonde et définitive, puisque après de terribles secousses nous nous sommes simplement trou-

vés être vers 1840 ce que nous étions sur le point de devenir paisiblement en 1889.

Donc, traiter toutes nos affaires privées et publiques dans un esprit de coopération et d'association loyales ; nous efforcer de résoudre toutes les questions dans leur entière ampleur, sans prétendre enfermer leur complexité dans des formules d'une fausse simplicité ; reconnaître la continuité de l'histoire en nous et en nos rivaux, tels sont les progrès urgents que nous devons réaliser.

CONCLUSION GÉNÉRALE

La grande difficulté de vivre de l'humanité résulte de ce que la solidarité matérielle a déjà devancé beaucoup et devance de plus en plus la solidarité morale des individus, des groupements et des nations et que l'égoïsme dispose d'armes toujours plus puissantes pour satisfaire ses imprudentes ambitions. Aussi, en raison de l'immense emprise des particuliers et des associations sur la vie publique, les peuples dont l'énergie civique demeure médiocre sont exposés à périr dans des convulsions ou à subir l'esclavage par conquête brutale ou dissimulée. Car tout progrès économique est un facteur de mort pour eux en même temps qu'un facteur de vie et de puissance pour les peuples unis et énergiques.

G. BAUCHAL.

LA PÉCHERESSE

HISTOIRE D'AMOUR

—

Il y a des temps où l'on pleure les plaisirs perdus, des temps où l'on pleure les péchés commis.

SAINT-ÉVREMOND.

I

J'ai toujours été si curieux des particularités que l'on découvre au caractère des femmes que, pas une fois, je n'ai négligé de m'instruire à ce sujet. Aussi j'eus bientôt remarqué que le point où se montre le mieux et le plus ouvertement ce que la nature les a faites est celui de l'amour. Les raisons qui décident une femme à aimer, les façons qu'elle y apporte, la manière dont elle se conduit en cette conjoncture nous donnent vue et nous éclairent singulièrement sur elle-même. Nulle part une femme ne montre plus distinctement ce qu'elle est que dans ces circonstances et on ne peut prétendre en connaître tout à fait aucune qu'on ne sache comment elle se comporte en ces occasions.

C'est ce jugement qui m'a incliné, de tout temps, à rechercher avec soin et à mettre en ordre dans mon esprit les anecdotes et les histoires qui se rapportent à l'amour. Il s'en débite à force de par le monde et il suffit d'écouter pour en apprendre d'excellentes. Il m'en est donc venu beaucoup aux oreilles, et j'en ai retenu un bon nombre, mais il n'en est point qui m'ait paru plus curieuse et plus singulière que celle de Mme de Séguiran et de M. de la Péjaudie, ni plus propre à faire croire que les femmes sont de bien étranges et bizarres cervelles. Je dirai même que je n'eusse guère

ajouté foi à ce roman si je n'en eusse tenu le détail de la bouche de feu M. de Larcefigue, mon parent.

M. de Larcefigue avait connu les personnages de cette aventure, arrivée au pays d'Aix, il y a une trentaine d'années; aussi bien ce M. de la Péjaudie que cette seconde Mme de Séguiran et son mari, M. le Comte de Séguiran, et le frère de celui-ci qui s'appelait le Chevalier de Maumoron et qui était capitaine de galères et le jeune Palamède d'Escandot. M. de Larcefigue avait été témoin, dans sa jeunesse, d'une partie des événements et s'était instruit du reste aux sources les plus sûres. C'était d'ailleurs un homme de grand sens et de haute raison, et il avait toujours rempli sa charge au Parlement d'Aix, dont il mourut président à mortier, avec une régularité digne des éloges qu'on lui accordait et de la magistrature qu'il exerçait. Aussi, tant par l'habitude de son état, qui l'accoutumait à éclaircir tout et à tout peser, que par une disposition naturelle qui l'y poussait également, avait-il retenu dans l'ordre le plus exact les diverses péripéties de cette affaire. Il en avait réuni les fils et les avait noués solidement. Il ne disconvenait pas néanmoins qu'en certains points, demeurés à tous obscurs et secrets, il avait dû imaginer et donner le plus probable, mais il pensait, en ce sens, ne s'être hasardé que le moins possible, et, sans qu'il se flattât d'être allé jusqu'au bout de la vérité, il demeurait persuadé qu'il ne s'était point écarté du chemin qui y menait et que, s'il n'en avait pas vu la figure même, il en avait au moins aperçu une image assez ressemblante.

Quoi qu'il en fût, le récit de M. de Larcefigue formait un tout si complet et si bien lié qu'il s'est établi dans ma mémoire sans que rien s'en effaçât jamais. Certes, je ne doute pas que la singularité des événements que je vais rapporter n'ait été pour quelque chose pour leur durée dans mon souvenir, mais le tour que leur donnait M. de Larcefigue est pour beaucoup dans ce que je n'en aie rien oublié depuis si longtemps déjà que je les ai entendu conter de la bouche de mon vieux parent, qu'il fallait ouïr.

A défaut du ton de l'original, je tâcherai d'en rendre ici l'écho le plus fidèle dont je sois capable. Je commence donc, en m'excusant de reprendre les choses un peu haut, ainsi que le faisait M. de Larcefigue, puisque c'est sur lui que je me guide et que c'est lui que je m'efforcerai de suivre pas à pas.

★

M. de Larcefigue disait assez plaisamment que ce n'était point seulement sa première femme que M. de Séguiran avait perdue en la personne de Marguerite d'Escandot, mais la première des femmes et la seule dont il eût su quelque chose de plus particulier que ce que toutes montrent à tous les yeux. Aussi le chagrin qu'il éprouva de cette perte, après huit années d'union, fut-il réel. M. de Séguiran supporta l'événement selon son caractère. Or, le sien était l'un de ceux où se mélange au sain jugement des mérites d'autrui le sentiment de ne s'y point penser inférieur. De telle sorte que si M. de Séguiran trouva, dans le souvenir des temps heureux qu'il venait de traverser, de quoi vénérer la mémoire de celle qui les lui avait rendus tels, il ne laissa pas d'y découvrir des raisons de se louer lui-même. N'était-ce donc pas, en effet, la sûreté de son esprit qui lui avait fait faire choix d'une épouse agréable et fidèle, à qui il avait dû mille satisfactions de cœur et de corps, mais qui lui avait été redevable, en retour, de l'occasion qu'il lui avait donnée de se montrer, en tout point, digne de l'honnête homme dont elle avait été l'irréprochable compagne.

Certes, M. de Séguiran ne disconvenait pas en lui-même qu'il avait été soutenu, en cette grande affaire du mariage, par le conseil de ses parents, mais il se disait alors que ces conseils n'avaient eu toutes leurs conséquences que par une raison qui se trouvait justement à son honneur. N'était-ce pas, en effet, d'un fils comme il y en a peu, que d'accepter d'être dirigé, en une chose où l'on ne souffre guère, le plus souvent, que d'être approuvé ? N'avait-il pas par là marqué la solidité de son esprit et fait voir que les soins

n'avaient pas été vains qu'avaient pris ses père et mère de le rendre gentilhomme accompli, comme il sied qu'on le soit quand on a la fortune d'être un Séguiran, c'est-à-dire d'une des plus anciennes et considérables maisons de la Provence ?

M. de Séguiran n'avait donc rien trouvé à dire quand son père lui avait assuré que Mlle d'Escandot présentait toutes les qualités propres à rendre un mari le plus heureux du monde et que nulle n'était, en un mot, capable mieux qu'elle de faire figure d'épouse, si l'on prend l'expression dans un certain sens qui se rapporte moins aux traits du visage qu'à un ensemble de convenances répandues dans toute la personne. Or, celle de Mlle d'Escandot n'offrait rien de désagréable. Il y avait dans sa taille et dans son port de la dignité et de la noblesse. Du visage on ne pouvait prétendre qu'il fût beau, mais il faut accepter comme il est celui que Dieu donne à ses créatures, surtout lorsque, à d'autres égards, il en compense l'imperfection. Il ne convient pas de faire trop les difficiles sur les ouvrages du Créateur et de regarder de trop près à leur degré d'achèvement. Est-il donc besoin, quand elle passe, que notre femme fasse se mettre les gens sur le pas des portes ? La beauté apporte souvent au bonheur des soucis dont il se corrompt. D'ailleurs, cette demoiselle d'Escandot n'était point laide, car il faut qu'on le soit bien entièrement pour le paraître tout à fait, lorsque la jeunesse se charge d'en voiler la disgrâce et de la rendre à tout le moins supportable.

Ce fut l'avis de M. de Séguiran. L'idée d'avoir une femme à lui et qu'elle fût une Escandot lui plaisait également. Ces Escandot étaient une alliance avantageuse. Venus d'Italie sous le nom de Scandotti, ils avaient pris racine en Provence et y avaient poussé de nombreux rameaux. Les vigueries d'Aix et de Marseille foisonnaient d'Escandot. Leur plant avait gagné toute la plaine du Rhône, envahi la garrigue de Nîmes et les montagnes du Gévaudan. Leurs branches multipliées portaient toutes sortes de fruits. Il y avait

des Escandot d'épée et des Escandot de robe. On les voyait siéger sous le mortier, aux Parlements, servir sous la tente, aux armées. D'autres, d'Eglise, s'engraissaient aux prébendes et aux canonicats. Un de ceux-là asseyait sa corpulence au siège épiscopal de Fréjus. Tous menaient grand bruit et faisaient grand état d'eux-mêmes, se poussant, se rengorgeant à qui mieux mieux. Selon leurs métiers, ils jugeaient, se battaient, priaient en bons Escandot, c'est-à-dire de façon à tirer de soi le parti le plus profitable. Très unis ensemble dans les grandes choses, ils se querellaient avec acharnement sur les petites ; au fond, d'accord sur le principal, qui était pour eux de tenir partout le plus de place qu'ils pouvaient, tout en se disputant entre eux sur celle qu'ils occupaient. Mais que l'un se mariât ou mourût, il fallait voir comme ils se retrouvaient tous à son cortège et comme ils s'y serraient les coudes, fiers de se sentir du même sang, et chacun dans la certitude qu'en lui seul ce sang avait toute sa pureté et toute sa vertu !

On le vit bien au mariage de M. de Séguiran avec cette Marguerite qui était des Escandot d'épée. Toute la parenté accourut pour cette occasion à Carmeyrane. C'était une assez belle demeure, à une lieue et demie d'Aix. Rebâtie en partie par le père de M. de Séguiran, sa façade se déployait entre deux grosses tours d'angle plus anciennes, toutes jaunies de soleil et toutes rongées par le mistral. Quoique vaste, le château de Carmeyrane le fut à peine assez pour abriter tous ses hôtes. Ils s'y établirent comme ils purent. Les plus vieux, avec leurs épouses encore vêtues à la mode d'autrefois, y regardaient de haut les plus jeunes et leurs femmes accoutrées au goût du jour ; mais le plaisir de se retrouver là, entre Escandot, fut le plus fort et ils finirent par s'accommoder tant bien que mal, en gens venus de loin et qui ne sont pas fâchés de se montrer les uns aux autres. Tout cela forma une disparate assez curieuse. Bavards ou silencieux, bruyants ou hautains, grossiers ou musqués, ils offraient des visages divers, longs ou larges,

osseux ou rubiconds. Tous ils se désignaient entre eux par des sobriquets. On disait : Escandot le Borgne, Escandot le Laid, Escandot le Petit. Ce dernier était arrogant et querelleur, tandis qu'Escandot le Bègue ne cessait pas de vouloir parler sans parvenir à ce qu'on l'écoutât.

Il y avait aussi Escandot le Grand et Escandot le Roux. Tous ces surnoms causaient grand tracas au pauvre M. de Séguiran par le devoir où il était de les retenir exactement et de savoir à qui ils s'appliquaient, de tant d'honnêtes gens dont il allait devenir le parent, sans compter leurs femmes dont il lui fallait assortir dans son esprit les figures à celles de leurs maris.

Aussi M. de Séguiran n'éprouva-t-il quelque repos que lorsque tout ce monde eut pris place derrière lui dans la cathédrale d'Aix et qu'ils se trouvèrent, lui et sa fiancée, la main dans la main, à la lueur des cierges et au son des orgues devant l'Escandot de Fréjus, venu exprès pour bénir le nouveau couple. Son soulagement fut encore plus vif, quand, le repas de noces terminé, et toute la compagnie étant montée coucher les mariés, Escandot le Gros, que l'on appelait aussi Escandot des Vaisseaux, parce qu'il en commandait un au service du Roi, eut soufflé la chandelle et tiré le rideau ; mais son contentement s'acheva, lorsqu'il se sentit sous les draps avec sa femme, autorisé à faire d'elle ce que son légitime désir en souhaitait et qu'il fit de façon qu'il fût satisfait de lui-même et elle pas mécontente de lui.

Cette première expérience conjugale fut assez au goût de M. de Séguiran pour que l'idée de la renouveler à son gré lui parût fort agréable. Il sentit à vivre un nouveau plaisir qu'il n'avait pas connu jusqu'alors. Ce sentiment se trouva opportun pour l'aider à supporter les événements qui suivirent d'assez près son mariage. En effet, le père de M. de Séguiran ne tarda pas à mourir. Il était malade depuis les noces de son fils, où il s'était agité outre mesure et où il avait eu l'imprudence de vouloir tenir tête à table à M. d'Es-

candot le Borgne et à M. d'Escandot le Petit, qui étaient aussi l'un grand buveur que l'autre grand mangeur. Mal lui en avait pris, car, à partir de ce jour, il se mit à languir et finit par trépasser, ce qui arriva au mois de juillet de l'an 1664. Sa veuve, qui détestait le séjour de Carmeyrane, où elle manquait, à son dire, de compagnie, saisit le prétexte de ce trépas pour aller habiter à Aix un hôtel que les Séguiran y possédaient et où elle se trouverait porte à porte avec les meilleures langues de la ville auxquelles la sienne ne le cédait en rien.

Les nouveaux mariés demeurèrent donc seuls à Carmeyrane. M. de Séguiran sentit assez vite le chagrin qu'il avait éprouvé de la mort de son père s'apaiser au plaisir d'être entièrement son maître. Il goûtait fort cette nouvelle liberté, car c'en était une de régler à sa guise ses occupations sans que personne désormais y pût trouver quoi que ce fût à redire. Les plus simples lui en paraissaient délicieuses, comme de se lever le matin, de se promener dans ses jardins, attendre l'heure du dîner à ne rien faire et soupirer après l'instant de s'aller coucher avec sa femme à qui les compagnies nocturnes de son mari ne tardèrent pas à valoir les accidents d'usage, car, au bout de quelques mois, on vit Mme de Séguiran perdre l'appétit et rendre ce qu'elle avait pris aux repas, tandis que son visage se marquait de taches jaunes et que sa taille s'alourdissait.

M. de Séguiran observait ces signes avec un plaisir qu'il ne cherchait pas à dissimuler et avec une fierté qu'il ne cachait pas davantage. L'espoir d'être bientôt père l'enchantait d'un conjugal orgueil. Hélas! l'heure de la matrone démentit cruellement ces belles espérances. Les couches de Mme de Séguiran ne furent pas bonnes. Elle en supporta les souffrances avec un courage admirable sans avoir la consolation qu'elles apportent d'ordinaire, car l'enfant qu'elle mit au monde n'était point conformé pour qu'il vécût.

Cet événement déconfit fort M. de Séguiran. Il avait grand désir d'être aussi heureux père qu'il était bon époux

et, durant la grossesse de sa femme, ce désir s'était accrû d'être si près de se réaliser, si bien qu'il le tenait déjà pour accompli. Aussi son désappointement fut-il extrême et se tourna-t-il en une sorte d'impatience qui lui fit attendre avec peine que Mme de Séguiran fût remise de ses œuvres pour se remettre à l'œuvre à son tour.

La persévérance de M. de Séguiran ne fut pas heureuse. Dans les années qui suivirent, il ne s'en passa guère une sans que la pauvre Mme de Séguiran ne fût obstinément enceinte, mais, chaque fois, quelque accident détruisit ses espérances, au grand chagrin de son mari et au sien, car il lui avait fait partager son souhait, auquel elle se prêtait, de tout son corps, avec une obéissance digne d'une plus favorable issue. Une fois cependant, la dernière, M. de Séguiran se crut au comble de ses vœux et père pour de bon. Il eut le plaisir d'entendre vagir le petit être qui venait à la vie, mais qui n'y demeura que quelques heures. Celles de Mme de Séguiran étaient comptées également. Une fièvre maligne se déclara, qui emporta dans l'autre monde la pauvre Marguerite d'Escandot, sans qu'elle eût pu, avant de quitter celui-ci, laisser à son mari l'héritier qu'il attendait d'elle.

M. de Séguiran sentit vivement cette déception qui se mêlait à la douleur véritable qu'il éprouvait de la mort de sa femme, et que redoubla et rendit plus amère un propos assez maladroit de M. d'Escandot le Petit, venu aux funérailles avec toute la parenté. Comme M. de Séguiran, au moment où l'on se séparait, s'était avisé de dire que son deuil était d'autant plus cruel qu'il n'avait pas la consolation d'avoir eu lignée de celle qu'il regrettait, M. d'Escandot le Petit, piqué d'on ne sut quelle mouche, avait déclaré fort aigrement à M. de Séguiran que ce dont il se plaignait était, bien probablement, moins imputable à sa femme qu'à lui-même ; qu'il n'était d'exemple qu'une demoiselle d'Escandot n'eût été parfaitement conformée pour mener à bien ce dont M. de Séguiran semblait reprocher à la défunte de n'avoir pas su s'acquitter. A quoi il avait ajouté, pour finir,

qu'il n'était pas si certain que M. de Séguiran n'eût pas dans le sang quelque principe défectueux qui fût la cause naturelle de ce défaut d'hoirie qu'il déplorait fort inconsidérément. Cela dit, M. d'Escandot le Petit avait tourné le dos à M. de Séguiran, demeuré tout penaud et sans réplique et qui demandait en vain secours du regard à son frère M. le Chevalier de Maumoron, à ce moment auprès de lui.



M. le Comte de Séguiran et M. le Chevalier de Maumoron, bien qu'ils fussent frères de père et de mère, ne se ressemblaient en aucun point. M. de Séguiran était grand et fort, avec une assez belle figure régulière, les membres bien égaux, le teint frais, tandis que M. le Chevalier de Maumoron était basané, avait les jambes courtes, les bras longs, le corps gros et trapu et tout le visage ramassé. Il marchait pesamment, avec une sorte de mouvement dont il avait pris l'habitude au balancement de sa galère, car il en commandait une pour le service du Roi. Ce Maumoron avait déjà beaucoup navigué et s'était fort promené sur les eaux du Levant, tant à la voile qu'à la rame, et il connaissait à merveille le métier de la mer où il était réputé et avait accompli de belles actions. La galère de M. de Maumoron était citée comme le modèle de l'escadre. M. de Maumoron entretenait à son bord une discipline incroyable à laquelle il soumettait non seulement la chiourme des forçats, mais encore les mariniers de rame et les officiers subalternes et même les principaux, à qui il ne passait rien, ce qui n'empêchait pas que l'on recherchât de s'embarquer avec M. de Maumoron, car il excellait aux manœuvres et obtenait de sa palamente d'admirables efforts de vogue, d'endurance et de courage. Aussi était-ce à lui que s'était adressé M. d'Escandot le Laid, quand son fils Palamède s'était trouvé en âge de faire ses premières armes. M. de Maumoron avait accepté de se charger du jouvenceau, et M. d'Escandot avait profité

des funérailles de Mme de Séguiran pour amener à M. de Maumoron, qu'il savait devoir y rencontrer, sa nouvelle recrue, afin qu'il l'emmenât avec lui à Marseille, lorsqu'il y retournerait lui-même faire espalmer sa galère et la mettre en état avant la campagne de mer qui s'ouvrait au printemps.

M. de Maumoron avait trop souvent bravé la mort pour que celle de sa belle-sœur le pût émouvoir beaucoup, aussi M. de Séguiran ne trouva-t-il pas auprès de lui de grandes consolations. A vrai dire, M. de Séguiran et M. de Maumoron n'avaient guère, en quoi que ce fût, de points d'entente. M. de Maumoron, estimant que M. de Séguiran se targuait sur lui d'un avantage qu'il ne devait qu'au hasard, se résignait mal à voir, aux mains de son aîné, les grands biens de sa maison, alors que les siennes en étaient par trop dépourvues. Il ne supportait donc pas sans rechigner son état de cadet auquel il devait d'être obligé à courir la mer et à risquer les aventures en simple Maumoron, tandis que Séguiran, muni de la succession paternelle, demeurait tranquillement à se bien dorloter et à ne rien faire.

M. de Maumoron songeait à ces choses une fois de plus, quelques jours après les obsèques de Mme de Séguiran, tout en se promenant sur ses courtes jambes dans les jardins de Carmeyrane. Ces jardins étaient assez vastes avec de belles eaux, car le pays d'Aix abonde de fontaines qui en rafraîchissent le sol. Ce fut devant l'un de ces bassins que M. de Séguiran, qui avait fui son appartement dont les tentures de deuil lui rappelaient trop son chagrin et qui était sorti pour prendre l'air, aborda M. de Maumoron. M. de Larcefigue était admirable à entendre, quand il racontait la conversation qui s'en était suivie, car il avait dans le récit un don de comédie surprenant et qui donnait la vie aux personnages dont il rapportait les propos. On croyait voir M. de Séguiran et M. de Maumoron marchant ensemble autour du bassin, tandis que le soleil dessinait sur le sable leurs ombres aussi différentes que leurs personnes. M. de Larcefigue imi-

tait à faire rire le ton et les voix du colloque qui avait commencé par un assez long silence, après que les deux frères se fussent assis sur un banc, d'où M. de Séguiran s'était mis, à plusieurs reprises, à ramasser une poignée de sable et à la laisser couler entre ses doigts comme s'il voulait faire, par ce geste, allusion au peu que nous sommes et au rien que nous devenons.

Or M. de Maumoron n'était pas homme à contrecarrer les idées mélancoliques de M. de Séguiran, ayant dans l'esprit d'en tirer parti à son profit. De telle façon qu'il entra volontiers dans les vues de M. de Séguiran... Certes, ce bas monde où nous sommes n'est bien que tristesse et que larmes. Tout y est fragile et fuyant; grains de sable ou gouttes d'eau, ce qui est en nos mains n'y dure guère. Encore si tout ne faisait que passer, mais nous-mêmes ne passons-nous pas? Le spectacle continuel de la mort ne nous est-il pas un avertissement de notre propre fin? Et pourtant lui, Séguiran, n'en courait-il que les risques qui nous sont communs à tous, tandis que lui, Maumoron, en affrontait de dangereusement particuliers... Arrivé là, M. de Maumoron en avait profité pour sauter dans le vif de l'entretien et y entraîner son frère, qu'il jugeait suffisamment préparé à l'y suivre et assez préalablement apitoyé. N'allait-il pas, en effet, bientôt retourner à Marseille, où sa galère l'attendait et Dieu sait où le mèneraient, cette année, les ordres du Roi! Ainsi, il partait, lui, le brave Maumoron, et si alerte d'ordinaire, il partait l'esprit plein de présages funestes. Reviendrait-il jamais à Carmeyrane ou ne l'y ramènerait-on pas estropié par quelque boulet? Mais quoi, l'honneur l'appelait à son poste et il y demeurerait ferme; néanmoins, il lui aurait été agréable, pour dissiper ces vilaines pensées, d'embarquer à son bord quelques musiciens qui lui fissent de la musique propre à chasser les idées noires. Mais bast! ces coquins estimaient leurs services à un prix déraisonnable. Tant pis! il prendrait la mer chétivement et il faudrait bien que ses serviteurs barba-

resques, le fidèle Ali et le fidèle Hassan, se contentassent de leurs vieilles défroques à la turque, toutes rapiécées et toutes déteintes par le soleil et par l'écume. Il aurait bien voulu cependant renouveler leurs habits, mais il lui en coûtait d'en regagner la dépense en lésinant sur la table de ses officiers ou sur la maigre pitance de la palamente, que l'on nourrit de ces mêmes fèves noires dont on donne communément aux pigeons. Il y avait bien, selon M. de Maumoron, un moyen de remédier à cet état de choses, mais il avait hésité à troubler la respectable douleur d'un frère par l'exposé de ses tracas particuliers. A chacun ses peines et ses soucis,et cependant son cher Séguiran le pourrait tirer si aisément des siens ! Il suffirait que M. de Séguiran lui consentît une avance de cinq mille écus, à valoir sur les prises de la campagne prochaine. Avec ce viatique, M. de Maumoron s'engageait à faire honnête figure, ce qui était, après tout, aussi à l'avantage de M. de Séguiran qu'au sien propre, car, s'ils ne portaient pas le même nom, ils n'en étaient pas moins du même sang. Etait-il donc convenable qu'un Séguiran, même quand il n'est qu'un Maumoron, parût petitement aux yeux de tous et aussi à ceux de ce petit Palamède d'Escandot, dont il avait pris charge? Le jeune gredin ne manquerait pas de répandre le bruit parmi tous les Escandot que la galère du Chevalier de Maumoron n'était pas ce qu'on pensait et ne méritait guère son renom. Cela s'ajouterait au peu de cas que ces Escandot, certains du moins, semblaient faire des Séguiran, comme on l'avait pu voir aux paroles de cet Escandot le Petit, le jour qu'il s'était avisé de reprocher à M. de Séguiran son défaut d'hoirie, avec une aigreur et des doutes qui touchaient à l'insulte.

A ces derniers mots du discours calculé de M. de Maumoron le pauvre M. de Séguiran avait soupiré bruyamment, moins au regret des cinq mille écus dont il lui allait falloir se dessaisir, sans grande espérance d'en retrouver jamais rien, qu'au souvenir de l'algarade dont il avait été victime

de la part de ce malotru de M. d'Escandot le Petit. Depuis qu'il l'avait subie, la pensée lui en revenait souvent à l'esprit. L'idée que c'était peut-être sa faute s'il n'avait pas eu de sa femme les enfants qu'il avait tant souhaité d'avoir le remplissait d'amertume et son visage se couvrait de rougeur à songer qu'il n'était pas fait comme tout le monde, puisqu'il n'avait pu faire ce que chacun fait si ordinairement et qu'il portait en lui-même le principe de ce désastre, car c'en devenait un pour lui, surtout à la vue du jeune Palamède d'Escandot, dont la grâce turbulente redoublait son regret de n'avoir pas de fils qui, un jour, aurait la tournure de ce charmant polisson dont tout le château retentissait à toute heure et que le triste M. de Séguiran suivait d'un œil attendri, quand il le rencontrait par les couloirs ou dans les allées du jardin.

Pour avoir mis au monde une figure comme celle-là, toute ronde avec de beaux yeux gris, un teint frais, des lèvres rouges et des cheveux bouclés, et cet air de santé et de jeunesse, M. de Séguiran eût supporté de bon cœur mille fois plus que ce qu'il supportait, d'ailleurs, sans gronder, de ce vaurien de Palamède, c'est-à-dire ses jeux, son bruit et les écarts de sa conduite. En effet, l'idée de servir bientôt le Roi sur ses galères avait mis le feu dans la tête et aux quatre membres de cet apprenti marin. Ses quatorze ans se voyaient déjà sur la mer. Il ne rêvait que cordages, poulies, ancres, canons. Il s'imaginait entendre les argousins commandant la manœuvre. Tout le jour, il se démenait, produisant des bruits aigus ou sourds, selon qu'il imitait le sifflet ou la bombarde, à moins qu'une corde à la main, il n'en frappât les arbres à tour de bras, comme si leur écorce eût été la peau même de la chiourme. D'autres fois, il faisait des signaux avec des torchons qu'il dérobait aux cuisines, se ruait à l'abordage avec quelque hachoir au poing. M. de Séguiran admirait ces singeries comme les indices d'un brillant avenir naval. M. de Maumoron ricanait et levait ses gros sourcils. Bref, le jeune

Palamède eût continué impunément son boucan, s'il ne se fût avisé, un beau matin, de casser net l'épée de M. de Maumoron en s'exerçant à en percer un mannequin barbaresque qu'il avait habillé de nippes et coiffé d'un turban, exploit héroïque, mais malencontreux, qui lui valut de M. de Maumoron une magistrale volée de coups de canne.

M. de Séguiran avait été tout interloqué de cette scène et il en avait conclu que le jeune Palamède d'Escandot pourrait bien ne pas trouver la galère de M. de Maumoron le paradis qu'il s'était imaginé. M. de Maumoron avait la main rude et les quatorze ans de son futur élève ès sciences marines ne lui inspiraient, comme il venait de le prouver, guère de ménagements, de sorte qu'il revenait à l'esprit de M. de Séguiran ce qu'on disait de la discipline où M. de Maumoron tenait son bord. Le petit Palamède d'Escandot n'y échapperait pas plus qu'un autre. M. de Séguiran en sentait quelque regret à voir partir ce garçon. Il avait été sur le point de demander à M. de Maumoron de lui laisser son pupille, mais que dirait M. d'Escandot le père ? Hélas ! M. de Séguiran n'avait rien à apprendre à personne, tandis que M. de Maumoron saurait enseigner au rejeton des Escandot mille belles choses, telles que le maniement des armes, la conduite des manœuvres et la façon de se faire tuer comme il convient à un gentilhomme. M. de Séguiran avait donc renoncé à son projet, néanmoins, il ne laissa pas de profiter de l'occasion des cinq mille écus que lui demandait M. de Maumoron pour lui recommander qu'il en employât une part à donner à Palamède bonne nourriture et tout ce qui se peut avoir de mieux sur une galère. Il y ajouta même la prière de traiter avec douceur le novice, ce que M. de Maumoron promit bien volontiers, tout adouci par la facile générosité dont M. de Séguiran faisait preuve à son égard.

Le principal effet en fut d'ailleurs de décider promptement M. de Maumoron à partir pour Marseille. Depuis qu'il se sentait la bourse regarnie, il s'ennuyait à Carmeyrane,

et il lui tardait d'en être loin. Aussi, une semaine après la fructueuse conversation qu'il avait eue avec M. de Séguiran, annonça-t-il que le temps était de retourner où l'appelait son service. A cette nouvelle, le bouillant Palamède battit des mains. La jeunesse est ingrate.

La vieillesse a d'autres défauts. M. de Séguiran, qui, depuis la mort de sa femme, n'avait pas revu sa mère, lui fit part de son intention d'accompagner jusqu'à Aix M. de Maumoron, qui s'y rendait pour prendre congé d'elle ; mais la vieille Mme de Séguiran lui manda qu'elle préférait qu'il ne vînt pas et remît sa visite à plus tard, alléguant que la vue d'un triste visage et d'une physionomie affligée était contraire au soin de sa santé, qu'elle n'entretenait bonne qu'en éloignant de ses yeux tout ce qui pouvait leur être un fâcheux spectacle. L'entrevue avec son fils Séguiran risquant de lui être importune, il suffirait pour l'instant que son fils Maumoron la saluât au passage avant de prendre la mer. Et M. de Séguiran dut donc laisser partir sans lui M. de Maumoron et le jeune Palamède d'Escandot.

Il fit assez bonne figure à leur départ et ce ne fut que demeuré seul qu'il en éprouva de la tristesse. Elle venait moins peut-être de leur absence que de l'isolement qui s'ensuivit, quoique M. de Séguiran eût toujours vécu assez retiré. Durant sa jeunesse, son père l'avait tenu à l'écart des compagnies, sous prétexte qu'il en était peu qui valussent la sienne, et, une fois marié, il avait conservé l'habitude de se peu communiquer. Sa femme, toute occupée à ses grossesses continuelles, voyait peu de monde, et comme M. de Séguiran était fort assidu auprès d'elle, il partageait sa solitude. Les visiteurs étaient rares à Carmeyrane. Bien que le château fût à petite distance d'Aix et qu'on en entendît sonner les cloches si le vent portait, on s'y fût cru au bout du monde. Jadis cet éloignement ne déplaisait pas à M. de Séguiran, mais à présent, il n'eût pas été fâché d'avoir à qui parler, au moins de lui-même, sa femme n'étant plus là pour l'écouter. Aussi avait-il été assez dépité de

la réponse que lui avait faite sa mère à sa proposition de l'aller voir à Aix. Il avait toujours eu de lui une idée avantageuse et la pensée qu'il pourrait être importun ne lui était jamais venue à l'esprit, si bien qu'il éprouva une surprise désagréable en apprenant que quelqu'un redoutait l'aspect de son visage et en pourrait craindre un sujet d'ennui.

En même temps que sa mère lui avait donné ainsi la première méfiance de l'effet qu'il était capable de produire, M. d'Escandot le Petit, par l'avanie qu'il lui avait faite, avait ébranlé en lui la confiance qu'il avait eue jusqu'alors en ses mérites corporels. Les paroles envenimées de cet Escandot lui bourdonnaient parfois aux oreilles. Encore, si ce butor ne s'était au moins adressé qu'à lui, mais qui savait s'il n'avait point fait part de ses soupçons à d'autres Escandot qui, eux-mêmes, les avaient répandus et colportés de bouche en bouche, de telle façon que le bruit courait peut-être le pays que M. de Séguiran ne devait l'entière solitude où l'avait laissé la mort de sa femme qu'à une disgrâce particulière de la nature !

Cette pensée, qui lui était insupportable, contribua plus que tout à le renfermer chez lui. Aux quelques personnes qui vinrent d'Aix pour le voir il fit répondre que son deuil ne lui permettait pas de profiter de leur visite. Il craignait sur leurs figures cette sorte de gêne que cause à certains le chagrin d'autrui, autant qu'il appréhendait de découvrir en leurs manières de quoi lui faire croire qu'ils avaient eu vent des mauvais propos de M. d'Escandot le Petit. Aussi préféra-t-il se priver de toute compagnie. Il s'en était bien passé d'ailleurs jusqu'alors et du vivant de sa femme et il le pouvait bien continuer en son veuvage, quoique les journées lui parussent longues, encore qu'il se fût résolu à reprendre peu à peu ses habitudes d'autrefois.

Comme auparavant donc M. de Séguiran se levait de bon matin. Cela fait, il occupait son temps, soit à quelque détail de compte et de maison, soit à quelque lecture ou écriture de cabinet, soit à se promener dans les jardins, mais le plus

souvent à ne rien faire. Tout allait ainsi, tant bien que mal, jusqu'au soir, mais c'était au moment de se mettre au lit que M. de Séguiran s'apercevait le plus cruellement de la perte qu'il avait faite. Il se couchait alors en soupirant et ne parvenait pas à trouver le sommeil. Quand il l'avait atteint à grand'peine, certains souvenirs l'y attendaient. Feu Mme de Séguiran y était parfois présente et il se reprochait au réveil d'avoir offensé sa mémoire par des familiarités de pensées et d'images qui, naturelles avec une vivante, prennent, vis-à-vis de quelqu'un qui n'est plus, on ne sait quoi de presque injurieux. S'il s'accusait d'être trop fidèle en ses rêves à feu sa femme, il ne s'en pardonnait pas non plus certaines incartades différentes. Il en subissait de singulières. Parfois, il lui semblait suivre sur la mer son frère Maumoron et le jeune Palamède. Leur galère fendait les flots bleus. Une côte apparaissait, avec une ville blanche. Des Turcs à turbans couraient sur le rivage. On jetait l'ancre dans un port et on descendait à terre. On marchait par des rues étroites et chaudes. On pénétrait dans des cours pavées de marbre, où des femmes voilées vous accueillaient dans un frisson de mousseline et dans un tintement de bracelets.

M. de Séguiran se repentait véritablement de ces tentations nocturnes, et, chaque soir, il priait Dieu de les lui épargner. Mais aussi, pourquoi le Seigneur lui avait-il enlevé sa compagne fidèle et si nécessaire, car, enfin, M. d'Escandot le Petit avait beau dire, si M. de Séguiran n'avait pas eu d'enfants, ce n'était certes pas par manque de tempérament. Le sien avait de la force et des exigences, et il en souffrait cruellement depuis qu'il était veuf, c'est-à-dire depuis plus de cinq mois.

II

Ce fut auprès du cadran solaire où il venait, chaque beau jour, régler sa montre sur l'ombre du gnomon que M. de Séguiran, qui ne comptait sur aucun événement notable pour

distraire la monotone longueur de sa journée, reçut la nouvelle que sa mère levait la sorte d'interdit où elle l'avait mis depuis qu'il était veuf et l'autorisait à lui venir rendre visite dans son hôtel d'Aix. La lettre qui annonçait à M. de Séguiran la décision maternelle n'était point de la bonne dame. Elle accusait la goutte de l'avoir obligée à emprunter l'écriture de sa servante Babette. Sauf cette incommodité, qui l'avait empêchée d'assister aux obsèques de sa belle-fille, elle disait se porter le mieux du monde. D'ailleurs, son fils en pourrait juger par lui-même. Il devait être en état, à présent, de supporter quelque compagnie. Or, il en trouverait chez elle de l'excellente et en particulier celle d'un petit M. de la Péjaudie, qui faisait depuis peu les délices des sociétés. Au cas où cette offre lui plairait, elle proposait donc à son fils de faire auprès d'elle un séjour à sa convenance, et un honnête divertissement de conversation et de jeu. Tout cela, bien entendu, à condition qu'il apporterait avec lui un visage présentable et non une de ces figures chagrines dont la vue est affligeante pour tous et un épouvantail à chacun ; mais elle savait à son fils assez de sentiments chrétiens et de force d'âme pour que le temps qu'il avait passé dans la plus étroite retraite eût suffi à lui avoir donné assez de pouvoir sur soi-même pour qu'il sût dissimuler aux regards les légitimes regrets qu'il conservait dans son cœur d'une perte, certes irréparable, mais qu'il faudrait pourtant songer, un jour, à réparer, sous peine de voir s'interrompre et finir à lui la lignée de leur maison. « Car, ajoutait la vieille Mme de Séguiran, nous ne devons pas compter pour cet office sur votre frère Maumoron. Vous savez son aversion pour le mariage, que je ne m'explique pas plus que le dédain qu'à son âge il affecte pour les femmes. Mais nous reparlerons de ces choses quand vous serez auprès de moi, ce que je souhaite fort, maintenant que je n'ai plus les raisons que vous savez de le redouter. »

La lecture de cette lettre produisit dans l'esprit de M. de Séguiran des sentiments assez divers dont le premier fut

que l'obéissance filiale lui ordonnait de se rendre au désir de sa mère. Le second fut de s'interroger pour savoir si son visage et sa contenance pouvaient être capables de masquer à tous le deuil encore cuisant de son cœur. Une fois remonté à son appartement, il chercha réponse au miroir. L'image qu'il y aperçut de lui-même le rassura. Le chagrin n'était marqué sur sa figure par nulles traces visibles. Ses traits présentaient toujours leur assez imposante régularité. Son corps avait même acquis de l'embonpoint et semblait mieux proportionné que jamais. M. de Séguiran avait devant lui, en lui-même, le spectacle d'un homme dans toute sa force. Cette vue lui causa une intime satisfaction. Elle opposait un démenti aux malveillantes imputations de M. d'Escandot le Petit. Si sa bonne et digne femme Marguerite d'Escandot eût vécu assez, il fût sans nul doute parvenu avec elle à établir cette lignée des Séguiran, dont sa mère, autant que lui, déplorait l'interruption. Mais les desseins de la Providence sont impénétrables, néanmoins il était bien improbable qu'elle songeât jamais à confier les destinées de la Maison de Séguiran à M. de Maumoron. Cette aversion du Chevalier pour les femmes et le mariage, M. de Séguiran se l'expliquait mieux que sa mère ne le pouvait faire. M. de Séguiran savait assez des mœurs du temps pour ne pas ignorer qu'on en attribuait à son frère le Chevalier, qui n'étaient pas conformes aux vues de la nature, bien qu'elles fussent assez communes pour ne pas manquer d'adeptes et de partenaires. M. de Maumoron passait, à tort ou à bon droit, pour adonné à des pratiques réprouvées, dont, à vrai dire, M. de Séguiran avait jamais rien remarqué chez le Chevalier, sinon quelques regards inquiétants de lui au jeune Palamède d'Escandot; mais c'étaient là de trop faibles indices pour en rien conclure de certain.

Ce qui était assuré, par contre, était que la vieille Mme de Séguiran aborderait sans aucun doute la question du mariage. Peut-être même était-ce dans ces vues qu'elle mandait son fils à Aix et se proposait-elle de lui offrir quelque parti.

A cette perspective M. de Séguiran se sentait fort troublé. Sans se refuser entièrement à cette éventualité, il ne la pouvait admettre que dans un avenir tout à fait indéterminé qui éloignait pour lui ce qu'elle avait encore de choquant. Aussi se promettait-il, aux premières ouvertures que tenterait sa mère à ce sujet, d'y répondre d'une façon si ferme et si décidée qu'elle ne les pousserait pas plus loin. Ne devait-il pas cette conduite au souvenir si proche encore et si présent de sa défunte femme et n'était-ce pas assez que son ombre eût à lui pardonner ces incartades nocturnes que provoquaient en lui les surprises de son imagination et la force de son sang? Sa résolution était donc bien prise de ne se point prêter aux projets maternels. Pour le moment, il se contenterait d'accepter les honnêtes divertissements qu'il trouverait chez sa mère et auxquels il se faudrait bien résoudre à moins de faire figure de trouble-fête et de bonnet de nuit dans les compagnies où, du fait de son séjour à Aix, il se trouverait mêlé.

Ces sages et raisonnables dispositions arrêtées, M. de Séguiran se mit en carrosse pour franchir la distance qui sépare d'Aix le château de Carmeyrane. Le gnomon du cadran solaire marquait plus de midi, quand les gros chevaux démarrèrent du pavé inégal de la grande cour. M. de Séguiran, à travers les glaces, considérait les détails du chemin. Il faisait beau et les premières douceurs avant-courrières du printemps se laissaient déjà sentir; aussi maints Aixois et Aixoises parurent-ils aux fenêtres et au pas des portes, quand le carrosse de M. de Séguiran s'engagea dans les rues de la ville pour gagner l'hôtel que son père y avait fait construire et où sa mère s'était retirée, une fois veuve.

L'hôtel de Séguiran est situé non loin de la cathédrale et forme le fond d'une petite place dont un des côtés est occupé par l'hôtel de Larcefigue. M. de Larcefigue, qui était un esprit éclairé sur tous les arts, et en particulier sur celui de l'architecture, considérait l'hôtel de Séguiran comme un des plus beaux et des mieux entendus de la ville. Il

m'en fit plus d'une fois admirer la structure et les propor-
ions, lorsque nous sortions de chez lui pour une de ces
romenades pédestres qu'il aimait malgré son grand âge
t qui nous menaient de rue en rue, salués par les passants
le tout ordre avec le respect que valaient à M. de Larce-
igue l'importance de sa charge et son haut renom de science
t de probité. Nous passions ainsi devant les principales
lemeures de la noblesse, mais il n'en était pas une à la-
uelle il ne préférât l'hôtel de Séguiran. Certes, il reconnais-
ait les beautés de l'hôtel de Dariolis et de Freneste, celles
le l'hôtel de Lansparade avec son portail monumental et
es balcons précieusement forgés. Il n'était pas insensible
la gracieuse ou solide ordonnance de telle ou telle façade
t à la ferme et harmonieuse majesté de certaines autres,
emarquables par l'excellence des sculptures qui les or-
aient; mais il en revenait toujours à sa prédilection pour
'hôtel de Séguiran, de même que les nombreuses anecdotes
lont il animait nos badauderies finissaient presque toujours
ar le ramener à l'histoire de la seconde Mme de Séguiran
t de M. de la Péjaudie. Durant ces promenades, M. de
arcefigue m'en conta maintes particularités curieuses qui
omplétèrent le récit qu'il m'en fit dans le silence de son
abinet, d'où l'on apercevait l'hôtel de Séguiran avec ses
enêtres alignées, ses balcons de ferronnerie et les atlantes
ui flanquaient la grande porte, en supportaient l'arcature,
e leur dos arqué et musculeux.

Ce fut entre ces deux figures engaînées que passa M. de
éguiran quand il fut descendu de carrosse. Certes, il ne
ouvait comparer la structure de son propre corps à leurs
roportions mythologiques, mais il eut le sentiment, en
'apercevant debout dans un grand miroir qui était sus-
endu au fond du vestibule, que, quoi qu'en eût pu dire
I. d'Escandot le Petit, il n'avait pourtant pas la mine de
uelqu'un à qui la nature a mesuré ses facultés, de façon à
priver, en vertu d'un principe néfaste, de celle qui nous
st le plus communément départie et par laquelle nous

engendrons, à notre ressemblance, des enfants qui nous continuent. Ces pensées rassurantes accompagnèrent M. de Séguiran jusque dans la chambre où le conduisit le petit laquais, qui était accouru à la porte au bruit des roues et des sabots. La frimousse éveillée du jeune drôle rappela à M. de Séguiran la physionomie du bouillant Palamède d'Escandot et, par suite, M. le Chevalier de Maumoron, son Mentor nautique. Que ce dernier s'avisât un beau jour de prendre femme pour assurer la continuité du nom, cela eût paru à M. de Séguiran une épreuve assez amère ! L'idée que cette belle demeure pourrait échoir aux descendants du Chevalier, ainsi que la terre et le château de Carmeyrane, ne lui était guère agréable. La pauvre Marguerite d'Escandot, elle-même, ne l'eût pas trouvé bon et elle serait la première, si elle revenait à la vie, à penser ainsi. Néanmoins, M. de Séguiran était bien résolu à ne rien changer à ses résolutions de ne pas laisser sa mère l'entreprendre sur son veuvage, mais il se disait peut-être, au fond de soi et dans l'obscur qu'on y a, que, s'il en venait une fois à en juger différemment, il trouverait dans l'assentiment supposé de sa défunte femme un de ces moyens de se justifier en secret que les hommes aiment assez opposer à leurs variations intimes.

Tout en réfléchissant ainsi, et après avoir pris l'air de l'appartement qui lui avait été préparé, M. de Séguiran s'était dirigé vers celui de sa mère, mais, comme il approchait de la porte, il s'arrêta fort surpris. A travers filtrait un air de musique si distinct que M. de Séguiran se retourna vers le petit laquais pour lui demander s'il y avait concert et, en ce cas, en attendre la fin avant de pénétrer dans la pièce; mais déjà le jeune drôle avait poussé la porte et s'effaçait pour laisser passer son maître. M. de Séguiran s'avança donc de quelques pas, mais il demeura bientôt interdit, moins au geste que lui fit sa mère de ne pas troubler la mélodie, que par la douceur même de celle-ci. Il n'en avait jamais entendu de pareille et les sons en étaient

si tendres et si langoureux qu'il s'en sentit tout remué. Comment une bouche humaine pouvait-elle par son souffle dans un simple tuyau de bois produire cet enchantement ? Certes, M. de Séguiran avait plus d'une fois entendu jouer de la flûte, mais il n'en avait jamais ouï une si subtile et si délicate. Quelques instants encore, elle charma l'air, puis elle se tut et M. de Séguiran, revenu de sa surprise, vit un petit homme brun qui se levait d'un tabouret sur lequel il était assis et qui saluait poliment, la flûte aux doigts, comme un berger de tapisseries, tandis que la vieille Mme de Séguiran, sans quitter le fauteuil où elle reposait, faisait signe à son fils de s'approcher et lui tendait à baiser sa main ridée, toute parfumée d'essences et dont les doigts chargés de bagues se gonflaient aux jointures de nœuds de goutte.

Et ce fut ainsi que M. de Séguiran, au cinquième mois de son veuvage, fit la connaissance de M. de la Péjaudie.



Lorsque M. de la Péjaudie, par une belle matinée du précédent automne, avait fait son entrée dans la bonne ville d'Aix, sa venue n'y avait point été particulièrement remarquée. Il occupait, avec d'autres voyageurs, une place dans le coche d'Avignon et rien ne le signalait à la curiosité des oisifs et des badauds qui s'assemblent volontiers pour assister à l'arrivée des voitures publiques comme s'il en devait, chaque fois, sortir quelque nouveauté. M. de la Péjaudie avait donc passé inaperçu, quand, du marchepied poussiéreux, il avait posé la semelle sur le pavé. Son mince bagage et son habillement sans recherche n'attirèrent l'attention de personne, aussi put-il gagner sans encombre, à quelques pas de là, l'auberge des Rois Mages où l'hôte, prévoyant que tout gentilhomme qu'il fût, ce pensionnaire ne ferait pas grande dépense, lui donna une de ses moins bonnes chambres dont M. de la Péjaudie, d'ailleurs, se

contenta sans mot dire, bien qu'elle fût étroite et que sa seule fenêtre ouvrît sur une petite ruelle obscure et malodorante. Lorsqu'on lui eut apporté ses hardes, M. de la Péjaudie les répartit avec ordre dans le grand coffre qui était, avec un lit, une table et deux chaises, le principal ornement de son logis. Puis, ayant procédé à de menus soins de toilette, il s'occupa méticuleusement de celle d'une flûte qu'il tira de l'étui qui la protégeait. Cette flûte était un bel instrument de haute marque. M. de la Péjaudie en essuya le bois fin et les clés, et, cela fait, la remit à l'abri du fourreau de cuir, sans avoir tenté d'en faire usage, ne se sentant point, sans doute, d'humeur mélodique, quoique son visage exprimât une certaine satisfaction.

M. de la Péjaudie, en effet, en éprouvait une à avoir quitté Avignon d'où il venait, bien qu'il y eût, avec plaisir, séjourné davantage, car les auberges y sont bonnes, les vins remarquables et les filles fameuses par leur vivacité. Mais Avignon est terre d'église, et, en de pareils lieux, il y a de sérieux inconvénients à penser de certaines façons, surtout quand on a l'imprudence de ne s'en point taire. Or, M. de la Péjaudie était tombé dans ce défaut. Il ne fréquentait pas les offices et regardait d'un air narquois défiler les processions qui parcouraient les rues de la ville papale, à grand renfort de bannières et de dais, dans une presse de clergé et de confréries. Celle des Pénitents, surtout, exerçait la satire de M. de la Péjaudie, qui se riait fort des cierges, des chapelets et des cagoules et se répandait en propos intempestifs qui sentaient son libertin. M. de la Péjaudie, en effet, était l'un de ces hommes dont l'esprit est non seulement affranchi de toutes superstitions, mais encore libéré de toute croyance. Il jugeait que la nature se suffit à elle-même et qu'il n'est besoin à un honnête homme que d'en suivre les mouvements en les corrigeant par la raison qu'elle a mise en nous et qui nous permet de nous diriger à travers la variété de nos désirs et la diversité de nos passions. Que d'autres préférassent

recourir aux enseignements et aux pratiques de la religion pour en apprendre le gouvernement d'eux-mêmes, M. de la Péjaudie n'y voyait nul inconvénient et se montrait fort tolérant en ces matières, mais cependant il ne savait point se priver de discourir d'un sujet où il est parfois dangereux de se hasarder trop librement.

C'était ce dont il avait fait récemment l'expérience. Durant une partie de cabaret dans l'île de la Barthelasse, avec quelques jeunes gentilhommes du Comtat, il s'était laissé aller, entre les pots, à des propos peu édifiants où il n'était pas certain de l'existence d'un Dieu de justice et de paix, disant qu'il échangerait volontiers sa part de paradis pour celle que l'on trouve au giron complaisant d'une belle fille. Malheureusement, ces fanfaronnades d'après boire eurent pour témoin les oreilles du cabaretier, qui, bon dévot, était affilié à la Confrérie des Pénitents rouges. Ce brave homme répéta à ses confrères ce qu'il avait entendu et le propos, de proche en proche, arriva jusqu'au tribunal de l'Inquisition. Par bonheur, l'un de ces magistrats avait pour maîtresse une petite lingère qui avait eu des bontés pour M. de la Péjaudie. Cette fille le vint avertir qu'il allait être inquiété et qu'il ferait bien de prendre la campagne et de se mettre hors des terres papales. C'était ce qu'avait fait incontinent M. de la Péjaudie, et c'est pourquoi il avait débarqué du coche, lui, ses nippes et sa flûte, et pris logis à l'auberge des Rois Mages, où il pouvait réfléchir à loisir sur les inconvénients qu'il y a, en ce monde, à ne pas croire assez qu'il y en ait un autre après celui-ci, et de le dire sans avoir bien regardé autour de soi pour être sûr qu'aucune oreille indiscrète ne recueille ce que vous dites.

M. de la Péjaudie était bien résolu désormais à mieux tenir sa langue et à ne plus renouveler son incartade d'Avignon. Il regrettait d'avoir été obligé de s'éloigner de cette ville dont le séjour lui plaisait fort. Aix lui semblait bien inférieure à la cité venaissine, quoiqu'il n'en eût pas encore vu grand'chose. Depuis son arrivée, en effet, il ne s'était

guère écarté de l'auberge. Il y prenait ses repas et aussitôt remontait à sa chambre où il se livrait à de sages réflexions et méditait les plans d'une conduite mesurée et irréprochable. Certes, il n'y comptait pas vivre dans la solitude et s'y refuser le plaisir d'une honnête compagnie, si l'occasion s'en présentait, mais il se promettait de surveiller attentivement ses propos et même de se montrer, le Dimanche, aux offices. Cela fait, il demeurerait le plus possible chez lui. Il y réunirait quelques bons livres et se livrerait au cher divertissement de sa flûte.

En réfléchissant ainsi, il la tirait de son étui et en caressait de la main le bois poli, puis, portant l'embouchure à ses lèvres, il enflait ses joues et se mettait à jouer. A mesure qu'il remplissait son étroite chambre de sons harmonieux, il en oubliait l'aspect misérable. Il se sentait en même temps tout pénétré d'une joie sonore. Dans la lumière, il voyait ses doigts agiles se poser sur les trous avec une précise dextérité dont il jouissait singulièrement. Parfois, levant les yeux, il apercevait par la fenêtre ouverte un coin de ciel bleu. Parfois des cris d'hirondelles sur leur départ se mêlaient aux modulations du virtuose solitaire et M. de la Péjaudie continuait ainsi à jouer, pour lui-même, jusqu'à ce que, hors d'haleine, il se fût laissé tomber sur le pied de son lit, en fermant les yeux pour mieux savourer le souvenir du concert qu'il venait de se donner.

Il en était là, une fois, quand un grand bruit de pas dans l'escalier le vint tirer de sa méditation, en même temps que la porte s'ouvrit et qu'un gros homme se précipita dans la chambre, renversant une des chaises au passage de sa corpulence. Sans avoir pu se reconnaître, M. de la Péjaudie était saisi à pleins bras et baisé sur les deux joues par ce visiteur inconnu, tandis qu'une voix de stentor s'écriait avec un fort accent de Provence : « Par la Mort-Dieu, Monsieur, vous êtes mon homme et permettez que je vous embrasse. Je passais par hasard dans la petite rue, quand j'ai cru entendre venir du ciel la voix même d'un fils d'Orphée.

Mort-Dieu, Monsieur, savez-vous bien que je suis resté près d'une heure à vous écouter, planté sur mes jambes qui me rentraient dans le corps, mais j'y fusse demeuré jusqu'au jugement dernier et j'aurais même, s'il l'eût fallu, manqué cette cérémonie finale, ce qui serait bien, avouez-le, de la part d'un magistrat, la pire des incongruités, car je suis M. le Marquis de Tourves, président au Parlement, mais grand amateur de musique, pauvre apprenti dans votre art et votre très humble serviteur, si bien que vous n'allez pas penser que je consente à laisser quelqu'un comme vous pourrir en cette misérable auberge où les Rois Mages eux-mêmes vous devraient servir à genoux. Pensez-vous que cette étroite chambre, qui ressemble plutôt à un galetas, aille vous abriter longtemps, vous et votre divine flûte ? Non, Monsieur, de ce pas, je vous emmène à l'hôtel de Tourves, où vous me ferez l'honneur d'accepter un appartement convenable. Ma table sera la vôtre, si vous le jugez à propos, et je ne vous demande d'autre retour de l'insigne faveur que je sollicite de vous que celle d'écouter à votre porte si vous ne me permettez pas d'entrer chez vous. Allons, touchez là et que M. de la Péjaudie (l'aubergiste m'a appris votre nom) soit l'hôte du Marquis de Tourves qui lui baise les mains. »

Et M. de la Péjaudie, qui n'avait su que répondre à ces embrassades, à ces serments, à ces protestations d'amitié, et qui ne détestait pas les aventures qui apportent à la vie un imprévu agréable, M. de la Péjaudie, ses hardes et sa flûte s'en allèrent coucher à l'hôtel de Tourves.

★

Marc-Antoine de la Péjaudie était un petit homme brun qui, quoique né en Bourgogne, ressemblait assez à un Provençal. Il avait le visage vif, éclairé par des yeux noirs et pénétrants et une bouche bien dessinée et sinueuse de nature à se prêter au jeu de la flûte. Son corps était solide,

sa poitrine large, ses membres proportionnés, la jambe belle, le jarret tendu et le mollet bien placé. Il se tenait fort droit et ne perdait pas un pouce de sa taille. Avec cela, toujours très proprement vêtu. Fils d'un pauvre gentilhomme bourguignon, il était demeuré orphelin de bonne heure et ne possédait que peu de biens, assez pourtant pour qu'ils lui assurassent une modeste liberté. Il en avait profité pour voir du pays et c'était vers Paris qu'il s'était dirigé tout d'abord. Il y avait trouvé, avec les premières aventures qui forment le mieux un jeune gentilhomme, les occasions d'y acquérir quelque connaissance du monde. Cette connaissance lui avait coûté une part de ses ressources, mais il avait appris à ses dépens beaucoup de choses fort utiles à la conduite de la vie, par exemple à ne pas se fier au premier venu et à observer les hommes, si l'on ne veut pas être leur dupe ou leur victime, aussi bien qu'à se rendre compte que l'amitié a ses pièges comme l'amour. De ces derniers, M. de la Péjaudie s'était tiré sans trop d'encombre. Il en avait même pour son compte inventé et tendu d'assez bons. Il savait d'instinct parler aux femmes et se faire écouter d'elles, de façon à ce qu'elles lui confiassent ce qu'elles ont en elles de plus précieux, je veux dire certains lieux secrets et doux de leur personne. M. de la Péjaudie avait grand plaisir à ces intimités corporelles, mais il n'était pas insensible non plus à d'autres agréments que ceux que procure le physique. Le jeu des sentiments l'intéressait autant que le mouvement des membres et il mettait volontiers en équivalence les délices d'une belle peau et les attraits d'un esprit orné. On le voyait aussi bien capable de se plaire à la conversation la plus délicate et la plus soutenue qu'à l'étreinte la plus exacte et la plus voluptueuse, mais de l'une comme de l'autre il savait se détacher à temps, c'est-à-dire au moment où la fatigue du corps et la lassitude de l'esprit les peuvent rendre importunes et fastidieuses. M. de la Péjaudie pratiquait cet art avec un à propos remarquable, quitte à ce qu'il lui valût la

réputation d'être moins fidèle qu'entreprenant et d'apporter au plaisir plus d'ardeur que de constance ; mais on lui pardonnait d'être ainsi, car il y a des gens à qui l'on n'en veut point d'être ce qu'ils sont et M. de la Péjaudie était, par fortune, de ceux-là.

Nul doute que si M. de la Péjaudie eût pu exercer ses talents sur un plus grand théâtre, il n'y eût atteint à une renommée de galanterie qui égale ceux qui l'obtiennent aux plus grands héros de la guerre et de la politique, mais un trop petit bien et une naissance trop ordinaire lui interdisaient ces brillantes destinées, qui ne poussent leurs fleurs que dans l'air favorable de la Cour. Non que M. de la Péjaudie ne fréquentât pas la bonne compagnie, mais il n'éprouvait pas assez d'éloignement de la mauvaise pour prendre la peine de se hausser exclusivement au-dessus d'elle. C'est pourquoi, en même temps que les ruelles, il cultivait le cabaret, et ce fut en ces parties, où règne une grande liberté de paroles et d'opinions, qu'il rencontra quelques-uns de ces hommes qui font profession de sentiments si contraires à la morale et à la foi qu'ils sont un véritable danger pour la Religion et pour l'Etat. Ces libertins, car c'est de ce nom que l'on désigne leur secte, ne sont pas rares malgré les efforts que l'on a faits pour extirper les dangereuses semences de leur doctrine, et M. de la Péjaudie tomba sur quelques-uns des plus redoutables d'entre eux. A leur école, il apprit à mettre en doute les vérités les plus saintes et les mieux prouvées et à les attaquer de ses railleries impies. Comme eux, M. de la Péjaudie en arriva à nier les morales les plus révérées et les dogmes les plus certains. A les entendre, le monde ne serait que matière et l'homme borné à lui-même. Quant à ce que l'âme fût immortelle et que Dieu existât, c'était bon à faire croire à des enfants et à des vieilles femmes et cela ne pouvait s'imposer à l'entendement d'un homme raisonnable.

M. de Larcefigue m'a, plus d'une fois, exposé avec détail le système détestable de ces libertins, mais je n'en ai

retenu que le plus gros. A quoi bon, en effet, se farcir l'esprit de ces sornettes ? Qui nous fera jamais croire que le monde n'est pas la création de Dieu et que la créature puisse répudier l'espoir d'être admise, après la mort, à la récompense d'une vie éternelle, si elle s'en est montrée digne ? Donc M. de Larcefigue s'étonnait à bon droit que M. de la Péjaudie fût tombé dans le travers de l'impiété. M. de Larcefigue ne voyait rien moins dans les erreurs de M. de la Péjaudie que l'œuvre du démon. Il avait écouté la voix du Malin sans se douter qu'il courait ainsi à sa perte, car ce fut sa réputation de libertin et d'esprit fort qui le précipita dans la tragique aventure où il s'abîma.

A part cette pernicieuse façon de penser, M. de la Péjaudie était le plus gai et le plus avenant compagnon que l'on pût voir et le meilleur joueur de flûte que l'on pût entendre. Dès son jeune âge, il avait manifesté une étonnante disposition à jouer de plusieurs instruments, mais, peu à peu, il s'était fixé par choix à l'exercice de la flûte et il y était devenu d'une habileté consommée. Sa flûte était sa compagne préférée, et il disait volontiers qu'avec elle il ne craignait ni le malheur, ni la solitude. Que de fois, en des villes étrangères, n'avait-elle pas diverti son isolement, car, après quelques années passées à Paris, M. de la Péjaudie avait mené une vie assez errante ; il avait parcouru presque toute l'Italie et la plupart de nos provinces. Grand amateur des beautés de la nature, il aimait les admirer en leurs formes diverses et en leurs aspects différents. Il prétendait qu'il n'y avait rien pour lui de plus agréable que de jouer de son instrument devant un beau paysage ou devant une belle femme. « Certes, il est bien, disait-il, de faire entendre de l'harmonie aux hommes, mais pourquoi en refuser leur part aux choses ? Elles y ont des droits égaux. » Aussi, quand il rencontrait quelque horizon à souhait, quelque arbre majestueux, quelque antique rocher, allait-il se poster à leur vue, et, embouchant sa flûte, leur donnait-il, selon l'heure, aubade ou sérénade, appliqué à tirer du

bois sonore les sons les plus tendres et les plus mélodieux.



Les premiers temps où M. de la Péjaudie habita à l'hôtel de Tourves, il n'en sortit guère plus que lorqu'il logeait obscurément à l'auberge des Rois Mages. M. le Marquis de Tourves, qui était veuf et sans enfants, et qui n'avait d'autres plaisirs que ceux de la table et de l'archet, car il grattait du violon et était fort gourmand, avait établi M. de la Péjaudie dans le plus bel appartement de sa maison, tout rempli de meubles rares et de tentures de prix. M. de la Péjaudie y dormait sur la plume la plus moelleuse et entre les draps les plus fins. A son réveil, il avait le loisir de contempler dans un riche cadre de bois sculpté le portrait où M. de Tourves s'était jadis fait peindre et représenter en berger galant et serrant contre son cœur une musette enrubannée. Quand M. de la Péjaudie avait suffisamment contemplé cette effigie pastorale, il ne tardait pas à en voir entrer dans sa chambre l'original. M. le Marquis de Tourves emplissait la pièce de sa voix bruyante et manquait d'étouffer M. de la Péjaudie de ses embrassades. Après quoi, il le pressait de descendre à la salle de musique. Une fois là, M. de la Péjaudie, de bonne grâce, sortait sa flûte de l'étui et commençait à jouer. Quoique M. le Marquis de Tourves ne ressemblât ni à un beau paysage, ni à une belle femme, M. de la Péjaudie mettait tous ses soins à surpasser l'attente de son auditeur par l'exactitude et la perfection de son jeu. A chaque air, M. de Tourves, qui l'avait écouté avec une béate extase peinte sur sa figure rubiconde, ne pouvait retenir son enthousiasme. Il se levait brusquement de son fauteuil, agitait les bras, poussait des exclamations mêlées de jurements, et finissait par se rasseoir, soufflant, s'épongeant et comme accablé de félicité, puis il s'exclamait de nouveau, debout, marquant la mesure, se bourrant le nez de tabac, et, s'élançant sur M. de la Péjau-

die, il l'accolait, d'une force à lui rompre le cou et à lui briser les os. Ce manège ne prenait fin que pour aller à table, où M. de Tourves, les yeux écarquillés, regardait manger M. de la Péjaudie, car, pour lui-même, il se prétendait la gorge si serrée qu'aucun morceau n'y eût passé. Ces séances de flûte se renouvelaient parfois l'après-midi et même souvent dans la soirée, tant rien ne pouvait lasser l'infatigable complaisance de M. de la Péjaudie que cette aventure de musique amusait et qui n'était pas fâché, en outre, de repasser son répertoire.

Cette sorte de folie,où la rencontre de M. de la Péjaudie avait mis M. de Tourves, dura bien une bonne quinzaine, après quoi M. de Tourves se sentit le besoin de communiquer au dehors la merveilleuse trouvaille qu'il avait faite en la personne de ce petit homme brun, dont le souffle faisait chanter au bois des mélodies qui charmaient les oreilles par leur justesse et troublaient le cœur ou le réjouissaient tour à tour. M. de Tourves s'en fut donc, de porte en porte, colporter la nouvelle, et tout ce qui comptait dans la ville la sut bientôt. Cet événement excita partout une grande curiosité de connaître et d'entendre ce M. de la Péjaudie et sa flûte. M. de Tourves fit part de ce sentiment à son hôte qui ne se refusa pas à le satisfaire, de telle sorte que M. de la Péjaudie, sous l'égide de M. le Marquis de Tourves, fit le tour d'Aix en s'arrêtant où il fallait, au grand plaisir de M. de Tourves, qui éprouvait une véritable et bruyante fierté à servir d'introducteur à ce Phénix des flûteurs. Il faut dire aussi que M. de la Péjaudie mettait la meilleure grâce du monde à donner, quand on le lui demandait, échantillon de son talent. A chaque épreuve, M. de Tourves s'extasiait et buvait les louanges que valait à M. de la Péjaudie la beauté de ses airs et de ses ritournelles, bien que, parfois, la crainte qu'on ne lui enlevât ce phénomène le rembrunît, et il fallait alors pour le rassurer que M. de la Péjaudie lui jurât que nulle instance et nulle sollicitation ne lui feraient quitter l'hôtel de Tourves.

M. de la Péjaudie, à vrai dire, n'en ressentait aucune envie. Naturellement voluptueux, il s'accommodait volontiers de la grasse hospitalité du Marquis. Le luxe des appartements et de la table lui plaisait fort et il acceptait de bonne grâce, au sortir de quelque succulent repas, disant qu'un bon morceau en vaut bien un autre, de récréer M. de Tourves de quelque mélodie légère et égayante. De plus, M. de la Péjaudie n'était pas trop rassuré encore des suites de son aventure d'Avignon et la protection du Président de Tourves le mettait à l'abri d'être inquiété. Il goûtait donc assez cet avantage et n'était pas non plus insensible à l'empressement qu'avait montré la meilleure compagnie d'Aix à l'accueillir à bras ouverts. Aussi s'était-il appliqué à mériter ce bon traitement par une conduite où nul ne pouvait trouver quoi que ce fût à redire.

M. de la Péjaudie donc accompagnait pieusement M. le Marquis de Tourves aux offices de la cathédrale et prenait grand soin de ne tenir aucun propos capable d'alarmer les oreilles les plus scrupuleuses. Il eût été difficile de reconnaître dans ce modeste et prudent gentilhomme le libertin déterminé des cabarets de Paris et de la guinguette de la Barthelasse,qui faisait profession de ne croire ni à Dieu,ni à diable et qui ne faisait pas plus de cas de ces pieuses fariboles que du petit flûteau sur lequel il s'exerçait jadis, quand il avait six ou sept ans, à siffler des airs aux oiseaux, tandis que, dans leur pauvre gentilhommière bourguignonne, son père astiquait un vieux fusil de chasse et sa mère rapiéçait quelque harde. Il ne faudrait pas croire pourtant que, sous ce nouveau personnage, M. de la Péjaudie fût devenu confit et guindé. Sa vivacité et sa gaieté naturelles le préservaient de ce défaut. Le sel de Bourgogne n'avait pas cessé de lui animer l'esprit. M. de la Péjaudie était d'humeur plaisante et sa mémoire pleine de bons contes, seulement, il choisissait dans sa gibecière les tours appropriés au nouveau théâtre sur lequel il faisait parade, de telle sorte qu'il était recherché dans les compagnies, autant que

pour son talent sur la flûte, pour sa bonne mine et pour l'agrément qu'il apportait à la conversation.

Si M. de la Péjaudie prenait soin de ne pas aborder les sujets de religion et de doctrine, il ne se privait pas par contre de ceux de galanterie et il excellait à les traiter tour à tour avec délicatesse et raffinement, ou avec impertinence et bonne humeur. Il savait, du reste, qu'en ces matières on est plus indulgent qu'en aucune autre, et il avait vite remarqué que les dames d'Aix ne se déplaisaient pas à ces discours. La verve qu'y apportait M. de la Péjaudie était une des raisons de la faveur qu'il obtenait auprès d'elles et dont il recueillait peu à peu des marques incontestables. Aussi arriva-t-il bientôt que le galant discoureur ne s'en tint pas aux propos. Il n'était pas dans ses habitudes de se contenter trop longtemps d'une vie érémitique et il ne lui était pas assez de contempler du corps des femmes ce que la mode les autorise à en montrer. M. de la Péjaudie était voluptueux, comme je l'ai dit, mais sa volupté s'étendait au delà de la beauté des paysages et des succulences de la table. Certes, les aspects rustiques de la nature le réjouissaient non moins que les mets qu'elle nous offre, mais entre tous, il préférait la double colline d'une belle gorge et le fruit parfumé d'une bouche amoureuse, et volontiers il laissait là sa flûte de bois pour quelque instrument plus naturel et d'un jeu qui compte aussi ses balourds et ses experts, parmi lesquels il se rangeait.

Ce sentiment de sa valeur était trop sincère chez M. de la Péjaudie pour qu'il renonçât longtemps à en faire montre, d'autant qu'il n'y voyait rien de contraire à la sage conduite qu'il s'était proposé d'observer. La galanterie n'a jamais été imputée sérieusement à mal à personne et l'indulgence est acquise à ceux qui la pratiquent. L'amour est, de toutes les passions, la plus acceptée, parce que nul n'échappe à son empire et que chacun s'y absout dans le péché d'autrui. Qu'y a-t-il, d'ailleurs, de plus sage que de faire l'amour et quelle autre occupation humaine est-elle plus inoffensive

que celle-là? Telle était, du moins, l'opinion de M. de la Péjaudie, et, il paraît que, de son temps, les dames d'Aix la partageaient entièrement.

La première qui laissa connaître à M. de la Péjaudie qu'elle était de son avis fut Mme de Listomas, femme d'un conseiller aux Enquêtes. Mme de Listomas était un petit bout de femme aussi brune, aussi vive, aussi accorte que M. de la Péjaudie lui-même, et leur accord fut si promptement et si complètement conclu qu'ils en éclatèrent de rire, quand ils se retrouvèrent au bras l'un de l'autre, dans une posture et dans un désordre qui ne leur laissaient pas de doute sur la réciprocité de leur entente. Ils se trouvèrent si bien de cette première surprise qu'ils jugèrent bon de n'en pas demeurer là, d'autant plus que M. de la Péjaudie, depuis Avignon, avait pris un repos forcé, dont Mme de Listomas avait été à même d'admirer, en connaisseuse, les effets admirables.

Le contentement de Mme de Listomas et le peu de secret qu'elle en fit eurent pour conséquence de fonder la réputation galante de M. de la Péjaudie, Mme de Listomas certifiant qu'elle était plus que méritée et qu'il était homme à la soutenir, ce à quoi s'attachait M. de la Péjaudie, en continuant de se montrer égal à lui-même et supérieur à beaucoup. Vous pensez qu'il n'en fallut pas plus que ce brevet pour exciter la curiosité, de telle sorte que M. de la Péjaudie retrouva sur un point nouveau le même intérêt qu'il avait suscité, lors de son arrivée à Aix, pour son talent sur la flûte. On voulut se rendre compte d'une virtuosité si hautement attestée. Aussi Mme de Listomas ne garda-t-elle pas longtemps dans ses chaînes le volage M. de la Péjaudie. Mme de Bréganson le lui enleva. Cette lutte passionna toute la ville et la renommée de M. de la Péjaudie s'en trouva solidement établie, quand Mme de Bréganson eut déclaré, avec l'impertinente indolence qui était son charme particulier, que, certes, Mme de Listomas avait dit ce qu'elle savait de la vérité, mais que M. de la Péjau-

die avait été encore plus vrai avec elle qu'avec sa rivale.

Le mot courut et porta à un haut degré la faveur de M. de la Péjaudie, car les dames ne sont pas insensibles à la sorte d'avantage et de capacité qui lui était reconnue, quoiqu'elles n'avouent pas volontiers l'importance qu'elles y attachent. Mais ce qui poussa à son comble la fortune de l'heureux M. de la Péjaüdie et le mit décidément hors de pair fut la folie où se laissa aller pour lui la belle Mme de Volonne. M. de la Péjaudie ayant fait mine de ne pas deviner ses intentions et de ne pas répondre à ses avances pour ne point contrister Mme de Bréganson, Mme de Volonne soudoya si habilement les domestiques de l'hôtel de Tourves qu'un beau soir, en rentrant se coucher, M. de la Péjaudie la trouva dans son lit, toute nue, et bien décidée à n'en pas sortir qu'il n'y fût entré lui-même ; mais M. de la Péjaudie, qui, au jeu d'amour, n'aimait pas les cartes forcées, fût-ce la Reine, déclara avec respect à Mme de Volonne qu'elle était libre de rester où elle était, mais où il ne la viendrait pas rejoindre Mme de Volonne eut beau pleurer et supplier et montrer sur le drap à M. de la Péjaudie les attraits les plus tentants, celui-ci n'en passa pas moins toute la nuit sur une chaise, ce dont Mme de Volonne fut si outrée de colère et de désespoir, qu'elle s'échappa, au matin, de l'hôtel de Tourves, sans avoir pris presque le soin de se vêtir et s'en revint chez elle demi-nue et à demi folle de dépit et de fureur. Mais le plus fâcheux pour cette dame fut que M. de la Péjaudie, ayant été averti par ses gens du projet qu'elle méditait et sachant quelle surprise l'attendait à son coucher, en avait prévenu M. le Marquis de Tourves qui, caché dans un cabinet obscur attenant à la chambre, put témoigner des vains efforts de Mme de Volonne pour convaincre M. de la Péjaudie de renoncer à une continence voulue et dont il ne se départit pas un seul instant.

Cette conduite de M. de la Péjaudie, tant envers Mme de Volonne qu'envers Mme de Bréganson, fut jugée doublement admirable et lui valut l'estime de tous. Qu'il se fût

abstenu, par égard pour Mme de Bréganson, du plaisir de posséder une personne aussi belle et aussi considérable que l'était Mme de Volonne, n'était-ce point cependant la marque de la confiance outrée de M. de la Péjaudie en son pouvoir amoureux et de la certitude où il était qu'il trouverait, où et quand il voudrait, des aubaines équivalentes à celle dont il avait décliné l'offre avec une si insolente désinvolture ?... Pour ne pas saisir l'occasion, lorsqu'elle se présente, il faut être bien assuré de la retrouver à sa guise. Ce La Péjaudie s'estimait donc bien irrésistible, mais, au lieu de lui en vouloir d'une opinion dont la fatuité mettait en doute leur vertu, les dames d'Aix lui surent gré qu'il pensât que cette vertu n'allait pas jusqu'à ce qu'elles voulussent priver leur beauté des hommages qu'elle méritait. Ce sentiment qu'on leur prêtait ainsi de la supériorité de leurs charmes leur agréait assez, et plus d'une était disposée à mettre M. de la Péjaudie à même de les apprécier. A partir donc de ce jour, l'heureux La Péjaudie, qui avait prouvé, dans l'affaire de MMmes de Bréganson et de Volonne, qu'il savait être fidèle, ne se crut pas obligé d'en donner des preuves nouvelles. Du coup, il lâcha la bride à sa fantaisie et à son tempérament qui étaient entre eux trop bien d'accord pour qu'il s'avisât de résister à leur entente. Aussi, bientôt, la ville entière retentit-elle du bruit de ses aventures que M. de Tourves se hâtait de colporter, ayant pris pour les intrigues galantes de M. de la Péjaudie autant d'admiration qu'il en avait pour ses talents de musicien. M. de Tourves, homme d'âge, n'était plus guère alors, en amour, un exécutant et les exploits amoureux de son cher La Péjaudie éveillaient en lui des souvenirs sans jalousie.

Malheureusement si tout Aix bourdonnait des escapades de M. de la Péjaudie, il ne laissait pas parfois d'être bruit des propos dont il les accompagnait, parmi lesquels on en citait où ni la morale, ni la religion n'étaient assez respectées. En effet, M. de la Péjaudie s'était relâché peu à peu de la sage réserve qu'il s'était tout d'abord imposée. Ce

relâchement s'était manifesté par la négligence à accompagner M. de Tourves aux offices. De là, M. de la Péjaudie en était passé insensiblement aux railleries et aux sarcasmes contre les pratiques des dévots, puis il en était venu enfin à des discours qui ne laissaient guère de doute sur son impiété. Le libertin avait reparu en M. de la Péjaudie et il ne cherchait pas à le cacher. On le découvrait aisément sous l'assaisonnement de plaisanteries qu'il donnait volontiers à ses opinions les plus condamnables, mais la faveur dont il jouissait était si bien établie qu'on lui passait ses incartades et que nul ne semblait lui en vouloir, même des plus piquantes et des plus osées. Beaucoup les considéraient, d'ailleurs, comme des forfanteries et persistaient à penser que, sous les apparences qu'il affectait, M. de la Péjaudie n'était pas plus mauvais chrétien qu'un autre. Certains cependant, sans encore crier au scandale, n'en jugeaient pas moins M. de la Péjaudie un esprit dangereux et qui eût dû être réprimandé sévèrement de ses irrévérences et de ses blasphèmes. Ces censeurs formaient un petit groupe secret dont M. de la Péjaudie devait retrouver, un jour, en des circonstances que nous dirons, l'hostilité rancunière et la redoutable animosité. Quant à M. le Président de Tourves, il était tellement entiché de son hôte qu'il riait aux larmes de ses facéties les plus audacieuses et jurait que, quoi qu'on en fît ou qu'on en dît, ce diable de la Péjaudie n'en aurait pas moins sa place au paradis, sans quoi il manquerait au concert céleste le meilleur flûtiste qui fût au monde et que Dieu n'aurait pas la sottise de s'en priver.

Le plus curieux fut que, parmi les tenants les plus déterminés de M. de la Péjaudie, la vieille Mme de Séguiran faisait chorus avec M. le Marquis de Tourves. Toute dévote qu'elle fût, Mme de Séguiran raffolait de M. de la Péjaudie. Elle avait été des premières à lui faire fête, quand M. de Tourves le lui avait amené. Elle en donnait pour raison le ravissement où la jetaient les airs de flûte de ce garçon

et aussi, à vrai dire, qu'il avait connu à Paris sa belle-sœur, la marquise de Béricy. M. de la Péjaudie, en effet, avait fréquenté les assemblées que tenait alors cette dame dans son hôtel du Marais, où elle vivait en riche veuve, son mari ayant été tué à la guerre et son fils unique étant mort. M. de la Péjaudie s'était souvenu de cette Mme de Béricy, en l'entendant, par hasard, nommer par Mme de Séguiran qui, du reste, ne l'avait pas revue depuis de longues années, ce dont elle se souciait peu. Tout le commerce qu'entretenaient les deux belles-sœurs consistait en des lettres échangées aux occasions et dans lesquelles on se faisait part des principaux événements de famille et de santé qui survenaient de part et d'autre. Il n'en résultait pas que ces parentes se portassent grand intérêt à l'une et à l'autre, mais il leur semblait décent de s'en donner des marques alternatives. A la vérité, la vieille Mme de Séguiran ne se préoccupait sérieusement que d'elle-même, mais elle ne dédaignait pas de s'occuper d'autrui, fort à l'affût de ce qui se passait autour d'elle, en intrigues de toutes sortes et surtout du genre de celles où était mêlé M. de la Péjaudie. Aussi ce dernier conquit-il aisément sa faveur, en lui contant ce qu'il apprenait chaque jour des dames d'Aix et ce qu'il en savait par lui-même de particulier. M. de la Péjaudie n'était pas fâché, par ces confidences, de mettre dans son jeu cette redoutable langue et qu'elle chantât ses louanges d'un ton aussi aigu que les célébrait, de son côté, l'organe tonitruant de M. le Marquis de Tourves et qu'elles se fissent écho.



Tel était le point de la fortune de M. de la Péjaudie quand M. de Séguiran le trouva assis sur un tabouret et la flûte aux doigts, en train de charmer les gouttes de la vieille Mme de Séguiran. Il y avait en M. de Séguiran un certain fond de sérieux et de gravité qui, joint à la mé-

lancolie où le laissait la mort de sa femme, eût dû l'éloigner quelque peu de M. de la Péjaudie ; mais il n'en fut rien, et M. de Séguiran s'accoutuma vite à la présence, chez sa mère, de ce garçon aux yeux vifs et pétillants, à la physionomie animée, au corps souple et râblé, et dont la bonne humeur ne se démentait jamais. Néanmoins, M. de Séguiran, bien qu'il témoignât à M. de la Péjaudie une admiration sincère pour son art à jouer de la flûte et d'une visible estime pour le fait qu'il avait connu sa tante la Marquise de Béricy, ne laissait pas d'éprouver quelque surprise et quelque haut le corps aux historiettes que débitait à la vieille Mme de Séguiran ce petit homme, aux propos audacieux et crus. Ayant toujours vécu fort à l'écart à Carmeyrane, soit avant, soit pendant son mariage, M. de Séguiran ne s'était guère douté qu'à une lieue et demie de sa demeure se trouvassent réunis tant de gens, de qualité et d'âge si divers, dont la principale occupation fût de faire l'amour et d'en parler. Cette découverte causa d'abord à M. de Séguiran un certain étonnement, auquel s'ajouta celui que sa mère pût prendre encore à ces sujets un intérêt si vif et si curieux. Mme de Séguiran, en effet, se faisait mettre, chaque jour, au courant de la carte du Tendre par ce petit La Péjaudie qui la savait sur le bout du doigt. Il résultait de ces entretiens, pour le naïf M. de Séguiran, qu'il découvrait que les intrigues amoureuses foisonnaient de par la ville. M. de la Péjaudie en relatait les changements incessants auxquels, d'ailleurs, il contribuait assez pour sa part, et dont il était toujours averti le premier. Il les annonçait à Mme de Séguiran en les assaisonnant de mille détails plaisants ou scabreux. M. de Séguiran écoutait cette litanie avec sérieux, et, quelquefois, avec quelque gêne et quelque scrupule, quand il s'apercevait qu'il n'était pas sans y trouver un certain plaisir et à en avoir une certaine curiosité, qu'il corrigeait, à part soi, par des réflexions où il lui apparaissait que les mœurs du temps, pour peu qu'on les pénétrât dans ce qu'elles ont d'intime et de secret, ne

sont pas bonnes. Ces considérations le portaient à concevoir plus d'estime encore pour sa défunte épouse Marguerite d'Escandot qui, en sa chasteté conjugale, avait été si différente des galantes dames dont M. de la Péjaudie contait en riant les bons tours et les exploits.

Bien que M. de Séguiran eût répugné, du fond du cœur, à se mêler en quoi que ce fût à cette voluptueuse agitation et qu'il réprouvât sincèrement l'existence de sensualité et de débauche que menait, d'un train d'enfer, ce La Péjaudie, il n'en faisait pas moins sur sa propre vie un retour mélancolique. Elle lui apparaissait en sa désastreuse solitude et sa morose oisiveté. Il revoyait ses longues journées à Carmeyrane dans le silence de son cabinet, ses promenades en ses jardins, ses arrêts devant le socle du cadran solaire et les inquiétudes de ses nuits vides. Et si encore, comme M. de la Péjaudie, il avait eu quelque occupation semblable à celle de jouer de la flûte! C'était, d'ailleurs, le seul divertissement qu'il enviât à M. de la Péjaudie, car celui des femmes lui eût semblé particulièrement coupable, même réduit à une seule et en état de mariage. Aussi avait-il décliné les ouvertures, en ce sens, que lui avait faites sa mère, de même qu'il n'avait pas voulu s'apercevoir de certaines œillades que lui avait lancées Mme de Listomas pour un motif moins légitime.

Et pourtant ne l'est-il pas par les exigences du corps? Le sien, et il ne se le pouvait celer, commençait à regimber et à mal prendre la privation si continue qui lui était imposée. Ne dit-on pas, cependant, que leur manque d'exercice finit par engourdir les sens? M. de Séguiran éprouvait la fausseté de cet axiome. La faute en était peut-être moins à lui-même qu'aux exemples qui l'environnaient et aux propos qu'il entendait, non seulement de la bouche hardie de M. de la Péjaudie, mais de celle même de sa mère. Les récits d'intrigues et de galanteries qu'elle se plaisait à écouter et à répéter entretenaient le pauvre Séguiran dans une atmosphère voluptueuse qui ne contribuait guère à lui faire

oublier que seul, peut être, de tous les hommes et de toutes les femmes qu'il fréquentait, il vivait dans une continence pour laquelle il n'était pas fait plus qu'un autre.

Il le vit bien, un jour qu'étant allé voir M. de la Péjaudie à l'hôtel de Tourves, il l'avait trouvé en train de lutiner une des chambrières. Cette fille, en apercevant M. de Séguiran, poussa un cri, mais elle n'eut pas le temps de rabattre sa jupe avant que les regards de M. de Séguiran ne se fussent portés à une place où ils fussent volontiers demeurés plus longtemps. M. de la Péjaudie fit semblant de ne pas remarquer la rougeur et l'embarras de son visiteur, mais, le lendemain, il fit part à Mme de Séguiran de son observation. L'avis de cette dernière fut qu'un bon et prompt mariage était le seul moyen de dissiper en son pauvre Séguiran l'air de mélancolie et de désœuvrement qu'on lui voyait et qui n'était séant ni à son âge, ni à la dignité de sa personne, bien qu'il se refusât toujours à rien entendre à ce sujet. Mais il faudrait bien qu'il en vînt à cet expédient, sinon pour la satisfaction de ses sens, du moins pour la continuation de la lignée qu'il n'avait pu tirer de la bonne Marguerite d'Escandot.

M. de Séguiran, cependant, malgré plusieurs tentatives qu'avait faites sa mère, depuis qu'il séjournait auprès d'elle, demeurait dans une même obstination de veuvage à laquelle se conformait exactement sa conduite. M. de Séguiran ne regardait les femmes que juste assez pour pouvoir mettre un nom sur leur visage et, pas une fois, il ne se laissa aller avec aucune d'elles au moindre propos équivoque. Il fut donc extrêmement contrit de l'aventure de la chambrière et en demeura penaud, comme s'il eût rompu un vœu. A partir de ce moment, son attitude devint encore plus réservée. On le vit rechercher plus particulièrement les gens d'âge et même s'abstenir de toute compagnie. Souvent, au lieu de descendre dans la salle où Mme de Séguiran se faisait jouer de la flûte par M. de la Péjaudie ou conter par lui la chronique de la ville, il demeurait enfermé dans son

appartement à ne rien faire ou à lire des romans, ce qui revient à peu près au même. Ce fut ainsi qu'il en découvrit un dont les personnages, après mille aventures mirobolantes, se retrouvaient dans un jardin enchanté et s'occupaient, en guise de passe-temps, à tracer par écrit, les uns des autres, des portraits aimables et flatteurs. M. de Séguiran, par oisiveté, entreprit d'en imaginer de semblables et d'en imiter le ton. Le premier modèle qui se présenta à son esprit fut naturellement sa défunte femme. Elle lui apparaissait si noble et si douce que, tout d'abord, les mots ne lui vinrent pas; mais s'y étant repris à plusieurs fois, il composa un petit morceau dont il ne fut pas mécontent et où feu Mme de Séguiran était dépeinte en toute sa vertu et sa beauté.

M. de Séguiran, du coup, crut bien avoir trouvé là le divertissement qu'il lui fallait et s'y adonna avec ponctualité, car il apportait à tout ce qu'il faisait de l'ordre et de la suite. Le sujet de sa chère Marguerite lui semblait inépuisable et il y revenait, de préférence à tout autre, le recommençant, chaque fois d'une nouvelle façon, sans s'apercevoir que, peu à peu, feu Mme de Séguiran se transformait, sous sa plume, en une personne qu'elle n'avait jamais été de son vivant. M. de Séguiran ajoutait au souvenir qu'il avait gardé de son épouse maints traits qui, insensiblement, faisaient d'elle une créature voluptueusement méconnaissable, parée de grâces et d'attraits de corps qui n'avaient jamais été, certes, ceux de l'excellente et digne dame.

Le jeu eût pu durer longtemps si M. de Séguiran ne se fût avisé, un beau jour, de relire les feuillets qu'il avait noircis. La découverte qu'il fit aux derniers le stupéfia. Ce n'était plus sa femme qu'il avait décrite, mais une femme autre. M. de Séguiran fut atterré. Il avait été le jouet du démon de la chair qui avait pris une figure innocente et conjugale pour se réveiller en lui, car ce n'était plus le tranquille et patient visage de Marguerite d'Escandot qui

s'évoquait en ces gribouillages diaboliques, mais bien plutôt le sourire complaisant et lascif de la chambrière de M. de Tourves qui le narguait, la jupe levée sous la main hardie et indécente de M. de la Péjaudie...

HENRI DE RÉGNIER

De l'Académie Française.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

François Rabelais : *Gargantua,* La Sirène. — François Baumal : *Molière et les Dévots,* Livre mensuel. — Colonel Godchot : *La Fontaine et saint Augustin,* Albin Michel. — Marquis de Roux : *Pascal en Poitou, et les Poitevins dans les Provinciales,* Champion.

La direction de cette revue nous ayant convié à partager désormais cette chronique avec notre excellent confrère et ami Jean de Gourmont, écrivain subtil, accoutumé aux hautes spéculations intellectuelles, il nous a paru prudent de nous mettre, tout de suite, sous la sauvegarde d'un élu de la littérature. Notre bon maître, François Rabelais, illuminera donc de son sourire ces premières pages. Puisse-t-il nous communiquer sa bénévolence naturelle et son habileté à rendre aimable la censure.

Dernièrement, recherchant parmi des collections d'estampes, le décor de vie de l'un de ses disciples, qui habita, aux bords de la Loire, près de Chinon, une demeure aujourd'hui peu visitée, nous découvrîmes plusieurs aquarelles originales venues du XVII[e] siècle. Grasses abbayes, comme l'abbaye de Bourgueil, si semblable, par sa richesse, à l'abbaye de Thélème, antiques castels se dressaient parmi les verdures et les moissons prospères de ce pays du bien-vivre. Et l'une de ces aquarelles attira tout spécialement notre attention, car elle représentait la maison même de Rabelais. La chambre où, juvénile encore, il médita, s'ouvrait devant nos yeux, avec ses meubles modestes, revêtus par le coloriste d'une bizarre teinte vert pomme. Proche de cette chambre bâillait l'huis du cabaret de la Lamproye, de célèbre mémoire.

Et nous songions que, malgré les travaux de Louis Moland, Marty-Laveaux, Pierre-Paul Plan, Abel Lefranc, Jacques Boulenger, le prodigieux esprit qui honora le XVI[e] siècle ne rencontre plus que des admirateurs dispersés. Notre pudibonderie, oubliant ses lumières d'humaniste et ses incursions dans tous les domaines de la science, lui reproche pauvrement la grasse gaieté de mots destinés à édulcorer souvent l'ingratitude de la matière.

Heureusement ses sectateurs lui dressent peu à peu un monument livresque dont il se fût montré singulièrement satisfait. Ils sont ardents dans la sympathie s'ils sont maigres par le nombre. Voici qu'ils nous donnent une édition nouvelle de **Gargantua** à laquelle il faut accorder une considération particulière. Le texte en a été collationné sur la publication de Lyon (François Juste, 1562) qui paraît être la plus pure. Il figure, tiré en deux couleurs, sur beau papier de Rives. Mais ce qui distingue surtout cette édition des précédentes, c'est qu'elle est illustrée. Pour harmoniser cette illustration au texte, on a emprunté à différents ouvrages contemporains leurs bois les plus caractéristiques des mœurs de l'époque. Ainsi des en-têtes, des culs-de-lampe, des hors textes ajoutent à cette prose truculente une vie grouillante de personnages et de scènes. Il semble, de cette sorte, que seigneurs, bourgeois, clercs, taverniers, dames, servantes et gothons écoutent le doux Alcofribas leur narrer les merveilleuses aventures de son héros et qu'ils reçoivent de lui leçons de sapience et de vérité.

Car le maître poursuivit sans cesse la recherche de la vérité et c'est pourquoi les dévots ne l'aimèrent point et pourquoi, bien qu'ayant revêtu la robe, il ne les goûta guère. Il les accabla de ses sarcasmes et ses disciples devaient continuer, sur ce terrain, son œuvre d'épuration.

Toute une lignée d'hommes francs et loyaux à son exemple partagea, en effet, son riche héritage intellectuel et les obligations qu'il entraînait, depuis Béroalde de Verville jusqu'à Molière. Ce dernier, avec une énergie farouche, prolongea son action contre les hypocrites.

M. François Baumal nous conte, en un livre synthétique, très clair, très vivant, construit avec méthode, écrit avec aisance, sans cesse intéressant, **Molière et les Dévots**, la lutte du poète comique contre la Compagnie du Saint-Sacrement de l'autel. Cet ouvrage, qui utilise les travaux anciens de Raoul Allier, Rebelliau, Lacour, abonde néanmoins en vues nouvelles.

On sait que la Compagnie du Saint-Sacrement fut une Société secrète, fondée par le duc de Ventadour, ayant des filiales partout et des membres dissimulés sous tous les habits. Elle avait pour but d'anéantir l'athéisme et l'hérésie et d'épurer les mœurs. Elle groupa des fanatiques sanguinaires, des politiciens féroces,

une horde de coquins et de chattemites qui exerça son contrôle et ses ravages sur les familles et sur les corps de l'Etat. Elle ne recula devant aucun crime pour obtenir le triomphe de ses doctrines et finit par se rendre odieuse à toute la société française.

Molière la rencontra au début de sa carrière, lui dut l'insuccès de l'Illustre Théâtre, des avanies de toutes sortes durant ses pérégrinations en province et, en 1658, lors de son définitif établissement à Paris, la retrouva prête à entraver les élans de son génie. Attaqué par elle dès la représentation du *Cocu imaginaire*, il résolut de se défendre. *L'Ecole des Maris* fut sa première escarmouche. Sganarelle y exposa, en la ridiculisant, la doctrine de la Cabale. Mais celle-ci possédait des écrivains à gages, capables de lui répondre. Les Donneau de Visé, les Boursault, les Robinet qui, dès la représentation de *l'Ecole des Femmes*, l'étrillèrent de la manière infâme que l'on connaît, ne furent, au dire de M. Baumal, que les agents de la Compagnie. Anne d'Autriche et le prince de Conti, protecteurs de cette dernière, menaient le concert d'imprécations, dirigeaient les pamphlétaires sans scrupules qui se proposaient de faire mordre la poussière au poète.

Heureusement celui-ci trouva en Louis XIV un patron puissant, mais qui n'osait point contrecarrer les volontés de sa mère. L'hésitation filiale du roi se manifesta dans l'affaire du *Tartuffe*. *Tartuffe* fut le libelle le plus terrible qui souffleta la bande de brigands cachant sous le voile de la foi un furieux appétit de domination. Louis XIV, approuvant la pièce, tergiversa longtemps avant de lever l'interdiction dont la frappèrent l'archevêque de Paris et le président de Lamoignon, confrères audacieux, prêts à susciter des troubles dans Paris.

Momentanément vaincu, Molière se vengea du moins en représentant, sous les traits de *Don Juan*, son ancien condisciple Conty, devenu son ennemi majeur, Conty, formidable scélérat, ayant pratiqué tous les crimes, l'inceste compris, et récemment transformé en ermite. Cette pièce fut, à son tour, interdite.

Le 5 février 1669, seulement, la scène redevenait libre et *Tartuffe* pouvait être joué sans entraves. Molière sortait vainqueur d'une guerre de plumes et d'influences vieille de dix ans. Mais à cette date, la Compagnie du Saint-Sacrement avait été détruite par Louis XIV.

On s'est demandé souvent pour quelles raisons le grand roi s'était allié au comédien dans cette bataille sans merci. M. François Baumal donne judicieusement les motifs de cette alliance. La Compagnie du Saint-Sacrement fut une cabale politique autant que religieuse. Elle brava l'autorité royale pendant la Fronde, elle soutint Foucquet, elle contraria les entreprises du trône contre le pape Alexandre VII. Partout Mazarin, Colbert et Lyonne la rencontrèrent acharnée à saper, à l'intérieur comme à l'extérieur, leurs initiatives. Si bien que les trois ministres et Louis XIV décidèrent sa perte et la consommèrent avec une sage lenteur. Dans cette besogne de salubrité sociale, Molière fut un auxiliaire indispensable. Il fut le verbe d'une politique nettement anticléricale. De là sa faveur et l'obligation de son triomphe.

Ce n'était d'ailleurs nullement la religion que Molière, pas plus que Louis XIV, entendait combattre. Nul écrivain de cette époque, hors les libertins, n'aurait osé faire profession d'athéisme. La Fontaine lui-même, dont la vie ne fut pas un modèle de vertu et dont les œuvres épandirent dans la littérature un singulier fumet d'impiété, aurait été étonné qu'on le rangeât dans l'escouade astucieuse des libres esprits.

Il semble même que le sentiment religieux cohabitait en lui, comme il arrive souvent, avec un certain goût de la licence. Mais ni l'un ni l'autre n'étaient réfléchis. Tout était d'ailleurs, chez ce distrait, ingénuité, passion rapide, enthousiasme fugace. Peut-être considérait-il la religion en artiste épris de ses vertigineuses magnificences intellectuelles. Un livre de M. le colonel Godchot, bourré de citations, quelque peu diffus et désordonné : **La Fontaine et saint Augustin**, tendrait à nous le persuader.

La Fontaine, inconsciemment sans doute, reçut de son étude des œuvres de saint Augustin une imprégnation qui paraît, en effet, avoir exercé sur son esprit une certaine influence. Sur la prière de l'académicien Louis Giry, traducteur de la *Cité de Dieu*, il s'était chargé de translater en vers français les vers latins cités dans cet ouvrage, par saint Augustin. D'où sa rencontre avec le fougueux Père de l'Eglise. Le ton véhément de ses pages frappa le doux fabuliste et contribua à le rapprocher de Port-Royal où l'auteur des *Confessions* avait des sectateurs ardents. Il en conserva aussi le souvenir au point que dans certaines poésies que contient le *Recueil de poésies chrestiennes et diverses*, dans le

poème *La Captivité de saint Malc* et dans quelques autres œuvres analysées par M. Godchot, on discerne d'évidentes réminiscences de la *Cité de Dieu* ou des *Sermons*. Nous ne croyons pas, cependant, à l'exemple de M. Godchot, que l'admiration de La Fontaine pour Platon lui ait été inspirée par le panégyrique du philosophe que traça, avec sa véhémence coutumière, l'évêque d'Hippone.

Dans saint Augustin La Fontaine apprécia davantage l'écrivain que l'apôtre. *La Cité de Dieu* fut avec *Gargantua* et *Pantagruel* un de ses livres de chevet. La grâce ne le toucha réellement qu'à l'heure dernière. Il fit figure de converti quoique n'ayant jamais complètement dédaigné la religion. Il goûta, sur cette terre, des délices de qualité moins haute que celles recherchées par ses amis jansénistes, et notamment par Pascal.

Celui-ci devait connaître, à un âge encore juvénile, la douceur de s'évanouir en la divinité. On a beaucoup étudié l'existence précieuse de ce philosophe venu à la religion par la voie scientifique. M. le marquis de Roux apporte quelques renseignements complémentaires et de menus faits sur l'époque à laquelle, accablé par la mathématique, il sentait déjà en lui une inquiétude naître et ne recevait plus qu'une satisfaction médiocre de ses expériences et inventions. Le titre de son ouvrage, **Pascal en Poitou et les Poitevins dans les Provinciales**, indique la nature de son enquête.

Pascal se rendit en Poitou à une date jusqu'à l'heure indéterminée pour y rejoindre son ami le plus intime, Artus Gouffier, duc de Roannez, gouverneur de cette province. On trouvera dans les pages de M. le marquis de Roux de nombreux renseignements inédits sur les gestes de ce gentilhomme lié au philosophe par la parité des goûts scientifiques et sur ce fameux voyage dont on s'efforce d'établir la date. Il faut fixer cette date à l'été de 1652. Cela n'a l'air de rien. Ajoutons-y, au contraire, de l'importance.

Car Pascal chemine avec un Poitevin illustre par sa galanterie, son urbanité, ses dons d'écrivain léger, ses relations parmi la société polie : le chevalier de Méré. On n'eût point soupçonné ce rival de Voiture d'être capable de jouer un rôle dans la vie de Pascal. Ce rôle fut cependant essentiel. Méré se vante, en effet, d'avoir détourné à jamais son compagnon momentané des mathé-

matiques et de l'avoir orienté vers l'étude de la vie et des hommes. Trois jours de conversation en carrosse suffirent à opérer cette « abjuration ». Méré, le plus futile des hommes, serait ainsi l'agent inconscient d'une évolution d'âme d'une portée capitale. D'aucuns le nièrent. M. de Roux accrédite l'affirmation de l'intéressé.

C'est le passage le plus intéressant, mais le moins neuf de son volume où l'on rencontrera aussi de curieux éclaircissements sur certains points des *Provinciales* relatifs à des personnages poitevins, une biographie, en particulier, de Jean Filleau, sieur de Rouchetterie, l'un des ennemis les plus actifs du Jansénisme, confrère convaincu de la Compagnie du Saint-Sacrement.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Maurice Guierre : *L'Angoisse des Veilles sous-marines*, préface d'André Suarès, bois de l'auteur, Floury. — Henriette Charasson : *Attente*, Emile Paul. — Robert Veyssié : *Rythmes pour la Femme*; *Cantique dans la Tempête*, compositions à la plume de Maggy-Monier, édition Lapina. — Nathalie Cellérier : *Légende de Saint-Christophe*, Genève, librairie A. Jullien. — Emmanuel d'Is : *Guenola*, « les Tablettes », Saint-Raphaël. — Jean Azaïs : *Pages héroïques*; *Poèmes à dire*; et *l'Espionne*, « Art et Littérature ». — Henri Pairault : *Voix d'Exil*, A. Messein. — Rose Léna : *La Légende mystique des villes mutilées, 1914-1918*, A Messein. — Planière : *Vers l'Aurore*, Jouve et Cie. — Camille Fabry : *Amor omnia vincit*, préface de M. Paul Passy, Hortus printing Co Ltd. — (Sans nom d'auteur) : *Poèmes : Les Voix de la guerre*, *la Marne*, etc; Rosendael, imprimerie J. Lefèvre. — Léon Denizet : *Sanglots et Soupirs...*, préface de Henry Brongniart, secrétaire général de l'Association des Littérateurs Indépendants, édition de la Revue des Indépendants. — Raoul Odin : *Les Quatre Géants*, Revue littéraire et artistique. — Raoul Odin : *Musette*, Revue littéraire et artistique. — Emile Marnet : *Finalités poétiques*, A. Messein. — Ch. Perceval : *Poésies*, revues et augmentées, A. Messein. — Raphaël Damedor : *Les Mélancolies*, sonnets (1866-1889), A. Messein. — Gaston Le Révérend : *Le Chemin délaissé*, avec dessins de Léon Moignet, Caen, L. Jouan. — Maurice Boucher : *Poèmes*, Lyon, Maison des Deux Collines. — Charles Régismanset : *L'Ombre Sanglante*, Bernard Grasset. — Marius Martin, Elie Dalichoux, Léon Vérane : *La Gardeuse de Paons*, *figurines pour le tombeau de Stuart Merrill*, hors texte de Marcel Ecary, Valère Bernard, Edmond Rocher, Henry Atalaya, édition des « Facettes ». — J. Deltel : *Le Cœur Grec*, préface de Hélène Vacaresco, Saint-Raphael, « les Tablettes ». — Jacques Feschotte : *La Vie Fervente*, P.-V. Stock.

En vérité, il n'était pas besoin que cet ardent, tumultueux, émouvant poème en prose, que ce poème de combat, d'abnégation, que ce poème de solitude et d'espérance contenue, **l'Angoisse des Veilles sous-marines**, fût présenté au lec-

teur par un auteur dont le nom et les ouvrages sont, au jugement de plusieurs, rayonnants de gloire et d'autorité. La préface de M. Suarès n'ajoute que peu de chose à l'impression qu'on y peut recueillir. Que M. Maurice Guierre soit lieutenant de vaisseau, commande un sous-marin et ait « été dans l'Adriatique durant des mois », on s'en doute sans qu'aucun prophète ait pris la peine d'en avertir. Quant à l'analyse de la vie qu'on peut mener dans un sous-marin, elle est implicitement donnée, avec bien plus de puissance, dans le poème même; il nous est indifférent que M. Guierre « prétende » à la littérature ou n'y prétende pas. Son poème est beau, cela suffit. Ce n'est pas sans maîtrise sur ce qu'il a écrit que M. Guierre a pu revêtir d'une telle sûreté d'images amples et enveloppantes son poème où résonne, où chante toute la mer, où palpite la vie des hommes et où menace la destinée à laquelle ils se sont livrés, non plus que ce n'est sans une science réfléchie, instinctive ou assidue, du dessin qu'il a pu concevoir et réaliser ces bois qui accompagnent si bien le texte. Quand les fidèles du *Mercure* ont lu les premiers ce poème, il n'apparut pas moins grand pour être exempt de toute glose; à quoi bon l'alourdir d'une préface?

§

Voici un petit livre d'intime et souvent déchirante imploration. De 1914 à 1917, Mme Henriette Charasson éleva, dans le secret de son cœur, la ferveur anxieuse et assidue de ses prières en l'**Attente** des êtres chers que la guerre lui avait ravis et qu'elle ne voulait désespérer de revoir. J'ignore par quelle intuition mystérieuse, pour elle comme pour d'autres, la destinée future de sa vie s'est déterminée, selon qu'elle le chante, au *soir du 25 septembre 1914*. Son frère est parti; elle implore en versets naturellement rythmés, selon l'émission de voix qui objurguent Dieu d'oraisons pressantes, le salut, le retour de celui qui lui a été le conseil, l'exemple, le secours durant ses jeunes années et toujours; hélas, quel pressentiment, en dépit de sa volonté, l'accable? Son frère est tombé parmi les morts de la grande hécatombe. Mais cet autre, *le voyageur*, dont le passage un jour éblouit jusqu'aux roses de son seuil, lui à qui songe sa sollicitude toute tendue, lui sera-t-il au moins conservé, lui reviendra-t-il à la fin? Un sort plus cruel étreint, malgré sa fierté résignée

et dédaigneuse, l'âme avec les roses offertes par l'auteur : le voyageur, prisonnier en Allemagne, s'est détourné du souvenir; il quitte sa geôle, rentre en France sans accorder une parole, un regard à celle-là qui l'a accueilli, secouru, soutenu durant les mois d'épreuve. Et ce petit livre est sincère, comme il est discret : livre de confession sans pénitence, de nette ardeur et d'exaltation.

C'est ainsi, au surplus, qu'il convient de traiter le poème que l'insistance du rythme soustrait à l'opaque carrure de la prose et fait voisiner avec le vers, plus fluide encore et plus fleuri de prestiges divins. Il y passe comme un écho sensible de mélodies hébraïques ou plus amoureusement orientales. Mais il ne suffit point qu'on laisse déborder en images confuses l'enthousiasme désordonné d'une admiration, si le cœur humain chante la chanson éternelle, que ce soit sans redites du moins ou selon des nécessités originales. **Les Rythmes pour la Femme, Cantique dans la Tempête**, de M. Robert Veyssié, honorent ses intentions, mais le culte nécessaire et divin qu'il y exprime gagnerait beaucoup à s'exhaler en des tourbillons d'encens mieux épuré ou dont le parfum plus nouveau satisfasse mieux nos sens et notre entendement.

§

En une suite de dialogues habilement conduits, Mme Nathalie Cellérier conte la **Légende de Saint-Christophe**. Poème en trois actes, **Guenola**, de M. Emmanuel d'Is, se déroule dans le décor breton. **Les Pages Héroïques, poèmes à dire**, de M. Jean Azaïs, se joignent pour former volume à une pièce dramatique en un acte et en prose, **l'Espionne**, et n'apportent pas un éclat nouveau à la manière traditionnelle ou déclamatoire d'envisager les héroïsmes de la guerre. M. Henri Pairault, dans **Voix d'Exil, Temps de guerre**, se montre poète aussi banal que patriote convaincu ; mais il a été soldat et il subit la captivité dure en Allemagne ; n'insistons pas. Il y a encore, signés Rose Léna, les poèmes de bon vouloir qui forment **la Légende mystique des villes mutilées**, les poèmes où, en vers cursifs, convaincus et familiers, s'exalte **Vers l'Aurore** M. Planière ; les poèmes de M. Camille Fabry, membre du P. O. Belge, membre de l'Union des socialistes chrétiens de Belgique, **Amor**

omnia vincit, précédés d'une préface par M. Paul Passy, docteur ès-lettres, ancien professeur à la Sorbonne, rédacteur en chef de « l'Espoir du monde », organe des socialistes chrétiens de France, Suisse et Belgique : chacun de ces recueils est avec ponctualité ce que les titres en donnent à présumer. **Les Voix de la guerre** et autres poèmes anonymes offerts par M. F. Monot (flottille des torpilleurs, Dunkerque), les **Sanglots et soupirs** que M. Léon Denizet a exhalés en des « jours mornes » sur les « ondes, les fleurs, l'amour, la nature » ou dont il a tiré des « poésies de guerre » tendent également, selon les expressions de ce dernier auteur, à servir la moralité, en ces temps d'égoïsme et de matérialisme à outrance ; ils ont plus d'une fois, en outre, été écrits, nous assure-t-on, « avec de vrais sanglots ».

Les quatre Géants de M. Raoul Odin : l'athlète (Milon de Crotone), le monstre (voix d'Océan), le libérateur (le conte du Petit Poucet), le semeur (l'autre héros) se présentent sous figure de petites épopées ; les poèmes de **Musette** sont d'un laisser-aller plus lyrique ou plus familier. Les **Finalités Poétiques** de M. Emile Mamet se complaisent en de gamines ironies, en des appréhensions métaphysiques qui se moquent non sans frémir ; M. Mamet est de Laforgue une sorte de parent pauvre.

M. Ch. Perceval nous annonce qu'il a revu et augmenté ses **Poésies** ; M. Raphaël Damedor réunit en un volume une centaine de sonnets, **les Mélancolies**. « Presque tous ont été scandés de quinze à vingt ans », nous enseigne une savante préface où est retracée l'histoire du sonnet. Cette préface est, de plus, fort précieuse en ce qu'elle énumère les noms des poètes parnassiens ou romantiques qui « ont abordé le sonnet, avec des fortunes différentes ». Les plus en vue sont François Coppée, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, Sully-Prudhomme, Arsène Houssaye, Sainte-Beuve, Joseph Autran, Eugène Manuel, Amédée Pommier, José Maria de Heredia. On distingue, auprès d'eux... » suivent une vingtaine de noms, ni Baudelaire, ni Verlaine, d'ailleurs, ni Mallarmé, mais Armand de Flaux, Casimir Pertus, « et, surtout, Adolphe Paban, qui est un modèle du genre ». Qui sait si M. Damedor n'est pas un autre « modèle du genre », étant entendu que le *sujet* de ses sonnets n'est point « trop pâle, trop flou, trop fade, trop banal, trop poncif » ou qu'il ne soit de ceux qui « dans leur insignifiance » ne valent pas « les efforts du pra-

ticien » : tous ces défauts, paraît-il, « ont été reprochés justement à l'auteur des *Trophées* ».

§

Suivons avec M. Gaston le Révérend **le Chemin Délaissé.** Tout y fleure bon, simplement, humblement, Petits, poèmes rustiques sans prétention, aisés, sages et tranquilles. M. Maurice Boucher, auteur de divers ouvrages sur la musique, se contente, dans les **Poèmes** qu'il nous offre, de rythmer ces notations dans une forme qui appelle un complément musical ; les impressions, les pensées ne se précisent pas, demeurent schématiques. Il n'en est pas de même des poèmes, **l'Ombre Sanglante**, de M. Charles Régismanset. « Pendant la Tourmente », il a su confronter aux souffrances de l'heure les calmes bonheurs de naguères, vitupérer l'infamie des lâches, des indécis, des politiques neutres, perfides ou hésitants, mais surtout réconforter son cœur parmi les tendresses proches, et magnifier de sa piété fraternelle les inconnus tombés dans le tumulte, et les amis morts sur le front, Charles Dumas, Emile Despax, Despax « à la chevelure bouclée, aux traits fins de jeune dieu lassé », E. Despax, fidèle au souvenir des Nymphes de la Grèce,

Son âme a dû s'enfuir au rythme de Chénier !

« Avant la Tourmente », c'était — comme d'un nouveau Ronsard, — des *Sonnets à Hélène*, ces promenades dans les clairs paysages de l'Ile de France, « au jardin des œillets » ; mainte églogue ou des prières païennes, des jeux d'acrostiches, mêlés souvent d'une teinte de mélancolie. La facture du poème reste traditionnelle ; il ne paraît point partout que M. Régismanset y évolue sans difficulté ; la forme du vers, je le crains, contrarie parfois la force, sinon la netteté de l'expression, et, comme il le confesse lui-même, « le mot trahit l'idée ».

§

Une pieuse pensée a fait dresser pour le tombeau de Stuart Merrill les figurines légendaires et enjoaillées que les poètes Marius Martin, Elie Dalichoux, Léon Vérane nous présentent sous le titre collectif **la Gardeuse de Paons**. Ils se sont astreints à l'évocation d'images qu'on ne serait point surpris de retrouver

aux œuvres du maître disparu. Par un scrupule de dévotion, ils conforment aux siennes leurs pensées et leurs visions. C'est à la première forme de l'œuvre qu'ils empruntent à peu près uniquement des ressources plastiques. *Les Fastes* et *les Gammes* se rehaussent, en effet, de tout un appareil chatoyant dont l'éclat se traduit en des mots sonores ; par eux-mêmes ils font image, tandis que les recueils suivants, déjà les *Petits Poèmes d'automne*, *les Quatre Saisons*, *Une Voix dans la foule* s'approfondissent de sentiments dont l'expression n'est plus aussi saisissable, ou, du moins, toute la nouveauté d'un poème n'y tient plus dans l'expression seule. Ces poèmes en hommage sont commentés graphiquement par MM. Marcel Ecary, Valère Bernard, Edmond Rocher, Henry Atalaya.

Le Cœur Grec vibre dans l'amour antique de la nature et des dieux, aux bords sacrés de la Méditerranée. Les jeunes hommes s'éprennent des visions païennes ; ils voient vivre et Jason et Marsyas et Narcisse non moins qu'Erôs ou qu'Apollon. M. J. Deltel en ses vers solides et sonores évoque des âges classiques les travaux, les soucis, les joies et les jeux ; ce sont des effigies dans le marbre animé, des paysages mobiles à l'air et à la lumière, dont un art qui s'observe et qui avec une pudeur suprême d'artisan averti se complaît à être discret, même hautain. Le poète a-t-il trempé directement son inspiration aux sources sacrées ? Je n'en suis pas certain. Mme Hélène Vacaresco, de qui il a accepté une préface, surprend à ses côtés la compagnie de José-Maria de Heredia, de Chénier et de Henri de Régnier. Elle n'a pas tort ; et même, dans les poèmes ambigus construits de contrastes, d'oppositions et de contre-parties, les meilleurs peut-être et les plus originaux, on n'oublie pas encore la présence latente de Henri de Régnier : *Double effigie*, *Sultane abbatiale*. Mettons à part, néanmoins, le portrait imaginaire de *Platon* et *le Jardin Janséniste ;* si, comme on se plaît à le supposer, M. Deltel est un débutant, quelque chose ici lui ouvre une voie particulière et personnelle.

M. Jacques Feschotte est abondant comme il peut être varié. Son exaltation inspirée se hausse à des poèmes ardents d'espérance et de philosophique conviction ; il descend à des fantaisies « pour dire à mi-voix » ; ses sympathies oscillent de M. Haraucourt à Emile Verhaeren, de M. Jules Truffier à M. Maurice

Maeterlinck, d'Edmond Rostand à Eugène Carrière, qui a écrit : « Aimez-vous avec frénésie ». De l'un à l'autre pôle, d'un bout de la pensée universelle à l'autre bout bondit **la Vie fervente**, Nature, Savoir, et c'est la loi unique de tout aimer, d'entendre l'appel de tous les horizons, au risque de s'y brûler les ailes. Par malheur, en raison de son abondance facile, trop souvent le flux oratoire emporte un peu au hasard un déferlement de vers incolores, également stériles, gris et monotones, que pas un reflet ne cime de splendeur solaire ou que ne creuse aucun souffle d'ouragan. Quelques morceaux, chansons alertes, *Printemps*, *Clairs de lune*, surtout *les Chansons de Pénélope* sonnent avec le plus de grâce et de fraîcheur.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Willy : *Ginette la rêveuse*, Albin Michel. — J. Bruno-Ruby : *L'exemple de l'abbé Jouve*, Albin Michel. — Edouard Schneider : *Ariane ma sœur*, Albin Michel. — Blanche Vogt : *Amours socialistes*, Payot, — Horace Van Offel : *Suzanne et son vieillard*, Albin Michel. — Jean-Louis Vaudoyer : *Les papiers de Cléonthe*, Albin Michel. — Henri Duvernois : *Edgar*, Flammarion. — Emile Henriot : *Le diable à l'hôtel*, Emile Paul. — Daniel Barrias : *Les aventures d'Eustache Leroussin*, L'Edition. — Emmanuel Bourcier : *Les gens de mer*, E. Flammarion. — Omer Chevalier : *L'avatar d'Yvan Orel*, Plon — Léon Chancerel : *Le mercredi des cendres*, La Renaissance du livre. — Henri Semnos : *Armée d'Orient*, Figuière. — Pierre Valdagne : *Ce que craignait Victor Fournette*, Flammarion. — Norbert Sestre : *Le masque tombe*, Delagrave. — Francis Jammes : *La Noël de mes enfants*, Edouard Joseph.

Ginette la rêveuse, par Willy. La silhouette de cet homme restera ; une silhouette curieuse entre toutes, passant au fond des brumes d'une époque étrange, d'une époque où la joie de vivre se confondait avec la fumée des pipes des petits cénacles et du halo des becs de gaz des grands boulevards à trois heures du matin. On vivait de rêves et de jeux, on lisait les feuilles littéraires qui ne se prostituaient pas encore aux éditeurs, qui ne payaient pas toujours leurs marchands de papier, mais qui ne marchandaient pas aux arrivés, sinon aux arrivistes les plus sanglantes injures. C'était le temps où Laurent Tailhade croyait encore à la beauté d'un vers et où les académies ne donnaient pas à courir. Un livre vraiment fort révolutionnait le quartier latin, mais personne ne s'inquiétait réellement de son tirage. Willy débuta, si je ne me trompe, dans *Lutèce*, sous le nom de *l'Ouvreuse* et il y inaugura le jeu singulièrement irritant de l'à peu près. Sous les apparences

folles du coq à l'âne, il se révéla prodigieusement spirituel, érudit et critique musical consommé. Fils d'un très grand éditeur parisien, Willy n'avait pas le respect du papier qu'il noircissait. Il avait l'art de jouer, lui, avec les mots, avec les gens, avec les femmes surtout et cachait peut-être, sous le jeu perpétuel de son esprit, une certaine philosophie de naissance lui tenant lieu de morale. Une chose dont je suis certaine, moi, c'est que Willy était bon. La première fois que je le vis, c'est au sujet d'une ambassade dont m'avait chargée une célèbre actrice de ce moment-là qu'il avait éreintée... comme il savait le faire : « Je ne le ferai plus, me dit-il sur un ton d'enfant pleurard, par respect pour les illusions que vous avez sur elle. » Il avait démêlé du premier coup que moi j'étais l'emballée qui se prend à tous les pièges. Depuis, eh bien ! il est resté mon ami, malgré toutes les duretés que j'ai pu lui dire. Je l'ai vu, un jour, sur l'impériale d'un omnibus tendant brusquement un billet de banque à quelqu'un : « Tenez, prenez ça, tout de suite. Demain, il sera trop tard. » Je revois, plus tard, trop tard, un Willy flanqué de deux petites femmes se ressemblant, mêmes cheveux courts, même voix rauque et canaille, mais l'une bien plus belle que l'autre, plus géniale ; lui, sous le célèbre chapeau à bord plat incliné sur l'oreille, l'air du fêtard bon enfant n'aimant bien qu'une chose : la vie. Willy coupable ? C'est comme si on me disait qu'un Parisien pur sang est coupable d'aimer son milieu, d'aimer Paris, ses drôlesses, ses petites débutantes ou ses grandes catins. Il fut un homme sans hypocrisie et voilà tout. Il n'eut pas le respect absolu de la littérature féminine ? A la façon dont les femmes de lettres qu'il fréquentait entendaient le grand art, mon Dieu, il n'y avait pas de quoi ! En tous les cas il a fondé une école qui est celle du ménage à trois, où tout le monde pourrait avoir du génie, car il épurait ferme, ayant horreur des fautes de français. *Ginette la rêveuse*, c'est encore un manuscrit de femme, noué d'une faveur rose. Je ne... *dénoue pas*. C'est étourdissant de verve licencieuse et très éblouissant d'images neuves, malgré un certain plagiat voulu. C'est bien écrit, décrit et... traduit. Willy n'est pas mort... il est seulement Suisse, devenu neutre parce que nos boulevards empestent l'étranger en ce moment, tout encombrés qu'ils sont de petits Français de lettres qui imitent les Américains, les Anglais, les Italiens ou même *nos frères allemands*. Willy, par comparaison, me semble un saint,

un saint à auréole de bord plat. « Voulez-vous que je vous dise, Rachilde, votre Willy... c'est un homme à femme, prétendait hier quelqu'un, c'est la victime de ses propres passions... c'est une poire, là ! » et j'entends Willy murmurer dans la coulisse : « Parfaitement, une bonne poire : la *Suisse-Madame !* »

L'exemple de l'abbé Jouve, par J. Bruno-Ruby. Voici un beau et bon livre sur les prêtres. La guerre a purifié, comme le feu sacré, l'idée que quelques-uns pourraient se faire de leur sacerdoce. L'abbé Jouve, blessé, revient à son ministère par le chemin de la souffrance, il met toutes les misères en commun et se flagelle de tous les renoncements. Par contraste, nous lui voyons une ombre, Daniel de Jantu, prince de l'Eglise, que hante la pourpre cardinalice. Il aime cet ami, mais il sacrifie son amitié, sa seule joie terrestre, aux pauvres, les ouvriers socialistes ou anarchistes, qu'il attire à lui, comme un doux soleil de printemps pompe toutes les humidités marécageuses. Il meurt sur les marches de ce calvaire ayant tout sacrifié, sa fortune et ses goûts, n'ayant pour suprême assistant de son martyre que la prostituée qui l'a souffleté, une Marie-Madeleine de bouge parisien. *L'exemple de l'abbé Jouve* est à donner (pour 4 fr. 50.) à tous les prêtres que guette la tentation de s'endormir dans la béatitude de leur état de grâce.

Ariane, ma sœur, par Edouard Schneider. Ce roman est extrêmement violent sous son apparente mondanité. Il tend à prouver que la principale intoxication de l'humanité est de croire qu'elle est libre de se bien ou mal conduire. La conclusion qui dresse le héros en face d'un dieu, auquel il croit, puisqu'il blasphème, pour lui reprocher tout le sang que ce dieu a sur les mains, est d'une philosophie d'ailleurs enfantine. Il serait, à mon humble avis, beaucoup plus simple de ne croire à rien du tout et de marcher droit, ne fût-ce que par orgueil. Les histoires de fumerie d'opium sont terriblement vieux jeu et ne peuvent amuser que des impuissants. Quiconque n'a pas dans son cerveau tout son opium, toute sa morphine et toute la mousse de tous les champagnes m'apparaît un pauvre personnage mendiant les trésors qu'il ne possédera jamais. Nous devons être les propres détenteurs de tous les paradis artificiels, sinon nous ne sommes pas dignes de... rêver.

Amours socialistes, par Blanche Vogt. La victime d'un

beau parleur, d'un de ces apôtres qui songent surtout à leur salut en s'occupant de celui des autres. La femme est née tendre, impressionnable et très chienne couchante, au fond; le premier maître qui passe peut lui mettre une chaîne au col et l'entraîner à sa suite vers le gibier idéal. Seulement, plus elle a cru à la beauté de l'apostolat, plus elle tombe de haut quand le Monsieur devient vulgairement un homme comme les autres. Roman court, écrit avec une fermeté qui ramène la question d'amour à la conclusion logique. Ces amants pensent se tromper l'un l'autre, ils ne sont pas plus forts en politique que les bons bourgeois. En tous les cas il n'y a pas de grands citoyens pour sa femme... de chambre : c'est ce dont doivent se méfier tous les grands citoyens, et il est très moral de le démontrer.

Suzanne et son vieillard, par Horace Van Offel. C'est la satire exquise d'une école d'art pas très nouvelle. Si elle diffère de procédés, il s'agit toujours de duper le bourgeois, le Mécène ou même le simple néophyte. Un épicier, réfugié de Lille et réformé de la grande guerre, s'introduit, à la suite d'une jolie fille, dans un cénacle très art nouveau, et, comme il veut plaire à la jolie fille, il se déclare peintre n'ayant jamais touché un pinceau que pour embellir les volets de sa boutique. Dans ce cénacle on entend les plus étourdissants des paradoxes. L'épicier y gagne la maladie du snobisme : il admire tout de confiance, il découvre, naturellement, que, lui aussi *il a quelque chose là*. Il met au jour le portrait de sa maîtresse, une toile fulgurante où sans dessin et sans aucune étude préalable il a jeté... les couleurs de sa passion, une flambée subite et incohérente. Les marchands de tableaux, à la recherche du dernier cri dans le genre, achètent la toile un bon prix et notre épicier sait désormais vendre sa marchandise, se retrouve dans son élément.

Cela est vivant, souple, d'une langue aisée, jolie, à peine appuyée dans l'ironie... et quand je songe que ce Belge écrit dans ce français-là, je pense aussi à tant de jeunes Français qui écrivent en belge.

Les papiers de Cléonthe, par Jean-Louis Vaudoyer. On vide le tiroir secret des lettres et des souvenirs d'amour. Les amis se regardent souvent sans rire, parce qu'il y a quelquefois à en pleurer. Toutes ces petites silhouettes de femmes défilent à la façon d'ombres chinoises, et elles sont un peu factices, un peu

fardées, très, trop littéraires, mais toutes si jolies, d'une élégance de si bon goût, même celles qui ne sont pas d'un milieu distingué. Les jeunes hommes qui en parlent le font avec une ironie de bon ton faisant plaisir à goûter, à savourer. Beaucoup d'esprit et du meilleur, une manière de dilettantisme amoureux, tout à fait un régal d'art.

Edgar, par Henri Duvernois. C'est un pantin. Il n'y aura que lui d'enfant, pour la postérité de ce ménage. Le type de Gabriel est une création très originale. C'est un de ces hommes artificiels créés par les milieux saturés de littérateurs en actions. Car il y a les gens qui écrivent et d'autres qui font de la littérature, vivent littérairement : ce ne sont pas toujours les plus bêtes. Gabriel en face de la dame de lettres Delacruze est impayable. Devant la petite Marie il est plus dangereux, mais le bon sens de la pauvre midinette triomphe. Il aurait peut-être fallu vraiment un gosse à la place d'Edgar, car les êtres puérils et incapables de choses sérieuses font souvent les meilleurs pères.

Le Diable à l'hôtel ou les plaisirs imaginaires, par Emile Henriot. On se croirait dans un magasin d'antiquaire, un décor de bric à brac riche. On est à Aix et le soleil de la Provence illumine, joue dans les eaux des fontaines qui chantent. De temps en temps une jeune fille passe et donne à rêver. Un petit soulier fait tous les frais d'un grand chapitre. Le diable apparaît seulement pour permettre un léger frisson à fleur de peau. Il y a des vers, beaucoup de vers, placés en miroir réfléchissant les gestes et les visages en plus chatoyant. Excellente façon de faire lire un recueil de poésie que cette supercherie de passer ainsi d'une prose légère à une prose rythmée. Roman d'artiste amoureux de jolis bibelots. On ne se marie pas à la fin, au moins avec le même.

Les aventures amoureuses d'Eustache Leroussin, par Daniel Barrias. Quelqu'un qui a lu et bien lu Rabelais. Il lui en reste l'accent, une tournure de phrase un peu archaïque et une expression de ripailles libertines. Leroussin est celui qui juponne dès sa naissance. Il fait la guerre pour l'amour. Ça ne lui réussit pas, et il est très souvent déçu jusqu'au jour où il se raconte, se grise de ses souvenirs amoureux comme l'impuissant se penchant sur des cartes transparentes. Détails très amusants et d'une gauloiserie assez marquée, mais pas de faisandage malsain.

Les gens de mer, par Emmanuel Bourcier. Une étude

sérieuse, et certainement faite d'après nature, d'un pauvre village du bord de la mer où le syndic règne en maître volant honnêtement ses inscrits, s'attribuant des pensions, des retraites tout en croyant ne faire que le mal permis. Tout se découvre et la petite fille ingénue, qu'on ne voulait pas marier, par peur du gendre curieux, trouve le bonheur dans la propre déchéance du papa sévère mais injuste. Des scènes très sobres et très vivantes de l'existence de pêcheurs bretons.

L'avatar d'Yvan Orel, par Omer Chevalier. Roman d'aventure d'outre-tombe. Yvan Orel se tue pour aller renaître dans un monde nouveau qui ne semble pas différer sensiblement du nôtre. Il y a là-dedans les mêmes préoccupations religieuses, politiques et sociales. Heureusement que dans ce monde de Vénus il y a naturellement de l'amour, un amour fidèle, très attachant, et on comprend qu'Yvan Orel n'en revienne pas.

Le mercredi des cendres, par Léon Chancerel. Un blessé qui ne doit pas guérir et qui s'efforce de vivre philosophiquement les derniers jours de sa vie. Un type assez original : Dominique Bartéliaud, le noceur désabusé luttant contre une vieille maîtresse ridicule et finissant glorieusement dans un suicide guerrier où il s'offre en victime expiatoire. C'est, en somme, le roman de fin de fête et de fêtard, le mercredi des cendres des jeunes libertins et des jeunes croyants qui meurent pour une glorieuse renaissance de l'avenir : souhaitons que le carême ne dure pas trop longtemps !

Armée d'Orient, par Henri Semnos. Le roman de l'expédition des Dardanelles, de néfaste mémoire. Je ne sais pas si c'est vraiment un roman, mais il y a de belles et cruelles pages sur la fin de ces monstres bardés de fer qu'on appelle des navires, et cela vaut bien une intrigue banale. En somme, un roman avec surtout le grand amour de la vérité toute nue.

Ce que craignait Victor Fournette, par Pierre Valdagne. Des observations très intéressantes sur les milieux de petits bourgeois et de petits employés. Ils sont tous très égoïstes, très méticuleux et ils ont une conduite, ils ont des principes, des préjugés. Ils ne se mêleront pas à certain courant, ils sont trop rangés des voitures, mais voici la guerre et le torrent les emporte. Tout ce que craignait Victor Fournette, il ne le craindra plus et il en vaudra quatre pour la bonté, le dévouement et la bravoure.

Le masque qui tombe, par Norbert Sevestre. C'est la

sombre histoire du meurtre d'un Français par des Allemands masqués. Chose étrange, cette affaire, l'affaire Cadiou qu'on vient de juger, n'a pas fait tomber le masque, au contraire, et le mort, pas plus que le vif, se sont vengés ou réhabilités.

La Noël de nos enfants, par Francis Jammes. Un charmant poème dialogué où l'on sent la pureté de l'air que respire son auteur, toutes ces fraîches haleines d'enfant qui auraient des ailes et l'éventeraient en priant autour de lui. De jolis bois gravés par A. Roubille. Heureux homme, heureux époux et bienheureux père.

RACHILDE.

THÉÂTRE

Théâtre de l'Œuvre : *Rosmersholm*, pièce en 4 actes, d'Henrik Ibsen (10 novembre). — Comédie-Française : *L'Hérodienne*, comédie héroïque, en 3 actes, en vers, de M. Albert du Bois (13 novembre). — Xerxès et l'électricité.

Deux bonnes nouvelles dans les affaires de théâtre. Cela n'arrive pas souvent. Le théâtre d'aujourd'hui est si plat, si faux, si bêtement grave, inventé de toutes pièces, situations et expression, quand il devrait être la représentation de la vie même ! Cela arrive pourtant quelquefois. Cela arrive aujourd'hui. La première, c'est la réouverture accomplie du Théâtre de l'Œuvre. La seconde, c'est la réouverture prochaine du Théâtre du Vieux Colombier. L'un et l'autre ont pour directeurs des hommes qui sont, en même temps que de merveilleux acteurs des artistes et des lettrés. Quand tous nos Théâtres, — j'en excepte le théâtre Antoine, avec le grand comédien qu'est M. Gémier, — sont aux mains de directeurs uniquement soucieux de gagner de l'argent, cela vaut d'être signalé. On voit même des directeurs écrire insolemment, de façon publique, à des auteurs dramatiques qui méritent la plus grande estime. Je n'ai jamais écrit de pièces de théâtre et je n'en écrirai jamais. C'est fort heureux pour moi : je serais sans courage pour les porter à de pareilles gens.

Je n'entreprendrai pas d'écrire un historique du Théâtre de l'Œuvre. Je ne sais si un ouvrage a été écrit et publié sur ce sujet, comme il a été fait pour le Théâtre Libre. Je ne le crois pas. Ce serait un document utile et d'un grand intérêt. Le Théâtre de l'Œuvre et son directeur, M. Lugné-Poe, occupent une place considérable dans le théâtre de ces trente dernières années. Le

Théâtre Libre a remis un peu de vérité et de simplicité sur notre scène, toutefois avec des œuvres d'une inspiration souvent un peu vulgaire. Le Théâtre de l'Œuvre a fait peut-être mieux en donnant une scène à des œuvres d'idéologie, d'art neuf, de grande fantaisie, de véritable poésie. Il garde à jamais ce grand mérite d'avoir été à un certain moment, littérairement, par le contraste avec tout ce qu'on jouait alors, — et qu'on joue encore aujourd'hui ! —un théâtre révolutionnaire. Je me rappelle les premières représentations du Théâtre de l'Œuvre, dans la salle des Bouffes du Nord, avec les œuvres d'Ibsen : *Rosmersholm*, *Un Ennemi du Peuple*, *Solness le Constructeur*... Les romantiques s'exaltaient à la soirée d'*Hernani* pour des nouveautés qui se résumaient en des extravagances de langage aussi puériles que désordonnées et d'absurdes inventions dramatiques. C'était pour des idées, pour une philosophie hardie et libre, pour un art élevé et fort, que nous nous passionnions dans ces soirées que je rappelle. Nous savions que l'art est le domaine d'une élite, et nous ne parlions pas d'art pour le peuple. Il paraît qu'on trouve aujourd'hui de la nouveauté et de la hardiesse dans les bavardages prétentieux de Mme Lara et dans les spectacles de petits théâtres dits d'avant-garde, qui se contentent de mettre à la scène des œuvres de simple érudition dramatique ou des fantaisies plutôt guignolesques, — sans vouloir rien ôter à tout le mérite du vrai Guignol. L'esprit de hardiesse et de nouveauté, dans ce domaine, a décidément bien dégénéré.

Le Théâtre de l'Œuvre recommence donc. Il prend toutefois un nouveau caractère, celui d'un théâtre privé, fonctionnant avec ses seules ressources. Pour assister aux représentations, il suffit d'être membre de la *Maison de l'Œuvre*. Les conditions sont fournies à l'administration du théâtre, 22, rue Turgot, à Paris, et dans le *Bulletin* qu'il publie chaque mois. Pour ouvrir sa nouvelle période, le Théâtre de l'Œuvre donnera une série de reprises de quelques pièces d'Ibsen : *Rosmersholm*, *Hedda Gabler*, *Maison de Poupée*, *Le petit Eyolf*, *Jean-Gabriel Borkmann*, *Solness le Constructeur*. Chacune de ces pièces sera donnée, en soirée, par série de trois représentations. **Rosmersholm** a été ainsi donné récemment de façon très intéressante, avec une excellente interprétation, dans la salle que M. Lugné-Poe a choisie pour jouer ses spectacles, rue de Clichy. Le Théâtre de l'Œuvre

jouera ensuite une pièce d'un auteur suédois, M. Tor Hedberg, puis une œuvre d'un jeune écrivain français, M. Jean Sarment, intitulée *La Couronne de Carton.* Car, j'ai oublié de le dire, le Théâtre de l'Œuvre n'a pas seulement le grand mérite, dans son passé, de nous avoir fait connaître de grandes œuvres d'écrivains étrangers : Ibsen, Bjœrnson, Hauptmann, Maeterlinck, Gorki, Wilde, Verhaeren, Strindberg, Bang, Iglesias, Synge, Birinsky, etc. Il a aussi donné des œuvres d'écrivains français, MM. Henry Bataille, Maurice Beaubourg, Edouard Dujardin, Louis Dumur, Maurice de Faramond, André Gide, Francis Jammes, Paul Claudel, Edmond Sée, Gabriel Soulages, Mme Rachilde, etc. Son programme demeure le même aujourd'hui. Les œuvres d'auteurs français y voisineront avec des œuvres d'auteurs étrangers. Le Théâtre du Vieux Colombier aura, de son côté, je crois, à peu près le même programme. Nous pourrons ainsi voir représenter des pièces que les directeurs de nos grands théâtres, qui savent, pour la plupart, à peine lire, seraient fort embarrassés d'apprécier.

La Comédie-Française a joué une œuvre fort intéressante de M. Albert du Bois : **L'Hérodienne**, comédie héroïque, dit le titre, en réalité une tragédie. L'Hérodienne, c'est Bérénice, dont la douceur, la piété, la générosité, l'amour de la paix doivent céder devant l'épaisse brutalité et les instincts guerriers des Romains. Cette pièce, d'une très belle inspiration, est d'une valeur bien supérieure aux pièces d'un genre analogue qu'on joue de temps en temps à la Comédie-Française, plates versifications dans lesquelles la vie manque autant que la poésie. M. Albert du Bois y montre également un grand sens de l'action dramatique. Les décors, les costumes sont fort beaux. Les rôles sont tenus par les personnages de la Maison. Mme Bartet joue Bérénice avec le talent qu'on lui connaît. M. Albert Lambert, dans Titus, commence à ressembler beaucoup à feu son père. Mlle Madeleine Roch, dans un couplet de vingt vers, rugit pire que la louve romaine elle-même. Quant à M. de Max, qui joue Juvénal, et qui est, dans ce rôle, plus comique que satirique, il est ce qu'il a été, ce qu'il est et ce qu'il sera toujours : admirablement ridicule.

M. de Max n'est d'ailleurs pas un acteur ordinaire. Il sait se mettre en lumière. Il y a quelques mois, on a joué à la Comédie-Française une adaptation des *Perses*. M. de Max jouait le rôle de

Xerxès. Il s'est dit probablement qu'un tel personnage devait avoir, de son temps, tout le confortable voulu. Il a donc veillé à ce que rien ne lui manquât. A un acte, Xerxès, en plein jour, arrive en scène dans une chaise à porteurs. Que cette chaise à porteurs fût ruisselante d'or, rien à dire. On est Xerxès, n'est-ce pas ? Mais il y avait mieux. M. de Max avait absolument exigé, dans cette chaise à porteurs, une ampoule électrique. Représentations, observations, résistance, rien n'y fit. Il fallut céder et lui installer son ampoule. M. de Max entrait ainsi en scène, en plein jour, dans sa chaise à porteurs, éclairé à l'électricité, et dans une attitude soignée, il n'est pas besoin de le dire, toute sa personne bien mise en valeur. Et vous voudriez refuser du génie à cet homme ? Accordez-lui au moins celui de l'éclairage.

MAURICE BOISSARD.

HISTOIRE

W. Warde Fowler : *La Vie Sociale à Rome au temps de Cicéron*, traduit par A. Biaudet, Payot et Cie. — Charles Diehl : *Byzance. Grandeur et Décadence*, Flammarion. — Communication à M. Edouard Dujardin sur un texte de Tacite.

Il faut remercier M. A. Biaudet d'avoir traduit le curieux et excellent ouvrage de M. Warde Fowler : **La Vie Sociale à Rome au temps de Cicéron**. Comme l'indique le titre, cette étude d'Histoire romaine, où l'on ne cherchera pas un récit d'événements, est conçue du point de vue social. On y trouve des chapitres assez neufs sur la population servile, sur la population de condition inférieure, sur les divertissements populaires, les gens d'affaires et leurs opérations, l'éducation des hautes classes, l'aristocratie gouvernementale, etc.

Cicéron est une telle mine de renseignements sur la vie de son temps que l'on conçoit l'intérêt qui s'attache à cette époque, grâce à lui si bien connue (autant qu'on peut connaître les temps anciens). Il faut ajouter que la société romaine, durant cette période agitée qui vit la Conspiration de Catilina, est des plus vivantes et des plus pittoresques. Pour l'observateur des civilisations le moment est fort bon, justement parce qu'il fut assez mauvais pour Rome. Toutes les caractéristiques ressortent. Rome, à la veille de l'Empire, a un dernier et énorme sursaut de vie politique et publique. C'est, nous le répétons, un moment très

particulier, et le choix qu'en a fait M. Warde Fowler est des plus judicieux.

Il faut bien dire, d'ailleurs, que la civilisation romaine n'est complète que sous l'Empire. C'est sous l'Empire qu'on l'a communément décrite. Guillelmo Ferrero, le plus récent historien de Rome, nous donnera, j'espère, la fin de son œuvre si neuve, qui comprendra l'époque impériale. En France, sur la riche civilisation inaugurée par Auguste, nous ne manquons pas d'œuvres. Mais, à moins que ma mémoire ne défaille sur ce point, je ne vois guère, comme ouvrage d'ensemble acccessible, de langue française, que le livre de Dezobry : « Rome au siècle d'Auguste », livre démodé, quoique plein encore de ressources. De ressources de détail. Il y a beaucoup de « matériel » là-dedans. Dezobry, ce libraire érudit et prudhommesque, a immensément compilé ; et pour le détail, comme je dis, pour l'abondance du détail, Friedlænder ne le vaut certes pas, bien que l'œuvre de celui-ci soit autrement scientifique. Mais Dezobry, je le répète, a pour lui la minutie curieuse ; et professeurs, gens de lettres, gens du monde, qui n'ont pas le temps de compulser l'énorme, admirable et délicieux Dictionnaire de Daremberg et Saglio, ou « La Vie privée des Romains », de Marquardt, se « tuyauteront » toujours dans Dezobry.

Malheureusement, quelle idée eut ce patient Dezobry de rédiger cela sous forme de Lettres ! Il n'était pas encore très loin du temps où Demoustier rédigeait une Mythologie sous forme de « Lettres à Emilie » ; mais l'idée semble lui en être venue de Mazois qui a composé son « Palais de Scaurus » en façon de Lettre écrite par un jeune Germain à « mon cher Sacrovir ». Le Gaulois de Dezobry écrit, de même, à « mon cher Induciomare », ou bien, à « mon cher Camulogène » (!) Et naturellement, sous la plume du jeune béjaune des Gaules, les déclamations sur la corruption des mœurs romaines ne manquent pas. C'est là tout le point de vue d'ensemble du bon Dezobry. Cette thèse trop classique est bien insuffisante. Que les hitoriens romains, — Polybe excepté, — n'aient vu que cela, n'aient pas vu grand'chose dans le développement de leur civilisation, — ils étaient trop rapprochés pour bien juger, ils avaient l'esprit bourré de maximes apprises dans les écoles de déclamation, et cela peut s'expliquer de leur part ; cela, même, répondait à un état d'esprit qui, chez

un écrivain de talent comme Tacite, ressort avec la valeur d'un véritable document de psychologie politique. Mais Dezobry, lui, en garde la vue à peu près bouchée. Friedlænder, ai-je dit, a un esprit autrement scientifique ; non que l'auteur de « Civilisation et Mœurs romaines » soit très tendre pour ces mœurs, qu'il juge avec sa sévérité systématique et convenue d'Allemand imbu du point de vue du Germanisme régénérateur. Dezobry pense en classique français attardé, Friedlænder en pangermaniste avant la lettre ; mais ce dernier, encore un coup, il faut l'avouer, est par ailleurs autrement pourvu de critique. Sa méthode est comparative ; la civilisation romaine est à sa place dans l'évolution ; par exemple, s'il nous parle des grandes fortunes de Rome impériale, ce n'est point pour s'élever contre le « luxe effréné », etc ; mais, ce qui renseigne mieux, il nous montre et il met en regard les grandes fortunes des temps postérieurs, celles de la Renaissance, celles de nos jours aussi ; et cela aide singulièrement à nous faire voir ce que c'était au juste qu'une grande fortune romaine.

En France, d'ailleurs, Dezobry est, depuis longtemps, bien dépassé, sauf, disais-je, qu'il ne me souvient pas qu'on ait renouvelé sa tentative, — demeurée très intéressante, — d'un ensemble. Le système des monographies a fragmenté la matière,comme partout en Histoire. Citons en passant, les noms des Bouché-Leclercq, des Cagnat, des Cumont, des Graillot, des Gaston Boissier, etc. (je cite de mémoire).

En France ; en Angleterre aussi ; M. Warde Fowler, l'auteur de ce volume sur l'époque de Cicéron (le pendant anglais du « Cicéron et ses amis » de Gaston Boissier), s'est surtout spécialisé dans l'étude de la Religion romaine et dans la philologie virgilienne, et il est un des représentants les plus autorisés, en Angleterre, des travaux sur l'Antiquité romaine. Rien de plus substantiel, de mieux éclairé que ces tableaux de la vie sociale à Rome. Pour nous aider à comprendre, par exemple, ce qu'était la vieille aristocratie sénatoriale, il la compare aux vieilles familles titrées d'Angleterre, « fondées à réclamer, comme par droit de naissance, les hautes charges de l'Etat ». A l'époque choisie par M. Warde Fowler, cette aristocratie touchait à sa fin, et une dernière fois, elle apparut dans la totalité et le plein relief de ses caractères sous le jour violent du drame social que

fut la Conjuration de Catilina. Il y eut aussi, puissamment éclairés pour les mêmes raisons, les hommes nouveaux dont Cicéron fut le type achevé. Répétons-le, la période d'Histoire romaine ici choisie est particulièrement favorable à des études de l'ordre de celle-ci. Sous Auguste, comme au temps de Cicéron, et jusqu'à la veille de l'incendie de Néron, on vit, sans doute, de certain endroit du Capitole, cette « haute maison ouvrière » du Celius, qui cachait la perspective, et qui, sans doute, après Néron, ne la cacha plus (j'aime beaucoup l'idée des cités ouvrières romaines (1) de M. Warde Fowler, de ces hautes maisons antiques grouillantes, comme le sont encore celles de Naples). Mais, il y eut des choses, probablement, qu'on ne vit plus, ou qu'on vit moins. Et, par exemple, un chapitre comme celui sur « les gens d'affaires et leurs opérations » se serait écrit moins facilement s'il se fût agi d'une époque postérieure à celle de l'orateur des « Verrines ». Remarquons que Deloume, non plus, dans son curieux ouvrage sur « Les manieurs d'argent à Rome », ne va guère plus loin non plus que l'époque de Cicéron. C'est que, sous l'Empire, l'administration de l'Etat tendant à devenir toujours plus directe, la situation des Publicains, énorme encore aux derniers temps de la République, diminua sensiblement, bien qu'elle n'ait pas diminué, je crois, autant qu'on l'a dit, du moins pendant le 1er siècle.

J'ai déjà cité les chapitres sur l'Education des hautes classes et sur la Population servile. Ajoutons celui sur la Religion, sujet particulièrement familier à l'auteur ; et mentionnons, pour finir, la série de chapitres dans la note pittoresque : le mariage et la matrone romaine (beaucoup plus amusante, avec une Clodia, au temps de Catilina, que la traditionnelle fileuse de laine) ; l'habitation du riche à la ville et à la campagne, la journée de l'homme à son aise, etc. Une nombreuse bibliographie accompagne chaque division de l'ouvrage.

Nul mieux que M. Charles Diehl n'était préparé, par ses travaux, à écrire un ouvrage d'ensemble sur **Byzance**, un résumé, non pas de son histoire, de sa chronique, mais des conditions, des caractères de cette civilisation.

Dans ces conditions, ces caractères divers, il arrive qu'on discerne, à côté de principes de force, des principes de faiblesse. Ce départ entre le bien et le mal a fourni l'économie même de l'ou-

(1) Insulæ.

vrage, où l'analyse, disons plutôt la synthèse, — car il s'agit avant tout, ici, d'un exposé synthétique, — dégage successivement les éléments de puissance et les éléments de ruine.

Longtemps, on le sait, avant que les véritables études byzantines, par la recherche et l'examen des documents originaux des pays d'Orient, eussent été fondées, c'est aux éléments de faiblesse seuls qu'on prenait garde. L'on concevait l'histoire byzantine comme une décadence, comme la décadence en soi. J'ai eu l'occasion jadis, à cette même place, de jeter un coup d'œil sur les causes de cette manière de voir. Je les rappellerai en très peu de mots. Bien qu'il ait subi la fascination de « la Ville gardée de Dieu », le moyen âge occidental n'a rien compris à Byzance. A la Renaissance, l'arrivée des savants grecs inaugura l'humanisme, sans que la civilisation byzantine, toute défigurée par les préjugés occidentaux, en ait bénéficié d'une meilleure connaissance. Vint l'âge classique avec son point de vue purement oratoire de décadence, point de vue qui, pour ainsi dire, a duré jusqu'à nos jours. M. Diehl en montre l'arbitraire dans sa série de chapitres sur le « bien » de la civilisation dont il s'agit, tableau clair d'où ressort le véritable caractère de Byzance, puissante, et très puissante, monarchie orientale, et non point continuation de Rome, en dépit de la fameuse formule « κόσμος, *orbis* » pieusement conservée par la chancellerie byzantine.

Quant au tableau des « Eléments de faiblesse », qui, ai-je dit, vient ensuite, M. Diehl le montre, ce tableau lui-même, sous un bon jour, qui n'est pas l'artificiel éclairage oratoire. Qu'est-ce qu'auraient à faire avec le cliché de décadence des causes de dissolution comme le péril féodal, ou le péril religieux (noté par Montesquieu, remarquons-le en passant), ou même l'impérialisme byzantin ?

Vient, il est vrai, le chapitre des mœurs, qui est un chapitre essentiel, ou même le chapitre par excellence de l'histoire des vieilles civilisations. Vieille, et très vieille, ou même (à certains moments) trop vieille civilisation, Byzance a clairement démontré, pour sa part, l'importance de ce chapitre. A la richesse de la culture, à la distinction des intelligences répondit mal l'insuffisance ou même la bassesse des caractères. Toutefois ce serait une entreprise très impondérable d'établir la part de cela dans le triomphe de Mahomet II. Elle est possible cependant. Mais, bien qu'ami de

cœur des prophètes, je goûte, avec Baudelaire, la richesse des civilisations millénaires. Les pages où M. Diehl nous parle de celle de Byzance ne m'ont pas moins intéressé que les autres. Elles m'ont même, en quelque manière, plus intéressé, peut-être parce qu'elles ont quelque chance secrète d'être les plus vivantes.

Le livre de M. Diehl manquait. Il est désormais fait, et bien fait.

Communication à M. Edouard Dujardin sur un texte de Tacite. — Je dois à l'érudition de M. Edouard Dujardin la connaissance d'une critique du célèbre texte de Tacite sur les Chrétiens : « Ergo, abolendo rumori, Nero subdidit reos... quos, per flagitia invisos, vulgus Christianos appellabat. Auctor nominis ejus Christus, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus erat. » Tacite, *Ann.*, XV, 44. La forme *imperitante*, pour *imperante* (1), serait, dit-on, insolite, et cela fortifierait l'opinion de ceux pour qui ce passage n'est qu'une interpolation. Cependant l'on trouve *imperitare* chez Plaute, Horace, Salluste. Et Tacite lui-même en offre des exemples ailleurs que dans le texte en question. Ainsi : « Nam Lepida blandimentis ac largitionibus juvenilem animum devinciebat, truci contra ac minaci Agrippina, quæ filio dare imperium, tolerare *imperitantem* nequibat. » *Ann.*, XII, 64. Il serait bien douteux que, pour en faire mieux accroire, les interpolateurs eussent mis ici cet *imperitantem*. Le texte est celui d'Emile Jacob, qui signale toutes les expressions inusitées, et qui ne dit rien de celle-ci.

Et à propos de l'auteur des *Annales*, il me revient en mémoire l'anecdote suivante :

Hugo louait, en présence de Victor Cousin, le talent de Tacite.

— Mais, mon pauvre Hugo, dit alors Cousin, Tacite ne savait pas le latin !

— Cela me console, repartit Hugo, de ne pas savoir le français.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

V. Delbos : *La Philosophie française*, Plon-Nourrit, 1919. — Abbé Jules Michelet : *La Renaissance de la Philosophie Chrétienne* (*La vie Catholique dans la France contemporaine*), Bloud et Gay, 1918. — D. Parodi : *La Philosophie contemporaine en France*, Alcan, 1919.

L'heure est à la révision des comptes, des valeurs, des idées.

(1) « Imperante », d'ailleurs, ne me semble pas dans l'esprit du temps.

En philosophie plus qu'ailleurs de telles récapitulations sont de saison. Une des premières à signaler s'offre à nous dans le livre posthume de V. Delbos : **La Philosophie française**, résumé des leçons de l'auteur professées à la Sorbonne au cours des années 1915-1916. Ce livre, qui débute par un exposé des caractères généraux de cette philosophie, telle qu'elle s'est révélée soit dans ses doctrines, soit dans ses méthodes, indépendamment de l'influence anglaise ou allemande, conduit l'enquête jusqu'aux environs de l'année 1890. — C'est précisément à partir de cette dernière date que s'institue le double inventaire récemment paru sous le signe des deux firmes émules de l'Eglise et de l'Université. Du côté catholique, c'est le rapport de M. l'abbé Michelet, professeur aux facultés catholiques de Toulouse, sur la **Renaissance de la Philosophie Chrétienne**, rapport inséré dans le compte rendu de la *Vie Catholique dans la France contemporaine* publiée par le « Comité catholique de Propagande française à l'étranger » ; du côté universitaire, c'est le savant et important ouvrage de M. D. Parodi : **La Philosophie contemporaine en France ; Essai de classification des doctrines.** — Le rapport de M. l'abbé Michelet relate à grands traits la renaissance de la philosophie catholique en France sous l'inspiration de l'Encyclique *Æterni Patris* donnée par le pape Léon XIII peu après son élévation au Saint-Siège, le 4 août 1879. Cette histoire se résume dans la consolidation et bientôt la prédominance presque exclusive de la dogmatique thomiste dans l'enseignement catholique. Sur ce fond un peu uniforme, un seul incident paraît se détacher. C'est la dissidence accusée par les adeptes de la Philosophie de *l'Action*, de M. Maurice Blondel, qui renouvelle dans l'Eglise le séculaire débat entre les doctrines d'immanence et celle de la transcendance, entre l'appel à l'intuition et l'appel à la dialectique.

Le livre de M. Parodi nous présente un tableau infiniment plus ample et plus riche de l'activité philosophique contemporaine. Activité multilatérale et polymorphe, s'il en fut ; en raison de l'absence d'une doctrine d'Etat dans l'Université et à la faveur d'une anomie intellectuelle que personne ne songe à regretter, et M. Parodi moins que quiconque ; anomie qui n'exclut, au demeurant, selon M. Parodi, ni l'orientation naturelle des esprits vers quelques problèmes dominants, ni la communauté de « l'esprit

philosophique introduit dans les disciplines les plus diverses, mis au service des idées les plus opposées ».

De multiples raisons assurent au livre de M. Parodi un accueil empressé de la part du public philosophique. L'une d'elles sera la surprise et le plaisir de rencontrer un livre qui parle avec faveur et même avec ferveur de la philosophie et des philosophes, bonne fortune à laquelle ceux-ci ne sont plus habitués.

Depuis pas mal de temps en effet, les philosophes, surtout les philosophes universitaires, n'ont pas eu beaucoup à se louer des termes dans lesquels les historiens et les critiques ont parlé de leur corporation. Sans remonter jusqu'aux diatribes de Schopenhauer, on se rappelle que le livre de Taine, *Les Philosophes Classiques en France*, n'avait pas été un modèle d'aménité ni surtout de déférence à l'égard des maîtres du spiritualisme officiel. Il y a peu d'années, le jeune, sémillant et impertinent critique florentin Giovanni Papini a chanté sur le ton héroï-comique « le crépuscule des philosophes » et épuisé sur eux les flèches les plus acérées de son carquois. Enfin tout récemment, M. Benda, philosophe hors des cadres, a dit aux philosophes en possession de chaire quelques vérités désobligeantes, les traitant de philistins, ou peu s'en faut. — Avec M. Parodi qui est orfèvre, il est vrai, je veux dire qui est du bâtiment, la corporation prend sa revanche et comment! — D'abord M. Parodi prend au sérieux la philosophie et les philosophes. Chose rare aujourd'hui, si l'on en croit M. Louis Dimier (1), qui n'est pas tendre non plus pour la corporation. — Donc, M. Parodi prend au sérieux les philosophes, ce qui est bien le moins qu'on doive à des gens qui, encore que voyant de haut les choses humaines, ne sont pourtant pas insensibles à la considération. Il leur reconnaît même une importance dans l'Etat et une influence sociale que leur accordait un Platon, mais que leur refusait dédaigneusement un Bayle. Enfin M. Parodi les cite individuellement avec générosité et généralement avec éloge. C'est plus qu'il n'en faut pour se concilier leur gratitude et valoir au livre de M. Parodi, — indépendamment de ses autres mérites, — une bonne presse.

Ces mérites sont grands. Belle ordonnance du livre, simplicité de lignes, largeur et vigueur de synthèse, voilà pour l'aspect général. Dans le détail, on appréciera la documentation sûre, les

(1) Louis Dimier : *Descartes*, p. 4.

raccourcis substantiels, les commentaires ingénieux, les rapprochements justes et inattendus (par exemple entre M. Bergson et M. Pierre Janet sur le terrain psychologique; entre le même M. Bergson et Durkheim, sur le même terrain). — Quant aux défauts ou imperfections du livre, ils sont de ceux qu'il est quasiment impossible d'éviter dans une entreprise de ce genre : une simplification parfois excessive des doctrines ; l'arbitraire de certaines classifications (par exemple, M. Fouillée, inscrit sous la rubrique de la « tendance positive »); quelques penseurs comme M. Jules de Gaultier, indépendants du bergsonisme, voire adversaires de cette philosophie, transformés en bergsoniens malgré eux ; « la diffusion de la philosophie nietzschéenne » rattachée au courant bergsonien, en dépit de la différence des deux inspirations. Mais tout cela ne tire pas à conséquence et ne compromet pas la belle économie de l'ensemble. — Un plus sérieux reproche à M. Parodi, c'est le caractère à la fois incomplet et trop complet de sa galerie de philosophes. Trop complet en ce qui concerne le clan professoral dont les représentants s'alignent en cohortes serrées, comparables aux dénombrements homériques ; incomplet ou du moins insuffisamment complet en ce qui concerne les penseurs extra-universitaires. Non que l'auteur ne fasse bonne et juste mesure à certains d'entre eux, MM. Benda, Jules de Gaultier, par exemple ; mais l'on s'étonne de quelques oublis. C'est ainsi que la partie philosophique de l'œuvre d'un Remy de Gourmont, constituée par des contributions de tout premier ordre à la psychologie et à l'histoire des idées [études sur la dissociation des idées, au cours d'un livre qui mériterait la qualification de classique : *la Culture des Idées* ; une exégèse, unique pour la pénétration et l'originalité, de la casuistique jésuite, parue sous le titre suggestif du *Chemin de Velours ;* la découverte d'une loi de physio-psychologie grosse de conséquences : la loi de constance intellectuelle (1)], tout cela ne vaut pas à ce grand esprit, l'un des plus hauts représentants de l'Intelligence française auprès de la culture mondiale, l'ombre d'une mention dans le palmarès de M. Parodi. De même M. Gustave Le Bon, autre grand propagateur de l'influence française non seulement par la « Bibliothèque de Philosophie scientifique » qu'il dirige, mais aussi par l'action considérable de son œuvre personnelle. — M. G. Le Bon,

(1) Remy de Gourmont : *Promenades philosophiques*, deuxième série.

s'il obtient un maigre accessit en tant qu'adepte de la philosophie des races, est complètement passé sous silence comme psychologue de l'*Education* ou comme théoricien de la matière et de l'énergie ; cependant que telle ou telle œuvre de petit, voire de grand pontife universitaire, n'ayant d'autre titre à l'attention qu'une inoubliable pauvreté de pensée ou une rebutante aridité dialectique, reçoivent une place proportionnée à leur puissance somnifère.

On dira peut-être qu'un Remy de Gourmont était un essayiste, un amateur de philosophie plutôt qu'un philosophe (et ce serait donc aussi le cas pour le Dr G. Le Bon ?) — Mais quoi ! Amateur, cela n'est pas méprisable. Après tout, Fabre, en entomologie, ne fut-il pas un amateur de génie ? Et aussi Descartes, et Pascal, et Fermat, en physique. Il y a des amateurs qui valent des maîtres ou mieux qui sont des maîtres.

Au point de vue doctrinal, M. Parodi se rangerait parmi les épigones de ceux que Taine houspillait dans son pamphlet antispiritualiste. C'est dans une formule spiritualiste — d'ailleurs d'une belle vigueur synthétique — que M. Parodi exprime sa conception de la philosophie comme « une analyse de l'activité spirituelle à l'œuvre, dans tous ses produits et sur tous ses domaines » (p. 463). — Sa doctrine est un rationalisme idéaliste qui met le problème de la liberté et donc le problème moral au centre de la spéculation. — Le problème de la liberté ! Allons-nous, une fois de plus, brandir le trousseau des vieilles clefs si souvent et vainement essayées sur la « serrure rouillée de la métaphysique » ? Une fois de plus allons-nous tendre entre les termes antinomiques : liberté-déterminisme, science-morale, durée-espace, intuition-intellection, l'arachnéenne trame des dialectiques, fût-ce celle d'O. Hamelin ? — Le problème moral ! Le voilà bien, le signe des temps ! La voilà bien, l'estampille, le label ou marque syndicale de notre moderne production philosophique ! Je veux dire : « la prépondérance de la morale en philosophie » (1) ; l'invasion, — qui eût paru scandaleuse à l'antiquité et à la Renaissance — de la morale dans la philosophie de la nature et dans celle de la connaissance ; c'est ce moralisme idéologique dénoncé par Taine comme une disposition antispéculative ; par M. J. de

(1) Cf. Benda : *Les Sentiments de Critias*, p. 165.

Gaultier (1) comme un symptôme de régression philosophique; par MM. Schinz et Benda comme un plébéianisme de la pensée.

Qui l'emportera, des fauteurs ou des contempteurs du moralisme ? — Des causes sociales fort bien déduites par M. Benda (démocratie, souci politique, souci pédagogique, souci économique, familial, etc.) semblent promettre à la philosophie « moraliste » une longue et profitable carrière. Toutefois on peut se demander si, à côté de cette philosophie pédagogisée, de cette philosophie en possession d'autorité et d'influence, il n'y aurait point place pour une philosophie dominée par le seul souci intellectuel, réservée à quelques méditateurs solitaires, qui aborderait d'autres problèmes que ceux cités plus haut, qui reviendrait à la philosophie de la nature, à la philosophie de l'esprit, comme on disait au XVIIIe siècle, et qui aborderait ces problèmes sous une autre optique que celle du moraliste.

Cela n'est peut-être pas impossible. En tout cas, cela serait bien dans la tradition française. (Un Descartes était fort peu moraliste et surtout physicien ; un Bayle, un Montesquieu, un Saint-Évremond, un Condillac, un Stendhal sont des références qui comptent) ; et cela n'entraînerait, en tout état de cause, nulle menace pour la prospérité et le prestige de la philosophie dominante, non plus que pour la conservation et le bon ordre des sociétés.

MEMENTO. — Une longue série d'ouvrages atteste que nos historiens de la philosophie n'ont pas ralenti leur activité au cours de ces dernières années. En suivant l'ordre des périodes historiques, nous citerons d'abord une étude de M. Léon Robin sur *La signification et la place de la Physique dans la philosophie de Platon* (Alcan, 1919) qui détermine, à l'aide soit de textes platoniciens, soit de textes aristotéliques, la place très importante faite au mécanisme dans le système de Platon à côté des considérations finalistes : thème déjà indiqué dans le grand ouvrage du même auteur sur *la théorie platonicienne des Idées et des Nombres d'après Aristote*, mais développé et confirmé ici selon des méthodes de sûre érudition. — Vient ensuite une volumineuse et savante étude sur *l'évolution intellectuelle de saint Augustin*, par M. Prosper Alfaric ; ou plus précisément sur la première étape de cette évolution : *du Manichéisme au Néo-platonisme* ; cette première période devant être suivie de deux autres qui feront l'objet de deux autres volumes : *du Néo-platonisme au Catholicisme* et du *Catholicisme à*

(1) Dans *De Kant à Nietzsche*.

l'Augustinisme. La philosophie de saint Augustin n'est pas en effet d'une seule coulée et ce n'est pas un petit travail que de la reconstituer en fonction des influences qui s'entrecroisent dans les milieux si divers qu'a traversés cette intelligence inquiète, mobile et puissante ; milieux africains et italiens, manichéens, académiciens, néo-platoniciens : tout un monde ; toute une civilisation peu connue et étrange s'évoquant avec une vie intense qui confère à ce gros volume érudit un intérêt soutenu et en fait une lecture des plus curieuses (notamment sur les idées et les mœurs des manichéens). — Diverses raisons ont provoqué un renouveau des études sur le moyen âge; renouveau et faveur dont le petit livre de Gonzague Truc sur le *Retour à la Scolastique* se faisait naguère l'écho auprès du grand public. Il serait injuste de ne pas rappeler ici un ouvrage qui, antérieur à celui de M. G. Truc et d'ailleurs consacré à un sujet beaucoup plus limité, a insisté l'un des premiers sur l'importance philosophique du moyen âge et sur son rattachement non plus à la logique aristotélicienne, mais bien plutôt à la mystique alexandrine. C'est le livre de M. Ed. Krakowski sur *les Sources médiévales de la philosophie de Locke.* Le choix de l'œuvre de Locke, un des grands noms qui ouvrent l'ère moderne, est très heureux en ce qu'il pose dans toute sa netteté le problème de la persistance des doctrines médiévales dans la philosophie moderne. L'œuvre de Locke est suivie dans toutes ses parties, la théorie de la connaissance, la théologie, voire l'angélologie (!) et analysée de ce point de vue spécial au cours d'un travail dont on appréciera la probité et la sagace érudition. Nous ne sommes pas peu surpris de trouver dans l' « empiriste Locke » un continuateur, à certains égards, d'Origène, de saint Jean Damascène, de Roger Bacon, de saint Thomas, de Duns Scot et de Suarez.

Le *Descartes* de M. Louis Dimier renouvelle par une exégèse pleine d'agrément, de nouveauté et de surprises (je n'entends pas dire *pulchra, nova, falsa*) le problème du cartésianisme. M. Dimier pose la philosophie de Descartes en antithèse avec les philosophies d'inspiration protestante et germanique ; pour cela, il reprend le problème des rapports du cartésianisme et du péripatétisme ;esquisse une conciliation possible entre le mécanisme cartésien et le dynanisme aristotélique,à condition de ne voir dans le mécanisme, comme le font les savants, qu'une hypothèse de travail et non une solution métaphysique. Il oppose le réalisme cartésien à l'idéalisme abstrait et aux dialectiques de provenance plus ou moins hégélienne ; comme aussi l'intellectualisme cartésien aux philosophies plus ou moins germanisantes de l'intuition. — M. Dimier insiste sur Descartes physicien, philosophe de la nature et théologien beaucoup plus que Descartes logicien évidentiste et « libérateur de la pensée » (style de M. Homais). Quant à la morale de Descartes, elle n'est qu'un prolongement de sa physique et de sa philo-

sophie générale ; ce qui est assurément beaucoup plus scientifique que la religiosité protestante de l'Impératif catégorique.

A la philosophie de la Renaissance se rapporte le savant travail de M. J. Roger Charbonnel sur *l'Ethique de Giordano Bruno et le deuxième dialogue du Spaccio* (Champion, 1919). Le Spaccio ! C'est-à-dire l'*expulsion de la Bête triomphante !* Quelle est cette bête de l'Apocalypse ? — Selon les uns, dont est M. Louis Dimier, cette bête, — la bête noire de G. Bruno, — symboliserait exclusivement l'Eglise romaine. Selon les autres, dont est M. Charbonnel, il est inexact que Bruno aurait dirigé la tulmultueuse et truculente satire du *Spaccio* exclusivement contre Rome. Bruno aurait symbolisé dans la Bête bien d'autres objets de ses malédictions ou de ses rancunes ; le protestantisme entre autres, qui ne lui fut pas toujours tendre ni hospitalier au cours de sa vie nomade et aventureuse... Le livre de M. Charbonnel pose et résout toutes ces énigmes et nous trace en même temps un portrait des plus vivants du fougueux moine de la Renaissance.

GEORGES PALANTE.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Question Painlevé-Nivelle. — Une des périodes les plus critiques qu'ait traversées notre armée est devenue le thème de débats passionnés. La politique n'en est malheureusement pas étrangère. Il s'agit de la fameuse offensive du 16 avril 1917, dirigée par le général Nivelle, en liaison avec les armées anglaises, et à laquelle participèrent la VIe armée (général Mangin), la Ve (général Mazel), la Xe (général Duchêne), ces trois armées formant le Groupe des Armées de réserve, sous le commandement du général Micheler, puis la IVe armée (général Anthoine), en Champagne. Nous nous sommes abstenu de dire, en son temps, ce que nous pensions de cette entreprise, dont l'avortement éveilla les discussions les plus pénibles. Dans nos chroniques, écrites au cours de la guerre, nous n'y avons jamais fait allusion que d'une manière indirecte. Trop de points d'interrogation douloureux restaient en suspens devant nous. Ce que nous en savions nous laissait indigné ou en pleine stupeur. L'occasion se présente aujourd'hui de dire notre opinion. Nous la dirons avec netteté, en nous bornant aux questions essentielles. On verra que cette opinion ne s'accorde ni avec la thèse de M. Painlevé, ni avec celle de ses détracteurs. Il serait vraiment trop simple que toutes les fautes fussent du même côté.

§

Rappelons d'abord les quelques événements que le public put connaître, en dehors de la prose filtrée des communiqués officiels, au lendemain de l'offensive du 16 avril : le remplacement du général Mangin par le général Maistre à la tête de la VIe armée le 2 mai ; celui du général Nivelle par le général Pétain le 15 mai. Puis, le public connut, avec plus ou moins de détails, les mutineries qui éclatèrent dans nos corps de troupes en mai et juin. Enfin, le grand discours prononcé par M. Painlevé le 7 juillet à la Chambre qui clôt à la fois l'offensive contre le général Nivelle et l'offensive contre les Boches. Ce discours fut couvert d'applaudissements. Il annonçait l'agonie des « offensives prétendues à la Napoléon » et l'inauguration d'une guerre rationnelle, scientifique, etc. C'était la proclamation *urbi et orbi* de la politique de guerre qu'allait poursuivre le Gouvernement français. Les hommes que M. Painlevé eut le grand honneur et le mérite de choisir pour succéder au général Nivelle réussirent à faire oublier, momentanément, tout ce douloureux passé.

§

Le 5 janvier 1918, M. Wythe Williams, correspondant du *New-York Times*, publiait dans le *Collier's The National Weekly*, un article (1) qui ne tendait à rien moins qu'à instruire le procès du cabinet Ribot et en particulier celui de M. Painlevé, ministre de la Guerre dans ce cabinet. Cet article, fort habilement présenté, en dépit de quelques erreurs matérielles, avançait, en substance : 1° L'offensive du 16 avril a été paralysée et finalement arrêtée par l'intervention du Pouvoir civil ; 2° elle n'a été continuée que sur les protestations du gouvernement anglais ; 3° l'ingérence intempestive du Pouvoir civil, en pareille circonstance, a eu pour conséquence de prolonger la guerre. Cet article, interdit par la censure, fut cependant assez rapidement connu. Il circulait sous le manteau (2). De son côté, M. Mermeix, poursuivant ses études sur la crise du commandement, publiait, voici environ deux mois, son livre : *Nivelle et Painlevé*. Reproduisant en grande partie la thèse de M. Wythe Williams, M. Mermeix étendait ses investigations sur d'autres sujets, tels

(1) Cet article a été reproduit *in extenso* dans le tome V des *Fausses nouvelles de la Grande Guerre* du Dr Lucien Graux.

(2) Des extraits en parurent dans des journaux de province.

que les mutineries, l'action des syndicats, etc. Présenté sous une forme modérée, ce livre un peu court, insuffisamment nourri, reconstitue cependant avec une grande apparence d'exactitude l'atmosphère particulière au milieu de laquelle se déroulèrent de si tragiques événements. Le colonel de Civrieux, et, à sa suite, le lieutenant-colonel Rousset reprennent la thèse de M. Wytbe Williams. Mais ce n'est pas tout. On annonce la prochaine intervention du général Cordonnier, ami du général Nivelle, et une réponse de M. Wythe Williams à la prétendue réfutation de M. Painlevé.

§

Car M. Painlevé a publié, de son côté, un long plaidoyer *pro domo sua* en réponse aux attaques dont on lui faisait sentir la pointe depuis si longtemps. Ce plaidoyer est certes abondant, plein de faits, animé d'un grand souffle de sincérité. La loyauté de M. Painlevé reste au-dessus de tout soupçon. On n'en éprouve pas moins une surprise pénible à voir un ancien ministre de la guerre employer au service de sa propro justification des fragments de rapports, des bouts de lettres de ses subordonnés, dont il a constitué un dossier. Il les oppose les uns aux autres, alors que ses subordonnés restent silencieux ou, tout au moins, ne peuvent pas se défendre ouvertement. Dans ces conditions, n'eût-il pas été préférable de se taire ? D'autant que ce dossier formidable apporte lui-même un trop grand nombre d'exemples de cette intervention du Pouvoir civil, sous toutes ses formes, intervention qu'on a si justement blâmée et qui a eu une action dissolvante sur tous les organes du Commandement.

Ainsi ce sont les généraux en sous-ordre que l'on prend en aparté. Le 25 mars, M. de Freycinet fait passer à M. Painlevé une note d'un colonel d'état-major ; le 28, c'est M. Antonin Dubost, dont l'intervention pressante fait mander à Paris le général Micheler. Le 1er avril, on prend conseil auprès du général Pétain ; le 2, c'est auprès du général Franchet d'Espérey. Le 3, le général Nivelle est appelé à exposer son plan devant un aréopage de ministres. Le même jour, les Présidents de la Chambre et du Sénat ont des conversations avec « plusieurs chefs importants » sur le front et en rapportent une « impression de pessimisme ». Le 5, le colonel Messimy quitte sa troupe pour se présenter chez M. Ribot avec une note, qui « traduit fidèlement

l'opinion des chefs les plus réputés ». Le 6, grand conseil de guerre à Compiègne, sous la présideuce de M. Poincaré ; les généraux en sous-ordre sont appelés à exprimer leur opinion devant le Commandant en chef. Entre le général Nivelle et le général Micheler « le dialogue fut assez âpre pour qu'il soit préférable de n'en point parler », nous dit M. Painlevé. Nous avons fait connaître, en pleine guerre, ce qu'il fallait penser de ces conseils de guerre, où des généraux sont appelés à développer leur pensée en présence des chefs d'Etats ou des hauts personnages politiques, nous n'y reviendrons pas (1). Rien n'est plus nuisible. M. Painlevé écrit lui-même :

Le seul résultat du Conseil de Compiègne fut d'amener entre les chefs confrontés des froissements regrettables.

Et la séance continue. Le général Nivelle a pu écrire :

Du 22 mars au 6 avril, en 16 jours, je passai sept journées hors de mon quartier général pour répondre à des appels à Paris ou pour accompagner sur le front des ministres ou des parlementaires.

Le 16 avril, il y a une réunion de parlementaires, non au G. Q. G., mais au Q. G. du général Micheler, l'officier général qui a fait le plus opposition au général Nivelle. Le 18, c'est M. Abel Favre qui veut téléphoner du Q. G. du général Micheler au ministre de la Guerre pour lui demander d'arrêter l'offensive... Le 20, le général Nivelle est appelé à déjeuner à l'Elysée pour dresser le bilan de la bataille. Le 22, M. Painlevé est à Jonchery auprès du général Mazel; le même jour, M. Ybarnegaray, qui est à la fois député et officier d'Etat-major, accourt de son propre mouvement à Paris auprès du Président de la République et lui apporte un rapport des plus pessimistes. M. Poincaré téléphone au général Nivelle. Celui-ci fait une réponse indignée, etc., etc... Tout ceci, sans parler de l'intervention du maréchal Haig, de M. Lloyd George.

C'est vraiment la guerre du Roi Pétaud.

En présentant un tel tableau, notre intention n'est pas d'apporter la justification du général Nivelle. Le reproche le plus grave qu'on est porté à faire à M. Painlevé est de ne pas avoir remplacé le général Nivelle à la tête de nos armées avant l'offensive du 16 avril. Il raille son plan aujourd'hui et en fait ressortir la puérilité. Mais il est bien tard pour cela. Ce plan n'a rien été moins que secret. Il a été archi-connu, pesé, discuté, en cour

(1) Cf. ma chronique du 1er janvier 1918, p. 123.

plénière, peut-on dire. C'est à ce moment qu'il convenait d'en démontrer l'extravagance et de prendre une décision. De deux choses l'une : ou le général Nivelle présentait toutes les garanties pour exercer avec fruit le commandement en chef, ou il ne les justifiait pas. Dans le premier cas, il fallait lui faire toute confiance ; dans le second cas, il n'y avait qu'à lui donner un successeur. Or, personne ne l'ignorait, le général Nivelle avait été choisi par M. Briand pour succéder au général Joffre, précisément parce qu'il ne se présentait pas comme un homme de premier plan. Sans doute, il était un officier brillant, séduisant, un de ces forts-en-thème, comme il y en a tant dans notre armée et à la tête de toutes nos grandes administrations, capable de développer brillamment une thèse, mais sans les vertus de caractère qui font un homme complet. M. Briand s'était enquis de trouver un grand chef de tempérament assez malléable pour accepter la succession du général Joffre dans des conditions diminuées. Il l'avait trouvé, c'est entendu. Mais on ne se tire pas des pires difficultés par de petites habilités. Tout s'enchaîne à la guerre comme dans le cours ordinaire de la vie. Mais laissons cela. Le gouvernement de M. Ribot avait dans les premiers jours d'avril 1917 les raisons les plus valables pour relever le général Nivelle de son commandement. L'opinion publique eût accepté cette mesure si on lui en avait fait connaître les motifs. Le maréchal Hindenburg venait à ce moment d'achever avec plein succès son fameux repli de ses lignes en arrière du saillant de Roye-Lassigny. Ce repli avait pu s'effectuer sans être inquiété, bien qu'il eût nécessité une durée de plusieurs semaines. Nous avons été seuls, alors parmi les critiques militaires, à écrire (1) :

« Les armées allemandes ont réussi à effectuer ce vaste mouvement de repli sur une profondeur d'environ 50 km., sans être inquiétées que *très tardivement*. »

Si nous avions connu à cette époque ce que nous savons aujourd'hui, ce n'est pas l'expression « très tardivement » que nous eussions employée. Nous aurions écrit : sans être inquiétées d'aucune manière. Nous savons aujourd'hui, en effet, qu'à la date du 4 mars, le général Franchet d'Espérey, commandant le groupe des armées du Nord, écrivait au général Nivelle :

L'ensemble des renseignements montre que l'ennemi a préparé un

(1) *Mercure* du 16 mai 1917, p. 318.

mouvement de repli vers une nouvelle position située à une vingtaine de kilomètres du front actuel .. Plus tôt nous attaquerons et plus nous aurons chance de surprendre l'ennemi dans ses préparatifs...

Le général Nivelle répondait à cette lettre le 7 :

Aucun indice matériel ne permet de préciser que le repli volontaire des Allemands s'étende à votre région. Il paraît peu vraisemblable que l'ennemi abandonne sans combat l'un des principaux gages qu'il tient sur notre sol. Je décide, en conséquence, de ne pas changer dans son ensemble le plan d'opérations.

Pourquoi le général Nivelle mettait-il en doute le mouvement de repli de l'ennemi et pourquoi refusait-il de modifier ses dispositions en conséquence ? C'est que cet événement, si heureux fût-il, n'entrait pas dans ses prévisions et venait contrarier sa laborieuse préparation de la grande bataille qu'il envisageait, où tout devait se dérouler comme il l'avait prévu. Il y a ainsi des hommes d'une grande science, capables d'une énorme somme de travail : ils réussissent à mettre sur pied des plans, qui ont l'apparence d'être viables. Mais, en face de l'imprévu, il leur manque la petite étincelle, qui supplée à tout.

M. Painlevé partage avec d'autres une grave responsabilité pour s'être prêté si bénévolement à la disgrâce du général Mangin, auquel le général Nivelle, de son propre aveu, n'avait à reprocher aucune faute militaire. Alors ? Il fallait sans doute un bouc émissaire pour porter la charge de sottises des uns et des autres. Il est bon de rappeler à ce propos que le général Mangin n'a eu aucune part dans les conceptions du plan du général Nivelle. Il n'a été qu'un exécutant ; et si l'on eût écouté ses avis, l'offensive n'aurait jamais été prise dans les conditions qui nous sont connues aujourd'hui. Le général Nivelle s'est diminué en demandant cette disgrâce, en dépit des formes flatteuses dont il enveloppait sa demande; sans doute espérait-il se sauver lui-même en sacrifiant ainsi un subordonné ?

§

Mais le temps est-il vraiment venu de débattre toutes ces questions alors que les généraux mis en cause sont encore tenus au silence le plus strict ? Ou alors qu'on leur permette de s'exprimer librement. Il importe peu, en résumé, de savoir si le ministre de la Guerre d'alors a, par un ordre écrit ou verbal, ou par un coup de téléphone, arrêté l'offensive. Ce qu'il serait capital de

connaître, par contre, ce sont les raisons qui ont fait maintenir le général Nivelle à la tête de nos armées après son abstention et son parti pris de ne rien voir du repli des armées allemandes devant nos lignes ; ce sont les raisons qui ont fait accepter, après un examen prolongé, un plan, dont il est assez vain de rire aujourd'hui après avoir eu le pouvoir de s'opposer à son exécution.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

L' « Imposteur » de Corneille et le « Tartuffe » de Molière (Comœdia, 7 novembre). — *Eugène Demolder* (l'Opinion, 25 octobre). — La Presse de Paris et la Feuille commune.

Pierre Louys nous fait une grande révélation : « Il y a vingt mille vers de Corneille que bientôt on ne pourra plus signer Molière. »

Les poètes comprendront sans peine, écrit-il dans **Comœdia**, que l'auteur de *Sganarelle* n'ait pas écrit sitôt après, à quarante ans, *L'École des Femmes :* on n'apprend pas à l'âge d'Arnolphe la virtuosité suprême du vers et du style cornéliens.

« Depuis que ma certitude est faite, continue Pierre Louys, je ne me presse pas de m'expliquer. »

Mais :

Dirai-je encore ceci :

L'homme qui, la même année, fit le *Cid* et le *Matamore*, pour épurer du brave toute la bravacherie, — le même homme fit ensuite et l'un avec l'autre *Polyeucte* avec *L'Imposteur*, le martyr et l'hypocrite, les deux tenants de l'idéal : celui qui en meurt, celui qui en vit.

Exactement le même procédé et le seul d'où puisse naître le héros sans tache — Rodrigue ou Polyeucte.

J'ai dit qu'en 1658, six mois durant, Corneille avait instruit Molière.

Voici la suite.

En 1660, Corneille supprime de ses œuvres et jamais plus il ne réimprimera la préface de 1643 où il déclarait sa prédilection irrésistible pour la comédie.

La même année, Molière fait imprimer sa première pièce — la première vengeance de Corneille contre les précieuses.

En 1662, Corneille se résout à faire jouer enfin « Le Drame de sa vie », c'est-à-dire presque tout ce que Molière signa. — Il le fera dans un secret absolu ; mais s'il donne *Agnès* au théâtre et même s'il ne signe point, il lui faut quitter Rouen, à jamais.

Il déménage. — Quatre dates vous diront pourquoi :

7 octobre 1662. — Corneille quitte Rouen pour Paris et redevient le voisin de Molière.

21 novembre. — Achevé d'imprimer *L'Etourdi.*

24 novembre. — Achevé d'imprimer *Dépit Amoureux.*

26 décembre. — Première représentation de *L'Ecole des Femmes.*

Est-ce clair, quatre dates ?

Et faisant allusion à un précédent article sur la question paru dans le *Figaro* : « Oui, écrit Pierre Louys, j'ai publié le secret avant la preuve et sans vous consulter, messieurs les moliéristes. »

J'ai toutes vos notes. Vous n'avez pas les miennes et vous me demandez mes preuves quand il est déjà trop tard pour que j'aie besoin de les donner.

D'ailleurs, il s'agit de Corneille, il ne s'agit plus de vous. Je fais la statue de Pierre Corneille à la taille de Pierre Corneille. Vous ne m'empêcherez pas d'écrire que Pierre Corneille est un colosse. Je reprends Alceste et je vous reprends son adversaire fatal, Tartuffe, parce que cet homme appartient à Polyeucte, et que l'âme de Polyeucte ne vous parle pas.

Les poètes, cornéliens par la race, et tous les cornéliens, tous, tous, comprennent que Tartuffe et Polyeucte sont les deux pôles du même cerveau et que, seul, le martyr dévisage le fourbe.

Ils comprennent que Rodrigue, Alceste et Pauline ont à la bouche les mêmes mots de souffrance :

> Percé jusques au fond du cœur...
> ... Après un tel outrage
> Percé du coup mortel dont vous m'assassinez...
> ... Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

Voilà trois rôles. Lequel des trois Molière peut-il signer ? Est-ce donc une merveille si rare en philologie que de connaître le vocabulaire de Pierre Corneille avec autant de facilité que celui de Lucrèce ou d'Homère ?

Voyons maintenant, continue Pierre Louys, quel fut le rôle de Molière dans une pièce au hasard : *Tartuffe.*

Seuls, les vers *soulignés* sont de l'acteur. Tout le reste est du poète. Ils sont deux.

Il y a ici deux langages. Le second est d'un metteur en scène. C'est évident.

TARTUFFE

> Que le ciel à jamais par sa toute bonté
> Et de l'âme et du corps vous donne la santé.
> Comment de votre mal vous sentez-vous remise ?

Ainsi commençait la troisième scène de l'acte III. Et c'étaient trois vers français.

Mais là, le directeur de théâtre éprouve le besoin de faire asseoir Elmire et Tartuffe et il saccage le texte. Tous les auteurs dramatiques me comprendront.

Voici donc ce que devient le début de cette scène illustre :

TARTUFFE

Que le ciel à jamais par sa toute bonté
Et de l'âme et du corps vous donne la santé
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE

Comment de votre mal vous sentez-vous remise ?

Donc, c'est pour faire asseoir Elmire et Tartuffe, c'est ajouter au texte ce vers désolant :

Mais prenons une chaise afin d'être un peu mieux.

(et « une » c'est inexact ; il voulait dire « deux » ; il n'a pas su l'écrire), c'est pour cela que Molière gâte les premiers vers de Tartuffe !

En effet, dans une pièce en alexandrins à rimes plates, les béquets sont au moins de quatre vers. Voilà pourquoi nous ne comprenons rien à ce que dit Tartuffe. « Son amour ? » L'amour de qui ? de quoi ? de « le » ? de la santé ? du corps ? de l'âme ? du ciel ?

Plus loin, il ne sait pas lire le texte. Le poète avait écrit :

Et d'un pur mouvement...
— Je le prends bien ainsi.

Molière lit et imprime : « *Aussi* ». Rien n'est plus curieux que de réunir et d'étudier les fausses lectures de Molière copiste. Il y en a une géante dans le rôle de Sosie. « Laquelle ? » me diront ces messieurs. Qu'ils la cherchent.

S'il n'avait fait que des erreurs involontaires ! Mais que de fois il ajoute à l'admirable texte un béquet directorial qui l'oblige à introduire un quatrain de son écriture.

Et toujours, ce quatrain sépare deux vers qui devraient être unis. Toujours ils sont indignes du texte, par leur ignorance totale de la syntaxe et par la vulgarité de leur sentiment. Toujours ils amènent des répétitions de mots qui troublent le style et ils éloignent les répétitions voulues qui étaient nécessaires à la phrase cornélienne.

Il y a plusieurs de ces quatrains dans la scène d'Elmire, et rien n'est plus facile que de les détacher. Un de mes amis me disait l'autre jour :

« Désormais, n'importe qui peut marquer de rouge ou de bleu, dans la marge l'Alceste de Corneille et celui de Molière. »

Dans *L'Imposteur*, à la fin de l'acte III, le béquet se retranche de lui-même : les deux derniers vers.

Mais restons à la troisième scène de cet acte. Corneille la terminait ainsi :

ELMIRE

Je ne redirai pas la chose à mon époux
Mais...

DAMIS

Non, Madame, non ! Ceci doit se répandre.

Mais l'acteur-directeur, qui achève de copier une scène immortelle, a d'autres soucis que la littérature. Il pense à la recette. Tout cela finira par un mariage entre Valère et Marianne. Il ne voit que cela, dans un pareil drame ! — Lui qui est excommunié, ne soupçonne pas qu'il fallait être Polyeucte et savoir mourir avec joie au cri deux fois crié de « Je suis chrétien ! » pour haïr le faux dévot au point de lui faire dire ceci :

Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret
Avec qui pour toujours on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée,
De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

Et il s'arroge le droit de bouleverser la fin de la scène jusqu'à rendre incompréhensible le coup de théâtre :

Mais je veux en revanche une chose de vous (!)
C'est de pousser tout franc et sans nulle chicane (!)
L'union de Valère avecque Marianne (!)
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir (!)
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir (!)
Et...
— Non, Madame ! non ! ceci doit se répandre.

Les pauvres vers ! Et dès lors à quoi s'adresse le veto éclatant de Damis ? A quel verbe dit-il *non ?* Est-ce à *enrichir ?* est-ce à *veut* ou *veux*, si gauchement répété ? Est-ce à *renoncer ?* à *pousser ?*

Molière s'en moquait bien. Il semble n'avoir rien compris à Tartuffe, sinon que cela finissait par un mariage.

Corneille avait donné au drame son titre juste : *L'Imposteur*. Sganarelle a trouvé *Tartuffe* et le second titre est le seul que le public comprenne. Le titre de Corneille est au-dessus de sa conscience.

Pourtant, Damis, qui fut le jeune Corneille et qui avait droit de prendre un pareil ton quand Molière ne l'eut jamais, voulut ce titre : *L'Imposteur*. C'est le bon.

Si vraiment Molière doit restituer à Corneille presque tout ce qu'il a signé de son nom, Pierre Louys peut écrire, en effet, que Corneille est un colosse.

Ne pourrait-on pas insinuer aussi que Molière est l'anagramme de Corneille ?

§

Dans l'**Opinion** M. Edmond Pilon consacre à Eugène Demolder une de ces pages délicates et sensibles dont il a le secret: par-dessus tout, écrit-il, ce romancier qui aimait tant la vie était demeuré un amateur, « mais un amateur de grand style et de belle race, à la façon de celui dont La Bruyère a laissé le portrait : ce fleuriste qui a un jardin dans le faubourg et qui a pris racine au milieu de ses tulipes ».

M. Edmond Pilon nous montre Eugène Demolder grandissant dans cette ville des arts et des lettres, à Bruxelles où il est né, « à l'ombre des bonnes vieilles maisons à pignon, au bruit des kermesses et dans l'ombre des roses ».

Eugène Demolder n'avait pas grandi en vain à l'ombre des musées où flamboient d'ardents chefs-d'œuvre : mais encore en gendre d'artiste — et de quel artiste : Félicien Rops ! — il avait porté cet amour de l'art joyeux, de l'art exquis et savant des couleurs à un point tel qu'il semblait que son style en fût en quelque sorte animé et comme réchauffé. Que ceux qui ont lu et aimé ces récits d'un art délicat : la *Route d'émeraude*, le *Jardinier de la Pompadour*, les *Patins de la reine de Hollande*, veuillent bien se souvenir. A toute page, son style emprunte à l'art rival ; il en offre le coloris, la pulpe, le pollen sourd des pastels et cet or en fusion des maîtres. Nul au monde autant que ce voluptueux n'a aimé, dans une plus douce fraîcheur de vision, à contempler, tout en fumant sa pipe et buvant du Schiedam, l'un des chefs-d'œuvre de ces *Maîtres d'autrefois*, dont un grand romancier, d'un art tout différent, Eugène Fromentin, s'était plu déjà à découvrir l'âme et saisir le secret. « Je sais, a-t-il dit, un tableau d'un très bon peintre flamand, du temps de Téniers, lequel fut longtemps en Italie, et a mêlé dans ses toiles la joie des Flandres à une sorte de fantaisie latine. » Et cela commence comme un conte ou comme une légende ; et n'est-ce pas, en effet, un conte que cette *Route d'émeraude* où il a dressé, sous le chapeau de feutre et dans le grand manteau de velours sombre, la silhouette de Rembrandt ? Ne sont-ce pas des légendes, ces *Patins de la reine de Hollande*, ce *Jardinier de la Pompadour* où l'auteur semble, à travers une prose ensoleillée, vivante, tour à tour rappeler Lucas de Leyde et Fragonard ? Et que dire encore, dans *l'Espagne en*

auto, de cette page sur Goya, cette ardente prière, au musée du Prado, devant la *Maja desnuda* du grand maître ? Puis, dans le même musée du Prado, tout à coup quelle surprise à la vue de ce *Jardin d'amour* de Rubens où, dans le décor d'une sensualité seigneuriale, d'une aristocratie romanesque, l'écrivain ressent la joie de retrouver sa Flandre et Anvers, l'Anvers d'autrefois, « avec ses belles femmes blondes et plantureuses, ses hôtels somptueux, à la vie en fête » !

La joie des Flandres mêlée à une sorte de fantaisie latine, comme écrit Demolder lui-même à propos d'un peintre flamand, n'est-ce pas la définition même que l'on pourrait donner de l'art du romancier qui écrivit la *Route d'émeraude* ? Demolder, en effet, ne s'est peut-être retrouvé tout entier que devant les chefs-d'œuvre de la peinture espagnole et italienne.

Mais, hélas ! ajoute M. Edmond Pilon, la vie même fut ingrate à Demolder. Non seulement elle ne lui donna pas la renommée à laquelle il avait droit par son œuvre ; mais encore elle l'atteignit dans sa santé. Il y a de beaux et grands artistes de la couleur, comme Renoir par exemple, pour qui la vie, en leur permettant tant bien que mal de continuer à exercer leur art, a montré une sorte d'indulgence, de tendresse. Mais Demolder ! depuis longtemps déjà il lui était devenu impossible d'écrire. Maintenant, après avoir souffert à la pensée de la guerre qui avait ravagé son pays, la belle et douce Flandre, le voilà qui ferme les yeux à tout ce qui pouvait causer la joie de son cœur, le ravissement de son regard. Et maintenant, ce ne sont pas des tulipes de Haarlem, ni de riches tubéreuses, ni de rouges œillets qui vont fleurir sa tombe ; mais, en ce doux et gris automne, ce sont de ces chrysanthèmes au goût violent dont il aimait, tout comme M. Cheunus, en contemplant sa mappemonde, à évoquer le sol natal : cet Orient des Indes et de la Chine où étaient allés ses ancêtres, dans les vieux temps, à bord des grands vaisseaux dorés de Tromp et de Ruyter.

Si la vie ne lui donna peut-être pas la renommée à laquelle il avait droit par son œuvre, ne le plaignons pas trop d'avoir paisiblement, à l'abri de la gloire, cultivé les jacinthes et les tulipes, d'avoir cultivé un jardin.

§

Depuis une quinzaine de jours **La Presse de Paris** et la **Feuille commune** remplacent, par suite de grève, tous les autres journaux de Paris, qu'ils résument et synthétisent. Nous avons donc de la sorte, dans la même feuille, toute la gamme de l'opinion publique, et c'est parfait ainsi. Il serait presque à sou-

haiter que cette méthode se perpétuât : quelle simplification, et quelle salubrité intellectuelle.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *Gismonda*, drame lyrique d'après Victorien Sardou, paroles de MM. Henri Cain et Louis Payen, musique de M. Henry Février. — Vaudeville-Lyrique : *Cléopâtre,* drame lyrique de M. Louis Payen, musique de Massenet.

Il y a au troisième acte de **Gismonda** un merveilleux décor. Le rideau se lève et on découvre l'Akropole. Appuyée sur le mur cyclopéen des Pélasges, qui de ce côté la défend, la citadelle d'Athènes repose dans sa gloire. Un escalier de marbre, encastré dans l'abrupt rocher de Kéklops, conduit à l'unique entrée de la forteresse inaccessible et aboutit aux Propylées étincelantes dont l'albe colonnade domine les deux ailes. Dans l'une, la pinacothèque abrite les scènes de l'Iliade et de l'Odyssée que Polygnote peignit à la cire avec quatre couleurs, le blanc de Mélos, le noir fait du marc de raisin, l'ocre jaune d'Attique et le rouge de Sinope. L'autre est le temple de Niké Aptéros, la Victoire enchaînée à jamais dans la ville immortelle. Par-dessus le portique central, on voit s'élancer dans l'azur la statue colossale d'Athéna Promachos, la Pallas guerrière, si haute que son casque et sa lance peuvent être aperçus de la mer. Plus loin, on reconnaît le délicieux Erekhthéion, trois fois saint tabernacle voué aux mythes primordiaux les plus augustes qu'aient révérés les Athéniens, renfermant l'olivier sacré et la fontaine d'eau salée, conservant pieusement l'antique idole de bois d'Athéna Polias, protectrice de la cité. Tourné vers le midi, on y distingue un délicat vestibule. Six figures de jeunes Athéniennes harmonieusement drapées dans les plis du kolpos et de la diploïs, les adorables Karyatides aux yeux sans prunelles, en supportent l'entablement. Et, devant elles, à deux cents pas des Propylées, se dresse enfin le Parthénon de Phidias et de Périclès, ce miracle de la rigidité dorique dont aucune colonne n'est perpendiculaire, mais toutes vont s'inclinant d'une insensible obliquité vers la cella, de sorte que leurs axes prolongés se croiseraient au-dessus de la nef comme une voûte d'épées gigantesque ; ce mystère de l'architecture rectiligne où, du faîte aux assises, nulle ligne n'est horizontale, mais toutes, dès les fondations les plus profondes, décèlent à la mesure une courbe imperceptible au regard, qui

commande l'ensemble et règne jusqu'à l'architrave et au sommet ultime. Le sanctuaire de la Déesse Vierge se détache sur le bleu éclatant du ciel dans la blancheur éblouissante de son marbre pentélique coupée de la polychromie des reliefs de ses frontons, de ses métopes et de ses frises. Tout flamboie de lumière ruisselante et limpide où bruissent les abeilles de l'Hymette voisine. Tout resplendit de majesté sereine, de grâce, d'eurythmie ineffable. On contemple ici la Beauté accomplie, absolue, idéale, éternelle. On sent passer sur soi le souffle du divin. Une prière monte aux lèvres, que la mémoire balbutie : « Toi seule es jeune, ô Kora ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es saine, ô Hygie ; toi seule es forte, ô Victoire... ô Arkhégète... ô Salutaire... » Et on entend soudain des flûtes moduler et résonner des cordes. C'est le grand jour des Panathénées. Un cortège s'avance, qui gravit la colline et les degrés de marbre, pénétrant dans l'enceinte sacrée. Les citharèdes et les aulètes ouvrent la marche au son de leurs instruments. Après eux, couronnés d'olivier, quelques-uns couverts d'une armure, vient la phalange des vainqueurs aux concours de la veille et de l'avant-veille : aèdes, musiciens, virtuoses, conducteurs de chars, champions des jeux hippiques et du pentathle. Puis, choisies parmi les plus belles, une blanche théorie de jeunes vierges, porteuses des offrandes et des vases sacrés, précèdent un groupe d'éphèbes musclés et souples, chargés des ustensiles du sacrifice, des couteaux et des urnes d'or, des bassins d'argent ciselé où giclera le sang des victimes. Et voici les taureaux et les bœufs sans tache, aux cornes dorées pour l'hékatombe, maintenus par des serviteurs enveloppés dans l'himation. Deux rangs de vieillards imposants les suivent lentement, serrant entre leurs doigts des rameaux d'olivier qui s'étalent sur leur poitrine. Derrière eux apparaît alors, dans sa magnificence, le vaisseau panathénaïque. Il est construit pour pouvoir naviguer et une machinerie permet de le faire glisser sur le sol. Sa voile déployée est le nouveau péplos destiné au fétiche de la Poliade. Surveillées par deux arréphores et deux prêtresses, dix jeunes Athéniennes de noble race l'ont tissé pendant les quatre années qui marquent la périodicité de la fête panégyrique, et y brodèrent richement quelque épisode du mythe de la Déesse Vierge. L'instant, ici, est solennel. Nul objet n'est plus vénéré, et le plus humble laboureur, avare des minutes utiles, déserte ce jour-là son

champ pour quelques heures afin d'admirer le péplos. Le navire sacré passe escorté de citoyens d'élite munis d'épées et de baudriers de cuir cloutés d'airain. Enfin, casquée et cuirassée de bronze, armée de lourds boucliers et de lances massives, les chevaux somptueusement caparaçonnés, la cavalerie athénienne défile en ordre d'apparat sous le commandement d'élégants et opulents aristocrates. Ensuite, hommes, femmes, enfants, c'est la foule privilégiée admise à la cérémonie, peuple et bourgeois de la cité, visiteurs accourus de tous les districts de l'Attique, étrangers de passage avec des branches de chêne aux mains, multitude impatiente et recueillie qui s'écoule vêtue de blanc et s'engouffre dans les Propylées. Et on voit encore bien d'autres choses : l'arrêt devant l'Erekhthéion et l'oblation du péplos au chant des hymnes ; la procession, de là, qui se divise autour du Parthénon et gagne l'immense autel de granit vis-à-vis du portique oriental ; la statue de Pallas Athéné souveraine, que Phidias sculpta dans l'ivoire et habilla d'or pur, saillissant hiératique au centre de la cella, lumineuse à travers les ombres violacées de la porte béante ; puis l'acte des libations liturgiques, tandis que retentit le vieux nome d'Athéna de l'aulète Olympos, « fondateur de la musique grecque et belle » ; l'hékatombe sanglante entrecoupée d'invocations et la cuisson des bêtes immolées ; le festin terminal où les assistants étendent les mains et se rassasient ; enfin le retour au logis des Athéniens repus de viande et saturés de sublime, encombrant l'Akropole et l'escalier de marbre d'un peuple de statues animées, dans l'apothéose de l'incendie de pourpre allumé par Hélios qui descend dans la mer.

On voyait tout cela, au troisième acte de *Gismonda*. Ou, plutôt, je l'ai vu dans le cercle magique qu'isolait d'une ambiance indigne le rond de ma lorgnette tutélaire. Je l'ai vu, mais ce n'était qu'un rêve, un mirage évoqué par la toute puissance d'une beauté capable de revivre radieuse jusqu'en un falot simulacre. Le décor ne montrait que l'Akropole à demi ruinée du moyen âge, avec son Parthénon presque intact, tel qu'il était encore avant qu'en 1687 il n'eût été détruit par le canon des Vénitiens. Malheureusement, ici, il ressemble à la Madeleine, car il a l'air en pierre, aussi bien que les Propylées. Les rayons qui viennent frapper la muraille écroulée des Pélasges ne sont point les éclats suprêmes d'un crépuscule rutilant, mais les annonciateurs auroraux d'un

soleil qu'un facétieux électricien fait froidement se lever au nord-ouest. Il a suffi pourtant de ces quelques tréteaux recouverts de toile peinte pour réveiller ce passé de splendeur et annihiler pendant quelques moments la chose sans nom qui se déroulait sur les planches. La pièce de *Gismonda* est de l'acabit scribesque et commercial qui distingue les productions de feu Sardou. MM. Payen et Henri Cain étaient évidemment désignés pour accommoder ce mélo en livret selon la formule. Ils y ont réussi au delà de ce qu'on devait redouter et rencontrèrent en M. Henry Février un complice adéquatissime. La musique de *Gismonda* dénonce un manque de vergogne qui, même en ce temps de mercante où nous sommes, stupéfie. Le talent de M. Février se divulgua toujours d'espèce assez courante et dépourvue d'originalité. Toutefois, eu égard à la jeunesse de l'auteur, *le Roi aveugle* put procurer jadis l'illusion de la sincérité. Le choix de *Monna Vanna* plus tard dénotait pour le moins des aspirations élevées et, en dépit d'un massenétisme indélébile, on y pouvait à la rigueur admettre un effort peu intéressant, mais convaincu. A l'instar de son héroïne enlevant sa chemise, M. Février dépouilla toute pudeur avec *Gismonda*. Dans le but bien prémédité de flatter et d'exploiter les goûts les plus vulgaires d'un public ignorant, il a dépassé le cynisme et la grossièreté des véristes italiens eux-mêmes. De la part d'un compositeur de son éducation, la niaiserie voulue que distille le court prélude précisément du tableau parthénien en revêt les allures d'une petite vilenie véritable. Sans doute, en écrivant cela, M. Février songea-t-il à la fois à nos nouveaux riches et aux bouchers de Chicago. Peut-être, après s'être déconsidéré parmi les musiciens, sera-t-il néanmoins déçu dans cet espoir d'un bas succès d'argent. Il faut le lui souhaiter cordialement, car il ne l'aura pas volé. Qu'un tel ouvrage ait pu, pendant la guerre, être subventionné et promené par notre propagande en Amérique en tant que spécimen de notre art musical français, en vérité, c'est un assez honteux scandale.

§

Depuis la fin du mois d'octobre, nous jouissons d'un nouveau théâtre lyrique que MM. Gheusi et Deval ont installé dans la salle du Vaudeville. On ne pouvait que s'en féliciter, d'autant que leurs promesses étaient fort alléchantes. Il faut bien reconnaître qu'ils ont plutôt mal commencé. On se demande quelles raisons

inscrutables ont pu dicter aux deux aimables directeurs la fantaisie de repêcher, pour leur spectacle d'ouverture, le four le plus complet qu'ait ramassé naguère un Massenet archi-vidé. Peut-être ont-ils compté sur la célébrité du nom de ce récent défunt pour leur attirer le succès. C'est un étrange préjugé qui règne un peu partout au grand dam des commanditaires. Il est remarquable, en effet, que, sauf *Thaïs* réclamé çà et là par les cantatrices pour ses ficelles roublardes et clémentes, aucun ouvrage de Massenet n'a pu tenir l'affiche à l'Opéra et, afin d'imposer à la salle Favart autre chose que *Manon* et *Werther*, M. Carré dut épauler ses talents de metteur en scène de la persévérance la plus tenace. La musique de **Cléopâtre** est aussi morne que mort-née et elle n'amusera très sûrement pas plus le public inaverti qu'elle ne saurait intéresser les mélomanes. Le livret, où sévit derechef M. Payen est une suite de « tableaux vivants » sans psychologie, sans action, presque sans lien, qui relèvent proprement du cinéma, encore que M. Louis Payen s'y soit attesté passé maître dans l'art de faire élocuter à des ombres illustres ce qu'un poilu de mes amis dénommait des sonneries colonnelles, et dont ni l'aphonie de M. Renaud, ni le charmant accent de Mme Mary Garden ne parvinrent à conjurer le ridicule. Il est invraisemblable que cet amphigouri incohérent exerce plus d'attrait que la musique exsangue. On conçoit mal que MM. Gheusi et Deval, qui sont gens d'expérience et d'esprit, ne l'aient point discerné d'eux-mêmes. En s'embarquant pour leur début dans la galère de cette *Cléopâtre*, il semble par surcroît qu'ils partent sans boussole et sans phare au milieu des écueils d'une entreprise nouvelle à tout le moins pour l'un d'eux. Qu'ils se persuadent qu'un théâtre lyrique est fait à priori pour jouer « de la musique », et de la vraie. Le public auquel ils peuvent s'adresser est devenu chez nous assez nombreux pour affluer chaque dimanche à quatre ou cinq grands concerts, — (Lamoureux, Colonne, Pasdeloup, Conservatoire, Trocadéro), — dont certains se dédoublent même au profit des jeudis et samedis. On en arrivera peu à peu à avoir, à Paris, une soirée ou après-midi d'orchestre à peu près tous les jours, tant s'y répand le goût de la musique. Il y a là, pour un théâtre bien situé, une pépinière d'abonnés et d'entrées payantes de rendement assez évidemment plus sûr que le hasard des digestions ou le caprice des flâneurs. Que MM. Gheusi et

Deval s'en souviennent. Ils ont une jolie place à prendre entre les embarras de notre onéreux Opéra et l'italomanie abêtissante qui embouteille impudemment notre Opéra-Comique au nez de nos compositeurs français. Ils nous ont annoncé du Debussy et du Ravel qui irait comme un gant à leur salle mignonne. Leur répertoire publié poussait même l'audace jusqu'au *Protée* de M. Paul Claudel et de l'avant-gardiste Darius Milhaud. Qu'ils adjoignent au savoureux bagage de notre jeune école quelques chefs-d'œuvre consacrés. Qu'ils s'emparent de *Boris Godounoff* abandonné ; qu'ils nous octroient *Don Juan* en italien auprès du *Barbier de Séville* et *chantés* par des voix dont le prix ne paraît pas les effrayer. Qu'ils n'hésitent pas à utiliser l'excellente acoustique de leur salle pour donner des exécutions parfaites de tel ou tel des drames wagnériens tous tombés depuis 1914 dans le domaine public. Qu'ils ne reculent pas non plus devant M. Igor Strawinsky. Et qu'ils parent enfin tout cela d'une décoration « à la page ». Bref, et à tous égards, qu'ils fassent œuvre d'art véritable. Il est infiniment probable qu'ils n'auraient pas à s'en repentir et que la ceinture dorée ceindrait pour eux la bonne renommée. Il semble, par malheur, que leurs intentions soient tout autres et qu'ils aient chambardé leur programme initial. *Bonsoir* nous révéla par un entrefilet qu'outre le *bel canto* oiseux de Bellini et de Donizetti, ils se disposaient à leur tour à lancer tout un régiment de « véristes » à l'assaut des tantièmes parisiens. Je crains fort que ceux-ci n'en pâtissent et que le Vaudeville-Lyrique n'en récolte aussi peu d'argent que d'honneur.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition Berthe Morisot, galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Albert André, galerie Durand-Ruel. — Exposition Maurice Asselin, galerie André Pesson. — Exposition de l'Art Contemporain (1er groupe), galerie Marcel Bernheim. — Exposition Paul Serusier, galerie Druet. — Exposition Van Houten, galerie Sauvage. — Exposition Albert Baertsoen, exposition d'aquarelles de M. Jean Lefort, exposition Eugène Delaporte, exposition Sénéchal, galerie Georges Petit. — Exposition Ubaldo Oppi, exposition Hurard, galerie Devambez. — Exposition Kikoïne, galerie Chéron. — *L'Atelier du peintre* de Gustave Courbet, galerie Barbazanges.

Ce sont dans des décors de fraîcheur et de clarté tendre, intérieurs sobres, égayés de fleurs et de palmes, jardins spacieux de la banlieue de Paris, à la rigueur, mais rarement, sur une plage

notoire, des femmes, des fillettes, des enfants, dont **Berthe Morisot** étudie avec passion l'allure et le regard, épiant les mouvements simples, les minutes d'attention concentrée par quelque rêverie, par quelque méditation légère. Ce sont des épisodes très ordinaires de la vie d'été comme cette cueillette de cerises, où l'artiste se révèle si experte à donner, comme nonchalamment, l'allure vraie et le joli frémissement et l'air détaché d'un mouvement de jeune femme. Une vie légère et sérieuse affleure aux perles noires ou aux aigues-marines des regards. Pas de grands arrangements, pas de recherches décoratives, aucune recherche d'ingéniosité dans des groupements de personnages. Il semble qu'une esthétique réaliste commande à Berthe Morisot d'éviter, autant que l'anecdote, les compositions compliquées. La tradition classique, admise de par une dilection des maîtres du xviiie siècle, lui enseigne d'éviter la mode. La simplicité de ses personnages, le goût simple de leur ajustement les empêche non seulement de vieillir, mais de dater, ce qui est d'un joli goût de créatrice ; cela garde à ces toiles si fraîches un accent de jeunesse. Les toilettes qu'affectionne Berthe Morisot pour ses personnages sont les souples robes d'été, les plus simples, les plus claires, le chapeau de jardin aux ailes pas trop larges, rehaussé de rubans unis ; elle offre le moins de prise possible au temps ; à peine un ou deux *portraits* offrent des détails surannés d'attifement. Les fonds sont traités en manière d'ornements diaprés, parfois avec imprécision ; l'important c'est de tout rabattre sur la physionomie, sa caressante jeune luminosité, sa sérénité. Ces partis pris de fraîcheur, de blancheur, de teintes claires constituent une part de l'originalité de Berthe Morisot et fixe sa place dans l'école impressionniste. Elle a beaucoup regardé autour d'elle, Boudin au début, Stevens, Whistler, Renoir un peu, Manet beaucoup ; elle a aussi donné des leçons ; des peintres qui ne sont point impressionnistes ont développé ses modes sobres d'arrangements, ses fins contrastes. Regardez ce double portrait près de cet hortensia qui donne son nom à la toile, une de ses plus pures, l'ingénieux parallélisme des cheveux noirs et roux, des tons roses d'une écharpe et des broderies dorées d'une robe légère. On a beaucoup repris ce genre d'harmonies. De beaux pastels, des aquarelles offrent des nus féminins très délicats et des figurines très solidement campées comme la *jeune fille au panier*. Tout cela est d'un art charmant

qui s'est obstiné au même mode de recherche ; la distinction et la franchise du faire en exilent la monotonie.

§

Albert André note les beaux ensoleillements de la Corniche à Marseille ; des petites toiles où rutile le ravin de la Fausse-Monnaie, qui disent le spacieux silence doré pesant sur les petites criques, aussi la solitude ombreuse et flambante des ruelles d'Endoume, transcrivent le frisson heureux de la lumière ; aux Catalans des gens déjeunent sur la terrasse dans un faste d'horizon libre et clair. Voici, dans le vieux Marseille, une boutique de tissus et le clair-obscur si particulier de ces réduits, ces ombres claires trouées d'étincelles d'or qui viennent illuminer une loque, un pan d'étoffe au creux de la pénombre ; voici un joyeux tumulte de femmes descendant du marché ; puis les lumières se sont allumées, la rue Saint-Ferréol éclate d'électricité, de bibelots embrasés ; la foule est dense, mêlée : soldats traînards à chéchias rouges, femmes élégantes parcourant leur domaine de coquetterie, l'allée des devantures de grands magasins ; elles se détachent, brusques, sous un coup de lumière pourpre. La vie locale de l'atmosphère est fortement observée et rendue de façon pénétrante.

Maurice Asselin fait suivre le catalogue de son exposition (galerie André Pesson) de quelques réflexions qui valent qu'on s'y arrête ; ce sont propos d'un artiste réfléchi et d'ailleurs du plus grand talent ; c'est aussi une allégation de principes que l'artiste juge bon de formuler d'après son tempérament qui lui dicte son esthétique ; c'est sa vérité. Doit on admettre qu'il y a autant de vérités esthétiques que de tempéraments ? Il y a certainement plusieurs vérités ; c'est précisément ce qui a différencié les genres. Asselin tend à nouveau, maintenant que les genres ont singulièrement tourbillonné vers une fusion, à les préciser. Il ne le dit pas expressément ; mais il note qu'il y a deux catégories d'efforts, les tentatives d'art décoratif et les expressions d'une volonté de tirer de la vie simple, sans composition multiple, des œuvres qui pourraient être une source de méditation. Il y a ainsi le théâtre et le livre ; en peinture, une semblable différence existe entre l'ornement mural de grandes surfaces et le faire du « tableau qu'on accrochera à son cabinet d'études » ; cela est certain ; Asselin ne se dérangerait pas pour le dire s'il ne voulait insister sur la supériorité de l'art de méditation, du tableau

intime qui cherche la vérité profonde ; et non, comme l'art du décorateur, la plausibilité, le mouvement et l'éclat. Les fresques des XIIIe, XIV, XVe siècles étaient conçues sur des thèmes très vivants pour ceux qui les peignaient et ceux qui les regardaient. Devenues, par la caducité du sentiment créateur, des œuvres purement décoratives, elles n'offrent plus qu'un charme extérieur. « Le peintre confiné dans son atelier ne peut plus *s'exprimer* en *décorant.* » Donc, revenir à un art méditatif, concentré, de fidèle observation de la nature, « percevoir (et figurer) l'arabesque, la forme géométrique d'un groupe, et la raison qui l'anime ».

Parmi les peintures groupées à la galerie Pesson il en est de fort intéressantes, des études de femmes d'une remarquable sobriété, d'une très belle structure dans leur mouvement lent et souple, ou leur infléchissement attentif vers quelque travail. Il y a des nus de femmes d'une facture puissante ; de beaux paysages et une série d'études de public au théâtre, d'un modelé vigoureux dans la lumière diffuse ; des natures mortes obéissent aux préoccupations de solidité et de beau métier personnel de l'artiste. Cela fait prévoir, avec le développement à espérer chez un peintre encore jeune, une belle série d'efforts heureux.

Il y a d'excellents tableaux à l'**Exposition d'art contemporain** de la galerie Marcel Bernheim et un ensemble d'une belle harmonie. André Chapuy dans un triptyque décoratif stylise le paysage du Sahel algérien : larges verdures, auprès d'un coin de cimetière arabe, foule féminine, aux silhouettes élégantes et de lignes sévères, dans l'oasis. Des paysages de Victor Charreton offrent le charme détaillé de leur matière, la vie des reflets sur les murs, les accords ténus et successifs de l'ombre et de la lumière; de M. Dusouchet des études décoratives, d'un bel élan, d'une harmonie très agréable; de Pierre Girieud, un paysage et des fleurs; d'Alfred Lombard, une femme au voile, très vivante, et le vieux port de Marseille sous une pittoresque lumière; de beaux paysages de Bretagne d'Alexandre Urbain, de très délicats printemps dans le midi de Paul Ramond, de fines notations de paysage de Sabbaghe, un très bon portrait d'enfant de Louis Charlot, de bonnes pages de MM. Baignières, Quelvée, Ramey, Chénard Huché, Rougeot et deux très beaux paysages des Vosges, solides, sensibles, très construits et de très forte impression, de Zingg.

§

Chez Druet, exposition **Paul Serusier**: quelques paysages, des natures mortes, des pages décoratives, des évocations anecdotiques et légendaires ; un soir de Noël, écrit avec la précision des primitifs flamands, de pittoresque bretonnant, ne manque point de finesse et les masses sont ingénieusement disposées si tous les détails ne sont point parfaits; des kobolds poussent des wagonnets sur des rails et ce n'est ni curieux, ni caractéristique, mais à d'autres toiles des châtelaines, des saintes d'images de piété populaire s'éclairent sur des fonds mosaïqués d'or et d'ombre, et cela ne manque point de caractère.

§

Galerie Sauvage, M. **Van Houten**, qui nous montrait, au Salon d'Automne un portrait un peu vibrant, mais solide, de M. Theodore Duret, le plus ancien et le plus fidèle ami de l'impressionnisme.

M. Van Houten est doué d'originalité; ses groupes sont d'une heureuse précision, sa couleur sobre et forte. Il enchaîne bien les personnages d'une ronde au bord de la mer, d'un ton très moderne. Il prend pour thème une fable de La Fontaine, *le Meunier, son fils et l'âne*, et y trouve l'occasion de tracer la silhouette de deux filles bien vivantes et railleuses. Une femme montre des pommes à des enfants et les mouvements sont justes; un portrait de femme vêtue d'une robe noire est un solide morceau de peinture. Un album présente très alertement des Arlequins et des Pierrots. Il y a là de la liberté, de la sève et de la force et peut-être un peu d'inquiétude.

§

M. **Albert Baertsoen**, qui a peint tant de quais gantois ou brugeois à l'heure où les maisons à pignons dentèlent dans l'eau qui les réfléchit des maçonneries à peine mobiles, qui a traduit avec un sentiment très juste les tristesses du soir sur Bruges-la-morte et interprété curieusement les hivers des Flandres, expose, Galerie Georges Petit, des ponts de Londres, des Tamises noirâtres, ocellées de vifs reflets de lumière, et se mesure avec cette atmosphère d'encre et de suie, lourde et nuancée de lividités et d'éclairages assombris.

Auprès de ces visions qui ne sont point indifférentes, des toiles, des aquarelles, des eaux-fortes reprennent les thèmes habi-

tuels de Baertsoen, la solitude du soir à Veere, des vieux ponts sur des eaux pesantes de pâles ensoleillements sur des maisons crépies de couleur et des vieux moulins sur le fond vert foncé des remparts déserts.

M. **Jean Lefort** rapporte de Metz, de Strasbourg, de Saverne, de Thann des notations rapides des fêtes de la libération, des églises de grès rouge, des maisons à la haute toiture, aux larges auvents ; l'atmosphère de fête est traduite brillamment : les vieilles architectures entraînées par cette joie profonde (sans doute) apparaissent un peu bien neuves et pimpantes ; c'est là défaut de l'aquarelle, mais il y a des aquarellistes qui en ont triomphé.

M. **Delaporte** peint avec conscience Versailles et Trianon. M. **Sénéchal** a vu Paris sous les gothas, coquet, verni, et les gravats, même, après les explosions, sont arrangés avec soin.

M. **Ubaldo Oppi** est préoccupé des primitifs italiens, du Greco ; il est aussi très désireux de personnalité, de style, d'émotion cérébrale, de parallélisme ingénieux dans l'expression des sentiments. Il ne peint point sans raideur, mais certaines de ses figures arrêtent le regard et la réflexion. Son essai intéresse.

M. **Hurard** peint le Midi, les pierres de Villeneuve-les-Avignon, les vieux palais délabrés et radieux, gris d'argent près des maisons couleur de chaux vive, les routes poudreuses, la roche rouge ou cendrée, d'un beau métier impressionniste, sensible, varié, très solide ; c'est de la bonne peinture, nette et robuste.

M. **Kikoïne** construit bien, avec une certaine indifférence dans le choix de ses motifs ; il note des maisons aperçues en détail pittoresque sur des fonds de jardinets, des toits rouges parmi les pans verts des frondaisons traitées très elleptiquement. Il a du tempérament, de l'audace et de la rapidité, une propension à la notation sommaire et des éléments d'intérêt parmi les indications qu'il accuse.

§

Galerie Barbazanges on expose *l'Atelier du Peintre* (allégorie réelle), de **Courbet**. C'est une admirable page, non point par sa valeur décorative, car le thème en est assez sommaire, mais par la beauté de l'exécution et par la valeur des portraits d'artistes qu'il a mêlés à sa composition, un beau Champfleury, et, ce qui est beaucoup plus intéressant, un admirable portrait de Baudelaire, de Baudelaire jeune, puisque le tableau date de 1855, de

Baudelaire aux cheveux ras, vibrant et fin, robuste et délicat ; c'est le plus beau portrait de Baudelaire qui nous soit connu.

GUSTAVE KAHN.

L'ART A L'ÉTRANGER

Le peintre Otto Vautier. — Le 13 novembre s'est éteint à Genève, à l'âge de 56 ans, le peintre suisse Otto Vautier. Après la disparition de Ferdinand Hodler, survenue l'an dernier, Vautier se rangeait parmi les maîtres les plus brillants et les plus originaux de son pays Mais au lieu de s'exprimer dans une puissance absolue, et sous des couleurs crues, cette originalité était toute de nuance et de grâce et se consacrait pour ainsi dire à l'observation de la femme.

Soit qu'il explorât les hauts villages rustiques du Valais, tels qu'Evolène et Savièse, où se rencontrent auprès des gaillards osseux maints minois colorés au vent du glacier, soit qu'il surprît quelque mondaine ou demi-mondaine en déshabillé,toujours il demeurait l'interprète ému du charme féminin.

Bien que né à Dusseldorf, où son père, Benjamin Vautier, s'était fixé, émigrant des rivages du Léman pour s'égarer dans les brumes du Rhin, bien qu'il tînt de l'école de Munich sa première éducation artistique, on peut dire que Paris, où il dut passer deux années avant de s'établir en Suisse et où, dit-on, il observa plus qu'il ne produisit, avait transformé le goût de ce septentrional. Car Otto Vautier resta jusqu'au dernier jour très septentrional, quoique bien plus britannique que rhénan. Les impeccables proportions de sa belle stature, sa face rose et allongée, son flegme apparent, l'attention correcte qu'il vouait à sa pipe de buis, la tenue soignée qu'il sut observer jusqu'au dernier jour et jusque dans les milieux excentriques et bohêmes où il se complaisait, tout, même cet accent exotique dépouillé de la moindre rudesse, aurait révélé l'Anglo-Saxon de race.

Ce que l'on pourra peut-être reprocher à son pinceau dispensateur de si harmonieuses colorations, c'est l'absence de quelque composition magistrale digne de le classer et de consacrer sa célébrité. Avec un peu de persévérance, le grand talent d'Otto Vautier lui eût permis d'aller jusque là. Peut-être, comme beaucoup d'autres, attendait-il, pour accomplir cet effort suprême, une consécration plus définitive de son art, sans avoir encore

songé qu'ainsi se dissipent, au seuil de la gloire posthume, bon nombre de talents, et des plus brillants.

Otto Vautier avait été frappé violemment dans ses affections et ses espoirs il y a une année à peine. Son fils aîné Otto, artiste auquel semblait promis le plus bel avenir, fut fauché par la grippe pendant son service militaire. Il laisse heureusement pour continuer cette véritable dynastie de peintres un second fils, Benjamin, également deuxième du nom.

LOUIS COURTHION.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La réouverture de la Galerie d'Apollon, du Salon Carré et de la Grande Galerie du Louvre. — Nouvelles acquisitions et donations au Musée du Louvre. — L'exposition de la tenture des *Chasses de Maximilien* au Musée des Arts décoratifs et l'exposition des vitraux anciens des églises parisiennes au Petit-Palais. — Le retour des trésors artistiques de Colmar.

Peu à peu le **Louvre** nous rouvre les portes de ses trésors ; à ceux qu'il nous avait déjà rendus vont bientôt s'en ajouter d'autres : quand ces lignes paraîtront, la Galerie d'Apollon, le Salon Carré, la Galerie des Sept mètres et presque toute la Grande Galerie, clos depuis cinq ans et demi, seront, sans doute, de nouveau accessibles au public. Rien n'a été modifié dans la Galerie d'Apollon, sinon qu'on a profité de sa fermeture prolongée pour en nettoyer les plafonds et nous la rendre, rien qu'en débarrassant les ors de la poussière qui en ternissait l'éclat, dans sa splendeur primitive. La salle Duchâtel, non plus, n'a pas été touchée. Le Salon Carré, lui, a été modifié davantage, mais, — en dépit du cri d'alarme poussé récemment dans la *Revue des Deux Mondes* par un critique qui feint d'ignorer les transformations déjà apportées il y a une quinzaine d'années dans sa composition, — il n'est pas très différent de ce qu'il était avant la guerre. Etant donné qu'on ne peut guère songer à déplacer les deux immenses toiles de Paul Véronèse : les *Noces de Cana* et le *Repas chez Simon*, qui s'accordent d'ailleurs si bien avec les proportions grandioses et le riche décor de cette salle, on a fait de celle-ci le cadre admirablement approprié de grandes compositions de l'école vénitienne dont ces deux œuvres forment le centre. C'était le principe qui avait déjà présidé en grande partie au premier remaniement, dont nous parlions tout à l'heure, du Salon Carré, quand, renonçant au système qui en faisait le lieu de réunion des tableaux regardés

comme les plus célèbres du musée, on en élimina, pour les mettre à leur place logique dans les écoles auxquelles elles appartenaient, les toiles de Van Eyck, de Memling, de Clouet, de Holbein, de Rembrandt et autres, si peu faites pour ce milieu pompeux. Sans doute, peut-on regretter l'ancienne conception d'un concile idéal des grands maîtres et des grandes œuvres du musée; mais combien de noms et de créations illustres manquaient dans cette assemblée ! Pourquoi ce divin joyau qu'est le *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico n'avait-il pas été jugé digne de cet honneur ? Pourquoi Jordaens, et non pas Rubens ? Watteau n'avait-il pas le droit de faire entendre sa voix à côté de Poussin? Et en quoi le *Benedicite* de Chardin était-il un chef-d'œuvre moindre ou moins célèbre que la *Femme hydropique* de Gérard Dou ? Quelles limites tracer à ce choix difficile, et qui en décidera ? Le brevet de célébrité décerné par le public à un tableau comme l'*Assomption* de Murillo à cause du prix, énorme pour l'époque, qu'il atteignit à la vente du maréchal Soult, ou bien quelles autres considérations ?... Sans doute aussi — comme le remarque M. Robert de la Sizeranne dans l'article auquel nous faisions allusion tout à l'heure — le spectacle était intéressant, et surtout piquant, qu'offraient dans cette juxtaposition la diversité et le contraste des conceptions et des procédés suivant les différents maîtres et les différentes écoles ; mais si les musées sont faits pour l'éducation du public,et non simplement pour la jouissance des dilettantes, n'est-il pas infiniment plus instructif de montrer une œuvre d'art à sa vraie place, dans son siècle et son milieu où, par cela même, elle sera mieux expliquée et mieux comprise ? Et s'il s'agit de comparer la diversité des écoles, le visiteur ne l'apercevra-t-il pas clairement rien qu'en poursuivant sa promenade à travers les galeries et les salles du musée ? — Les conservateurs du département des peintures ont donc eu raison, il nous semble, de s'attacher, dans le nouveau classement, qui s'imposait, des tableaux du Louvre, à ces principes de logique et d'enseignement, tout en les conciliant, — comme ils l'ont fait très heureusement la plupart du temps, — avec une présentation agréable et harmonieuse,

Après le Salon Carré, la salle des Sept mètres et la Grande Galerie en ont bénéficié à leur tour ; les écoles italiennes s'y présentent dans leur développement successif. Ainsi,dans la salle des

Primitifs, les œuvres sont montrées suivant leur ordre chronologique, de Cimabué et Giotto sur la paroi de gauche à Botticelli et à Ghirlandajo sur celle de droite, et au fond de la salle, apparaissant comme une céleste vision d'azur et d'or, le *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico forme le centre et comme le point de perfection de ce développement. Immédiatement après se poursuit, dans la Grande Galerie, la succession des diverses écoles de la péninsule : peintres d'Ombrie et de Toscane comme le Pérugin et Signorelli ; puis le magnifique ensemble des Mantegna (quand donc y joindra-t-on, faisant cesser le scandale d'une mutilation qui n'a que trop duré, les deux volets du *Calvaire* détenus par le musée de Tours en vertu d'un simple *dépôt* de l'Etat, qu'il ne doit pas être impossible de remplacer par quelques autres œuvres intéressant plus particulièrement la Touraine ?) puis le groupe des compositions commandées par Isabelle d'Este, pour son *studiolo*, à Mantegna et à Lorenzo Costa, parmi lesquelles une œuvre de ce dernier jusqu'ici non exposée : *Le Royaume du dieu Comus ;* ensuite les Vénitiens : Tintoret, Téniers, Giorgione, etc.; les Milanais et Léonard ; Raphaël et l'école romaine. Vient alors la petite travée, encadrée de quatre groupes de colonnes, que l'architecte a ménagée au milieu de la Grande Galerie pour rompre la monotonie de sa longue perspective ; de ce point d'arrêt, les conservateurs, très ingénieusement, se sont servis pour créer (et c'est là une de leurs innovations les plus heureuses) comme un lieu de repos idéal en y réunissant dans un petit salon intime, à demi clos par des tentures qui n'arrêtent pas le regard, mais favorisent seulement le recueillement, et accompagnées de quelques marbres et bronzes de la Renaissance, six œuvres maîtresses qui forment comme l'épanouissement magnifique de l'art italien à son apogée : d'abord la *Joconde*, dont le mystérieux prestige s'affirme, dans cet isolement et cette discrète pénombre, infiniment mieux que dans l'ancienne promiscuité du Salon Carré; puis la *Sainte Anne de Léonard*, le *Concert champêtre* de Giorgione, le *François Ier* et l'*Allégorie en l'honneur d'Alphonse d'Avalos* de Titien, le *Balthazar Castiglione* de Raphaël.

Reprenant, après cette halte sur les sommets, notre promenade en descendant le cours des siècles, nous trouvons maintenant la floraison de l'école de Bologne avec le Guerchin et le Dominiquin; de l'école napolitaine avec le Caravage et Salvator Rosa;

de l'école vénitienne avec Guardi, Canaletto et Tiepolo. Naguère encore trop méprisés, les Bolonais, qui exercèrent tant d'influence sur les peintres des autres écoles et les nôtres en particulier, méritaient une réhabilitation : on a tiré des magasins, comme le réclamait il y a quelques années notre confrère M. L. Dimier (1), ou ramené du château de Maisons une cinquantaine de toiles, parmi lesquelles on appréciera surtout l'*Alexandre et Timoclée* du Dominiquin, le *Romulus et Rémus* de Pietro de Cortone et un remarquable *Repos de la sainte Famille* de Francesco Lomi dit Gentileschi, qui annonce Simon Vouet et Poussin. Vis-à-vis de ces écoles, logiquement, on trouvera le Greco, héritier des Italiens, Ribera, élève des Napolitains, et la suite de l'école espagnole. Puis viendront, comme autrefois (mais l'aménagement de cette dernière partie de la Grande Galerie ne sera terminé que dans quelques mois), Rubens et sa suite, et enfin Rembrandt, allant rejoindre à l'extrémité de la Galerie la salle de l'*Histoire de Marie de Médicis* et les cabinets consacrés aux Hollandais et aux Flamands primitifs. C'est près de ces derniers, avec lesquels ils s'apparentent naturellement, que prendront place les maîtres allemands retirés de la Grande Galerie. Quant à nos maîtres français qui figuraient également dans cette dernière, on les trouvera dans les petites salles en retour d'équerre qui, partant de celle-ci, se dirigent vers l'escalier Mollien. Avec nos Primitifs, déjà installés là avant la guerre, on y verra les peintres de l'école de Fontainebleau, puis le très bel ensemble des Lenain et des Philippe de Champaigne ; enfin quelques-unes (en attendant qu'on trouve le moyen de les exposer toutes comme elles le méritent) des admirables compositions de Le Sueur sur la *Vie de saint Bruno*. Et par-delà l'escalier Mollien, le tableau de l'évolution de notre école se poursuivra dans les salles (non encore prêtes) du XVIIe et du XVIIIe siècle, puis, perpendiculairement, dans celle du XIXe occupant l'ancienne salle des Etats. Il serait déplorable, à notre avis, qu'on creusât un trou dans cet ensemble si instructif en distrayant — comme, paraît-il, on en a l'intention — les œuvres de notre école des XIVe et XVe siècles pour les envoyer rejoindre les tableaux primitifs flamands dans les petits cabinets dont nous parlions tout à l'heure : plutôt que d'aller retrouver leurs frères, nos ancêtres doivent rester près de leurs fils et descendants et la lignée

(1) *Les Arts*, août 1912 (v. *Mercure de France*, 16 novembre 1912, pp. 412 et suiv.).

se montrer complète depuis ses origines. Alors que l'école française devrait, entre toutes, occuper une place d'honneur dans cette réunion de toutes les écoles et présenter un ensemble homogène, va-t-on la mutiler plus qu'elle ne l'est déjà et ajouter encore à sa fâcheuse dispersion à travers tout le musée? Mais, sauf cette réserve, on applaudira généralement, pensons-nous, à tous ces remaniements si heureusement accomplis malgré les multiples difficultés inhérentes à la disposition même du Louvre; ils donneront au public une vision plus claire de l'histoire de la peinture. Comme l'explique un de ceux qui ont le plus efficacement collaboré à cette œuvre, M. Paul Jamot (1), « le fleuve de l'art remplit la Grande Galerie, alimenté par deux sources : la source du Midi, qui sort avec les Primitifs italiens de la salle des Sept mètres, et, à l'autre extrémité, la source du Nord qui rassemble les eaux venues des pays du Rhin, de l'Espagne et des Pays-Bas. Ces deux courants se réunissent vers le milieu de la Grande Galerie, quand l'art, qui était d'abord proprement italien, passe de Léonard, de Raphaël et de leurs élèves entre les mains de Rubens et de Velazquez. Un canal est dérivé de la grande voie centrale : c'est la peinture française. A partir du milieu du XVIIe siècle, elle joue de plus en plus le rôle de guide et d'inspirateur universel qui avait appartenu dans l'âge antérieur à l'Italie. »

N'oublions pas, avant de quitter le Louvre, de mentionner l'heureuse acquisition (au prix de 150.000 francs) faite à la vente récente de ce qui restait de l'atelier de Courbet, d'un des plus beaux morceaux de peinture du maître : *La Source*, datée de 1868, auquel, espérons-le, viendra bientôt s'ajouter, si la souscription ouverte pour compléter la différence, — hélas! considérable, — entre les 250.000 francs votés par le Louvre et les 900.000 qui sont demandés, aboutit au résultat souhaité, la grande toile de *L'Atelier du peintre* (exposée en ce moment à la galeries Barbazanges) où tout Courbet se trouve résumé. Et voici, en outre, quelques dons généreux faits au musée depuis notre dernière chronique et qui sont, eux aussi, exposés, avec les enrichissements de ces cinq dernières années, dans la salle Lacaze : en mémoire de son fils, tombé au champ d'honneur, M. Etienne Moreau-Nélaton, dont on sait l'inépuisable libéralité à l'égard de nos collections nationales, leur a offert quatre toiles : *Saint Sébastien* et *Vue d'Ischia*, par

(1) *Revue de l'art ancien et moderne*, 10 novembre 1919, p. 222.

Corot, un *Paysage* par Daubigny et une charmante composition de M. Maurice Denis : *La Foi, l'Espérance et la Charité inspirant nos soldats*, puis deux aquarelles : *La Mer à Etretat* par Delacroix, et une *Vue de Sainte-Adresse* par Jongkind. De son côté, l'amateur éclairé qu'est M. Félix Doistau a fait un don de la plus grande importance consistant en une jolie *Vierge au donateur*, attribuée au maître rhénan dit « de la *Mort de Marie* », en une *Vierge d'Annonciation* en marbre de l'école française du XIVe siècle, et en un ensemble d'objets les plus rares du moyen âge et de la Renaissance : ivoires gothiques tels que le Louvre n'en avait pas recueilli depuis la donation Timbal ; objets d'orfévrerie champlevée de Limoges (crosses, plaques de reliure et croix processionnelle), enfin trois petits bronzes de la Renaissance.

§

Au **Musée des arts décoratifs** a eu lieu cet été l'exposition, — qui s'est terminée fin octobre, — d'une des plus magnifiques suites de tapisseries que nous possédions et qui vient d'être remise en état par la manufacture des Gobelins : la tenture des *Chasses de l'empereur Maximilien*, exécutée vers 1530 par les ateliers de Bruxelles pour Charles-Quint d'après les dessins de Van Orley (conservés aujourd'hui, avec la tenture elle-même, au musée du Louvre et exposés en même temps que celle-ci au pavillon de Marsan). Après avoir appartenu au duc de Guise, puis au cardinal Mazarin, elle entra sous Louis XIV au garde-meuble de la Couronne, d'où elle passa au Louvre. N'ayant jamais pu jusqu'ici être exposée en son entier ou dans des conditions favorables, c'est la première fois que le public avait la bonne fortune de l'admirer dans son ensemble. Par sa richesse d'exécution, où l'or et l'argent se mêlent à la laine et à la soie, par la composition, merveille d'originalité et de goût, de ses sujets où mille détails curieux nous renseignent sur les costumes et les mœurs d'une des cours les plus brillantes de l'Europe au XVIe siècle, cette suite fameuse se classe parmi les plus magnifiques qui existent. Divisée en douze pièces correspondant aux douze mois de l'année, elle retrace en pittoresques tableaux des épisodes des différents modes de chasse : à l'épieu, à courre, au faucon, dans des paysages merveilleux de vérité qui ont, en outre, l'intérêt d'offrir, dans les fonds, des vues exactes de Bruxelles avec ses monuments et de ses environs.

§

Une autre exposition intéressante vient de s'ouvrir au **Musée des Beàux-Arts de la Ville de Paris**. Elle réunit un choix des plus beaux vitraux anciens des églises parisiennes : Saint-Etienne-du-Mont, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Gervais, Saint-Merri, qui avaient été déposés l'an dernier lors des bombardements, et ceux-ci auront eu du moins le résultat, auquel ne visaient certes pas leurs auteurs, de nous permettre d'apprécier mieux ces pages étincelantes. Elles occupent toutes les fenêtres de la longue galerie de sculpture du Petit-Palais, rivalisant entre elles de composition ingénieuse et de brillant coloris. Malheureusement il ne s'agit ici que d'une fin d'école et seulement de vitraux du xve siècle et surtout de la Renaissance, les verrières du moyen âge ayant été sacrifiées, au xviiie siècle, aux préventions alors régnant parmi le clergé contre les « bizarreries gothiques » et à son désir de répandre dans les églises plus de clarté. Seule une série de vitraux provenant de Saint-Séverin, dont on admirera la noble ordonnance et le beau sentiment — un *Saint Michel* avec *Saint Jean-Baptiste*, *La Trinité* entre *Sainte Catherine* et *Saint Christophe*, *La Trinité entourée d'anges*, *Saint Sébastien* et *Le Christ montrant ses plaies*, etc., — évoque encore l'époque gothique. A côté, venant de la même église, on admirera la curieuse et brillante *Parabole des conviés* par Robert Pinaigrier, datée de 1568 ; ensuite, provenant de Saint-Etienne-du-Mont, de grandes et magnifiques compositions d'un éclatant coloris : *La Pentecôte*, par Claude Henriet de Nancy, *La Vie de saint Claude, La Vie de sainte Anne et de la Vierge* par Angrand Leprince, *La Vie de saint Etienne ;* puis, dans la série des vitraux qui ornaient les galeries des anciens charniers, deux pages allégoriques curieuses : *Le Christ conduisant le vaisseau de l'Eglise* monté par les divers représentants de la chrétienté, et dont l'arche de Noé, représentée au-dessus, fut comme la préfiguration, et le célèbre *Pressoir mystique* de Pinaigrier, où l'on voit le sang du Christ, coulant de son corps écrasé, recueilli dans des futailles par les Pères de l'Eglise, mis en cave par les papes et les cardinaux aidés par les rois, tandis qu'en haut et sur les côtés les Prophètes de l'Ancien Testament préparent la vigne, que les Apôtres font la vendange, et que dans une église la communion est distribuée. A côté, Saint-Merri a

fourni trois belles verrières d'un chaud coloris : une *Vie de saint Pierre* par Chamu, des épisodes de la *Vie de sainte Geneviève el de saint Bavon* par Jacques de Paroy et Jean Nogare, une *Vie de sainte Agnès* par Jacques de Paroy ; — Saint Gervais, une *Vie de la Vierge* en trois beaux vitraux, des ateliers d'Angrand Leprince, avec, dans le haut (ils sont exposés séparément vis à vis) des épisodes charmants de vérité ingénue : la *Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne à la porte Dorée*, et les *Bergers paissant leurs troupeaux*, page qui a toute la saveur délicieuse d'un vieux Noël ; un *Jugement de Salomon*, par Robert Pinaigrier, une grande *Vie de saint Laurent*, attribuée à Jean Cousin ; — enfin, Saint-Germain l'Auxerrois, deux autres grandes et belles pages : une *Assomption*, attribuée à Claude Henriet et une *Vie de saint Vincent*, par Angrand Leprince.

Avec ces peintures sur verre sont exposées quelques toiles de même provenance : deux grandes compositions de De Troy et de Largillière, venant de Saint-Etienne-du-Mont, où les échevins de Paris, en *ex-voto* à sainte Geneviève, se sont fait représenter en costumes d'apparat aux pieds de la patronne de leur ville ; puis une série de six toiles où Carle Vanloo a retracé d'un pinceau académique et froid la vie de saint Augustin, et, dans une septième, Louis XIII dédiant à la Vierge l'église Notre-Dame-des-Victoires à laquelle appartiennent tous ces tableaux ; enfin, le *Christ au jardin des Oliviers* de Delacroix qui décorait l'église Saint-Paul-Saint-Louis.

§

L'Allemagne s'est enfin décidée à faire droit aux réclamations, dont nous nous étions fait l'écho, touchant les **richesses d'art de Colmar** qu'elle avait enlevées en 1917. A la fin de septembre, une délégation du gouvernement français est allée en prendre possession à Munich et a ramené toutes ces œuvres, qui, heureusement, n'avaient pas souffert : en premier lieu, le célèbre retable d'Isenheim avec les panneaux de Mathias Grünewald ; puis le polyptyque de la *Passion* par Schongauer, les autres tableaux, manuscrits enluminés, objets d'art, vitraux, etc., appartenant au musée, enfin la précieuse *Madone au buisson de roses* de Schongauer appartenant à l'église Saint-Martin.

AUGUSTE MARGUILLIER.

P. S. — Nous parlerons dans notre prochaine chronique de la

réouverture du Musée de Cluny et de la nouvelle salle de l'Indépendance américaine au Musée de Versailles dont, faute de place, nous ne pouvons entretenir aujourd'hui les lecteurs du *Mercure*.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Max Waller. — Albert Giraud : *Le Laurier*. — Louis Boumal : *Le Jardin sans soleil*. — Frédéric Denis : *Les Jours mauvais*. — Marcel Augenot : *Litanies des petits Belges*. — Paul Fierens : *Le Ciel et la Terre*. — Robert de Geynst : *Le Jardin de Prométhée*. — Deux conteurs. — Dom Bruno Destrée. — Société des Concerts populaires. — Monnaie : *L'Invasion*. — Les Revues.

La vague de paresse qui submerge aujourd'hui tant de contrées ne pouvait manquer d'effleurer nos rives. Pendant un instant la foule hésita. On vit quelques hommes, une flamme aux yeux, humer d'alacres parfums en tendant les bras vers les sirènes échouées, mais, comme personne ne les suivait, ils éclatèrent de rire et, un peu honteux, reprirent leur marche vers l'intérieur des terres. Leur robuste raison avait étouffé une imagination brusquement éveillée et, mal taillés pour l'aventure, sans regret, ils s'en retournèrent aux tâches accoutumées.

On connaît mal les gens d'ici qui sont avant tout réalistes et rebelles aux fièvres sentimentales. Etant sans inquiétudes, ils ne s'encombrent pas de soucis.

La paix venue, ils sont rentrés dans leurs demeures où, sous la lampe, ils reliront comme autrefois l'almanach familier qui relate les jours de kermesses et de semailles.

Hier leur importe moins qu'aujourd'hui et l'avenir leur paraît bâti de plus de hasard que de prévoyance. Ils veulent vivre et ils vivront en regardant toujours devant eux, jamais au delà. Leur politique peut paraître mesquine et étroite, mais leur change s'améliore. Ils légifèrent sans grands discours, redoutent les commissions et les comités et ne font appel qu'aux initiatives personnelles. Leur rapide renaissance n'a pas d'autre secret. Qu'on ne leur parle pas des périls de demain. Leurs poings, et ils les ont solides, leur suffiront à l'heure du danger.

Sans ambition, ils dédaignent les rêves hautains ou téméraires. Rien ne leur vaut le labeur quotidien qui forgea l'âme de leurs ancêtres et aux mystères des étoiles ils préfèrent la féconde réalité des sillons.

Sur leurs villes dévastées ils se sont rués en foule et de ces ruines sacrées monte déjà l'hymne éperdu des résurrections.

Cette race solide déconcerte le spectateur peu averti.

Il y a cinq ans elle émerveilla le monde.

Aujourd'hui elle attristerait peut-être ceux-là mêmes qui ne retiendraient de son geste d'alors que la beauté sentimentale.

Loyaux, les Belges abhorrent la ruse; paisibles, ils dédaignent les rodomontades ; goguenards, ils raillent les pires tyrannies ; férus de justice, ils ne redoutent pas les plus puissants, et, fous d'indépendance, ils grondent à la première alerte.

C'est parce qu'ils ont été trompés et non par esprit de conquête qu'ils réclament impérieusement la révision du traité de 1839.

Assistez à leurs fêtes et vous n'y verrez que de grands enfants fascinés par le faste et les tumultes, prompts à la riposte et sensuels jusque dans leur mysticisme.

Leur joie explose en clameurs qui s'harmonisent à peine dans les symphonies de leurs musiciens et se figent en frémissant sur la palette de leurs peintres.

Aussi ne s'éveilleront-ils que tardivement à la littérature qui exige une concentration dont ils se jugent incapables.

De quelles railleries n'accueilleront-ils pas la bande audacieuse qui prétendra les initier aux voluptés de la vie intérieure !

A sa manière, le fondateur de la *Jeune Belgique*, ce **Max Waller** dont on inaugura récemment le mémorial, futun héros. Car il parvint à grouper, au cœur d'un pays gangrené de politique et dénué d'apôtres, quelques esprits assez fiers pour subordonner le banal confort des jouissances quotidiennes aux divines tortures du sentiment et de l'intelligence.

Le 12 octobre 1919, la Belgique, en immortalisant Max Waller, compléta la Belgique du 4 août 1914, et la merveilleuse figure que l'ineffable maître Victor Rousseau consacra à la mémoire de ce poète mort à 29 ans acquit ainsi une double signification: celle d'un pays outragé, qui, malgré sa blessure, se réveille et qui, dans un sourire, s'efforce de tendre la main vers la lumière.

Dans un admirable discours M. Albert Giraud magnifia l'écrivain, « dont l'image ne cessera pas de se dresser, jeune et charmante, au seuil de la *Cité Idéale*, la *Cité du Rêve*, la *Cité Invisible* qui s'élève au-dessus de la cité réelle... C'est à élever cette cité, à l'agrandir et à l'embellir que Max Waller a consacré sa jeunesse. C'est dans cette cité qu'il a fait entrer la poésie qui désormais y possède son palais, à côté de la peinture et de la musique. »

Pourtant ce palais, s'il compte de jour en jour plus de servants, semble encore ignoré, sinon dédaigné des foules et le monument Max Waller suscitera plus d'une interrogation décevante.

Le chant des poètes n'éveille que peu d'échos au cœur d'une race essentiellement pratique. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur les académies, on ne peut admettre sans protester le vote injurieux de l'Académie de Belgique refusant tout récemment la création d'une classe de lettres françaises.

Dans sa réponse à M. Giraud, le bourgmestre de Bruxelles, M. Adolphe Max, parla d'une Belgique lointaine « qui recherchait l'utile beaucoup plus que le merveilleux, ne confondait point les choses tangibles avec les mirages de l'idéal et trouvait plus d'attrait dans le monde réel que dans celui de la fiction ».

A peu de chose près, cette Belgique n'a pas changé et M. Max est trop subtil psychologue pour ne pas s'en être aperçu.

Les formes d'art les plus matérielles demeurent son apanage : ses peintres n'ont rien perdu des grandes traditions ancestrales ; les récentes expositions de Jacob Smits et de Jan Stobbaerts sont là pour le confirmer ; ses sculpteurs allient la force à la volupté, et bien qu'ils la dissimulent sous les splendeurs d'un verbe abondant et pittoresque, la plupart de ses écrivains restent tributaires d'une inconsciente et tenace objectivité.

La critique a unanimement célébré le lyrisme imagé de ses romanciers et de ses poètes, et, qu'il s'agisse de Camille Lemonnier ou d'Eugène Demolder, d'Emile Verhaeren ou de Max Elskamp, une tradition qui fait loi leur a toujours imposé la grâce, la naïveté ou la frénésie de tel ou tel grand peintre dont ils assument ainsi, volontairement ou non, le fastueux héritage.

Un grand nombre de ces écrivains, flamands d'origine, ont incontestablement subi la tyrannie racique du décor et, si parfois un noble souci les entraîne des merveilles de l'instant aux mystères de l'éternel, c'est moins en visionnaires qu'en artistes qu'ils fixeront leurs méditations et leurs rêves.

A l'égal de leurs épopées, leurs hymnes se blasonnent d'éclatantes images et, si d'une promenade avec Hamlet leur âme a gardé quelque trouble, leur regard toujours lucide n'aura rien perdu des aspects du paysage.

L'idée des choses les séduit moins que leur apparence et aux voix intérieures ils ne sont pas loin de préférer un écho sonore.

D'autres pourtant vivent repliés sur eux-mêmes, à l'écart des mirages, mais à l'affût des âmes et des intelligences.

Rares avant la guerre, souvent ignorés et presque toujours méconnus, ils semblent aujourd'hui se presser plus nombreux autour des cimes inattendues surgies de nos plaines ensanglantées.

Ceux d'hier, à la suite du Chateaubriand de l'*Itinéraire*, se bornaient « à chercher des images ».

Ceux d'aujourd'hui ont soufflé sur les torches romantiques et, à la froide lumière de la nécessité, sont descendus en eux-mêmes pour se parfaire et se créer de plus volontaires inquiétudes.

Albert Giraud, dans son nouveau livre, **le Laurier**, n'a pas renoncé à sa somptueuse inspiration. Bien qu'ayant fui son hermétique tour d'ivoire, pour appuyer ses lèvres au front d'une patrie mutilée, il reste, par son vers nombreux, ses cadences harmonieuses et son inflexible orgueil, l'intransigeant aristocrate de *Hors du Siècle* et des *Dernières fêtes*.

Jusqu'à hier, fils ingrat d'un siècle sans gloire, il se dresse aujourd'hui sur les ruines fumantes de son pays et, devant sa patrie *aux seins rougis d'une pourpre vivante*, il s'arme tour à tour de la lyre vengeresse et de l'arc d'Apollon.

La lyre dira la gloire des héros éclatants ou obscurs, la fierté d'une indomptable race, le cri allègre du coq wallon et la sauvage clameur de Rœlandt, la cloche de Flandre.

Elle chantera aussi, mais avec quelle mélancolie, en rythmes entrelacés de tendresse et de regrets, une Allemagne de rêve, la Loreley aux yeux bleus et aux claires tresses blondes qui hanta les veilles de Bach, de Weber, de Gœthe, de Schiller et de Henri Heine.

L'arc, bandé par un poing indigné, criblera de mille flèches d'or empennées d'ironie le monstrueux Fafner qui déroule ses anneaux le long des plaines épouvantées.

Hélas, l'Allemagne des bois, des lacs et des montagnes n'était qu'un leurre ! Celle qui a survécu,

> C'est la jeune Allemagne hypocrite et brutale,
> Rusée envers les grands, dure envers les petits,
> Et dont la cruauté devient sentimentale
> Lorsqu'elle a dans le sang noyé ses appétits.

C'est cette même Allemagne qu'Emile Verhaeren lapida de ses lyriques anathèmes.

Du sarcasme de l'un à la véhémence de l'autre s'échelonne la gamme des sentiments qui troublèrent nos esprits au cours des cinq années tragiques et c'est ainsi que les dernières œuvres de nos deux plus grands poètes se dressent comme un émouvant mémorial devant ceux qu'une fallacieuse fraternité inciterait aux hâtifs pardons.

Plus pathétique s'avère le **Jardin sans soleil**, un recueil de vers de Louis Boumal, mort au front belge.

Le délicat poète Marcel Paquot avait déjà fait paraître de son ami et frère d'armes un acte en prose : *Quand ils auront passé de l'ombre à la lumière*, qui annonçait un remarquable écrivain. Avec une pieuse sollicitude, il nous révèle aujourd'hui son œuvre poétique.

Ce jardin sans soleil, c'est le nostalgique écho d'une âme exilée parmi les horreurs de la bataille.

En Flandre, aux soirs de solitude,
où parfois saignent des ciels de feu,

les souvenirs touchants et tendres, les voix étouffées du doux pays de Wallonnie et les images si douloureusement précises de la demeure lointaine où veille, inlassable, la Bien-Aimée trop tôt quittée, viennent assaillir le poète guerrier.

Et le voilà qui marche dans la nuit, environné d'appels et de fantômes.

Brisé de fatigue, il frappe à une porte qui s'ouvre hospitalière.

J'ai pris dans l'ombre un escabeau.
Je suis resté sans dire un mot.
L'aïeule activait sa dentelle.
La pluie frappait sur les volets.
Tous les enfants me contemplaient.
La servante portait la soupe devant elle.
Et je suis resté là des heures sans savoir
Qu'autour de la maison rôdaient les vents du soir,
Que je volais ce bonheur clair
Avec le chaud baiser de l'âtre dans ma chair.
Je songeais à l'automne, aux pommes que l'on cueille,
A des jours éloignés, à la mienne maison,
Au cours trop mesuré des mois et des saisons
A la vie, à la mort régulière des feuilles.

Mais quand je me souvins de ma fière jeunesse
Et de son seul amour que la guerre a détruit,
Si grande me revint une ancienne tristesse
Que j'ai continué de marcher dans la nuit.

Et ainsi, résigné, bien qu'alourdi de souvenirs implacables, Louis Boumal s'achemina du Jardin sans soleil vers les jardins de la mort où, dans l'éternelle lumière, jaillit le laurier immortel.

Pour n'avoir connu de la vie que tristesse et lassitude, M. Frédéric Denis voue aux **Jours mauvais** une guirlande d'âpres poèmes que la révolte et la haine hérissent de leurs épines, mais qu'un ardent amour magnifie de sa clarté.

Et l'âme du poète s'offre aux martyrs du rêve, aux aventuriers qui, sitôt partis, désertèrent l'aventure, à tous les hallucinés de l'utopie pour s'ouvrir enfin, comme un tabernacle, au petit enfant qui lui apporte la rédemption.

M. Marcel Augenot a moins d'ambition. Sa muse aimable, qui lui dicta souvent des strophes émues, égrène dans les **Litanies des petits Belges** un chapelet de prières tour à tour ironiques et touchantes qui enchanteront à la fois M. Francis Jammes, poète catholique célèbre et M. Louis Delattre, épicurien notoire.

L'église où vient prier M. Paul Fierens est plus orthodoxe et l'âme du poète s'y exhale en hymnes adorables.

Rien, pas même le grondement du canon proche, ne trouble ses oraisons. L'encens de sa ferveur et les lys de son humilité enroulent leurs parfums autour de l'image de Dieu. Et Dieu accueille cette offrande comme le sourire même du printemps..

O la Chapelle ignorée dont les cloches tintent sous les feuilles...

Ici n'entre pas le pécheur assoiffé de pardon et lourd de remords. Verlaine se détournerait, l'âme soudain plus chavirée et le cœur en déroute. Le chrétien rigide, qui, soumis à la règle, déroule son rosaire, les yeux baissés, n'y pénétrerait pas davantage.

C'est l'asile des âmes innocentes, la retraite des doux émerveillés dont la voix pleine d'oiseaux chante le miracle éternel des heures et des choses. La prière y jaillit comme une source où viennent boire les agneaux du rêve, de l'amitié et de l'amour.

Poème charmant, étoilé d'infini : le **Ciel et la Terre** entr'ouvre dès à présent à M. Paul Fierens les portes d'or de l'Avenir.

Lorsqu'il écrivit le **Jardin de Prométhée**, M. Robert

de Geynst songea certes à quelques japonisants buveurs de thé, amateurs de beaux livres, de subtils récits et de précieuses estampes.

Eve, délaissée par Prométhée et en qui frissonna, pour une heure, la divine étincelle, choit dans les bras d'Antoine, le faune jardinier du Titan.

Intelligence, la flamme de son regard? Hélas, ce n'était que le reflet de la vie...

M. de Geynst fixe cet épisode, qui eût ravi Louis Ménard, en vingt-trois sourimonos aux gaufrures délicates et enluminés d'or, d'argent, de mélancolie et de malice.

MM. Cantillon et Garnir sont des conteurs. L'un, dans **Yvette Bohr et autres récits**, poudre tantôt de discrète ironie, tantôt d'émotion concentrée de réelles ou imaginaires aventures qui divertiront les lettrés ; l'autre, qui lut Rabelais et Montaigne et sut en transposer la goguenardise et la verve dans des **Contes narquois de l'occupation**, s'affirme de plus en plus parmi les meilleurs écrivains de Belgique.

L'inauguration du monument Waller fut attristée par l'annonce de la mort d'Eugène Demolder. Un nouveau deuil vient de frapper nos lettres : **Dom Bruno Destrée**, frère de l'éminent député de Charleroi, est mort le 30 octobre, à l'abbaye du Mont-César, près de Louvain. Il fut, avec son père, parmi les premiers collaborateurs de la *Jeune Belgique*. Ensemble ils écrivirent le *Journal des Destrée*, pastiche charmant du *Journal des Goncourt*. Avant son entrée dans les ordres, Dom Bruno, qui signait alors Olivier-Georges Destrée, publia à Londres sur les presses de Chiswick, des *Poèmes sans rimes* inspirés par les préraphaélites anglais.

Au milieu du chemin de notre vie, un volume de proses religieuses, fut écrit à l'abbaye du Mont-César où Georges Destrée, qui sut rester un poète harmonieux, avait refugié son âme inquiète et nostalgique.

La **Société des Concerts populaires** a repris son activité sous l'impulsion de M. Henry Lebœuf, l'éminent critique musical de l'*Indépendance belge*. Son premier Concert réunit les noms de M. Alfred Cortot, qu'il est inutile de vanter au public français, et de M. Edouard Brahy, l'excellent musicien liégeois qui se révéla chef d'orchestre admirable et reçut du public l'accueil

le plus enthousiaste. Brahy, dont la sensibilité, fort ébranlée pendant la guerre, résistait mal aux secousses, chancela sous la brusque étreinte de la gloire. Sa volonté de résistance fut vaincue, et, peu de jours après son triomphe, un pli d'ironie aux lèvres, il mourait de la façon la plus pathétique. C'est une grande perte pour l'art belge.

Malgré cette disparition, les Concerts populaires s'efforceront de rester fidèles aux idées qui ont présidé à leur fondation :

Assurer aux chefs-d'œuvre une interprétation hors ligne et en faire bénéficier tous les amateurs de musique. Dans le choix des œuvres et des solistes, la Société compte faire une large part à nos compatriotes. On nous promet des œuvres nouvelles de J. Jongen et des exécutants tels que Chaumont et Gaillard. Mme Croiza apportera son concours au Concert de Janvier. On sait combien elle est aimée en Belgique. Cette affection se double de la reconnaissance que lui doivent tous ceux qu'elle a soutenus, charmés et réconfortés au front, en leur prodiguant sans compter son noble talent.

A la Monnaie, la première nouveauté de la saison fut un drame lyrique en quatre actes de M. Brumagne : **L'Invasion** ou les journées tragiques d'août 1914.

Sur un livret assez maladroit, M. Brumagne, élève de Léon Dubois et de Vincent d'Indy, a composé une intéressante partition où l'on découvre, certes, des réminiscences de César Franck, de Richard Strauss, de Wagner et même de Massenet, mais qui, par son mouvement et sa couleur, par sa fraîcheur et sa sincérité appartient à cette musique descriptive illustrée par plusieurs maîtres belges.

Les Revues. Au sommaire du *Thyrse* du 15 octobre je cueille les *Petits poèmes à la lune* de Georges Poncelet, un poète qui a lu Tristan Klingsor, qui s'en souvient, mais qui promet ; aux *Cahiers* d'octobre une exquise prose de Richard Dupierreux et dans l'*Horizon*, l'alerte hebdomadaire de M. Ed. Huysmans, d'intelligentes critiques de M. Ch. A. Grouas.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLAISES

Edmund Gosse : *Some Diversions of a Man of Letters*, Heinemann, 7 s. 6 d. — *The Outline of History* ou l'Histoire de l'humanité, racontée par

H. G. Wells. — Joseph Conrad : *The Arrow of Gold*, T. Fisher Unwin, 7 s. 6 d. — John Galsworthy : *The Saint's Progress*, Heinemann, 7 s. 6 d.

Les difficultés matérielles dont se plaignent les éditeurs français sont aussi grandes pour les éditeurs anglais. Toutefois, en dépit de l'augmentation des prix, les livres continuent à paraître à des prix double et triple. Le public achète tout autant qu'aux périodes d'avant-guerre et les auteurs continuent eux aussi à produire avec la même abondance. Parmi les livres récemment parus, il en est quelques-uns qu'il convient de signaler aux lecteurs français. En premier lieu nous prendrons **Some Diversions of a Man of Letters**, recueil signé d'un nom bien connu en France et salué partout avec respect et affection. Mr Edmund Gosse a reçu récemment, pour l'anniversaire de sa 70e année, un témoignage de l'estime de tous ses confrères anglais, qui ont salué en lui à la fois le poète, le critique, l'homme de lettres par excellence, qui a consacré à la littérature, à l'appréciation de toutes les choses intellectuelles une existence de labeur heureux. Les « diversions » rassemblées dans ce volume sont des plus variées. Il y est question de Shakespeare et de Sterne, des Brontës et de Disraëli, de Thomas Hardy et d'Edgar Allan Poe, de l'avenir de la poésie anglaise et de l'agonie de l'ère victorienne. Ce recueil n'est cependant pas un simple pot-pourri ; il y a dans cette diversité une unité remarquable et je conseille fort à quiconque veut avoir sur la littérature contemporaine en Angleterre un jugement correct, de lire quelques-uns de ces essais, sinon tous. L'unité de ce livre se trouve indiquée dans les pages de la préface qui porte ce titre : « Sur les fluctuations du goût. » Cet essai d'une dizaine de pages est, dans sa brièveté, un chef-d'œuvre de mesure, de bon sens et d'intelligence. Ces qualités sont assez rares, et on ne les trouve guère que chez les artistes qu'une longue pratique de la vie et des hommes a rendus indulgents en même temps qu'ils conservaient une netteté de jugement et un enthousiasme que les années ont entretenus sans le diminuer.

§

Mr H. G. Wells est comme le monde : son évolution est perpétuelle. Depuis qu'il inventa la machine à explorer le temps, nous avons vu son imagination parcourir l'univers, même sous la quatrième dimension. Puis, après ces randonnées vertigineuses, il ramena son attention à des sujets plus quotidiens. Il s'attacha

à des personnages d'une mesquinerie effroyable, comme Anne Véronique ou Mr Kipps, et il donna à leurs banalités une envergure invraisemblable. Ensuite, il s'attaqua à des problèmes plus mystérieux et s'efforça de recréer la divinité, sans autre résultat, du reste, que d'aboutir à un dieu qui ne vaut ni mieux ni pire que tous ceux que la fantaisie humaine s'est aventurée à façonner. Maintenant, il entreprend « l'histoire véridique de la vie et de l'humanité ». Cet ouvrage a pour titre général **The Outline of History** et paraîtra en 20 fascicules, de quinzaine en quinzaine. On nous annonce qu'il contiendra 600 illustrations, cartes et dessins avec un grand nombre de hors-texte en couleurs. Inutile d'ajouter que l'on fait à cet ouvrage une publicité formidable et que les annonces contiennent, à l'adresse de l'auteur, des qualificatifs qui seraient écrasants pour tout autre que lui. Son œuvre sera, paraît-il, « l'histoire entière du monde, fondue en un récit épique » ; c'est encore, nous dit-on, « l'histoire claire, lumineuse et concentrée de l'humanité, écrite par un maître conteur ». On trouvera là le « contour » de toutes connaissances : l'astronomie, la biologie, l'anthropologie, l'histoire politique et religieuse, le christianisme et l'histoire moderne, la révolution américaine et la révolution française, « l'aventure de Napoléon » et l'histoire des grandes puissances jusqu'au désastre germanique. Pour rédiger ces « contours », Mr Wells s'est assuré, nous informe-t-on, la collaboration d'experts, comme Sir E. Ray Lankester, qui fait autorité sur toutes matières de zoologie et d'anatomie comparée ; Sir Harry Johnston, le fameux explorateur de l'Afrique ; le professeur Gilbert Murray, que l'hellénisme a conduit à la sociologie ; et tout un groupe « de nos plus grands historiens vivants et de nos célébrités scientifiques, dans le but d'obtenir l'exactitude de chaque détail ». Il sera curieux de voir comment Mr Wells réalisera son projet : la tentative est, à coup sûr, ambitieuse.

Il apparaît à beaucoup d'esprits actuellement que l'enseignement de l'histoire a besoin d'une réforme complète ; on ne saurait continuer à mettre dans les mains des jeunes élèves les mêmes manuels d'histoire qui ont jusqu'ici donné de la civilisation et de l'humanité une idée aussi fausse. Il convient d'attacher beaucoup moins d'importance aux périodes pendant lesquelles les nations ont été en conflit armé, pour présenter, avec plus de suite et des proportions plus exactes le véritable développement de la

vie nationale de chaque peuple, quelle que soit la forme que cette activité nationale ait pu prendre. Nous avons vu comment l'école allemande était devenue un foyer d'infection pour les cerveaux auxquels on inculquait le culte de la force avec une apologie constante de la guerre. Le régime de monarchie absolue avait besoin d'entretenir dans la masse la convoitise, qui maintient le désir de conquête, et l'école allemande préparait et soutenait le militarisme. La Ligue des Nations, si elle veut arriver à faire entrer dans l'esprit des hommes un désir réel de paix et de bonne entente universelle, devra insister pour que l'enseignement de l'histoire soit unifié dans la mesure du possible et que les proportions soient gardées entre les événements guerriers et les périodes de paix, beaucoup plus nombreuses, beaucoup plus longues, beaucoup plus fécondes. J'imagine que Mr Wells s'est inspiré de ces idées, qui sont dans l'air, en entreprenant cette « Histoire de l'Humanité ». Il est probable que ce sera, comme le titre l'indique, une esquisse d'ensemble qui pourra être reprise, par parties, sur une autre échelle, et, sans connaître encore l'ouvrage, il est à penser qu'il ne saurait manquer d'être intéressant.

§

Le nom de Mr Joseph Conrad ne tardera plus, il faut l'espérer, à être connu en France. Sera-t-il tout à fait populaire, ou la célébrité de l'auteur restera-t-elle confinée à un petit groupe de dilettanti admirateurs ? Il semble bien que la qualité des œuvres de Mr Conrad les empêche de descendre facilement au niveau de la foule qui leur préférera des romans plus adaptés au *vulgum pecus*. Nul doute qu'entre *Lord Jim* et un roman de Hall Caine ou de Marie Corelli, l'habitué des Public Libraries choisira sans hésiter ces derniers. Ce n'est pas que Mr Conrad ne désire cette popularité pour ses œuvres et qu'il ne l'ait évidemment cherchée. Mais il faut à ce qu'on est convenu d'appeler « le grand public » une toute autre pâture. Même quand il s'essaie à écrire du feuilleton, Mr Conrad conserve tout ce que nous admirons dans son talent. Son dernier livre, **The Arrow of Gold**, a été reçu avec les éloges habituels, et c'est assurément un ouvrage des plus remarquables. Néanmoins, il a des défauts qui sont parfois fort agaçants ; il faut arriver presque à la moitié du livre avant de prendre un véritable intérêt au récit. Les personnages sont présentés d'une façon inattendue et, à coup sûr, originale. Les deux

protagonistes, Dona Rita et « M. Georges », restent dans un mystère qui leur fait perdre beaucoup de vraisemblance. Bien souvent le héros fait penser que, vu par Jules Renard, il serait dépeint comme un écornifleur. On peut voir maintes choses dans cette œuvre à laquelle Mr Conrad a certainement donné beaucoup de soin, mais il serait préférable sans doute que le récit fût clair et empoignant dès le début, que les personnages fussent nettement campés et les situations traitées avec plus de réalisme. Il y a quelque temps, Mr Conrad déclarait à un journaliste que, s'il n'avait pu écrire en anglais, il n'aurait jamais écrit ; mais quiconque s'est, par la lecture de ses œuvres, familiarisé avec l'auteur et son tempérament tout particulier, souhaiterait qu'il eût pris comme moyen d'expression la langue française, par exemple, qui l'aurait amené à être moins diffus et moins copieux.

§

On ne saurait s'empêcher de comparer, quant à la forme et au traitement, la dernière œuvre de Mr Galsworthy et celle de Mr Conrad. Ni l'un ni l'autre n'écrivent pour la foule. Tous deux ont un souci du style qui est assez rare chez les romanciers anglais. Ils ont également une sincérité et une humanité de sentiment qui donnent à leur œuvre un attrait puissant. Comme aux livres de Mr Conrad, on peut reprocher au **Saint's Progress** de Mr Galsworthy d'être lent à empoigner l'intérêt, et, à la fin, de s'allonger parfois inutilement. Mais, tandis que Conrad nous transporte à l'époque de l'insurrection carliste, nous restons avec Mr Galsworthy à l'époque présente. Le saint qu'il dépeint est un clergyman figé dans les dogmes et les formules de sa foi, incapable d'envisager aucun point de vue humain ni de comprendre quoi que ce soit aux réalités de l'existence. Sa fille cadette, follement éprise d'un jeune soldat de 22 ans sur le point de partir au front, se révolte contre la volonté paternelle qui lui impose un délai pour le mariage qu'elle désire immédiat, et elle n'attend pas la cérémonie pour consommer l'acte charnel. Naturellement le jeune homme est tué et la jeune fille devient mère d'un « war baby ». C'est là toute l'histoire et elle est, par moments, singulièrement émouvante. Mr Galsworthy pénètre avec une impitoyable perspicacité dans la psychologie de ses personnages, et il est intéressant de voir s'opérer les réactions entre le père, avec ses idées d'un autre âge, et la spontanéité impétueuse de sa fille. Ce

n'est peut-être pas le meilleur livre de Mr Galsworthy, mais c'est assurément un de ceux qui permettent de comprendre le conflit, si fréquent de nos jours, entre la mentalité victorienne et celle qui réclame ses droits plus que jamais à l'heure actuelle.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ALLEMANDES

J.-P. Erpelding : *Anna*, Diekirch, J. Schroell. — Memento.

Voici un roman luxembourgeois et c'est le roman du Luxembourg pendant la guerre. Il est écrit en langue allemande ; on ne s'étonnera donc pas d'en voir rendre compte sous cette rubrique. Son auteur, M. J.-P. Erpelding, l'a publié pendant l'occupation étrangère, en avril 1918, mais, sans doute pour dépister la censure, il lui a donné un titre tout à fait inoffensif. **Anna** pouvait passer pour une histoire sentimentale, dont personne ne se soucierait en dehors du pays. Mais les Allemands ne s'y sont pas trompés. Le petit livre de M. Erpelding a été saisi par les autorités militaires et sa destruction fut ordonnée. L'auteur, qui est professeur au gymnase de Diekirch, après avoir été menacé de poursuites, s'en tira avec une peine disciplinaire, que, par ordre, lui infligea son propre gouvernement.

Un exemplaire de ce roman, échappé à la mise au pilon, est parvenu jusqu'à nous. Donnons-en une brève analyse. Aussi bien ses qualités littéraires suffiraient-elles à le recommander à notre attention. M. Erpelding est doué d'un sens profond de la nature. Il mêle intimement les destinées de l'homme au paysage qui l'environne. Ses décors luxembourgois sont d'une âpre splendeur. Ils expliquent la race qui habite ce sol, race de paysans attachés à la terre, pour qui les grands événements qui agitent le monde ne sont qu'un spectacle lointain, auquel ils n'ont aucune part. Dans le passé, ils ont pu jouer un rôle et les monuments dont ils entretiennent jalousement les pierres témoignent de leur bonne renommée; maintenant leur histoire est close à jamais. Des hommes de petite taille se confinent dans des intérêts étroits.

Mais la guerre va faire sortir le pays de sa stagnation. A peine se doute-t-il, du reste, du sort qui l'attend, quand déjà les armées allemandes envahissent ses frontières. L'événement paraît si imprévu que les habitants sont paralysés de stupeur. L'indignation et la colère ne viendront que plus tard... Peter Burkel n'a au fond

de lui-même aucun sentiment de haine pour le puissant voisin. Fils de paysans, avocat dans une petite ville, près de la frontière prussienne, il a fait ses études à Berlin et à Munich. Les amis qu'il rencontre à la table de l'hôtel des Ardennes sont à peine différents de lui. Raumer, juge au tribunal, qui dans son culte du passé conserve la mélancolie d'un Werther; Joseph Bivels, chimiste et esprit fort; Ronald, peintre poitrinaire, tous inclinent à croire que la guerre ne les troublera pas dans leur quiétude.

Ils étaient, comme la plupart des intellectuels luxembourgeois, partisans d'un internationalisme tolérant, d'une condition où les hommes de tous les peuples vivraient les uns aux côtés des autres dans la même liberté, dans la même indépendance... L'idée de patrie n'était pas développée chez eux et, au point de vue économique, ils dépendaient entièrement de leur puissant voisin. En outre, ils jouissaient de l'avantage du bilinguisme qui leur permettait de goûter, dans une même mesure et avec un même amour, les produits intellectuels des deux nations rivales qui se faisaient contrepoids sur le continent.

De plus, chez Peter Burkel, les idées allemandes ont déjà fait de tels ravages qu'il n'est pas loin de voir dans la guerre un événement heureux qui régénérera le monde. Mais il devine vite que ses sentiments ne rencontrent pas d'échos dans le pays, car personne n'aime les Allemands et, dans le peuple, c'est généralement, à leur égard, un mépris gouailleur mêlé de crainte. Cependant, tandis que Peter Burkel s'apprête à gagner son village natal, des avant-postes allemands apparaissent sur la route. « Leur langage tranchant avait l'accent du commandement. Pour la première fois ils parlaient en maîtres dans cette langue qu'ils employaient naguère pour mendier, quand ils venaient en commis-voyageurs ou en vagabonds. » La population s'assemble pour les voir passer. « Ils sentent mauvais », disent les uns en humant l'air et d'autres racontent des anecdotes pour faire rire la foule. Ainsi les Luxembourgeois se vengent de leur impuissance en tournant l'ennemi en dérision.

Maintenant le flot de l'envahisseur a passé sur le pays. Les troupes allemandes occupent toutes les gares et toutes les routes. On apprend la nouvelle des premières batailles sanglantes, des premières défaites françaises. Des blessés passent, des prisonniers... Alors un grand amour de la France naît et grandit dans

tous les cœurs, un amour sans borne qui, pendant quatre ans, sera la religion de l'espérance :

Si grand était l'amour de la France qu'il avait pris racine dans le coin le plus stérile du pays et il poussait du sol comme une herbe amère et dure sur la lande.

Ils luttaient là-bas pour venger le déshonneur et plus d'un paysan qui s'était détourné de la France, parce qu'elle était devenue la France impie, faisait amende honorable dans son for intérieur...

Dans cent auberges enfumées la France se levait durant ces jours, lointaine et lumineuse comme l'étoile de l'espérance. C'était le pays où allait tout leur amour, sans qu'ils le connussent, car c'était le pays de la liberté et de la gloire.

Ils voulaient que la France tînt bon, sans se demander si elle le pouvait et sans se rendre compte que ce serait un miracle si elle y parvenait. Précisément parce que c'était un miracle, ils l'attendaient avec foi, sans s'informer des possibilités.

L'image glorieuse de la nation vengeresse leur fait avoir une conscience plus nette de leur propre déchéance. « Nous n'avons rien pour quoi nous puissions aller à la mort », s'écrit Peter Burkel dans son cercle d'amis. « C'est vrai, répond Joseph Bivels, nous sommes un peuple de valeur inférieure, un peuple sans honneur. » Et l'auteur ajoute : « Le mot qui devait être dit était tombé ; il gisait au milieu d'eux comme un bloc de pierre ; personne ne le ramassa. »

L'un des clients de Peter Burkel a un fils qui s'est engagé en France dans la légion luxembourgeoise. Quand le père apprend sa mort, il fait dire une messe pour le repos de son âme. De tous les coins du pays la foule accourt dans l'humble église du village pour rendre un dernier hommage à ce fils du pays. « Ils étaient fiers de savoir qu'il était sorti de leur milieu et, dans leur naïve présomption, ils faisaient retomber sur eux une partie de l'honneur, parce qu'ils l'avaient connu...La France était pour les jeunes gens le grand pays pour lequel on souffrait et on mourrait. »

Des Luxembourgeois sont allés en Belgique pour apporter des dons et reviennent avec des récits d'horreurs, tandis que les réfugiés belges qui ont cherché un asile dans le grand-duché sont les témoins vivants des misères de la guerre. Le martyre de ce peuple en fait un peuple de héros et les Belges inspireront à jamais le respect au monde. Et naturellement une comparaison vient à l'esprit entre le sort des deux pays neutres, dont l'un s'est opposé à l'enva-

hisseur les armes à la main, tandis que l'autre a dû se soumettre sans se défendre. « Et l'injustice qu'ils nous ont faite » ! s'écrie l'un des convives de l'hôtel des Ardennes, quand la conversation tombe sur Bethmann-Hollweg. « Ce n'est qu'une humiliation qu'ils nous ont infligée, répond Joseph Bivels, et je me demande si nous ne la méritons pas, car il y en a beaucoup parmi nous qui rampent devant eux, ou plutôt devant leur argent. »

C'est une autre question que l'auteur n'a pas laissée dans l'ombre : le Luxembourg, rattaché économiquement à l'Allemagne, envahi par les armées de l'empire, contribue à leur ravitaillement et s'enrichit démesurément. « Beaucoup de ceux qui se remplissaient les poches d'argent allemand criaient à haute voix contre l'Allemagne et frappaient du poing sur la table ; à leur seul aspect on était dégoûté. » Mais l'âpreté du gain a des limites, quand les greniers sont vides. Les billets de banque remplissent les poches, tandis qu'il faut se serrer le ventre, parce qu'il ne reste plus rien. Les mesures économiques édictées à Berlin sont étendues au grand-duché qui connaît enfin la carte de pain et les restrictions de toutes sortes. Le paysan cache les denrées pour les soustraire aux réquisitions et le pays connaît la noire misère qu'engendre un état de fait auquel il est complètement étranger.

Cependant le bruit du canon que l'on entend, nuit et jour, dans le lointain, résonne comme un reproche perpétuel. A mesure que la guerre se prolonge le moral est davantage atteint. Les hommes ont honte de leur inaction et cherchent en vain un remède à leur pessimisme. « On attendait de la guerre une grande transformation, mais les véritables transformations se font dans l'âme », déclare Peter Burkel, qui continue à vouloir faire l'homme fort et qui combat en lui-même un amour malheureux qui risque de le terrasser. C'est l'idylle qui se prolonge tout au long du livre, idylle à peine indiquée, qui lui a donné son titre, mais qui semble comme surajoutée au puissant drame politique qui absorbe toute l'attention du lecteur.

La fin de l'aventure d'amour ne pouvait logiquement terminer le livre. Il fallait à *Anna* une conclusion. Ecrit en pleine guerre, publié au lendemain même de l'offensive allemande du printemps de 1918, ce roman conclut à la victoire des Alliés. Peter Burkel est revenu de sa germanophilie. Tout ce qui se passe

autour de lui sent la défaite. Dans le train de Trèves qui traverse le Luxembourg il rencontre un voyageur allemand et engage la conversation. Son interlocuteur lui fait observer cyniquement que le grand-duché n'a pas à se plaindre, car il n'a pas payé le prix du sang.

Il nous est arrivé assez de choses, lui répond-il. Vous nous avez humiliés et nous ne sommes plus les maîtres dans notre pays. Nous souffrons avec vous de la faim et qui peut prévoir ce qui tombera encore sur nos têtes ! Que nous nous plaignions plus que ceux-là, là-bas, je ne le conteste pas, mais eux, ils l'ont voulu. Ils sont partis en jubilant, ils n'ont pas le droit de se plaindre maintenant.

Ce qu'ils attendent, avec un mélange de crainte et d'espérance, c'est la retraite allemande. Ici nous sommes en pleine fiction. M. Erpelding imagine que les Luxembourgeois, après avoir été submergés par les Allemands, les voient refluer en déroute. Mais on se bat dans le pays et la population civile est évacuée à mesure que les armées reculent. Il n'y a là rien d'invraisemblable, car c'est précisément ce que l'on craignait, aussi bien dans le Luxembourg qu'en Belgique et en Alsace-Lorraine. Seule la stratégie du maréchal Foch a prévenu ce nouveau malheur. Au début de 1918, le romancier ne pouvait envisager un autre dénouement et il fait périr son héros, touché d'un éclat d'obus, au moment même où il s'apprête à éteindre l'incendie de sa maison.

Nous savions peu de choses du Luxembourg pendant la guerre. Grâce au poignant récit de M. Erpelding, nous voici renseignés sur l'état d'esprit de ces vaillantes populations qui, lors du récent plébiscite, nous ont témoigné un attachement qui était fait de gratitude et d'admiration.

Memento. — Les théâtres en pays allemand font de nouveau preuve d'une certaine activité. La suppression de la censure a fait passer sur la scène quelques pièces politiques que l'ancien régime n'eût point tolérées, mais quelques tentatives purement artistiques valent également d'être signalées. On notera en passant le four retentissant de *la Femme sans ombre*, paroles de Hugo von Hofmannsthal, musique de Richard Strauss, à l'Opéra de Vienne (10 octobre). Le public viennois a assisté, vers la même époque, au « Volkstheater », à la première représentation d'un *Jérémie* de Stefan Zweig, qui, avec le *Geschlecht* de Fritz von Unruh et de l'*Antigone* de Hasenclever, constitue une sorte de Triple Alliance du défaitisme dramatique. Le sujet biblique se prêtait à des rapprochements avec la période contemporaine. A Vienne encore et au

même théâtre (14 novembre), un auteur suisse, M. Kesser, a tenté une réhabilitation de *Messaline,* où Mme Ida Roland, une nouvelle étoile dont on vante le tempérament dramatique et le profil à la Sarah Bernhardt, a obtenu un vif succès. — Berlin de son côté a rendu hommage à un auteur révolutionnaire, condamné aux travaux forcés à l'occasion des troubles de Munich, M. Fritz Toller. Ce lyrique, égaré dans le bolchevisme, après s'être engagé aux débuts de la guerre (il fut blessé au Bois-le-Prêtre), a écrit un drame social en 5 « stations », *Die Wandlung*, que la « Berliner Tribune » a représenté avec succès le 30 septembre. Il y a là un mélange de symbolisme et de réalisme qui rappelle la facture de *Hannel Mattern*. Les fantômes qui s'agitent autour des fils de fer barbelés, la voix d'outre-tombe de la jeune fille violée à mort par les soldats, voilà des scènes symboliques qui produisirent un singulier effet sur les nerfs détraqués des habitants de la capitale.

HENRI ALBERT.

LETTRES NÉERLANDAISES

La dernière œuvre d'Is. Querido. — Sous une reliure luxueuse que Henk Meyer ornementa d'une façon sobre et pleine de goût, illustrée de dessins de Marius Bauer, le grand aquafortiste que ses évocations de l'Orient ont rendu célèbre, la dernière œuvre de Querido, parue chez Scheltens et Giltay, se range parmi les belles éditions de la librairie hollandaise, laquelle fut de tout temps réputée pour ses belles publications. Le titre : *De Oude Waereld. Het land van Zarathustra*, romantisch epos uit Oud-Perzie. *Koningen*. C'est un peu long pour un titre : *Le Vieux Monde. Le pays de Zarathustra*, épopée romantique de la Perse ancienne. *Les Rois*. « Le Vieux Monde » doit servir de titre collectif à une série d'ouvrages : c'est ce que l'auteur nous expose dans des pages explicatives qui, publiées à la suite du roman, prennent près de la moitié du volume. L'auteur a le projet de publier une série d'épopées en prose dont l'ensemble nous retracera les civilisations de l'Asie occidentale, de l'Afrique du Nord et de l'Europe méridionale. Quant au sous-titre : « les Rois », il semble indiquer que, dans son personnage de Darius Hystaspes, Is. Querido a dressé la figure synthétique des anciens potentats; ou bien voudrait-il laisser entendre qu'un prochain volume nous présentera d'autres aspects encore du « pays de Zarathustra » que le palais de Suse et ses colonnades de marbre ?

Le roi Darius Hystaspes est assis dans sa salle de repos à la

troisième et plus haute terrasse du palais et songe... Il pense à ses fils, les demi-frères Xercès et Artabazanès. Leurs querelles meurtrières désolent l'empire et il a à décider lequel de ses deux fils montera après lui sur le trône. C'est Xercès qui deviendra roi, mais nous ne l'apprenons qu'à la fin de l'œuvre. Celle-ci est tout entière faite des méditations de Darius et de ses remembrances. Et l'on peut se demander si ce ne fut pas, de la part de l'auteur, une entreprise périlleuse que de nous montrer un roi si agissant sous l'aspect d'un rêveur et d'un rêveur tout plein de poésie, puisque ce n'est rien moins qu'un Querido qui est l'interprète de ses splendides visions? Et, ce faisant, Querido nous a-t-il donné une convaincante et caractéristique image des rois antiques ?

La lecture de ce roman soulève ainsi des questions auxquelles il est malaisé de donner des réponses satisfaisantes. Mais qu'importe, puisqu'il nous donne de la *beauté*, et une beauté si imposante qu'elle nous fait oublier les objections de notre esprit critique et, si celles-ci nous harcèlent quand même, nous nous disons : « Et puis quoi ! l'œuvre ne nous a-t-elle pas enchantés et éblouis? »

Effectivement ce dernier livre est ce que Querido a produit jusqu'ici de plus remarquable. Surtout, me semble-t-il, parce que jamais autant que cette fois il ne se montra maître de sa matière. Il nous montre Darius se remémorant l'histoire de Gautama, le pseudo-Bardya, l'imposteur que les sept Grands de la Perse jetèrent à bas du trône ; puis c'est la ruse du palefrenier de Darius pour procurer la couronne à son maître, c'est son armée que Miltiade défait en Grèce, puis une expédition dans le pays inhospitalier des Scythes qui sans cesse se dérobent ; et le style s'adapte toujours étroitement au caractère des épisodes, s'imprègne de leur atmosphère. Après l'Egypte, dont Darius s'est assimilé les conceptions religieuses et dont il a protégé les cultes, voici la Judée. Et, comme Querido est Juif, son récit est ici tout plein d'une émotion communicative. Darius, pour distraire ses insomnies, fait venir trois sages et leur demande ce qui a le plus de pouvoir : le vin, les rois, les femmes ou la Vérité ? Ils lui répondent dans des discours élégamment tournés, quand Darius remarque parmi les courtisans qui l'entourent Zerubbabel, un Juif banni qui habite Suse et qui également désire prendre la parole. Le roi l'interroge et, dans une fougue inspirée, le Juif

célèbre la Vérité Eternelle. Nous avons ici un des passages culminants de l'œuvre. Darius est si profondément troublé qu'il autorise la reconstruction du temple de Jérusalem et lui-même, pendant ces travaux, se rend dans la capitale de la Judée. L'auteur prend ici des libertés avec l'histoire, mais d'une telle façon qu'il est tout pardonné : la description de la Judée est pleine de magnificence.

D'autres pages encore arrêtent l'attention et notamment je signale la vengeance de la reine Tomyris, le doux et puissant discours de Daniel, la peinture si suggestive des plaies de l'Egypte et la figure de Xercès qui, apparaissant sous des traits si caractéristiques à la fin de l'ouvrage, fait présumer qu'il sert à amorcer l'œuvre qui fera suite à celle-ci.

Si Querido n'a pas su complètement échapper aux défauts qui frappent dans ses nombreux ouvrages, et qui sont le manque de concentration et l'intempérance du lyrisme à des endroits qui précisément eussent exigé de la sobriété, ce dernier livre n'en constitue pas moins la plus haute et la plus belle réalisation de son esprit : et il s'y trouve des parties qui se rangent parmi ce que notre littérature a de meilleur et de plus parfait.

§

Le public hollandais s'est, de tout temps, signalé par l'intérêt éclairé qu'il témoignait au mouvement des idées en France. C'est à cet intérêt, encore avivé par les sympathies que la France s'est acquises pendant la guerre, que répond la collection publiée depuis plus d'un an par la maison A.-W. Sythoff de Leyde et dirigée par le Dr P. Valkhoff, sous le titre *Fransche Kunst* (*Art Français*). Différents publicistes, amis et admirateurs de la France, ont, dans cette collection, consacré des études aux manifestations de l'art français. C'est ainsi qu'on doit au Dr P. Valkhoff : *De Franse geest in Frankryks Letterkunde* (*L'Esprit français dans la Littérature française*), au Prof. Salverda de Grave : *De Troubadours*. M. Cornelis Veth étudia les caricaturistes. Jan van Nylen Francis Jammes. M. J. Gresshoff trouva l'occasion de réunir ses articles de critique du *Telegraaf* sur les écrivains français. Enfin, M. Johannes Tielrooy vient d'écrire sur Maurice Barrès une étude des plus fouillées où il nous retrace, point par point, l'évolution de Barrès allant du scepticisme à l'affirmation et le représente comme un symbole de tout le peuple

français qui, dans les dix dernières années, a passé par ces mêmes voies où Barrès l'avait guidé.

J.-L. WALCH.

LETTRES NÉO-GRECQUES

F. Theodossiadès : *Vérités historiques*, Lembessis, Paris. — Georgios Sotirios : *I Agia Sophia Konstantinopoléôs*, Sideris, Athènes. — Ch. A. Nomikos : *I légoméni Rhodiaki angeioplastiki*, Kassimatis, Alexandrie. — La poésie de Constantin Kavaphis. — Georges Souris. — Memento.

Tant de volte-faces diplomatiques se sont produites, depuis la proclamation des fameux quatorze points de Wilson, que les revendications de l'Hellénisme sur certains territoires grecs encore irrédimés pourraient déjà paraître anachroniques, si la certitude de pouvoir en appeler victorieusement au témoignage de tous les siècles, et l'impressionnante continuité d'une tradition glorieuse ne donnaient un poids particulier aux moindres paroles prononcées au nom de la nation grecque. C'est pourquoi la menace actuelle d'un escamotage nouveau de la question de Constantinople au profit de l'ottomanisme renaissant effraye tous les partisans d'une paix durable.

En effet, les clefs du monde sont toujours sur le Bosphore, et ces clefs ne sauraient être laissées aux mains des ennemis de la Civilisation. M. Fintias Théodossiadès expose, à l'appui de cette thèse, un certain nombre de **Vérités historiques** contemporaines, auxquelles le constantinisme de M. Dragoumis se refuse à souscrire, sans en altérer les conclusions. Dès lors, la France et l'Angleterre, intéressées directement au statut méditerranéen, ne les sauraient contester.

Il est impossible, dit M. Théodossiadès, que ces puissances admettent doréuavant l'existence de l'empire turc, symbole de l'oppression et de la barbarie, qui, durant cinq siècles, fut une honte pour la Civilisation et déshonora l'humanité. Il est inadmissible qu'une nation qui, durant cinq siècles s'est montrée incapable de devenir un Etat civilisé, puisse survivre à cette guerre. Le Turc n'a su que conquérir. Il n'a jamais su administrer ni rendre la justice.

Seule la restitution de Constantinople aux Hellènes peut garantir la sécurité de la France et de l'Angleterre dans la Méditerranée, et l'on sait, du reste, que notre influence intellectuelle n'aurait rien à perdre en l'occurrence, puisque la culture française est

à bon droit considérée par la plupart des Grecs comme le complément naturel de leur culture nationale.

L'Hellénisme a planté ses villes capitales au long des rives de la Méditerranée orientale, voire du Pont-Euxin, comme des phares qui tour à tour s'éteignent et se rallument. Parmi ces glorieuses cités, aucune n'a su briller d'un éclat plus vif que Byzance. Le christianisme s'y est défini pour la première fois dans **Sainte-Sophie** sous forme de symbole architectural. Ainsi, pour incarner deux époques séparées par de longs siècles, pour emblématiser deux aspects différents de l'âme humaine, le génie grec a pu créer successivement deux styles religieux, et Sainte-Sophie est le pendant du Parthénon. Dans l'un et l'autre temple, toute l'idéalité merveilleuse de la Race est venue se matérialiser. Aussi bien la Basilique byzantine, canon de toute l'architecture chrétienne de l'Orient, est-elle devenue, depuis 1821, le point de ralliement de l'irrédentisme grec. Jamais l'Hellénisme ne se considérera comme entièrement libéré, tant que la Croix du Christ n'aura pas été replacée par des mains grecques sur la sainte coupole.

Peut-être certains de nos diplomates auraient-ils intérêt à jeter les yeux sur quelques-uns des ouvrages que les modernes Hellènes ont consacrés à l'histoire et à la description de l'impériale église, sur ceux de Paparrigopoulos et Spiridon Lambros, par exemple, ou plus simplement sur la savante monographie récemment publiée par M. Georges Sotirios, éphore des antiquités byzantines, et qui fait partie du *Syllogue des Livres Utiles*.

Avec une parfaite méthode, M. Sotirios fait l'historique du temple de Sainte-Sophie de Constantinople depuis Constantin le Grand. Il nous montre ce qu'il fut sous Théodose, ce qu'il devint sous Justinien, quelles furent les circonstances de sa fondation et de sa consécration, la place que la Basilique occupe dans l'histoire de la puissance grecque au moyen âge, l'évolution des cérémonies qui accompagnaient le triomphe des empereurs victorieux ou l'intronisation des patriarches. Il étudie ensuite les diverses caractéristiques de l'art manifesté à Sainte-Sophie, les détails de construction ou d'ornementation, l'architecture, la sculpture, la peinture et l'immense rayonnement d'influences que le monument fit jaillir autour de lui.

M. Sotirios a ainsi condensé en un raccourci saisissant le meil-

leur des travaux de Choisy, Durm, Millet, Diehl, Gurlitt, Ebersold, Saltzenberg, Lethoby, Holtzinger, etc.

Grand carrefour des routes du monde, Constantinople eut un rôle civilisateur de premier ordre, et ce qui excite les convoitises autour d'elle, c'est que les raisons qui ont jadis motivé sa splendeur ne sauraient disparaître entièrement.

L'Hellénisme garde ce privilège d'être installé séculairement partout où aboutissent les grands chemins d'Asie et d'Europe ; il s'en est enrichi intellectuellement, et c'est ce que vient prouver également l'histoire de l'île de Rhodes, aujourd'hui aux mains de l'Italie, mais illustrée jadis par l'héroïsme inoubliable des chevaliers français ; car, sur ces bords, le courage des Gaules voisina longtemps avec le mercantilisme vénitien. S'inspirant des travaux minutieux de Migeon, de Saladin, de Fouquet, de Garrett, Chatfield Pier sur l'Art Musulman, de Ch. Diehl sur l'Art Byzantin, de Deck sur la Faïence, M. Nomikos analyse minutieusement les multiples influences qui sont venues se conjoindre dans **La Céramique rhodienne.** Il nous montre quels ont pu être, dans la décoration et dans la forme, les apports lointains de la Perse, de la Mésopotamie, de la Syrie ou de l'Egypte, puis de l'Islam, pour l'enrichissement du fonds local traditionnel, puis il examine la diffusion de cet art à travers les îles grecques. Rien de plus instructif et de plus consciencieux que cette monographie, qui vient de voir le jour à Alexandrie.

La grande cité d'Egypte, de par l'activité intellectuelle croissante de sa très importante colonie grecque, reprend une place de plus en plus prépondérante dans le réveil général de l'Hellénisme. Elle a, du reste, une tradition particulière, qui fit sa gloire avant l'avènement de Byzance au pontificat intellectuel de l'Hellénisme, et elle a trouvé un poète contemporain pour exprimer, en de saisissantes transpositions, les frappantes analogies d'âme que notre époque glorieuse et désabusée manifeste avec les jours décadents de la splendeur gréco-romaine. Nous avons nommé Kavaphis.

La poésie de Constantin Kavaphis est une poésie de pensée vivifiée par l'angoisse moderne, hors de toute confession directe et personnelle. Elle met en scène une crise d'âme, par images et par figures tirées du passé. L'impuissance baudelairienne de croire et d'aimer emplit de frissons cet art sobre, qui ne

se préoccupe d'évoquer les gestes de jadis que pour exprimer de façon plus discrète et plus saisissante les sentiments d'aujourd'hui. Le monde gréco-romain est son domaine préféré, et il y meut à l'aise un pessimisme dépourvu de sanglots, mais avide d'émotions voluptueuses.

Irrespectueuses envers les dieux et les rois, mais affinées jusqu'à la perversité et tout empoisonnées d'onanisme intellectuel, un peu poseuses même en leur prétention d'être revenues de tout, les âmes que nous présente Kavaphis, malgré l'éloignement où il les situe, sont bien entièrement de notre époque. Avec son talent de fin psychologue et de visuel réaliste le poète excelle à dramatiser ses propres spéculations schopenhauériennes.

Lisez *Rois Alexandrins*, *Satrapie*, *Ithaque :* il y met en scène, non seulement son inquiétude personnelle, mais celle de ses contemporains. Ecrasé par la fatalité des forces naturelles, anxieux de la petitesse de l'homme au sein du vaste univers, défiant des pièges de la Foi et des habiletés de la Raison. le penseur se résigne, le poète cherche dans le culte de la vie remède efficace à sa tristesse. Il se réfugie dans la pitié, dans une aspiration éperdue vers la Beauté, dans un souhait généreux d'expériences multipliées et toujours nouvelles. C'est ainsi qu'il s'en va du côté de la Joie.

Kavaphis est un poète concentré, qui ne s'abandonne jamais complètement à son émotion. Amoureux de concision, de contours nets et lumineux, il réalise souvent de courts poèmes, dignes de l'*Anthologie* ; parfois son inspiration se développe à la façon d'un lied. Moins somptueux que notre Ephraïm Mikhaël, dont il lui arrive d'épouser l'attitude, il le dépasse en profondeur lyrique, et sa cérébralité n'est pas ennemie de la tendresse. Bien au contraire, cette tendresse constitue le charme secret de son art, et telles de de ses élégies amoureuses (*Depuis neuf heures*, *Le soleil de l'après-midi*) mêlent la grâce de Catulle à la mélancolie de Verlaine. Il se refuse du reste à l'éloquence et préfère peindre. La langue dont il se sert est simple, nerveuse, très proche de l'élocution familière et, par là même, intensément lyrique, tant elle excelle à apparier le rythme verbal aux détails de l'image, au mouvement secret de la pensée.

Constantin Kavaphis s'est suscité dans son milieu de fervents admirateurs. Nous citerons parmi ceux qui ont su analyser de

plus près son art savant M. G. Vrissimtsiakis dans son opuscule intitulé . *L'Œuvre de Kavaphis*, Poly Modinos, Ségopoulos, Ch. Zervos, qui vient d'écrire en français une fort pénétrante et remarquable étude. Il ne semble pas toutefois que ces commentateurs, pour ingénieux qu'ils soient, aient songé à mettre en relief l'espèce de traditionalisme très particulier, qui permet à Kavaphis de faire l'histoire de sa propre âme, en évoquant celle de sa ville natale.

Traditionaliste aussi fut **Georges Souris**, que toute la Grèce pleure encore et que ses admirateurs comparaient volontiers à Aristophane. Traditionaliste, tout en employant la langue vulgaire, mais sans aucune foi novatrice, et seulement pour donner plus de saveur à ses trouvailles satiriques, à ses jeux de mots. Déconcertante fut sa facilité à composer des vers, puisque depuis 1883 jusqu'en 1917 sans interruption il fit paraître hebdomadairement son journal *Le Rômios*, dont tous les articles étaient rimés. Né à Syra en 1853, il fut emmené tout jeune en Russie, mais bientôt il revint à Athènes pour ses études, qui furent brillantes. Il excellait à commenter sur un ton plaisant les événements de la semaine, et parmi les pièces qu'il a réunies en volume, il en est quelques-unes que l'on retiendra pour leur originalité : *Mon portrait*, par exemple ; toutefois l'ensemble pèche par la monotonie, l'absence de profondeur ou de conviction véhémente. A ce titre, Souris reste inférieur à ses aînés, Alexandre Soutzos, Karydis, Synadinos et surtout à l'ionien Lascaratos, sans laisser de marquer sa place au premier rang des ironistes de sa race. Une traduction française de Souris serait loin cependant de laisser l'impression que nous donne par exemple *La Papesse Jeanne* d'Emmanuel Roïdis.

MEMENTO. — Le numéro 7 du Bulletin de l'*Epkaideftikos Omilos* est dédié au prophétique investigateur du problème de l'enseignement en Grèce, M. Photis Photiadis ; il contient la suite des fortes études de MM. Delmouzos et Triandaphyllidis sur la *Renaissance pédagogique* et l'adaptation du démotique aux nécessités scolaires. L'histoire de la langue et la philologie la plus érudite ont leur place en ces pages nourries de faits. Nous apprenons ainsi que la foi dans les destins du Scolastique commença de chanceler avec Valaoritis, puis avec Kondos, Vernardakis et Hatzidakis, pour mieux permettre ensuite à Psichari de proclamer l'excellence du démotique pour la prose aussi bien que pour la poésie.

Christos Varlendis, de son côté, nous offre dans sa *Revue* de curieuses petites pièces, inspirées par les événements récents. Quelques-unes, rythmées sur le mode klephtique : *Rêve, Fleur et Oiseau*, *Pluie*, *Larme*, *Aux hirondelles*, ont un charme que n'eût pas désavoué le vieux Paraskhos.

Le *Noumas* publie de curieuses réflexions de Kambouroglou sur le sens à donner aux deux noms propres Erotocritos et Aretousa, empruntés au célèbre poème crétois de Vincent Cornaro. Polakis y étudie également de façon judicieuse le rôle de l'Eglise dans la question de langue. A *Pinacothiki*, il convient de lire la traduction des poèmes italiens de Solomos par De Viazis.

DEMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES BRÉSILIENNES

La mort d'Olavo Bilac nous a enlevé un grand poète, et un des chefs de notre école dite parnassienne, qui le fut très peu. Pas plus qu'Alberto de Oliveira, il n'a tordu le col à l'éloquence, et il ne fut jamais impassible. Il était personnel et ardent, tout comme son rival en gloire. On a beaucoup parlé de son érotisme. Je le tiens surtout pour romantique, aimant l'amour plutôt que la créature, et semblable en cela à la plupart des poètes. S'il a souvent chanté la chair, ce fut en somme par désir de jeunesse, un désir normal et précis. Il le fait en des termes usuels, quasi prévus. Je n'y vois aucune révélation, soit de caractère, soit d'art. Ses nouveautés de sensation et d'expression se trouvent ailleurs. Et cette ardeur finit avec le temps. Il y a loin de là à cette sensualité perpétuelle de Shakespeare ou de Verlaine, sans âge ni lieu, un vrai panthéisme amoureux. Ce ne fut pas non plus la curiosité éperdue et l'adoration de l'artiste vers le corps parfait, forme vivante de l'harmonie. De l'amour, Bilac a surtout gardé les souffrances, l'exaltation, ce qui me semble bien la marque du romantisme.

Il nous laisse quelques volumes de poèmes, dont plusieurs superbes. A travers l'attitude parnassienne recherchée il s'est acheminé sûrement vers la grande émotion, à la fois personnelle et générale, profondément humaine. Des tableaux antiques et historiques, à la façon des trophées, il est venu à dire l'angoisse du temps qui détruit et la tragédie de l'imagination. Son dernier livre, *Soir*, lequel renferme des sonnets de toute beauté, est empreint d'une noble tristesse. En des vers parfaits il constate, avec tant d'autres,

La gloire d'être triste et l'orgueil d'être seul.

La guerre, qui a rejeté tant d'intellectuels vers l'action, n'a pas manqué de transformer Bilac. Elle l'a surpris à l'âge où l'homme sent le besoin de donner. Son âme passionnée, troublée par la réalité sanglante, vers le crépuscule, quand ce qui fait vivre la jeunesse commence à mourir, a su éviter le pessimisme inerte. Comme d'Annunzio, le poète se fit tribun. Devant le danger que couraient les peuples paisibles et mal défendus, comme le nôtre, il est allé au peuple, pour le guider vers un esprit défensif pratique. Il parla, écrivit, se multiplia. Ses discours, ses longs voyages à l'intérieur du pays, malgré une santé déjà ébranlée, soulevèrent un vrai mouvement de conscience nationale. Ainsi le grand poète lyrique a fini par vivre de la poésie lyrique.

D'Emilio de Menezes, lequel vient aussi de mourir avant son heure, on pourrait dire, selon le mot de Remy de Gourmont sur Saint-Amant je crois, que ce fut un admirable poète verbal. Les mots sont des coursiers qui s'emballent parfois, et qui vous emportent un peu malgré vous, dans une délicieuse griserie. Emilio de Menezes se laissait volontiers emporter. Il était éloquent. Avec moins de largeur et de profondeur que Bilac, son vers était riche en sonorités, souvent un peu vagues.

Mais, par une curieuse dualité, ce poète lyrique redondant se doublait d'un satirique exact et corrosif. Tels de ses quatrains sont des eaux-fortes méchantes. Là il oublie tout verbalisme et reprend le mot qui porte. Ce fut le côté le plus personnel de son talent, et certes le plus curieux, car c'est un genre assez peu cultivé dans notre littérature, et, pour l'imprévu de l'invention ainsi que pour la cruauté de la bouffonnerie, il faudrait peut-être remonter jusqu'à Gregorio de Mattos pour retrouver son pareil. Mais cette partie de son œuvre est presque inédite. Il y malmène trop de monde, souvent avec injustice.

C'était un gros homme, rouge et moustachu, ressemblant pour le physique aux moines paillards des légendes. Et c'était un tendre et un sentimental, au dire de ses amis. Ses boutades sont célèbres, et il en a débité jusqu'au bout. Vers la fin de sa dernière maladie, qui fut lente et qui lui enlevait une fonction après l'autre, un gros marchand de ses amis le vint voir. « C'est de la mort au détail », lui dit le mourant.

M. Ronald de Carvalho est un jeune poète. Il est jeune selon

l'âge, mais son œuvre montre une singulière maturité d'esprit. Il est aussi un grand travailleur, aimant les tâches ardues et désintéressées. J'en parle pour l'avoir rencontré un jour de pluie, devant le ministère des Affaires Etrangères, qui transportait une énorme grammaire russe, dont la masse m'a un peu effrayé. Car il étudie sérieusement le russe, à seule fin de savoir. Etant paresseux, je prise fort la diligence, et ne manque jamais de la louer. Ici surtout, car l'activité du poète nous a déjà valu deux beaux volumes de vers, outre des études critiques.

Le sonnet qui ouvre le deuxième livre de poésies m'a fait songer à Anthero de Quental, car il baigne dans ce pessimisme héroïque dont est pleine l'œuvre du maître portugais. C'est la conscience de la petitesse et de l'abandon de l'homme dans le mystère cosmique, et de la tragédie essentielle de sa destinée. Ce n'est pas le seul poème où l'on retrouve cette note. Ce n'est pas non plus la seule note de ces poèmes. Le talent de Ronald de Carvalho est très souple et très varié, en quoi il se distingue encore parmi les autres poètes, plutôt monocordes. Il passe avec une égale aisance du sonnet où chante la désespérance philosophique au murmure d'amour et de tendresse, alors que la douceur captieuse du crépuscule et des mains féminines nous font goûter exquisement l'heure mélancolique. Il est parfois ardent et enthousiaste, quand il célèbre le feu du soleil, l'or de l'automne et les couleurs de la terre. Il sait aussi composer des triolets et des ballades dans le mode classique, où il nous avertit galamment que « la vie est ombre et rien de plus ». Il sait encore tourner savamment le vers français, témoin la charmante petite chanson que Mme Suzanne Desprès nous a dite naguère au Lycée Français de Rio.

Ce jeune poète montre une remarquable maîtrise de son métier. Il possède les mots, sait les assembler pour en tirer l'effet musical, ce que je tiens pour essentiel en poésie. Il travaille beaucoup. Je lui souhaite de ne pas trop travailler, ce qui souvent nous fait perdre contact avec la vie.

Voici un autre jeune poète, très artiste déjà, très amoureux de son art. Il se nomme Alvaro Moreyra, et il s'apparente à Ronald de Carvalho par le talent et par la sûreté du métier. Il en diffère par maint endroit. Il est plus moderne, plus nerveux. Son inquié-

tude me semble plus psychologique, moins philosophique. Ce dont il a souci c'est le cas humain, les luttes de l'homme avec la femme, et surtout celles de l'homme avec lui-même. Il est moraliste, comme on disait autrefois. Il prend ses idées à même la vie. Car il aime la vie, laquelle est allégresse et torture à la fois. Il y a cru, jadis, à la vie, il n'y croit plus guère, et même il nous confie qu'elle et lui se moquent l'un de l'autre à présent. Après cela probablement il ne l'en aime que mieux. La vie est femme.

Nous avons de lui deux volumes, *La Légende des Roses*, vers, et *Un Sourire pour toute chose*, proses mélancoliques, parfois moroses, parfois un peu perverses, et qu'il a composées parce que, dit-il, on doit sourire toujours, de joie ou de regret, en vieillissant doucement, ce qui commence en pleine jeunesse. C'est un livre ironique et charmant, où il note avec finesse les correspondances de l'âme avec les choses, les ombres et la musique.

Caio de Mello Franco, le plus jeune de tous, est le pur poète, la pure imagination musicale et émue. Il est amoureux, mélancolique et doux. Il n'a cure que de chanter, désirer et se souvenir. Dans sa première plaquette de vers, que voici, et qui a nom **Urna**, il est question tout d'abord de cendres et de choses moyennâgeuses. Ne vous y fiez pas. C'est une urne à surprises. Elle est remplie de fleurs fraîches et vivantes. Telle de ses petites chansons, la « Chanson de l'Eau », par exemple, toute empreinte de grâce fluide, rêveuse et nostalgique, se place au rang des meilleures du genre. Et je me rappelle le sonnet sur la reine de Saba, avec son dernier vers sonore et plein :

... La tristesse d'un cœur plus seul que le désert.

Manuel Bandeira vit dans la compagnie d'une Muse à la fois inquiète et amusée. Il a eu une adolescence difficile, à cause de souffrances physiques qu'il n'a vaincues que lentement. Les alternances de maladie et de santé se reflètent dans ses poésies. A un moment donné il s'en fut en Suisse vivre dans le brouillard et dans le soleil tour à tour. Il frissonne et il rit selon les jours. Guéri, il se raconte dans la transposition de l'art. C'est là son œuvre, et c'est en somme toute la vie. Ses vers publiés s'appellent joliment **La Cendre des Heures**. Ils sont d'un vrai poète.

TRISTAO DA CUNHA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Otto Hammann : *Erinnerungen. 1. Der neue Kurs. 2. Zur Vorgeschichte des Weltkrieges* (1897-1906). 3. *Um den Kaiser* (1906-1909), Berlin, R. Hobbing, 24 m. — Barisbeg de Dukagjin : *Le monde oriental et le problème de la paix*, Perrin, 3 fr. 50. — V. Marac : *La question de Turquie. La liquidation de la dette publique ottomane*, Edition l'Orient illustré. — Georges Bourdon : *Ce qu'est devenue en Orient la politique de la Victoire*, Edition, Droit et Liberté. — Charles Vellay : *Smyrne ville grecque*, Chapelot.

En décembre 1918, les journaux français publièrent un télégramme de Berlin annonçant que Son Excellence le conseiller intime Hammann, ancien chef de la section de la presse à l'Office des affaires étrangères et à la Chancellerie sous les Chanceliers Caprivi, Hohenlohe, Bülow et Bethmann-Hollweg, allait publier un livre où il révélerait que Guillaume II voulait faire la guerre en 1901-1902. Ayant soutenu le premier que le Kaiser avait *toujours* cherché l'occasion de faire la guerre, j'attendais avec avidité le moment où je pourrais prendre connaissance des révélations de Hammann. A ce point de vue là, ses **Mémoires** ont été pour moi une déception. Non seulement cette révélation ne s'y trouve pas, mais l'auteur soutient au contraire que Guillaume II n'a jamais voulu la guerre, n'avait qu'un but : être un « Empereur de la paix » et « n'a pas de faute subjective dans l'éclatement de la guerre mondiale » ; seulement il est permis de croire que la crainte de nuire à l'Allemagne et à son ancien maître est ce qui a contraint Hammann à dissimuler dans son livre ce qu'il avait annoncé à des amis en décembre 1918.

Hammann, pendant les derniers temps du gouvernement du prince de Bismarck, était correspondant du *Pester Lloyd* à Berlin. Il était alors et est resté un admirateur passionné de ce prince, mais il a l'esprit trop curieux et trop épris de la vérité historique, pour ne pas rechercher quels étaient les vrais plans de Bismarck. Dans la mesure où un journaliste officieux allemand le peut (car Hammann, malgré ses velléités de « manger le morceau » en décembre 1918, n'a pas quitté ce rôle), il réfute la légende d'un Bismarck ami de la Russie et ennemi de l'Angleterre et essaie de prouver que c'était plutôt le contraire. Bismarck, dit-il, voulait laisser la Russie s'engager contre l'Autriche et l'Angleterre, mais se réservait de les soutenir s'il le jugeait à propos. C'est parfaitement exact. Le plan du Chancelier était d'écraser la France (et même la Russie, si elle venait à notre secours) au moyen de la

Triple Alliance, dans des circonstances où l'Angleterre serait restée neutre ou même, si c'était possible, aurait coopéré à l'anéantissement de ces deux puissances. Le meilleur moyen d'y arriver était d'engager la Russie dans une aventure « exotique » où elle se heurterait à l'Angleterre. De là, la politique de Bismarck en Bulgarie, où il voulait faire croire à Alexandre III qu'il lui laissait le champ libre. Pendant que la Russie, l'Autriche et l'Angleterre auraient été aux prises, Bismarck, avec l'aide de l'Italie, eût écrasé la France. Les articles actuellement connus du traité de la Triple Alliance permettent d'affirmer que ce qui caractérisait ce fameux traité était qu'il était conclu *à la fois* contre la France, la Russie *et l'Angleterre*. A l'issue d'une grande guerre contre la Russie et la France à laquelle elle aurait assisté en spectatrice ou même à laquelle elle aurait participé sur mer, l'Angleterre, *lors de la discussion de la paix*, se serait trouvée en face d'une coalition toute formée, qui l'aurait contrainte à laisser imposer aux vaincus le traité qui eût convenu aux trois vainqueurs. L'affaire Schnæbelé fut une tentative de réaliser ce plan dans un moment où l'attitude des ministères Crispi et Kalnoky donnaient le maximum de garantie au sujet de la coopération de l'Italie et de l'Autriche, tandis que d'autre part la tension des rapports entre la France et l'Angleterre rendait invraisemblable une intervention anglaise en notre faveur. Bismarck ne put cependant en février 1887 obtenir l'assentiment de l'Angleterre au passage de l'armée allemande par la Belgique (voir *Mercure* du 16 déc. 1918, p. 615) et Hammann constate que les ouvertures de Bismarck en 1887 pour arriver à une alliance avec l'Angleterre furent « froidement » accueillies.

A Bismarck succéda Caprivi. S'étant convaincu en 1892 de la nécessité pour lui d'avoir un chef du service de la presse à l'Office des affaires étrangères, il offrit cette place à Hammann qui entra ainsi dans l'antichambre de la diplomatie. Il put monter en grade, mais ne pénétra pas plus avant dans ce ministère où chaque section garde jalousement ses secrets vis-à-vis des autres. Il ne sut donc en général que ce qu'on veut faire dire et ce qu'on veut empêcher de publier. Aussi paraît-il avoir eu des informations assez maigres sur la diplomatie secrète allemande avant l'arrivée de Bülow au ministère en juin 1897. Jusqu'à ce moment, et même longtemps après, l'un des chefs de section du ministère, le fameux

Holstein, jouait un rôle absolument prépondérant. Hammann nous fait connaître d'une façon précise ce personnage qu'enveloppait jusqu'ici une obscurité mystérieuse, ce « professeur de diplomatie bismarckienne » qui se tenait tellement à l'écart qu'il n'avait pas d'habit de cérémonie quand en 1905 il dut être inopinément présenté à l'empereur qui honorait la Chancellerie de sa visite. Hammann apprit à ses dépens que Holstein était aussi perfide avec ses collègues qu'avec les puissances étrangères. Holstein, d'ailleurs, par son mauvais caractère, finit par fatiguer Bülow qui lui voulait du bien, ayant été jadis protégé par lui. Holstein donnait souvent sa démission : le 5 avril 1905, le chancelier fit accepter par l'Empereur celle que Holstein venait de nouveau de donner. Comme Bülow eut ce soir-là son évanouissement, Holstein s'était flatté qu'il pourrait retirer sa démission grâce à cette circonstance. Quand on lui annonça la décision impériale, il crut d'abord à une supercherie, puis accusa le prince d'Eulenbourg de l'avoir desservi auprès de l'Empereur : il n'avait été desservi que par son humeur.

Plein d'estime et de sympathie pour Caprivi, un peu sévère pour la sénilité de Hohenlohe, Hammann est un ami et admirateur de Bülow et n'a guère que des louanges pour son grand talent et sa capacité de travail. Ce qu'il dit à propos de la crise bosniaque de 1909 mérite d'être noté. On pouvait conjecturer d'après les renseignements connus jusqu'aujourd'hui qu'en mars 1909 Bülow essayait de n'agir que contre la Russie, et loin de songer à envahir la Belgique, s'efforçait d'obtenir la neutralité de la France et surtout de l'Angleterre : Hammann le confirme.

L'admiration de Hammann pour Bülow fait d'autant plus ressortir la dureté de son jugement sur Guillaume II : il paraît le considérer comme un malade et réédite la légende de sa maladie de l'oreille, niée par le dentiste américain Davis. Il est sans indulgence pour l'autoritarisme et les goûts déclamatoires du dernier Kaiser et le considère comme une intelligence perpétuellement « jeune » et comme un être peu sincère et peu conscient. La seule qualité qu'il lui reconnaisse est d'avoir toujours choisi des hommes compétents. Il ne paraît même pas avoir en estime son courage et raconte qu'en 1906 il voulut décommander au dernier moment sa visite à Vienne, tant il avait été impressionné par l'attentat lors du mariage du roi d'Espagne.

Mais si Hammann est sévère pour le caractère et les facultés du Kaiser, il se refuse à lui attribuer d'autre ambition que celle de maintenir la paix. S'il énumère sans indulgence ses actes impulsifs et ses maladresses, il nie qu'il ait eu aucun plan ambitieux. Il ne peut par suite donner aucune explication de ses efforts tenaces pour la construction d'une puissante flotte allemande et renonce en réalité à expliquer la politique du Kaiser, car on ne peut donner le nom d'explication à la réédition de clichés officiels et ridicules comme : la France avide de revanche, la Russie avide de guerre, l'Angleterre qui les pousse en avant astucieusement. Les *Mémoires* de Hammann, d'ailleurs si fins et si intéressants, cessent d'être une œuvre historique pour devenir un plaidoyer, dès que leur auteur aborde un sujet ayant des rapports avec la question de la responsabilité de la guerre.

ÉMILE LALOY.

§

Le livre de M. Barisbeg de Dukagjin : **Le monde oriental et le problème de la paix : le présent à la lumière du passé**, mérite une attention spéciale. L'auteur n'est pas le premier venu, ayant joué un rôle important, paraît-il, au Parlement ottoman ; issu d'une vieille famille féodale albanaise, il est donc de pure race européenne et non asiatique comme les Turcs ; et quoique musulman il est d'ascendance chrétienne, se souvenant fort bien que le blason de ses ancêtres portait la devise *Benedictio Patris ;* mais il n'en est pas moins très dévoué à l'Islam et au Sultan-Khalife, et ce plaidoyer pour la cause de la vieille Porte vermoulue dans la bouche d'un petit-neveu du grand Scanderbeg n'est pas dénué de saveur. Plaidoyer d'ailleurs pas convaincant du tout. Personne ne nie qu'il se trouve en Turquie quelques individualités de grand mérite et d'un sincère désir de vivre en civilisés ; le malheur est que ces Turcs-là, qui sont d'ailleurs rarement Turcs mais Albanais, Géorgiens, Kurdes, Syriens, etc., sont très peu nombreux et que, quand ils arrivent au pouvoir, ils ne se conduisent pas très différemment des pires Bachi-bouzouks. Nous en avons connu beaucoup de ces Ottomans à vernis reluisant qui, sur l'asphalte parisien, en auraient remontré au plus libéral d'entre nous, et qui, rentrés chez eux, se retrouvaient juste au niveau des massacreurs les plus féroces. Qu'il nous soit donc permis de mettre dans le même sac tous ces

Turcs, jeunes et vieux, faux et vrais, et après avoir cousu soigneusement ledit sac, de le jeter au plus profond du Bosphore. « La lune était sereine et jouait sur les flots. »

Cette opinion sévère pour les Turcs est celle de M. V. Marac dans son travail : **La question de Turquie. La liquidation de la dette publique ottomane**, et aussi celle de M. Georges Bourdon : **Ce qu'est devenue en Orient la politique de la Victoire.** Elle est d'ailleurs celle, je crois, de tous les gens sensés, à l'exception de Pierre Loti et de Claude Farrère qui continuent à voir l'Orient à travers les *Orientales* (personnellement je suis indulgent pour leur romantisme ; moi aussi j'ai été ensorcelé par la magie de là-bas, et je me souviens qu'en 1878, au collège, je faisais des vœux ardents pour les Turcs contre les Russes). En réalité, comme le dit fort bien M. Marac, le Turc est incapable d'aucun travail, d'aucun effort, il ne sait que tuer. Même pour la guerre il a été pas mal surfait ; tous ses grands combattants n'étaient pas de race touranienne, et les terribles janissaires notamment se recrutaient exclusivement parmi les chrétiens à qui on enlevait leurs jeunes garçons pour en faire ces soldats modèles. On ne peut donc qu'approuver la conclusion de cet écrivain : prononcer la libération de tous les peuples asservis, Syriens, Arabes, Arméniens, Kurdes, Grecs, etc., et faire avec le restant une République du Levant, qui, quoique peuplée de Turcs, sera placée sous le contrôle effectif de l'Entente et chargée de payer toutes les dettes de la Sublime Porte, seul mode logique de liquidation de la dette ottomane.

Dans le mémoire que je citais, M. G. Bourdon parle de Smyrne, Smyrne que les Turcs n'abandonneront que contraints et forcés en dépit du surnom injurieux d'Infidèle qu'ils lui donnaient, et à son opinion on peut joindre celle de M. Charles Vellay, qui, dans sa brochure **Smyrne ville grecque**, établit positivement que non seulement Smyrne, mais tout le littoral voisin est peuplé en très grande majorité d'Hellènes en dépit des statistiques turques. Les statistiques, on sait comment elles sont dressées, et même, quand elles se trouvent concorder avec la réalité, on sait aussi, hélas, comment cette réalité a été obtenue, par le massacre et la transplantation. Il n'y a encore une fois qu'à délivrer tous ces beaux pays du joug qui les souille et les déshonore. Ceci fait, peut-être le Turc lui-même, libéré de ses meneurs, deviendra-t-il un

bon peuple pacifique comme les Mongols d'Asie, une fois qu'ils n'ont plus eu de Gengis-Khan et de Tamerlan pour les transformer en hordes incendiaires. Et ces deux noms soulèvent d'ailleurs un problème délicat. C'est surtout avec Tamerlan que le Touranien a été destructeur, or Tamerlan était musulman, tandis que Gengis était païen, vaguement chrétien peut-être, et la question est de savoir si ce n'est pas l'Islam qui abrutit le Turc. L'idée de Barisbeg que le Turc, musulman libéral, fait contre-poids à l'Arabe, musulman fanatique, n'a jamais correspondu à la vérité. Le Turc ne pourrait-il pas, une fois libre, abandonner l'Islam et revenir même au christianisme qu'il pratiquait jadis? Ce ne serait pas impossible. On a exagéré la non-malléabilité des musulmans et notre siècle même a vu des retours en masse à la foi européenne ; les Grecs crétois, qui étaient en majorité mahométans sous Abd-ul-Hamid, sont maintenant en très grande majorité orthodoxes ; les minorités musulmanes d'Albanie, de Bosnie, d'Herzégovine s'effritent de décade en décade. Palgrave, l'explorateur de l'Arabie centrale, croyait même à la possibilité d'une christianisation des purs Arabes.

Cette question de la diminution de l'Islam dans la race blanche et de sa prodigieuse extension dans la race noire est une des plus intéressantes qui soient.

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Anonyme : *Un soldat de France, lettre d'un médecin auxiliaire*, Plon, 3 francs. — *Journal du Commandant Raynal, le Fort de Vaux*, Albin-Michel, 4 fr. 50.

Avec une préface élogieuse de M. Emile Boutroux la librairie Plon a donné un curieux recueil de lettres écrites du front par un des combattants du début, un étudiant qui passa ensuite médecin auxiliaire et fut tué dans l'Argonne : **Un soldat de France** (31 juillet-14 avril 1917). — D'origine alsacienne, le narrateur qui se trouvait sous les armes quand éclata la guerre, séjournant au Havre et à Tancarville, ne pensait nullement livrer à la publicité les lettres qu'il écrivait aux siens sur sa route ou des divers postes qu'il se trouva occuper; aussi sont-elles surtout intéressantes pour l'étude — non des faits, mais de l'un des combattants, — d'une personnalité qui déjà s'affirme. — On

assiste à la formation et au départ des troupes ; puis on parle vaguement de l'occupation de Mulhouse (9 août) et du siège soutenu par Liége. Bientôt c'est l'entrée en Belgique (20 août), et après les batailles de Guise et de Charleroi, l'ordre de retraite. Presque tous les officiers ont été tués, le commandant en tête ; les trois quarts des effectifs se trouvent hors de combat. L'auteur, blessé au pied lors de la bataille de la Marne, doit séjourner à Tours, puis à Vichy ; mais il ne pense qu'à retourner se battre et en attendant, à peine guéri, s'occupe de soigner les autres. Il finit par regagner le front en Argonne (juin 1916) et nous montre le tableau désolé des lignes de bataille du côté de Vauquois ; plus loin, du Mont Têtu, de la Main de Massiges en Champagne pouilleuse. La suite de ses lettres donne peu de paysages, mais surtout des impressions, des sentiments. De la vie qu'il mène comme médecin auxiliaire il parle à peine, ou cite quelques incidents comme les agapes du 1er janvier 1917, tandis qu'il consacre une de ses meilleures pages à l'exode de Reims, au bombardement et aux aspects de la cathédrale. Surtout il se raconte, se cherche, — s'analyse curieusement dans des billets intimes, — des lettres qu'il adresse à des parents, des amis, des camarades. Il tomba dans l'enthousiasme de l'attaque qui se déclancha le 16 avril 1917, frappé d'une balle au cœur comme il avançait pour relever des blessés, — et l'on peut dire que ses lettres l'ont donné en toute sincérité, qu'il les a écrites avec son cœur et qu'elles révèlent, je le répète, une personnalité. — C'est qu'il faut toujours se rappeler que le talent naît de lui-même, favorise les uns comme il délaisse les autres, et qu'on peut se montrer écrivain dans une simple note, — à plus forte raison dans l'emportement de la passion, les épanchements des heures douloureuses. Les générations qui arrivaient à l'âge d'hommes et prirent les armes pour la guerre ont bien, d'ailleurs, semble-t-il, la haine de l'Allemand, qui s'était atténuée chez leurs aînés depuis 1870 ; elles ont vu de près le Boche « grossier, fat et vil, et qui est la réunion, au point de vue moral, de tout ce qui peut souiller une âme d'homme ; chez lequel, ajoute encore le narrateur, le souci de l'intérêt matériel prime tout, étouffe les instincts nobles et généreux, tout ce que les siècles avaient déposé en nous de sentiments humains, policés, tout le mieux-être moral par quoi nous nous distinguons des brutes des vieux âges. La science même qu'il a acquise, il

la met au service d'un idéal d'homme des cavernes : tout pour moi, rien pour les autres. Voilà comment il est un ferment de régression de la civilisation, et voilà ce que nos poilus et nos alliés sentent obscurément en le traitant de Barbare, de Boche et de Hun » (Lettre du 10 décembre 1914, p. 33). — L'Allemand a voulu croire qu'après les atrocités de la guerre on oublirait tout, qu'on ferait « camarade » et qu'il reviendrait s'installer comme avant, reprendrait commerce et petites affaires. Il est toujours bon de lui dire qu'il s'est grossièrement trompé ; que l'expérience a été suffisante et que le plus grand plaisir qu'il pourrait nous faire serait de ne jamais remettre les pieds chez nous.

Je m'arrêterai plus longuement sur le *Journal du commandant Raynal*, **le Fort de Vaux**, dont la défense fut un des épisodes les plus extraordinaires du siège de Verdun. Le commandant Raynal raconte d'abord, dans la première période de la guerre les combats donnés à Montyon et la Ferté-Milon ; ensuite près de Soissons, où il se trouva blessé, et après quelques jours passés à l'hôpital de la ville, envoyé à Paramé. Il rejoignit le 9e zouave à Sathonay et se battit du côté d'Arras ; frappé par un culot d'obus qui arrivait à bout de course, il n'eut que quelques contusions à la cuisse, mais fut évacué de nouveau et dut rester en traitement à Dax, à Lyon et à Aix-les-Bains avant de pouvoir rejoindre le front. Il fut encore blessé au ventre du côté de Tahure et, enfin guéri, se vit désigné pour le commandement d'un fort dans la zone de combat. C'était le moment des attaques furieuses des Allemands sur Verdun, et il se trouve chargé du fort de Vaux, qui avait été déclassé et désarmé comme les autres, — comme ceux de Reims, d'où les Allemands qui les occupèrent purent si longtemps tirer sur la ville, — et où il n'y avait, au moment où se produisit la ruée de l'ennemi, qu'un gardien de batterie et quelques territoriaux qui en déménageaient l'armement. — L'expérience de Liége et de Maubeuge avait conduit à penser que les forts n'étaient en somme que des nids à bombes et que les fortifications de campagne devaient permettre une résistance plus efficace. Lorsque la défense de Verdun fut décidée, on fit du fort de Vaux un des points d'appui et un abri pour les troupes. Après avoir décrit la situation militaire à ce moment, le commandant Raynal raconte la traversée de la zone battue par l'artillerie allemande pour arriver à ce poste avancé, et donne des indications

sur l'ouvrage (23 mai 1916), — en assez mauvais état dès lors, — ébréché de divers côtés, continuellement battu par l'artillerie adverse, et dont l'armement au reste devait se montrer inférieur. Les troupes qui formaient la garnison étaient empestées par les cadavres en décomposition et les excréments qui s'accumulaient dans les fossés. Elles devaient aussi se trouver trop nombreuses, car on venait se réfugier au fort de Vaux de divers côtés, tant que les approvisionnements et surtout la quantité d'eau disponible allait être réduite et enfin manquer complètement. Pour compléter et améliorer la défense, le commandant avait demandé un détachement du génie avec la télégraphie sans fil ; mais l'appareil se trouva détruit en route et du détachement il n'arriva que deux hommes, — et un brave chien, élevé par l'un d'eux et qui devait, la connaissance faite, être de la partie jusqu'au bout. Après avoir pris part à des combats livrés tout proche, à Damloup et à l'étang de Vaux, dont le fort put recueillir encore quelques survivants, il fallut riposter directement à l'ennemi dont les approches commencèrent dans l'après-midi du 1er juin. Le tir de barrage isolait maintenant la forteresse, qui avait dix-neuf brèches au moment où se déclancha la ruée allemande. Pour la défense, le commandant Raynal avait organisé des détachements de mitrailleurs qui devaient se porter en avant dès la fin du tir d'artillerie et culbuter les assaillants ; mais les Boches profitèrent de l'arrosage, dont l'intensité atteignait 2.000 obus à l'heure et, passant le fossé à demi comblé, occupèrent le dessus du fort. Notre artillerie n'avait pas répondu à l'appel qui lui avait été fait de balayer l'extérieur de l'ouvrage et, lorsque les nôtres se hasardèrent à sortir pour gagner les postes de combat assignés, ils furent accueillis à coups de grenades. — Cette attaque fut enfin repoussée ; mais l'ennemi, toujours pressé de chanter victoire, avait déjà annoncé *urbi et orbi* qu'il avait enlevé le fort. — Il devait s'y acharner d'ailleurs. Il était à l'entrée des coffres du nord et l'on se battait à demi-asphyxié à l'intérieur ; le combat se poursuivit dans la gaine nord-est, mais fut arrêté par un barrage élevé avec des sacs de terre. L'ennemi le fit sauter, mais on le rétablit de suite. Toutefois il fallut évacuer enfin ce couloir. On se battait également sur l'ouvrage ; mais à l'intérieur l'attaque se brisa contre le barrage du Balcon, au sud. Les Allemands criaient aux défenseurs de se rendre : « Braves Français, vous êtes cernés ! »

— et comme on leur répondait à coups de grenades, ils remontaient précipitamment pour crier ensuite : « Voyous! Apaches! Vous serez fusillés! » — Mais ils s'étaient emparé des coffres nord-ouest et nord-est et installés fortement au-dessus de l'ouvrage. Les gaines menant à la partie centrale étaient transformées en redoutes, tandis que les mitrailleuses allemandes empêchaient toute sortie. Le commandant Raynal lâcha des pigeons et fit des signaux pour demander du secours. Le combat reprit le lendemain dès 4 h.; mais la provision d'eau allait manquer. Les Allemands du reste pouvaient se renouveler dans l'attaque, tandis qu'au dedans les mêmes toujours se battaient, dans l'encombrement des blessés et des morts, et arrivaient à l'épuisement. Malgré les gaz asphyxiants, les jets de flamme, la fumée étouffante, la garnison tenait encore; mais l'eau se faisait rare et ce fut bientôt l'agonie. Deux hommes réussirent à sortir du fort pour rétablir la télégraphie optique avec les nôtres. Les 5 et 6 juin la bataille fit rage avec toutes les inventions diaboliques de l'ennemi; mais l'épuisement de la citerne obligea à faire sortir les bouches inutiles. Au dehors, pour répondre à l'appel des défenseurs, on prépara une attaque, mais qui échoua; on en prépara une seconde et la canonnade même fit rage; pourtant tout fut inutile. La garnison était épuisée; l'eau manquait, au point que certains buvaient leur urine; on en vit s'évanouir; d'autres lécher un petit caillou humide sur le mur. Il fallut capituler, — minute pénible sur laquelle a passé le récit; mais le commandant, lorsqu'il se rendit aux Boches, réclama le brave chien qui les avait assistés depuis le début et qui se trouvait sain et sauf; les Allemands étaient en veine d'amabilité après leur victoire et consentirent à lui laisser la bête. Ensuite ce fut même un des leurs, un capitaine de hussards, qui se chargea de la descendre à l'arrêt du train et gravement la promena sur le quai de Sarrebruck, cherchant un coin propice. Le Kronprinz qui avait reçu à Stenay le commandant Raynal s'était prodigué d'ailleurs en démonstrations admiratives et lui avait rendu son épée, — ou plutôt une épée qu'on crut la sienne, car il ne portait qu'une canne. On peut aussi noter, d'après le témoignage de l'officier, que le prince allemand ne serait nullement la caricature qu'on nous a toujours montrée. — La fin du livre est consacrée à raconter la captivité à Mayence, mais n'offre pas les épisodes dramatiques qu'on rencontre de cou-

tume dans les relations de ce genre. Le commandant Raynal mentionne cependant qu'on finit par l'envoyer en représailles à Strasburg sur la frontière polonaise, — avec les diverses persécutions de ces lieux d'internement. Il y resta trois mois avant de pouvoir gagner la Suisse, mais avec le chien qui avait été leur compagnon durant le siège, et qu'il put ensuite présenter gravement à sa femme.

On lira avec intérêt le livre du commandant Raynal, qui est le témoignage de l'acteur principal du drame, et la défense du fort de Vaux, par une poignée d'hommes, dans des conditions en somme défectueuses, est un des épisodes les plus extraordinaires de la lutte.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

A LA COMMISSION D'ENQUÊTE : LE « CLOU » DU PREMIER ÉPISODE. — Hindenburg et Ludendorff ont déposé le 18 novembre devant la deuxième sous-commission d'enquête de l'Assemblée nationale. Les manifestations qui avaient accompagné l'arrivée du maréchal de Hindenburg à Berlin et les incidents qui se succédèrent dans la suite pouvaient faire croire que cette comparution aurait tout le caractère d'un événement « sensationnel ». A vrai dire, il ne s'est rien passé de remarquable et l'homme aux clous est reparti pour sa province, sans avoir fourni aux amateurs de spectacles les émotions qu'ils escomptaient. S'attendait-on à des émeutes monarchistes ou bien à des révélations si extraordinaires qu'elles eussent modifié la marche des affaires ? En tous les cas, le premier épisode du vaste mélodrame imaginé par les parlementaires allemands s'est terminé par le four le plus complet. C'est au point que les metteurs en scène eux-mêmes se demandent s'il ne faudra pas remiser les accessoires, pour passer à des jeux plus sérieux.

Les conservateurs avaient fondé sur la déposition du vieux maréchal et de son fidèle acolyte les plus singulières espérances. La *Gazette de la Croix* parlait ouvertement d'une « vague nationale » qui allait entraîner l'opinion politique. On a prétendu après coup que les démonstrations populaires qui eurent lieu à Berlin en l'honneur de Hindenburg avaient un caractère spontané et la mise à pied du major von Lutzow apparaît comme une satisfac-

tion tardive à l'opinion révolutionnaire. Noske, interviewé par la *Nationalzeitung* (18 novembre), a affirmé que l'envoi d'une compagnie de la *Reichswehr* à la gare était due à une erreur du colonel Reinhard. Quant à la manifestation du lundi 17, devant le palais du Reichstag, la version officielle en laisse l'initiative à une bande de collégiens et d'étudiants que le maréchal de Hindenburg ramena au calme en l'invitant à ne plus troubler l'ordre public. La jeunesse de Berlin semble du reste avoir une singulière conception de l'autorité. A la suite des mesures disciplinaires édictées contre le major von Lutzow, le « Conseil supérieur des élèves des gymnases réunis (lycées et collèges) de Berlin W. » adressa au ministre de la *Reichswehr* une lettre comminatoire, l'invitant à lever la punition infligée à cet officier. Sans nous arrêter à ce détail comique, constatons en passant le retour de l'Allemagne impériale à la vieille anarchie germanique. Les fils des hobereaux prussiens constituant des Soviets et envoyant des ordres au ministre de la Guerre ! Bismarck, devant cette preuve évidente de l'effondrement de toute discipline, aurait pleuré des larmes de sang. Et il y a chez nous des malheureux qui prétendent que les Allemands vont recommencer la guerre !

M. Gothein, député démocrate, qui envoie régulièrement à la *Nouvelle Presse libre* de Vienne des articles sur la politique intérieure allemande, gémit sur les intrigues de la droite.

Il est regrettable, écrit-il en date du 18 novembre, que les nationalistes s'efforcent de battre monnaie avec la personnalité vénérable et universellement respectée de Hindenburg, pour leurs basses intrigues d'une politique de parti.

M. Warmuth, président de la deuxième sous-commission, a démissionné à la suite de l'incident Helfferich et c'est précisément M. Gothein, vice-président, qui lui a succédé. M. Warmuth appartient au parti national allemand. On espérait que la foi démocratique de M. Gothein rétablirait l'harmonie dans le sein de la commission. Mais, dès la seconde déposition de M. Helfferich (17 novembre), les incidents ont pris un caractère plus violent. M. Gothein prétendait interdire aux personnalités qu'il interroge de formuler des appréciations personnelles. Le mot *Werturteil* (jugement de valeur) qu'il a mis en circulation a été repris par toute la presse qui s'est livrée à de longues considérations, pour savoir s'il était loisible aux hommes politiques de l'ancien régime de

donner leur opinion sur les événements auxquels ils ont pris part. Ces débats n'ont contribué qu'à égarer l'opinion sur le but que s'est proposé la commission parlementaire.

Nous avons expliqué, il y a quinze jours, dans quelles conditions fonctionne cette extraordinaire commission qui, sous prétexte d'enquêter sur les responsabilités de la guerre, a eu pour première préoccupation de rechercher les causes de la défaite. Il s'agissait en premier lieu d'éclairer la raison pour laquelle, en dépit des projets de médiation du président Wilson, la reprise de la guerre sous-marine avait été décidée à la fin du mois de janvier 1917. Les dépositions de Hindenburg et de Ludendorff ont mis en lumière un point qui n'est pas sans une certaine importance. Elles ont établi que, dès la fin de 1916, le haut Commandement militaire estimait qu'il était impossible d'obtenir dorénavant la victoire sur terre. En outre, si la guerre sous-marine n'a pas été décidée plus tôt, c'est parce que l'Allemagne craignait de voir le Danemark et la Hollande, lésés dans leurs intérêts maritimes, se joindre à l'Angleterre, et que, n'ayant pas encore les mains libres en Roumanie, il lui était impossible de placer des armées d'observation sur les frontières de ces pays. Le comte Bernstoff oppose à cette thèse l'affirmation que les intentions du président Wilson étaient sincères, mais que la guerre sous-marine gâta les affaires de l'Allemagne, au point que les Etats-Unis entrèrent en guerre, ce qui détermina la défaite.

Autour de ces deux thèses, les dépositions se sont poursuivies pendant deux séances, matin et soir. Il est vrai que la plus grande partie des débats a été remplie par des incidents et ce sont ces incidents qui, après tout, offrent pour nous le plus grand intérêt. La commission avait soigné sa mise en scène. Aussi les grands journaux, en dehors de leurs rédacteurs politiques, s'étaient-ils fait représenter par des « feuilletonistes » de haut style, chargés de brosser une « physiognomie » des débats. La *Gazette de Francfort* consacre tout un rez-de-chaussée aux *à-côté* des dépositions de Hindenburg et de Ludendorff. Le maréchal a déposé le matin, le général l'après-midi. Tous deux étaient en civil. « Les paladins de l'ancien temps devant les tribunes du temps nouveau », écrit pompeusement l'envoyé de la *Gazette*. L'ancien président de la commission, M. Warmuth, inspiré par son zèle patriotique, vint à leur rencontre pour les conduire à leur place. Quand le massif

Hindenburg est entré en scène, on a eu l'impression qu'il n'était que le pantin dont les gestes étaient inspirés par son fidèle adjudant, venu pour le surveiller. Ludendorff n'a-t-il pas affirmé lui-même, dans ses nombreux écrits, que c'était lui qui avait conduit la guerre pendant les deux dernières années? « La volonté de Ludendorff a régné au grand quartier général et le maréchal s'y est soumis. C'est l'impression qui se dégage du moins de la séance d'aujourd'hui. » M. Stein, correspondant politique de la *Gazette de Francfort*, tient à le constater dans son résumé télégraphique et il ajoute que, même dans sa déposition, « on sentait distinctement l'esprit de Ludendorff ».

Le président Gothein s'est adressé à Hindenburg en l'appelant: « *Herr Generalfeldmarschall* ». Avant de prêter serment aux côtés de son « frère d'armes », Hindenburg a voulu céder la parole à celui-ci, pour lire une déclaration commune. Ludendorff a alors donné lecture d'un papier qui précisait les raisons pour lesquelles les deux officiers supérieurs se sont prêtés au désir de la commission.

Après quatre années de guerre, un peuple, aussi fort que le peuple allemand, a le droit d'être mis au courant des événements tels qu'ils sont survenus, tant sur le front qu'à l'intérieur du pays. La vérité est le seul remède qui puisse guérir le peuple allemand.

Quant à la constitutionnalité de la commission, la déclaration fait les plus expresses réserves, ce qui provoque une interruption du président qui s'oppose à ce que l'on discute des questions qui ne se trouvent pas à l'ordre du jour.

La déposition du maréchal de Hindenburg a commencé ensuite. Elle se réduit à la lecture d'un texte préparé d'avance, qui n'est qu'un long plaidoyer en faveur du grand état-major. Il faut souligner, dans la seconde partie, des déclarations d'ordre général :

Le peuple allemand ne voulait pas la guerre; le gouvernement ne la voulait pas et l'état-major surtout ne la voulait pas non plus, car il connaissait parfaitement les difficultés d'une guerre qui éclaterait avec l'Entente. Si les autorités militaires centrales se sont préparées en vue de la possibilité d'une guerre, ce n'était que leur devoir à l'égard du peuple.

Hindenburg est plusieurs fois interrompu par M. Gothein, qui proteste contre les interprétations personnelles. *Das sind Werturteile !* Mais personne ne fait observer au maréchal qu'au

moment où la guerre a éclaté, il avait depuis longtemps été mis à la retraite et que seule sa connaissance topographique des lacs de Mazurie le fit choisir pour commander l'armée appelée à repousser l'invasion du général Rennenkampf. Il était donc parfaitement ignorant de tout ce qui avait pu se passer tant à l'état-major que dans les sphères gouvernementales.

A cette manifestation purement politique succéda, l'après-midi, l'audition du général Ludendorff. Après un exposé de ce que l'ancien quartier-maître a appelé « le programme Hindenburg », sa déposition ne fut d'un bout à l'autre qu'une charge à fond contre l'ancien ambassadeur allemand à Washington. Nous avons indiqué plus haut quel était le point de vue du comte Bernstorff. Ludendorff, entraîné par sa propre éloquence, a fini par hausser le ton. Puis, gêné par les interruptions du président, il s'est mis à frapper sur la table en proférant des mots inintelligibles. L'impression a été déplorable. Tu te fâches, donc tu as tort! « Une haine aveugle perçait sous les paroles du général, quand il ne cessait de répéter que l'activité de Bernstorff lui était profondément antipathique », dit encore le correspondant de la *Gazette de Francfort.*

Après ces pénibles explications, dont nous n'avons pu, faute de place, marquer que les traits essentiels, la commission s'est ajournée à une date indéterminée. L'Assemblée nationale a commencé à siéger et le temps manquera aux commissaires pour procéder à de nouvelles auditions.

Entre temps d'autres manifestations se sont produites qui pourraient bien mettre un terme à l'activité des enquêteurs. Les démocrates bavarois se sont réunis à Munich pour rédiger une résolution invitant les membres de leur groupe à quitter la commission, vu que celle-ci, par son enquête tendancieuse, n'est pas parvenue à remplir son objet. Ils demandent qu'un tribunal international examine les origines de la guerre, de façon à établir également les responsabilités de l'ennemi (*sic*). L'examen d'un seul peuple ne peut pas parvenir à établir la vérité ! Si l'on veut bien se rappeler que le président de la sous-commission, M. Gothein, appartient précisément au parti démocratique, lequel a particulièrement insisté pour que l'enquête parlementaire eût lieu, on ne peut qu'être surpris de la démarche des Bavarois.

D'autre part, le président général de la commission parlemen-

taire, M. Petersen, sénateur de Hambourg, a publié dans l'officieuse *Gazette générale allemande* (22 novembre) une déclaration, au cours de laquelle il affirme que « les débats ont pris une forme qui n'est plus tolérable ».Et il entend blâmer non pas seulement les enquêteurs, mais encore la façon dont les dépositions ont été produites.

Il faut attribuer les fautes qui ont été commises aux procédés qui ont été employés et à l'irritation passionnée, facilement compréhensible, des personnes qui interrogeaient et de celles qui étaient soumises à l'enquête.

La commission n'ayant d'autre souci que celui de la vérité, ajoute en substance M. Petersen, elle devra se réformer complètement si elle veut continuer les travaux.

Le maréchal de Hindenburg a quitté Berlin le 20 novembre. Sa présence dans la capitale devenait embarrassante. Une armée de 10.000 hommes avait dû être mise sur pied la veille pour maintenir l'ordre. A la gare une compagnie d'honneur assista au départ et la musique joua le *Deutschland über alles !* La foule assemblée poussa des *hoch !* à n'en plus finir et cria : « Au revoir, comme président de l'empire ! » Hindenburg a été prévenu avant son départ que, pour éviter les incidents, la commission se rendrait éventuellement à Hanovre pour l'entendre. Si la pièce ne fait plus recette à Berlin, on organisera des tournées en province.

HENRI ALBERT.

§

Pologne.

La question la plus importante qui, en ce moment, préoccupe l'opinion publique en Pologne, est celle de l'armée que l'Etat polonais est obligé d'entretenir pour résister aux agressions qui l'assaillent de tous les côtés. Cette armée n'a ni vêtements ni chaussures, elle souffre de la faim. Sa situation est d'autant plus terrible que voici l'hiver : à Varsovie même il y a 20 degrés de froid ; on devine quelle est la température dans les régions où combattent actuellement les troupes polonaises.

Dans la Pologne entière, les 22, 23, 24 et 25 novembre, des boys scouts ont organisé une collecte de vêtements chauds pour les soldats. Dans ce but, des appels ont été publiés par les écrivains polonais les plus connus, et on est frappé de leur ton

menaçant. Zeromski termine par ces mots : « Que le scout, délégué des soldats que le froid glace sur le champ de bataille, frappe aux portes des riches ; qu'il y frappe comme le messager de la terreur, qu'il n'implore pas, mais qu'il exige : qu'il regarde avec menace au fond des yeux qui restent froids, et que son regard pénètre jusqu'au cœur de pierre. »

Nous citons ces paroles, non comme un document objectif ayant pour but d'accuser les Polonais riches d'indifférence à l'égard de l'armée, — car certainement il n'en est pas ainsi, — mais parce qu'elles montrent l'état d'âme qui règne actuellement en Pologne.

Le soldat polonais se soutient par sa force morale ; mais sa situation matérielle crée le désespoir dans la nation polonaise tout entière ; elle éveille dans les masses la conviction que la guerre ne peut être continuée plus longtemps dans de telles conditions ; elle éveille aussi l'amertume à l'égard de l'Entente, seule capable de venir en aide à cette armée qui défend non pas uniquement les intérêts de sa propre patrie, mais aussi les intérêts de tous les Alliés, et qui, dans cette lutte, est non pas exclusivement l'armée de la Pologne, mais la dernière armée de l'Entente.

Dans la discussion relative au discours de Paderewski, le socialiste Czapinski a fait une critique vigoureuse de cette guerre, disant entre autres choses : « Qui donc, sinon le Président des Ministres Paderewski, nous a dit hier que là-bas, sur les champs de bataille, disparaît la plus grande partie des forces vives de l'Etat ? » Et il a ajouté : « Peut-il être question, dans ces conditions, de la force créatrice du travail ? » C'est tout à fait juste : « la production est rendue excessivement difficile, en ces temps de guerre, lorsque les forces vives de la nation sont anéanties sur le front de bataille, front où, depuis longtemps, devraient régner des rapports paisibles entre les nations voisines. Le fait qu'on manque d'argent pour acheter du blé, qu'on n'a pas de quoi nourrir l'enfant à l'école, qu'on manque de fonds pour l'instruction, que, dans Varsovie, il y a plus de 100.000 enfants en âge de fréquenter l'école qui sont dans l'impossibilité de le faire, — ce fait est dû à la guerre. C'est pourquoi le cri, non pas du parti socialiste, mais de toute la nation polonaise, de toute la chrétienté, doit être : Concluons la paix avec la Russie. »

Ajoutons que, dans le discours discuté par M. Czapinski, M. Pa-

derewski a déclaré que, malgré toutes les calamités que cause la guerre, la réalité ne permet pas de conclure la paix. En effet, tant que l'Europe sera menacée du côté de l'Orient, admettra-t-elle que la Pologne puisse déposer les armes ?

A côté de l'armée, un autre élément d'amertume subsiste à l'égard de l'Entente, c'est la solution, par un compromis, des questions polonaises à la Conférence de la Paix. On peut comprendre ce compromis pour la Silésie de Teschen, car, — quoique la population y soit polonaise, comme le reconnaissent les Tchèques eux-mêmes, il existait des engagements de l'Entente vis-à-vis des Tchèques, et on pouvait admettre à la rigueur que ce territoire ne fût pas remis immédiatement aux Polonais, mais dût d'abord passer par un plébiscite. Mais pourquoi un plébiscite dans la Haute Silésie, pourquoi l'internationalisation de la Vistule, la neutralisation de Dantzig, ou bien la décision injuste pour la Galicie orientale ? Ce dernier pays, depuis la moitié du XIVe siècle, appartient à la Pologne, il est habité par une population qui se rapproche des Polonais par sa langue au point que tout Polonais comprend un Ruthène ; la culture intellectuelle de la Ruthénie est polonaise. Lwow, la capitale de cette Galicie, ville essentiellement polonaise, l'une des plus belles villes de la Pologne, est le berceau même des légions polonaises. Et, pour ce pays, dont l'indivisibilité avec la Pologne était respectée par l'Autriche elle-même, qui jouissait de la même autonomie que Cracovie, l'union avec la Pologne est mise en question par le Conseil des Cinq, de telle manière qu'elle en assume l'administration pendant vingt-cinq ans, après quoi c'est la Ligue des Nations qui décidera. Cette solution se présente d'autant plus comme une injustice qu'à la Pologne seule on enlève des territoires qui lui ont appartenu pendant des siècles.

Voilà les motifs d'une certaine amertume qu'on constate dans la presse et dans les discussions de la Diète. Il n'est pas douteux que la Pologne a une amitié profonde et une grande reconnaissance pour les puissances de l'Entente, qu'elle désire rester et qu'elle restera leur alliée fidèle, unie à elles autant par une sincère sympathie que par l'intérêt commun. Mais elle ne peut oublier que son indépendance, elle la doit aussi à ses propres efforts, à ses sacrifices, supportés non seulement ces temps der-

niers, mais pendant les cent cinquante années d'oppression, où elle est restée seule et abandonnée.

GLÉBA

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Littérature

Constant Bourquin : *Un poème méconnu : L'Epopée du solitaire, de Frank Grandjean ;* Edit. Atar, Genève. 4 »

Floris Delattre : *La pensée de J.-H. Newman* ; Payot. 5 »

Anatole Ducros : *Sentences et réflexions* ; s. n. d'édit. » »

Gabriel Sarrazin : *Les grands poètes romantiques de la Pologne* ; Perrin. 5 »

Edouard Schuré : *Les prophètes de la Renaissance : Dante, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, le Corrège* ; Perrin. 5 »

Gonzague Truc : *Calliclès ou les nouveaux barbares* ; Bossard. 1 80

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Colonel Bujac : *Liége* ; Van Oest. 2 50

Commandant de Civrieux : *L'offensive de 1917 et le commandement du général Nivelle*. Avec une carte h. t. ; Van Oest. 4 55

Edouard Deverin : *Feuillets 1914-1918* ; Maison d'art et édition. » »

P.-B. Gheusi : *Guerre et théâtre, 1914-1918* ; Berger-Levrault. 10 »

Capit. de frégate de Parseval : *La bataille navale du Jutland, 31 mai 1916*. Avec 8 pl. et 4 figures ; Payot. 4 50

Romain Rolland : *Les Précurseurs* ; Edit. de l'Humanité. 4 »

Emile Zavie : *D'Archangel au Golfe persique, aventures de cinquante Français* ; Renaissance du livre. 5 »

Pédagogie

Maurice Bouchor : *Programmes de réunions civiques et familiales*, 3e série ; Paris, 110, rue de Grenelle. » »

Philosophie

Jules Sageret : *Philosophie de la guerre et de la paix* ; Alcan. 10 »

Poésie

Pierre Manaut : *Le jardin dans l'ombre* ; Imp. Dubar, Lille. » »

Paul Morand : *Lampes à arc*. Avec un dessin de l'auteur ; Le Sans Pareil. 7 50

Justinien Moulat : *La torche enflammée* ; Figuière. 3 50

Henri Pourrat : *Les Montagnards* ; Payot. 5 »

Politique

Divers : *La Roumanie*, conférences. Introduction de Paul Gaultier Union française. 5

Pierre Loti : *Les Alliés qu'il nous faudrait* ; Calmann-Lévy. 3 »

Arthur Ransome : *Six semaines en Russie en 1919*. Traduit par A. Pierre ; Edit. de l'Humanité. 3 50

Henri Welschinger : *L'alliance franco-russe, les origines et les résultats* ; Alcan. 5 »

Roman

Sylvain Bonmariage : *La saison florentine* ; Soc. anonyme édition et Libr. 5 »
Emmanuel Bourcier : *Jeanne* ; Flammarion. 5 »
Pierre Broodcoorens : *Le coin des tisserands* ; Cahiers Indépendants, Bruxelles. 4 »
G.-K. Chesterton : *La clairvoyance du Père Brown*, traduit de l'anglais par Emile Cammaerts ; Perrin. 4 90
André Corthis : *Pour moi seule* ; Albin Michel. 4 90
Lucie Delarue-Mardrus : *L'âme aux trois visages* ; Fasquelle. 4 90
Lucie Delarue-Mardrus : *Toutoune et son amour* ; Albin Michel. 4 50
Charles Derennes : *Les Conquérants d'idoles et autres aventures*. Edition franç. illustrée. 4 50
Lucien Descaves : *L'Imagier d'Epinal* ; Ollendorff. 5 »
Geneviève Duhamelet : *Les inépousées* ; Albin Michel. 4 50
Adèle Dumortier : *Sept images florentines* ; Maison franç. art et édition. 5 »
René Duverne : *Pouck* ; Plon. 5 »
Jean Gaumont et Camille Cé : *Les chandelles éteintes* : Edition franç. illust. 4 50
Marie Lafitte : *Le devoir de la joie*. Préface de Paul Brulat ; Figuière. 3 50
Léo Larguier : *François Pain, gendarme* ; Edit. franç. illust. 4 50
A.-J.-A. Lobry : *Juliette et Patrice ou deux histoires qui n'en font qu'une* ; Berger-Levrault. 4 50
André de Lorde et Jean Marsèle : *Le mari malgré lui* ; Albin Michel. 4 90
Edouard Schneider : *Ariane, ma sœur* ; Albin Michel. 4 90
Jos. Schurmann et Guillot de Saix : *L'Illustre Manfouty, comédien français* ; Albin Michel. 4 90
Emile Solari : *L'envoyé des forces obscures* ; Fasquelle. 4 90

Sciences

L. Blaringhem : *Les problèmes de l'hérédité expérimentale*. Avec 20 fig. ; Flammarion. 5 75
Georges Denigès : *Leçons d'analyse qualitative sur les éléments métalloïdes et leurs principaux dérivés* ; Maloine. 7 50

Sociologie

Georges Aimel : *Travaillons donc à bien penser* ; Bossard. 3 »
Paul Cloarec : *La politique et la méthode* ; Alcan. 3 50
Gustave Huard : *L'évolution de la bourgeoisie allemande* ; Alcan. 12 »
Edgard Milhaud : *La marche au socialisme* ; Grasset. 5 »
R. Marcel Petit : *Le loyer du médecin* ; Maloine. 1 50
Maurice Rondet-Saint : *Les intérêts maritimes français dans l'Amérique latine*. Préface de M. Guernier, député. Avec une carte ; Payot. 3 60

Théâtre

François de Curel : *Théâtre complet*, Tome III : *L'Invitée*. *La Nouvelle Idole* ; Crès. 5 »
François de Curel : *Théâtre complet*. Tome IV : *Le Repas du Lion*. *La Fille sauvage* ; Crès. 5 »

Voyages

Jehan d'Ivray : *La Lombardie au temps de Bonaparte*. Avec 6 illust. ; Crès. 7 50
Louis Thomas : *Les Etats-Unis inconnus* ; Perrin. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de A. Renoir. — Mort d'Octave Maus. — A propos de Laurent Tailhade. — Le Prix Nobel. — M. Poincaré à l'Université de Glasgow. — Casa-

nova et Fiume. — A propos de la « Vraie Italie ». — Au sujet du Sacré Cœur. — On ne sait plus que croire. — Les transformations d'un écho. — Terrains vendus au bord de la mer. — *Nach Paris*, Maurice Boissard et les journaux de modes. — Publication du « Mercure de France ».

Mort de A. Renoir. — Un des plus grands peintres de France, Auguste Renoir, vient de mourir à Cagnes, non loin de Nice, à l'âge de soixante-dix ans. Il sera vénéré comme un des maîtres de l'Impressionnisme ; le hasard lui avait donné comme camarades d'âge, de foi, de recherche et d'audace Edouard Manet, Claude Monet, Edgar Degas ; mais il n'aurait pas eu besoin de leur exemple ou de leur encouragement pour s'exprimer, dès ses débuts et jusqu'à son dernier jour, par-dessus toute théorie ou toute pratique d'école, selon sa personnelle vision de joie, de lumière et de beauté. On l'a répété maintes fois, il dérivait des grands peintres français du XVIII[e] siècle. Mais on ne trouverait chez lui ni l'enivrante lascivité de François Boucher, ni la pointe malicieuse d'Honoré Fragonard, ni la mélancolie pénétrante de Watteau ; à peine, dans certains portraits de jeunes filles ou d'enfants, un peu de la fraîcheur ingénue qu'y savait mettre Greuze. Frais et ingénu, certes, et toujours, mais non point naïf ni provocant, Renoir est le peintre heureux de la saine chair, éclatante et merveilleuse, de la femme, depuis son aurore jusqu'à son épanouissement. Il en a ignoré certes le déclin, comme son art a ignoré toute tristesse, toute amertume, toute désespérance. Non plus dans la nature que dans l'exaltation de son plus haut prodige, la grâce féminine, il n'a introduit l'ombre, le doute ou l'impureté d'aucune discordance. Qu'il représente la mondaine au théâtre en cet absolu chef-d'œuvre *la Loge*, ou la « canotière » qui s'enivre de danse à Bougival, ou une actrice (*Jeanne Samary*) ou telle bourgeoise dans son intérieur familier, ou des *Baigneuses*, au bord des rochers ou sous les arbres d'une rivière, que ses modèles soient nus ou vêtus, qu'un jardin enchanté se présente comme l'ardent décor qui aspire à une présence sacrée d'héroïne inconsciente ou d'humaine et frêle déesse, son art tout entier tend à la joie, s'épanouit d'extase amoureuse, célèbre la ferveur du profond amour et de la beauté éternelle.

Est-ce en songeant à lui qu'on a pu imaginer l'incapacité des impressionnistes à construire et à équilibrer ? Que l'on regarde avec quelle fermeté les corps, vêtus ou non, s'arrondissent dans son œuvre, de leur musculature souple ou tendue, toujours pleine et solide. Nul n'a mieux que Renoir fait circuler une sève puissante dans les belles chairs jeunes dont chante l'éclat. Il fut un dessinateur, un constructeur aussi savant qu'enthousiaste, et le plus lumineux coloriste, peut-être, de son temps si passionné de belle lumière en fête.

Depuis des années, infirme, il peignait encore au prix de difficultés et

de douleur considérables, mais jamais il n'avait rien abdiqué de sa vision de pureté, de joie et d'harmonie.

§

Mort d'Octave Maus. — De la même génération que Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Georges Eekhoud, à peine plus âgé que Max Waller, Henry Maubel, Eugène Demolder, Ivan Gilkin, Albert Giraud, et avec eux initiateur à ce mouvement de rénovation artistique et littéraires dont depuis bientôt quarante ans la Belgique s'illustre, Octave Maus, bien qu'il ait collaboré à la *Jeune Belgique* et publié des livres, a été, plutôt qu'un écrivain original, un éveilleur d'idées et de méthodes, un organisateur, un chercheur, celui qui propage et qui sait faire aimer. *L'Art moderne*, qu'il avait créé avec Edmond Picard et quelques autres, demeura, jusqu'au moment de la Guerre, son instrument d'exaltation, de discussion et de propagande.

Le Cercle *les XX* le choisit, tout jeune, comme secrétaire ; il en organisa les expositions successives qui soulevaient parmi les artistes les controverses passionnées, dans la foule bourgeoise une stupeur de scandale et d'effarement. De ce cercle étroit sortit le salon annuel de la *Libre Esthétique*, où, sous la direction de Maus, participèrent tous les meilleurs peintres et sculpteurs d'Europe et d'Amérique, où il organisa des séries très appréciées de conférences littéraires et des séances de musique extrêmement suivies. C'est à lui que la nouvelle école française depuis Vincent d'Indy, à qui le liaient les sentiments d'une très grande amitié, et Pierre de Bréville, et Magnard, autant que Debussy, Ravel, Florent Schmitt, jusqu'aux plus récents, Roussel par exemple, doit d'être connue en Belgique mieux qu'en tout autre pays peut-être ; c'est grâce à lui que les meilleurs des peintres français y sont si recherchés et y exercent une si durable influence, et il a toujours prôné très haut les poètes et les grands prosateurs de la France, qu'il aimait à l'égal de son pays.

En retour, il se dévouait à Paris à propager la connaissance de l'art belge, expositions de tableaux, auditions musicales. Lorsque la Guerre eut éclaté, il mit son autorité au service du gouvernement belge, qui l'employa à Lausanne à améliorer le sort des réfugiés, des prisonniers de guerre, des malades. Il s'y dépensa sans défaillance, sans retenue, et, de plus, par des conférences, des expositions, des concerts, il faisait aimer le nom et la grandeur de la Belgique dans toute la Suisse. Cependant il considérait que sa tâche n'était point terminée ; il n'avait pas repris encore, en France ou à Bruxelles, le cours de sa vie normale. Il y a un an, il avait eu la douleur de perdre presque enfant son beau-fils, qu'il avait élevé et qu'il adorait. Ce chagrin n'a pas dû être étranger à l'aggravation de la maladie de cœur qui vient de l'emporter si brusquement. C'était un homme d'une exquise urbanité, serviable, dont on

gardera le souvenir ému, en même temps que de l'artiste du goût le plus averti et le plus clairvoyant. — A. F.

§

A propos de Laurent Tailhade.

Paris, 24 novembre 1919.

Mon cher Vallette,

M. Fernand Kolney, beau-frère de Laurent Tailhade, m'écrit que ce dernier est né à Tarbes où son père remplissait les fonctions de Président au Tribunal, et qu'il n'a été l'élève d'aucun séminaire. Il ajoute : « Ayant conquis à dix-huit ans le laurier des jeux floraux, les siens perdirent promptement l'espoir de le voir entrer un jour dans la carrière paternelle, à laquelle ils le destinaient. Et sa mère, qui avait engendré un poète au lieu d'un juge, dut, sans doute, emprunter à Baudelaire ses accents les plus douloureux.

Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu mon expiation.

» Mais « l'esprit souffle où il veut » et, ce qui est inconvenant et antisocial, jusque dans les familles de magistrats.

» Je sais, poursuit-il, qu'il serait désagréable à l'ombre de Laurent Tailhade de passer le Styx avec une tonsure, fût-elle par erreur infligée. Son dieu fut toujours à Delphes et non sur le Golgotha. Dévot du rythme, il ne servit jamais cette atteinte au Rythme universel qu'est le Christianisme. »

Je me hâte de vous transmettre cette rectification.

ERNEST RAYNAUD.

§

Le prix Nobel. — Différents journaux ayant annoncé que le prix Nobel pour la littérature avait été décerné cette année à Knut Hamsun, le *Mercure de France* du 1er septembre 1919 signala qu'aucun texte officiel n'était parvenu qui permît de croire à l'authenticité de cette nouvelle.

Or, on sait maintenant que le prix n'a pas été attribué. Une dépêche de Stockholm à l'*Havas*, en date du 5 décembre, nous apprend même « que la raison pour laquelle le prix Nobel pour la littérature n'a pas été accordé cette année est que le poète Karlfeldt, secrétaire de l'Académie suédoise, qui avait été désigné comme gagnant du prix, n'a pas accepté la distinction qui lui était conférée ».

C'est bien la première fois, à notre connaissance, qu'un lauréat refuse un prix dont le montant dépasse 100.000 francs. Mais il est à remarquer que, chaque année, l'attribution du prix Nobel donne lieu à des informations fantaisistes, à des démentis, à des rectifications, etc. M. Karlfeldt va peut-être démentir la nouvelle ci-dessus...

§

M. Poincaré à l'Université de Glasgow. — M. Poincaré a pris le mois dernier officiellement possession du siège de lord recteur de l'Université de Glasgow auquel il a été élu et où il succède à M. Balfour.

Cette fonction, dans toutes les Universités écossaises, a une durée de trois années. Quand le titulaire vient à expiration de son mandat, les élèves de l'Université se réunissent pour lui choisir un successeur.

Ils votent par « nations ». Selon leurs lieux de naissance, ils se groupent en trois « nations ».

La nation *Glottiana* réunit les natifs du Lanarkshire, tandis que la *Transforthana* comprend les étudiants originaires de l'Ecosse du nord, du comté de Bute, de Renfrew et d'Ayr. Tous les autres étudiants sont compris sous le nom de *Londonia*.

En qualité de lord-recteur, M. Poincaré fait partie du conseil de direction de l'Université, qui comprend en outre un chancelier — élu à vie — et un principal, également élu à vie.

L'Université de Glasgow, qui comptait normalement avant la guerre plus de deux mille élèves, possède cinq facultés : lettres, sciences, médecine, droit et théologie.

En outre deux collèges : Queen Margaret College et Muirhead College, incorporés à l'Université vers la fin du XVIe siècle, sont réservés aux femmes.

L'Université de Glasgow, l'une des plus anciennes d'Angleterre, a été fondée en 1450 par un évêque appelé Turnbell, autorisé à cet effet par une bulle du pape Nicolas V.

Elle a été enrichie par le premier lord Hamilton et par la reine Marie d'Ecosse.

Elle fut surtout célèbre au XVIIIe siècle ; sa reconstruction, effectuée au XIXe siècle, a été confiée à l'architecte G. G. Scott.

Les frais dépassèrent 500.000 livres, soit plus de 12 millions. Elle s'élève à présent sur l'un des versants de la colline de Gilmore, réputé pour être l'un des plus beaux sites de Glasgow.

Elle compte parmi ses pensionnaires devenus célèbres : Adam Smith, John Gibson, Lockhart, sir William Hamilton.

Lors des élections, elle se joint à l'Université d'Aberdeen pour envoyer un député au Parlement. Tel est l'établissement aux destinées duquel M. Poincaré va être appelé à présider, au moins théoriquement, durant trois années.

§

Casanova et Fiume.

Bordeaux, 23 novembre.

Cher Monsieur,

Je remercie le *Mercure* d'avoir projeté un nouveau rayon de sa

grande publicité sur mon opuscule : « Casanova *après* ses Mémoires » (et non *d'après*, comme le typographe l'a imprimé).

La question de Fiume *me paraît* très claire :

Les Italiens comprennent fort bien que Trieste serait menacé par la concurrence de Fiume, port que les Serbo-Croates-Slovènes ne manqueraient pas d'aménager puissamment, pistonnés et soutenus (il ne faut pas en douter) par les Etats centraux, non seulement en vue de leur propre trafic, mais aussi, peut-être, avec l'arrière-pensée de se réserver la possibilité d'en faire une base pour leurs sous-marins, lors des futurs conflits.

On interdirait de construire à Fiume des établissements militaires ? Quelle bonne plaisanterie !.. Voyez Ostende et Zeebrugge...

En 1776 et jusqu'à nos jours, l'organisation de Fiume, conjuguée avec celle de Trieste, était *une affaire intérieure* austro-hongroise. La République de Venise s'y intéressait parce qu'elle était constamment en éveil sur les projets commerciaux et industriels de ses voisins.

Aujourd'hui, possédant Trieste, il est tout naturel que l'Italie réclame Fiume, en d'autres termes qu'elle entende être substituée, au regard de ces deux ports, en quelque sorte connexes, à l'ancien Empire austro-hongrois.

Que l'Italie souscrive l'engagement formel et définitif de n'entraver ni directement ni indirectement le *transit* par Fiume et Trieste, qu'elle consente même, à la rigueur, à en faire des *ports-francs* et l'on ne voit pas ce qu'on pourrait lui demander de plus, raisonnablement.

Est-ce que la Suisse ne vit pas très confortablement sans posséder la propriété d'un port sur la Méditerranée ? Il en serait de même du nouvel Etat S. C. S.

Nous avons cent raisons, nous, Français, pour appuyer les desiderata de l'Italie... — Nous n'en avons pas quatre pour appuyer les prétentions opposées.

Après tout, cependant, si le gouvernement italien, cédant à la pression de la nouvelle majorité socialiste, se résolvait à abandonner Fiume, nous ne pourrions que dire : ainsi soit-il !

Il ne faut pas être plus royaliste que le Roi.

Avec mes excuses pour cette petite digression, veuillez agréer, etc.

ADNESSE.

§

A propos de la « Vraie Italie ».

Milano, 7 novembre 1919.

On. direzione del *Mercure de France*, Parigi.

Ho letto già in due numeri della vostra stimata rivista articoli, sotto la rubrica estera, riguardanti l'Italia, e piu particolarmente quella, che

vien chiamata l'*opinione pubblica italiana* in riguardo alla Francia.

Poichè l'intenzione manifestata dai vostri corrispondenti nei suddetti articoli è quella di agevolare la esatta conoscenza dei reciproci sentimenti fra i due paesi, onde concorrere ad eliminare ed appianare i possibili equivoci, mi permetto di farvi osservare, in vista di tale scopo, che si è data soverchia importanza ad organi e a persone che hanno *pochissimo* seguito nella c. d. opinione pubblica italiana. Da lungo tempo gli scritti del Papini si leggono in Italia per ridere o per... sorridere, e dobbiamo confessarlo con molta tristezza, ripensando alle grandi promesse ed alle grandi speranze che egli ci diede colle sue prime opere. Non dovete credere che il popolo italiano sia « papiniano », e che la *Vraie Italie* passi, in Italia, per un giornale serio.

Verrà pure un giorno, io spero, in cui gli stranieri si decideranno a comprendere che lo spirito del popolo italiano è profondamente serio ed accorto, anche se lo rappresentano, in modo così poco degno, quei tre o quattro « chiacchieroni » o « scribacchini » che si prendono la briga di far chiasso per tutti gli altri.

Non voglio con questo escludere che qualche voce di malumore a vostro riguardo corra (e, sopratutto, corresse nei mesi scorsi) per l'Italia, nè posso io stesso, che scrivo, dissimulare la necessità di qualche riserva in proposito : ma dovete assolutamente convincere il vostro pubblico che la parte *seria e sana* del nostro paese non condivide affatto le isteriche intemperanze dei vari Papini, degli A. S. e degli Scarfoglio.

Vi saluto colla massima stima.

AVV. CARLO PELLIZZI.

§

Au sujet du Sacré-Cœur.

2 décembre 1919.

Monsieur le Directeur,

Fort intéressé par la controverse engagée aux « Echos » du *Mercure* (qui justifie la devise pour laquelle on l'aime : « *de omni scibili* ») sur le Sacré-Cœur, — mais rendu perplexe, je l'avoue, par les déploiements d'érudition des derniers correspondants, j'ai cru devoir recourir simplement à un enfant sage qui me montrait un bon point obtenu au catéchisme...

Des propos de ce bon petit diable me semblent se dégager du moins d'obscures clartés, qui agréeront peut-être à vos lecteurs, car elles me semblent en même temps illustrer l'intéressant article sur la voyante de Loublande.

La Révélation « intégrale » n'est pas de ce monde, nous ne la pouvons connaître que dans la Vision Béatifique.

Toutes Révélations (visions, extases) ne sauraient être que fragmentaires, imparfaites, interceptées qu'elles sont, en même temps que tra-

duites, par des Prismes charnels, des personnes, des sens et des langages humains.

Qu'est, a été, sera toujours, en face d'elles, l'attitude de l'esprit « qui toujours nie » (qu'on l'appelle Lucifer, Méphistophélès, ou celui qui se cache aux profondeurs du cœur inassouvi) :

— d'une part : « vous qui vous dites les serviteurs de l'Esprit, allez-vous adorer la chair ? — que devient la religion de saint Thomas, de Bossuet, etc ?... »

— d'autre part, agissant sur les simples, sur les humbles croyants, il suscitera les haïssables images sulpiciennes, les représentations viscérales, les manifestations commerciales, les excès de zèle (comme ceux que signale à Loublande M. Boismoreau).

C'est ce qui s'appelle jouer sur les deux tableaux.

Par ailleurs, la tradition catholique ne veut-elle pas que le « *non serviam* » de Lucifer ait été adressé justement à l'idée de Messie, d'un Dieu fait en chair ?

Avec mes excuses pour le décousu de ces notes, veuillez agréer, etc.

J. GAZEAU.

§

On ne sait plus que croire. — Depuis Wolff, — et l'abbé d'Aubignac — nous connaissons qu'Homère représente au plus une raison sociale ; et nous savons aussi que Moïse n'est pour rien dans le *Pentateuque*. Plus récemment, Louis Ganeval déclara que « Jésus devant l'Histoire n'a jamais vécu » et l'auteur de *Jean-Paul Chopart*, délices des enfants, établit sans conteste possible, en vue d'une ironique leçon, que Napoléon est un pur mythe solaire.

Mais c'est sérieusement que, ces temps derniers, M. Ernest Lecigne prouvait que Jeanne d'Arc décéda, mère de famille, dans un âge avancé. Nul n'ignore, depuis M. Abel Lefranc, que William Shakespeare se nomme en réalité, non pas Victor Hugo, comme Victor Hugo en était persuadé (et essaya de nous le persuader dans un gros livre), mais bien William Stanley, comte de Derby, descendant d'un des « compagnons de Guillaume le Conquérant et d'une reine de France ». Sur quoi, M. Léon Daudet, dès le lendemain, démontrait que les romans de Balzac ont pour auteur le duc de Morny, frère naturel de Napoléon III. Aujourd'hui, M. Pierre Louys révèle que le père de l'impie *Don Juan* est aussi celui de *Polyeucte*, le père d'*Harpagon* le père de Don Diègue : Pierre Corneille. De quoi demain sera-t-il fait ? Voici qu'on nous annonce pour dernière découverte : qu'*Aphrodite* n'est pas de M. Pierre Louys, mais du cardinal Wiseman : l'auteur de *Fabiola ou l'Eglise des Catacombes*, l'aurait écrit pour faire voir aux jeunes gens les lamentables effets de la débauche sur les facultés. On ne sait plus que croire !

§

Les Transformations d'un écho. — Puis-je, parallèlement au spirituel écho de *l'Homme enchaîné* commenté par le *Mercure* du 16 novembre, vous traduire le mot attribué au général de Castelnau et qui parvint à notre formation du début de 1915 ?

Le général s'adressant au chauffeur qui venait de le déposer au poste de commandement s'enquiert de son nom :

— De X..., mon général.

— Mon ami, vos ancêtres menèrent leurs hommes au feu, vous y conduisez des généraux... c'est mieux. — Dr E. B.

§

Terrains vendus au bord de la mer. — Pour faire suite à notre écho paru sous ce titre dans notre numéro du 16 novembre.

On lit *in* Camille Vallaux : *L'archipel de la Manche*, Hachette, 1913, p. 87 :

> Herm appartient par bail emphytéotique à un personnage de grande famille allemande, le prince Blücher de Wahlstatt...

§

Nach Paris, Maurice Boissard et les journaux de modes. — Les journaux féminins, dans leurs rapports avec la littérature et la médecine, ont été étudiés ici-même par Mme Charlotte Chabrier-Rieder (*Mercure de France*, 16-VIII-1907) qui découvrit, dans la rubrique « Questions et réponses » des publications de modes, des textes fort réjouissants.

Les correspondantes de ces périodiques tiendraient-elles, aujourd'hui, à se rapprocher des lettres modernes et à délaisser les comtesses Dash et les Gréville qui firent si longtemps leurs délices ? On pourrait le croire en feuilletant *la Ruche*, supplément des *Modes de la Femme de France*.

Dans le numéro du 16 novembre 1919, *Fantaisie*, s'adressant à *Fille d'Aristée*, lui pose ces questions :

> Lisez-vous *Nach Paris* que, personnellement, j'ai trouvé émouvant et bien construit ? La scène tant critiquée, à mon avis, était nécessaire dans une œuvre comme celle-là. Et Maurice Boissard, qu'en pensez-vous ?

Il ne faut sans doute voir aucune association d'idées entre la première question, relative à la scène du viol, décrite au chapitre IX de *Nach Paris*, et la seconde, qui touche le critique dramatique du *Mercure*. Mais, M. Maurice Boissard, maintenant qu'il sait être l'objet des préoccupations de l'aimable personnel féminin de *La Ruche*, ne va-t-il pas s'imaginer que le vœu exprimé naguère par lui et rapporté par M. André Billy (« — Je voudrais avant de mourir avoir quelques belles filles » — *Mercure I-IX-1912*) peut se réaliser ?

Il est parfois cruel de donner cet espoir aux hommes qui ont dépassé la quarantaine. — L. DX.

§

Publications du « Mercure de France » :

LETTRES D'UN SATYRE, par Remy de Gourmont. Vol. in-16, 5 fr. (première édition à 1.075 ex. sur vélin pur fil, à 10 fr.)

PAUL CLAUDEL, SUIVI DE PROPOS CRITIQUES, par Georges Duhamel, vol. in-16, 5 fr. 25 (première édition à 745 ex. sur vergé pur fil, à 10 fr.).

Nous rappelons à nos abonnés (voy. notre dernière livraison, écho : *Transformation du « Mercure de France »*) que tous ceux d'entre eux dont l'abonnement expire à une date antérieure au 15 mai 1920 peuvent se réabonner au tarif de 1919 pour une période de six mois au moins ou d'une année au plus. Les réabonnements de trois mois ne sont reçus qu'au nouveau tarif. Les Postes ne recevant plus les abonnements qu'au tarif de 1920, les abonnés qui bénéficient du tarif de 1919 ne devront pas recourir à l'abonnement postal, mais nous faire parvenir des chèques, mandats, bons de poste ou valeurs à vue sur Paris. Nous ferons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée des frais de recouvrement.

Nos anciens abonnés de trois ans (étant toujours entendu que nous n'en recevons plus de nouveaux), dont l'abonnement expire à une date antérieure au 15 mai 1920, auront le choix entre le réabonnement d'un an à l'ancien tarif et le réabonnement de trois ans au tarif suivant : France : 130 francs ; Etranger : 150 francs.

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ».

Au prix de 3 fr. l'un : les nos 416, 422.

Au prix de 2 fr. 50 l'un : les nos 455, 457, 463, 470, 475, 477.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France (Marc TEXIER, 7, rue Victor-Hugo.)

TABLE DES SOMMAIRES

(1919)

CXXXI N° 493. — 1er JANVIER

Charles Morice.......... *Le Grand Atelier.* Appel aux Poètes et aux Artistes.................... 5
Louis Narquet........... *Les véritables Profiteurs de la Guerre.* 20
Archag Tchobanian....... *L'Epopée Arménienne*, poème........ 32
Ernest Raynaud.......... *Charles Cros, ou la Leçon d'une Epoque* 40
Antoine Redier.......... *Des Maîtres forts*................... 70
Raymonde Machard....... *Tu enfanteras*.. roman (XVIII-XXXI) 85

Revue de la Quinzaine : Edmond Barthèlemy : *Histoire*, 110. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 116. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 120. — Gustave Kahn : *Art*, 128. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 132. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 138. — Divers : *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 141. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne* (Henri Albert), 161 ; *Belgique* (Gustave-Fuss-Amoré), 157 ; *Pays-Bas* (J.-L. Walch), 160 ; *A travers la Presse* (Paul Morisse), 164. — Luxeuil : *Livres d'Etrennes*, 169. — Rachilde : *Variétés : L'Amie des Livres*, 170. — Jacques Daurelle : *La Curiosité*, 174. — Mercvre : *Publications récentes*, 178 ; *Echos*, 179.

CXXXI N° 494. — 16 JANVIER

XXX...................... *La Vraie Doctrine du Président Wilson*........................ 193
Camille Latreille........ *Henri Heine, patriote allemand*..... 205
André Fontainas.......... *Les Chansons de la Gnette*, poésie.... 233
Paul Rugière............. *L'Angoisse des Veilles sous-marines.* 237
Vincent O'Sullivan....... *La Littérature Américaine*.......... 246
Georges Prévôt........... *Essai sur l'Emploi figuré des Termes de Guerre dans le Langage contemporain*........................ 258
Raymonde Machard........ *Tu enfanteras*, roman (XXXII-XXXVIII fin)................................ 274

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 301. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 307. — Commandant R. B. : *Education physique*, 312. — Intérim : *Théâtre*, 316. — Gustave Kahn : *Art*, 319. — Divers : *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 324. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne* (Henri Albert), 338 ; *Bulgarie* (A. Pierre), 343 ; *Italie* (J. Murol), 348 ; *Portugal* (Camille Pitollet), 351 ; *Suisse* (Georges Batault), 356 ; *A travers la Presse* (Paul Morisse), 360. — Edmond Pilon, Pierre Mac Orlan : *Variétés : Prophéties de Poètes. Les Livres Illustrés*, 366. — Mercvre : *Publications récentes*, 371 ; *Echos*, 372.

CXXXI — N° 495. — 1er FÉVRIER

GABRIEL BRUNET..........	*Une Enigme : Nietzsche et la Guerre*	385
JULES DUHEM	*La Frontière de l'Est et les Traités de 1815*..........................	407
CHARLES TILLAC..........	*Une Nuit de Téléphonie aux Eparges*	414
CARL SIGER...............	*La Leçon de la Guerre*............	423
COMMANDANT G. GLUCK....	*L'Artillerie lourde pendant la Guerre*	444
ALICE MICHEL.............	*Degas et son Modèle*...............	457

Revue de la Quinzaine : GEORGES PALANTE : *Philosophie*, 479. — HENRI MAZEL : *Science sociale*, 485. — CHARLES MERKI : *Archéologie, Voyages*, 491. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 496. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 503. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 507. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 512. — FRANCISCO CONTRERAS : *Lettres Hispano-Américaines*, 518. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 522. — DIVERS : *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 534 ; *Autriche-Hongrie* (Jules Chopin), 539 : *Belgique* (Gustave Fuss-Amoré), 542 ; *Bulgarie* (A. Pierre), 547 ; *Espagne* (Camille Pitollet), 549 ; *Russie* (Dr A. Kakia), 556 ; *A Travers la Presse* (Paul Morisse ,659 — RACHILDE : *Variétés* : *Yvette Guilbert en Amérique*, 564. — MERCVRE : *Publications récentes*, 566 : *Echos*, 568.

CXXXI — N° 496. — 16 FÉVRIER

ROGER MAURICE...........	*L'Education de la Troupe*..........	577
V. CORNETZ...............	*De l'Utilité du faux Bruit*.........	605
MAURICE BEERBLOCK.......	*Poésies*............................	619
ALICE MICHEL.............	*Degas et son Modèle* (Fin).........	623
TOUNY-LÉRYS..............	*Quelques Expressions de l'Ame populaire pendant l'Occupation Allemande : La Chanson*............	640
CLAUDE LAFORET...........	*Mayence, Notes d'un Occupant*.....	650
ALEXANDRE ARNOUX........	*Le Chinois*.........................	658

Revue de la Quinzaine : RACHILDE : *Les Romans*, 689. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 695. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 699. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 703. — HENRY-D. DAVRAY : *Lettres anglaises*, 707. — PHILEAS LEBESGUE : *Lettres portugaises*, 712. — DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : *Lettres Néo-grecques*, 717. — DIVERS : *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 721. — DIVERS : *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 733 ; *Bulgarie* (L. Savadjian), 738 ; *Italie* (J. Murol), 743 ; *Russie* (A. Pierre), 747 ; *A travers la Presse* (Paul Morisse), 750. — LÉON DEFFOUX : *Variétés* : *Le Chien Citron*, 755. — MERCVRE : *Publications récentes*, 757 ; *Echos*, 758.

CXXXII — N° 497. — 1er MARS

GUSTAVE FRÉJAVILLE.......	*Origines et Psychologie du Carnaval Français*....................	5
GEORGES EEKHOUD.........	*Jan Vogelzang et Frans Printemps*..	24
ANDRÉ BAINE..............	*Juive à l'Eventail*, poésie.........	37
JEAN GIRAUDOUX..........	*Entrée à Saverne*..................	39
LOUIS LONAY..............	*L'Allemagne des Prisonniers de guerre*	51
CHARLES-HENRY HIRSCH....	*L'Enchaînement*, roman............	64

Revue de la Quinzaine : Jean de Gourmont : *Littérature*, 100. — Henri Mazel : *Science sociale*, 105. — Georges Duhamel : *Questions Universitaires*, 111. — Carl Siger : *Questions Coloniales*, 116. — Jacques Brieu : *Esotérisme et sciences psychiques*, 122. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 125. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 134. — Gustave Kahn : *Art*, 141. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 145. — Divers : *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 153. — Divers : *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 166 ; *Belgique* (Gustave Fuss-Amoré), 170 ; *Roumanie* (M.), 174 ; *A Travers la Presse* (Paul Morisse), 177. — Mercvre : *Publications récentes*, 182 ; *Echos*, 183.

CXXXII — N° 498. — 16 MARS

Lieutenant-colonel Émile Mayer........ *Le Rétablissement de l'Empire d'Occident* (Essai d'anticipation a posteriori)........ 193
Isabelle Rimbaud........ *Mon frère Arthur*........ 218
André Fontainas........ *Les Pucerons sur le Rosier de Shakespeare*........ 228
Jean Marville........ *Poésies*........ 244
Albert Dauzat........ *L'Argot de nos Prisonniers en Allemagne*........ 248
L.-Ch. Watelin........ *Les à-côtés d'un Traité* (Utrecht, 1712). 259
Charles-Henry Hirsch........ *L'Enchaînement*, roman (suite)........ 268

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 301. — Georges Palante : *Philosophie*, 303. — Charles Merki : *Archéologie*, 307. — R. Picard : *Questions économiques*, 312. — Louis Cario : *Cryptographie*, 319. — R. de Bury : *Les Journaux*, 323. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 328. — Marcel Clavié : *Bibliothèques*, 332. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 336. — Divers : *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 340. — Divers : *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 349. — *Danemark*, (P.-G. La Chesnais), 354. — *Russie*, (P.-G. La Chesnais), 358. — *Serbie, Croatie, Slavonie*, (J. Chopin), 362. — *A travers la Presse* (Paul Morisse), 365. — Camille Pitollet : *Variétés* : *Comment Bismarck expliquait l'échec de la Commune de 1871*, 370. — Mercvre : *Publications récentes*, 374. — *Echos*, 376.

CXXXII — N° 499. — 1er AVRIL

Boris Savinkoff........ *L'Affaire Korniloff*........ 385
E. Jaques-Dalcroze........ *Le Rythme, les Races et les Tempéraments*........ 408
André Spire........ *Et Demain*, poème........ 423
Georges Batault........ *La Guerre absolue*........ 429
Jules Duhem........ *Le Sens juridique de la Question d'Alsace-Lorraine*........ 441
André M. de Poncheville. *Un Pèlerinage en Hainaut. Les Ruines de la Maison de Verhaeren*........ 450
Charles-Henry Hirsch........ *L'Enchaînement*, roman (fin)........ 461

Revue de la Quinzaine : Jean de Gourmont : *Littérature*, 493. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 499. — Docteur Paul Voivenel : *Sciences médicales*, 503. — Mercvre : *Questions économiques*, 507. — Charles Henry Hirsch : *Les Revues*, 512. — Gustave Kahn : *Art*, 518. — Divers : *Bibliographie politique*, 521. — Divers : *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 531. — *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 540. — *République Argentine* (Mercure), 545. — *Belgique* (Gustave Fuss-Amoré), 551. — *Espagne* (Camille Pitollet), 555. — *A travers la Presse* (Paul Morisse), 557. — Charles Merki : *Variétés* : *Les Monuments de la Victoire*, 561. — Mercvre : *Publications récentes*, 565. — *Echos*, 567.

CXXXII — N° 500. — 16 AVRIL

Georges le Cardonnel..... *D'un certain Romantisme à un Classicisme moderne : Eugène Montfort.* 577
Lieutenant-colonel Chenet. *Les trois Batailles de Verdun et la Victoire* (Première partie).......... 602
J. Galzy .... *Poème pour le Temps pascal*........ 622
Paul Rugière .... *La Psychologie du Sous-Marin*..... 625
Dr Ernest Syrmen........ *L'Organisation actuelle du Service de Santé en campagne*............... 633
M. Esch.................... *Guillaume II d'après ses Discours*.. 643
Jacques-Emile Blanche..... *L'Enfance de Georges Aymeris*..... 656

Revue de la Quinzaine : Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 678. — Rachilde : *Les Romans*, 679. — Henri Mazel : *Science sociale*, 686. — Louise Faure-Favier : *Féminisme*, 691. — Un Ancien de l'Ecole polytechnique : *Armée* 695. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 701. — R. de Bury : *Les Journaux*, 706 — Maurice Boissard : *Théâtre*, 711. — G. Aubault de la Haulte Chambre : *Art dramatique ancien*. 714. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*, 718. — Divers : *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 734.— *Danemark* (Gudmund Schütt), 740. — *Italie* (J. Murol), 744. — *A travers la Presse* (Paul Morisse), 748. — Legrand-Chabrier : *Variétés* : *Pâques Foraines*, 753. — Mercvre : *Publications récentes*, 759. — *Echos*, 761.

CXXXIII — N° 501. — 1er MAI

Marcel Boll................ *Sur l'Identité, la Divinité et autres « Contingences »*................. 5
Louis Dumur............... *La Ligue des Nations, la Suisse et Genève*......................... 29
Guy-Charles Cros........ *Poèmes*.......................... 43
A. Van Gennep........... *Le Tour hindou de la Corde rigide*.. 48
Lieutenant-Colonel Chenet. *Les trois Batailles de Verdun et la Victoire* (Deuxième partie)........ 61
Jacques-Émile Blanche.... *L'Enfance de Georges Aymeris* (Suite). 83

Revue de la Quinzaine : Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 109. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 113. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 117. — Commandant R. B. : *Education physique*, 123. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 128. — Gustave Kahn : *Art*, 134. — Paul d'Olan : *L'Art à l'Etranger*, 138. — Théodore Stanton : *Lettres Américaines*, 141. — Tristao da Cunha : *Lettres Brésiliennes*, 145. — Divers : *Bibliographie politique*, 148.— Divers : *Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*, 155. — *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 160. — *Belgique* (Gustave Fuss-Amoré), 165. — *Hollande* (J.-A. van Hamel), 169. — *Suède et Finlande* (P.-G. La Chesnais), 174. — *A travers la Presse* (Paul Morisse), 178. — Mercvre : *Publications récentes*, 183; *Echos*, 184.

CXXXIII — N° 502. — 16 MAI

A. Kérensky............... *L'Affaire Korniloff : Réponse nécessaire*........................... 193
Henry Prunières......... *Le Renouveau musical en Italie. G. Francesco Malipiero*............. 212
Canudo..................... *Dit Panam*, poème................. 231
Paul Vulliaud............ *La Politique mystique de la Paix en 1815*......................... 238

Émile Zavie.......... *Jérusalem sous l'Occupation anglaise.* 253
Roger Lambelin.......... *Le Relèvement économique d'après-guerre. Notre Avenir maritime...* 266
Fagus.......... *Shakespeare sans décors*.......... 281
Jacques-Émile Blanche.... *L'Enfance de Georges Aymeris* (fin). 289

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 315. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 321. — R. Hollier : *Questions économiques*, 324. — Docteur A. P. : *Armée*, 325. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 328. — R. de Bury : *Les Journaux*, 333. — B. Tokine : *L'Art a l'Etranger*, 337. — Divers : *Bibliographie politique*, 343. — Divers : *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 349. — *A l'Etranger*: *Allemagne* (Henri Albert), 359. — *Espagne* (Camille Pitollet), 364. — *A travers la Presse* (Paul Morisse), 368. — Léon Deffoux : *Variétés* : *Sur un mode d'embaumement mercuriel à l'époque médiévale*, 372. — Mercvre : *Publications récentes*, 374 ; *Echos*, 376.

CXXXIII No 503. — 1er JUIN

Jules de Gaultier.......... *L'Expérience de la Guerre et la Loi des trois Etats*.......... 385
Camille Mallarmé.......... *Italia, cara ! Fragments de lettres écrites d'Italie entre 1914 et 1918* (1914-1915).......... 410
Francis Vielé-Griffin..... *In Memoriam Adrien Mithouard, 1864-1919*, poème.......... 432
Boris Savinkoff.......... *L'affaire Korniloff : Réplique à M. Kérensky*.......... 434
Docteurs G. Dumas et Henri Wallon.......... *Les Troubles mentaux de guerre*.... 444
M. Fontaine.......... *Six mois de Révolution en Bavière*.. 457
Louis Dumur.......... *Nach Paris !* roman (I-II).......... 470

Revue de la Quinzaine : Georges Duhamel : *Les Poèmes*, 504. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 508. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 514. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 518. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 525. — Gustave Kahn : *Art*, 529. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 538. — Divers : *Bibliographie politique*, 545. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*, 551. — *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 554. — *A travers la presse*, (Paul Morisse), 560. — Jacques Daurelle : *La Curiosité*, 564. — Mercvre : *Publications récentes*, 566 ; *Echos*, 569.

CXXXIII No 504. — 16 JUIN

Étienne Fournol.......... *Les Volets du Diptyque : L'Orient bolcheviste*.......... 577
Guy de Pourtalès.......... *Petites Leçons de maître François Rabelais pour le Temps de guerre et pour le Temps de paix*.......... 593
Paul Claudel.......... *Verlaine*, deux poèmes.......... 615
Charles Léger.......... *A propos du Centenaire de Courbet.* 620
Camille Mallarmé.......... *Italia, Cara ! Fragments de lettres écrites d'Italie entre 1914 et 1918* (Fin, 1915-1918).......... 628
Louis Dumur.......... *Nach Paris !* roman (suite, III-IV.)... 656

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 686. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 693. — Henri Mazel : *Science sociale*, 698. — Alfred Vallette : *Questions économiques*, 705. — René Besse : *Education physique*, 707. — Charles Merki : *Voyages*, 708. — R. de Bury : *Les Journaux*, 714. — Charles Merki : *Architecture*, 718. — P.-G. La Chesnais : *Lettres scandinaves*, 722. — Divers : *Bibliographie politique*, 726. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*, 733. — *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 744. — *Espagne*, (Camille Pitollet), 749. — Jacques Daurelle : *La Curiosité*, 754. — Mercvre : *Publications recentes*, 756 ; *Echos*, 759.

CXXXIV N° 505. — 1er JUILLET

Vincent O'Sullivan	*En Marge de la Littérature américaine*	5
Régis de Vibraye	*L'Europe économique et l'Erreur nationaliste*	22
Gilbert de Voisins	*Ressemblances garanties*, poèmes	34
Dr René Cruchet	*Le Courage guerrier*	40
Marcel Robin	*L'Andorre à la Conférence de la Paix*	55
Louis Dumur	*Nach Paris!* roman (suite, V-VI.)	69

Revue de la Quinzaine : André Fontainas : *Les Poèmes*, 100. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 103. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 110. — Jacques Brieu : *Esotérisme et Sciences psychiques*, 114. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 117. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 124. — Jean Marnold : *Musique*, 128. — Georges Marlow : *Chronique de Belgique*, 134. — Philéas Lebesgue : *Lettres Portugaises*, 142. — Divers : *Bibliographie politique*, 146. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*, 154. — *A l'Etranger* : *Allemagne*, (Henri Albert), 172. — *Belgique* (Gustave Fuss-Amoré), 177. — *Espagne*, (Camille Pitollet), 180. — Mercvre : *Publications récentes*, 185 ; *Echos*, 188.

CXXXIV No 506. — 16 JUILLET

Georges Guy-Grand	*Le Conflit des Croyances et les Mœurs littéraires dans la France d'avant-guerre*	193
René Kerdyk	*Esquisses italiennes*, poèmes	223
Jacques Lyon	*La Politique d'Immigration*	229
Jules Chopin	*Un poète de Teschen*	253
Dr Henri Aimé	*T. O. et T. F.*	262
Louis Dumur	*Nach Paris!* roman (suite, VII-VIII)	270

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 300. — Georges Palante : *Philosophie*, 306. — Alfred Vallette : *Questions économiques*, 311. — Dr Maurice Boigey : *Education Physique*, 315. — Jean Norel : *Questions militaires*, 317. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 322. — R. de Bury : *Les Journaux*, 327. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 332. — Emile Masson : *Chronique armoricaine*, 337. — Francisco Contreras : *Lettres Hispano-Américaines*, 341. — Divers : *Bibliographie politique*, 347. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*, 354. — *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 358. — *Italie* (Camille Pitollet), 362. — *Suisse* (Louis Courthion), 367. — Jacques Daurelle : *La Curiosité*, 372. — Mercvre : *Publications récentes*, 375 ; *Echos*, 377.

CXXXIV N° 507. — 1er AOUT

Gabriel Brunet	*Renan et l'Allemagne*	385
Claude Roger-Marx	*Trois Tombes*, poèmes	414

Claude........................ *L'Evolution industrielle du Théâtre*.. 418
Docteur Talon.......... *Contribution à la psychologie du Courage : Le Goût du Risque*..... 440
Louis Dumur.............. *Nach Paris !* roman (suite, IX)...... 457

Revue de la Quinzaine : André Fontainas : *Les Poèmes*, 488. — Drs Leporcq et Rebreyend : *Questions médicales*, 474. — Charles Merki : *Archéologie, Voyages*, 497. — Henri Mazel : *Science sociale*, 502. — A. C. *Questions économiques*, 508. — René Besse : *Education Physique*, 512. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 517. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 524. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 530. — Divers : *Bibliographie politique*, 533. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*, 542 — *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 550. — *Belgique* (Gustave Fuss-Amoré), 550. — *Italie* (J. Murol), 558. — *Portugal* (Camille Pitollet), 562. — Mercvre : *Publications récentes*, 566 ; *Echos*, 568.

CXXXIV No 508. — 16 AOUT

P. V.............................. *La Réforme administrative*......... 577
Georges Soulié de Morant. *Poèmes chinois de la Dynastie Song*. 601
Fernand Mysor............ *La Terre vivante*, poème........... 613
Paul Mégnin.............. *Les Chiens de France à la Guerre*.. 617
Georges A. Le Roy....... *Quelques Souvenirs sur Louis Bouilhet*........................ 644
Louis Dumur.............. *Nach Paris !* roman (suite, X-XII).. 658

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 681. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 687. — Georges Bohn : *Le mouvement scientifique*, 694. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 699. — Jacques Brieu : *Esotérisme et sciences psychiques*, 704. — R. de Bury : *Les Journaux*, 708. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 713. — Gustave Kahn : *Art*, 717. — Démétrius Astériotis : *Lettres Néo-grecques*, 721. — A.-Ferdinand Herold : *Lettres Latines*, 726. — Divers : *Bibliographie politique*, 728. — Divers : *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 736. — *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 751. — *Ukraine*, (P.-G. La Chesnais), 756. — Mercvre : *Publications récentes*, 760 ; *Echos*, 762.

CXXXV No 509. — 1er SEPTEMBRE

Marcel Rouff.............. *Rousseau et la Pologne*............ 5
Etienne Fournol.......... *Les Volets du Diptyque : les Chefs de l'Occident. Leurs idées*........... 19
Pierre Camo.............. *Poésies*........................... 43
André Duboscq............ *Les Affaires de Chine pendant la Guerre*.......................... 45
Henri Clouard............ *Les Nuits Attiques*................ 57
J. Kessel................ *A Vladivostok en mars 1919*....... 68
Louis Dumur.............. *Nach Paris !* roman (XII, fin)...... 83

Revue de la Quinzaine : André Fontainas : *Les Poèmes*, 115. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 121. — A. van Gennep : *Folklore*, 126. — Carl Siger, *Questions coloniales*, 130. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 134. — Jean Marnold : *Musique*, 142. — Gustave Kahn : *Art*, 147. — Théodore Stanton : *Lettres américaines*, 151. — Divers : *Bibliographie politique*, 155. — Divers : *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 164. — *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 170. — *Belgique* (Gustave Fuss-Amoré), 175. — *Espagne* (Camille Pitollet), 179. — *Italie* (Monte Citorio), 183. — Mercvre : *Publications récentes*, 186 ; *Echos*, 187.

CXXXV N° 510. — 16 SEPTEMBRE

A. Zéréga-Fombona........ *Le Symbolisme français et la Poésie espagnole moderne.................* 193
Étienne Fournol.......... *Les Volets du Diptyque ; II. les Chefs de l'Occident : leurs décisions....* 225
Level-Régné .... *Poème............................* 245
Georges Batault.......... *Tocqueville et la littérature américaine ....* 248
Dr Maurice Boigey .... *Culture physique et Beauté plastique.* 262
Jacques-Émile Blanche.... *La Jeunesse de Georges Aymeris* (Première partie)..................... 273

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 302. — Georges Palante : *Philosophie*, 309. — Henri Mazel : *Science sociale*, 313. — Charles Merki : *Archeologie, Voyages*, 318. — R. de Bury : *Les Journaux*, 323. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 330. — J.-L. Walch : *Lettres néerlandaises*, 334. — Divers : *Bibliographie politique*, 337. — Divers : *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 345. — *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 358. — *Italie* (Monte Citorio), 362. — Léon Deffoux : *Variétés : Sur la non-publication du Journal des Goncourt*, 367. — Mercvre : *Publications récentes*, 370 ; *Echos*, 372.

CXXXV N° 511. — 1er OCTOBRE

Ernest Raynaud.......... *L'Expression de l'Amour chez les Poètes symbolistes..............* 385
Louis Narquet............ *Pour gagner la Paix...............* 408
François Berthault....... *Poèmes.............................* 430
F. Geneslay.............. *Physiologie de l'Adolescence........* 437
Jacques-Émile Blanche.... *La Jeunesse de Georges Aymeris* (Première partie, suite)................ 466

Revue de la Quinzaine : André Fontainas : *Les Poèmes*, 491. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 498. — Georges Bohn : *Le mouvement scientifique*, 504. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 508. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 516. — Jean Marnold : *Musique*, 522. — A. : *Bibliothèques*, 526. — P. Ducorbot : *Lexicologie*, 532. — René de Weck : *Chronique de la Suisse Romande*, 534. — Philéas Lebesgue : *Lettres portugaises*, 537. — Divers : *Bibliographie politique*, 541. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*, 547. — *A l'Etranger* : *Belgique* (Gustave Fuss-Amoré), 557. — *Italie* (Monte Citorio), 561. — Mercvre : *Publications récentes*, 565 ; *Echos*, 566.

CXXXV N° 512. — 16 OCTOBRE

Émile Bernard............ *Charles Baudelaire critique d'Art et esthéticien ....* 577
E.-F. Gautier............ *Interprétation biologique des grandes Catastrophes : I. La Chute de l'Empire Romain.......................* 601
Albert Erlande........... *Niobé*, poème.......................... 618
L. Boisse................ *Le Pragmatisme, l'Art et l'Esthétique de l'Intuition...............* 621
Léon Deffoux et Émile Zavie.................. *Les Editions Kistemaekers et le « Naturalisme »..................* 639
Jacques-Émile Blanche.... *La Jeunesse de Georges Aymeris* (Première Partie, suite)........... 652

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 682. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 688. — Docteur Paul Voivenel : *Sciences médicales*, 692. — Henri Mazel : *Science sociale*, 696. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 702. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 708. — R. de Bury : *Les Journaux*, 714. — Gustave Kahn : *Art*, 719. — Francisco Contreras : *Lettres hispano américaines*, 723. — Divers : *Bibliographie politique*, 728. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*, 737. — *A l'Etranger* : *Espagne* (Camille Pitollet), 745. — *Italie* (J. Murol), 751. — Louis Courthion : *Variétés* : *La Prise de Thonon en 1860*, 756. — Mercvre : *Publications récentes*, 759 ; *Echos*, 760.

CXXXVI — N° 513. — 1er NOVEMBRE

Henri Clouard	*Pour une Constitution de l'Intelligence*	5
Roger Maurice	*L'Education des Officiers* (I)	26
Léon Moussinac	*Le Pauvre Mort*, poème	55
E.-F. Gautier	*Interprétation biologique des grandes Catastrophes : II. Les Epoques de l'Histoire de France*	57
G. Jean-Aubry	*Sainte-Beuve et Paul Verlaine*	80
Jacques-Émile Blanche	*La Jeunesse de Georges Aymeris* (Première partie, fin)	100

Revue de la Quinzaine : André Fontainas : *Les Poèmes*, 116. — Jacques Brieu : *Esotérisme et sciences psychiques*, 122. — Charles Merki : *Industrie*, 126. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 129. — Intérim : *Théâtre*, 137. — Elie Moroy : *L'Art a l'Etranger*, 143. — Emile Masson : *Chronique armoricaine*, 147. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 151. — Divers : *Bibliographie politique*, 155. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*, 161. — *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 167. — *Belgique* (Gustave Fuss-Amoré), 172. — *Italie* (M), 175. — Emile Magne : *Variétés* : *Le Duc de Montausier grand charbonnier de France*, 178. — Mercvre : *Publications récentes*, 183 ; *Echos*, 185.

CXXXVI — N° 514. — 16 NOVEMBRE

Georges Guy-Grand	*La Vie politique dans la France d'avant la Guerre*	193
René Dumesnil	*Sur le Rythme musical*	231
Pierre-Louis Duchartre	*Poésies*	255
Roger Maurice	*L'Education des Officiers* (fin)	260
Georgette Leblanc	*Propos sur le Cinéma*	275
Jacques-Émile Blanche	*La Jeunesse de Georges Aymeris* (Seconde partie)	291

Revue de la Quinzaine : Rachilde : *Les Romans*, 315. — Georges Palante : *Philosophie*, 320. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 325. — Charles Merki : *Voyages*, 329. — R. de Bury : *Les Journaux*, 333. — Divers : *Bibliographie politique*, 337. — Divers : *Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919*, 347. — *A l'Etranger* : *Allemagne* (Henri Albert), 358. — *Espagne* (Camille Pitollet), 362. — Emile Magne : *Variétés* : *La Goinfrerie des Princes allemands*, 367. — Mercvre : *Publications récentes*, 372. — *Echos*, 375.

CXXXVI — N° 515. — 1er DÉCEMBRE

J. Kessel	*Le Bolchévisme à travers Dostoïevski*	385
H.-H. Valentino	*La Philosophie de l'Inde et le Problème du Nirvana*	406
Guy-Charles Cros	*Poèmes*	428

E. Boismoreau......... *Claire Ferchaud, la « voyante » de Loublande* 430
Jacques-Émile Blanche. *La Jeunesse de Georges Aymeris* (fin) 464

Revue de la Quinzaine : André Fontainas : *Poèmes*, 494. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 500. — Henri Mazel : *Science sociale*, 505. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 510. — Charles Henry Hirsch : *Les Revues*, 515. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 522. — Gustave Kahn : *Art*, 526. — Vincent O'Sullivan : *Lettres anglo-américaines*, 535. — Divers : *Bibliographie politique*, 540. — *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 547. — *A l'Etranger : Allemagne* (Henri Albert), 552. — *Belgique* (Gustave Fuss-Amoré), 557. — Émile Zavie : *Variétés : Une Enquête sur les Ecrivains et le Vote en 1914*, 562. — Mercvre : *Publications récentes*, 567 ; *Echos*, 569.

CXXXVI N° 516. — 15 DÉCEMBRE

Georges Duhamel......... *L'Ecrivain et l'Evénement*.......... 577
Émile Verhaeren......... *Poèmes*.......................... 600
Pierre-Paul Plan......... *Molière et Corneille*............... 603
Emile Sedeyn.............. *Vues sur la Place d'Armes*......... 633
Pierre Mauriac........... *La Symbiose*...................... 646
G. Bauchal............... *Les Dangers intérieurs et extérieurs de l'accélération des Transformations économiques*.................... 660
Henri de Régnier......... *La Pécheresse*, histoire d'amour (I-II)... 675
de l'Académie française

Revue de la Quinzaine : Emile Magne : *Littérature*, 719. — André Fontainas : *Les Poèmes*, 724. — Rachilde : *Les Romans*, 730. — Maurice Boissard : *Théâtre*, 736. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 739. — Georges Palante : *Philosophie*, 744. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 751. — R. de Bury : *Les Journaux*, 757. — Jean Marnold : *Musique*, 763. — Gustave Kahn : *Art*, 768. — Louis Courthion : *L'Art à l'Etranger*, 774. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 775. — George Marlow : *Chronique de Belgique*, 783. — Henry-D. Davray : *Lettres anglaises*, 790. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 795. — J.-L. Walch : *Lettres néerlandaises*, 800. — Démétrius Astériotis : *Lettres néo-grecques*, 803. — Tristao da Cunha : *Lettres brésiliennes*, 808. — Divers : *Bibliographie politique*, 812. — *Ouvrages sur la guerre de 1914-1919*, 817. — *A l'Etranger : Allemagne* (Henri Albert), 822. — *Pologne* (Gléba), 827. — Mercvre : *Publications récentes*, 830. — *Echos*, 831. — *Tables de l'Année*, 1919.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(1919)

—

A'

R. Q. Bibliothèques.. CXXXV, 526

A. C.

R. Q. Questions économiques.................................. CXXXIV, 508

PAUL ÆSCHIMANN

R. Q. Ouvrage sur la guerre de 1914-1919 : CXXXI, 726; CXXXIV, 547; CXXXV, 547.

DOCTEUR HENRI AIMÉ

T. O. et T. F... CXXXIV, 262

HENRI ALBERT

R. Q. Lettres allemandes............... CXXXII, 336; CXXXVI, 151, 795.

R. Q. A l'Etranger (Allemagne) : CXXXI, 151, 338, 534, 733; CXXXII, 166, 349, 540, 734; CXXXIII, 160, 359, 554, 744; CXXXIV, 172, 358, 550, 751; CXXXV, 170, 358; CXXXVI, 167, 358, 552, 822.

R. Q. Bibliographie politique. : CXXXIII, 545; CXXXIV, 533; CXXXVI, 541

R. Q. Ouvrages sur la guerre de 1914-1919 : CXXXI, 721; CXXXII, 154, 531, 724; CXXXIV, 354, CXXXV, 737.

UN ANCIEN DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

R. Q. Armée... CXXXII, 696

DOCTEUR A. P.

R. Q. Armée... CXXXIII, 325

ALEXANDRE ARNOUX

Le Chinois.. CXXXI, 658

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS

R. Q. Lettres néo-grecques..... CXXXI, 721; CXXXIV, 721; CXXXVI, 803

G. AUBAULT DE LA HAULTE CHAMBRE

R. Q. Art dramatique ancien................................ CXXXII, 714

EDMOND BARTHÈLEMY

R. Q. Histoire. CXXXI, 110; CXXXIII, 693; CXXXV, 121, 688; CXXXVI, 739

R. Q. Ouvrages sur la guerre de 1914-1919................. CXXXI, 326

GEORGES BATAULT

La Guerre absolue... CXXXII, 429

Tocqueville et la Littérature américaine.................. CXXXV, 248

R. Q. A l'Etranger (Suisse)................................ CXXXI, 356

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*.

G. BAUCHAL

Les Dangers intérieurs et extérieurs de l'Accélération des Transformations économiques .... CXXXVI, 660

MAURICE BEERBLOCK

Poésies .... CXXXI, 619

ÉMILE BERNARD

Charles Baudelaire critique d'Art et esthéticien .... CXXXV, 577

FRANÇOIS BERTHAULT

Poèmes .... CXXXV, 430

RENÉ BESSE

R. Q. Éducation physique .... CXXXIII, 707 ; CXXXIV, 512

J.-W. BIENSTOCK

R. Q. Bibliographie politique.... CXXXIII, 148 ; CXXXIV, 147 ; CXXXV, 337

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

L'Enfance de Georges Aymeris .... CXXXII, 656 ; CXXXIII, 83, 289

La Jeunesse de Georges Aymeris : CXXXV, 273, 466, 652 ; CXXXVI, 100, 291, 464.

GEORGES BOHN

R. Q. Le Mouvement scientifique : CXXXI, 116, 695 ; CXXXII, 499 ; CXXXIII, 321 ; CXXXIV, 110, 694 ; CXXXV, 504 ; CXXXVI, 325.

DOCTEUR MAURICE BOIGEY

Culture Physique et Beauté plastique .... CXXXV, 262

R. Q. Education physique .... CXXVI, 305

E. BOISMOREAU

Claire Ferchaud la « Voyante » de Loublande .... CXXXVI, 438

MAURICE BOISSARD

R. Q. Théâtre : CXXXII, 134, 711 ; CXXXIII, 525 ; CXXXIV, 124, 524, 713 ; CXXXV, 516 ; CXXXVI, 522, 736.

L. BOISSE

Le Pragmatisme, l'Art et l'Esthétique de l'Intuition .... CXXXV, 621

MARCEL BOLL

Sur l'Identité, la Divinité et autres « contingences » .... CXXXIII, 5

JACQUES BRIEU

R. Q. Esotérisme et sciences psychiques : CXXXII, 122 ; CXXXIV, 114, 704 ; CXXXVI, 122.

GABRIEL BRUNET

Une Énigme : Nietzsche et la Guerre .... CXXXI, 385

Renan et l'Allemagne .... CXXXIV, 385

R. DE BURY

R. Q. Les Journaux : CXXXI, 503, 699 ; CXXXII, 323, 706 ; CXXXIII, 333, 714 ; CXXXIV, 327, 708 ; CXXXV, 323, 714 ; CXXXVI, 333, 757.

PIERRE CAMO

Poésies .... CXXXV, 43

CANUDO

Dit Panam.. CXXXIII, 231

LOUIS CARIO

R. Q. Cryptographie.. CXXXII, 319

LIEUTENANT-COLONEL CHENET

Les trois Batailles de Verdun et la Victoire..... CXXXII, 602 ; CXXXIII, 61

JULES CHOPIN

Un poète de Teschen.. CXXXIV, 253

R. Q. A l'Étranger (Autriche-Hongrie) : CXXXI, 539 ; (Serbie-Croatie-Slavonie) CXXXII, 362.

CLAUDE

L'Évolution industrielle du Théâtre.. CXXXIV, 418

PAUL CLAUDEL

Verlaine.. CXXXIII, 615

MARCEL CLAVIÉ

R. Q. Bibliothèques.. CXXXII, 332

HENRI CLOUARD

Les Nuits Attiques.. CXXXV, 57

Pour une Constitution de l'Intelligence.. CXXXVI, 5

FRANCISCO CONTRERAS

R. Q. Lettres Hispano-américaines : CXXXI, 518; CXXXIV, 341; CXXXV, 723

V. CORNETZ

De l'Utilité du faux Bruit.. CXXXI, 605

LOUIS COURTHION

R. Q. A l'Étranger (Suisse).. CXXXIV, 367

R. Q. L'Art à l'Étranger.. CXXXVI, 774

R. Q. Variétés : La Prise de Thonon en 1860............. CXXXV, 756

GUY-CHARLES CROS

Poèmes.. CXXXIII, 43

Poèmes.. CXXXVI, 428

DOCTEUR RENÉ CRUCHET

Le Courage guerrier.. CXXXIV, 40

TRISTAO DA CUNHA

R. Q. Lettres brésiliennes................. CXXXIII, 145 ; CXXXVI, 808

JACQUES DAURELLE

R. Q. La Curiosité......... CXXXI, 174; CXXXIII, 564, 754 ; CXXXIV, 372

ALBERT DAUZAT

L'Argot de nos Prisonniers en Allemagne................ CXXXII, 248

HENRY-D. DAVRAY

R. Q. Lettres anglaises..... CXXXI, 512, 797 ; CXXXII, 145 ; CXXXVI, 790

R. Q. Ouvrages sur la guerre de 1914-1919................ CXXXI, 150

LÉON DEFFOUX

R. Q. Variétés : Le Chien Citron........................ CXXXI, 755
R. Q. Variétés : Sur un mode d'embaumement mercuriel à l'époque médiévale.................................. CXXXIII, 372
R. Q. Variétés : Sur la non-publication du « Journal des Goncourt » : CXXXV, 367.

LÉON DEFFOUX ET ÉMILE ZAVIE

Les Éditions Kistemaekers et le « Naturalisme ».......... CXXXV, 639

ANDRÉ DUBOSCQ

Les Affaires de Chine pendant la guerre.................. CXXXV, 45
R. Q. Bibliographie politique........................... CXXXV, 159

PIERRE-LOUIS DUCHARTRE

Poésies.. CXXXVI, 255

P. DUCORBOT

R. Q. Lexicologie... CXXXVI, 532

GEORGES DUHAMEL

L'Écrivain et l'Evénement................................ CXXXVI, 577
R. Q. Questions universitaires : CXXXII, 111 ; Les Poèmes : CXXXII, 678 ; CXXXIII, 109, 504.

JULES DUHEM

La Frontière de l'Est et les Traités de 1815.............. CXXXI, 407
Le Sens Juridique de la question d'Alsace-Lorraine......... CXXXII, 441

DOCTEURS G. DUMAS ET HENRI WALLON

Les Troubles mentaux de guerre........................... CXXXIII, 444

RENÉ DUMESNIL

Sur le Rythme musical..................................... CXXXVI, 231

LOUIS DUMUR

La Ligue des Nations, la Suisse et Genève................. CXXXIII, 29
Nach Paris !... CXXXIII, 470, 656 ; CXXXIV, 69, 270, 457, 658 ; CXXXV, 83
R. Q. Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919.............. CXXXI, 522

GEORGES EEKHOUD

Jan Vogelzang et Frans Printemps......................... CXXXII, 24

ALBERT ERLANDE

Niobé.. CXXXV, 618

M. ESCH

Guillaume II d'après ses discours........................ CXXXII, 643

FAGUS

Shakespeare sans décors.................................. CXXXIII, 281

LOUISE FAURE-FAVIER

R. Q. Féminisme.. CXXXII, 691

ANDRÉ FONTAINAS

Les Chansons de la Gaette........................ CXXXI, 233
Les Pucerons sur le Rosier de Shakespeare .... CXXXII, 228
R. Q. Les Poèmes : CXXXIV, 100, 488 ; CXXXV, 115, 491 ; CXXXVI, 116, 724

M FONTAINE

Six mois de Révolution en Bavière........................ CXXXIII, 457

ÉTIENNE FOURNOL

Les Volets du Diptyque : l'Orient bolcheviste.............. CXXXIII, 577
Les Volets du Diptyque I : Les Chefs de l Occident. Leurs idées. CXXXV, 19
II : Les Chefs de l'Occident. Leurs décisions................ CXXXV, 225

GUSTAVE FRÉJAVILLE

Origines et Psychologie du Carnaval français............... CXXXII, 5

GUSTAVE FUSS-AMORÉ

R. Q. A l'Étranger : (Belgique) CXXXI, 157, 542 ; CXXXII, 170, 551 : CXXXIII, 165 ; CXXXIV, 177, 554 ; CXXXV, 175, 557 ; CXXXVI, 172, 557.

J. GALZY

Poème pour le Temps pascal.............................. CXXXII, 622

JULES DE GAULTIER

L'Expérience de la Guerre et la Loi des trois Etats......... CXXXIII, 385

E.-F. GAUTIER

Interprétation biologique des Grandes Catastrophes : I. La Chute de l'Empire Romain, CXXXV, 601 ; II. Les Époques de l'Histoire de France, CXXXVI, 57.

F. GÉNESLAY

Physiologie de l'Adolescence............................. CXXXV, 437

GILBERT DE VOISINS

Ressemblances garanties.................................. CXXXIV, 34

JEAN GIRAUDOUX

Entrée à Saverne.. CXXXII, 39

GLÉBA

R. Q. A l'Etranger (Pologne)............................. CXXXVI, 827

COMMANDANT G. GLUCK

L'Artillerie lourde pendant la Guerre..................... CXXXI, 444

JEAN DE GOURMONT

R. Q. Littérature : CXXXII, 100, 493 ; CXXXIII, 508 ; CXXXIV, 103, 687 ; CXXXV, 498 ; CXXXVI.

GEORGES GUY-GRAND

Le Conflit des Croyances et les Mœurs littéraires dans la France d'avant-guerre.. CXXXIV, 193
La Vie politique dans la France d'avant la Guerre........... CXXXVI, 193

J.-A. VAN HAMEL

R. Q. A l'Étranger (Hollande).............................. CXXXIII, 169

A.-FERDINAND HEROLD

R. Q. Lettres latines...................................... CXXXIV, 726

CHARLES-HENRY HIRSCH

L'Enchaînement.............................. CXXXII, 64, 268, 461
R. Q. Les Revues : CXXXI, 120, 496 ; CXXXII, 125, 512 ; CXXXIII, 128, 518 ; CXXXIV, 117, 517 ; CXXXV, 134, 508 ; CXXXVI ; 129, 515.
R. Q. Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919................ CXXXI, 324

R. HOLLIER

R. Q. Questions économiques......................... CXXXIII, 324

INTÉRIM

R. Q. Théâtre :.............................. CXXXI, 316 ; CXXXVI, 137

E. JAQUES-DALCROZE

Le Rythme, les Races et les Tempéraments.................. CXXXII, 408

G. JEAN-AUBRY

Sainte-Beuve et Paul Verlaine......................... CXXXVI, 80

GUSTAVE KAHN

R. Q. Art : CXXXI, 128, 319, 703; CXXXII, 141, 518; CXXXIII, 134, 529; CXXXIV, 717; CXXXV, 147, 719 ; CXXXVI, 526, 768.

DOCTEUR A. KAKIA

R. Q. A l'Étranger (Russie)............................ CXXXI, 556

RENÉ KERDYK

Esquisses italiennes.................................... CXXXIV, 223

A. KÉRENSKY

L'Affaire Korniloff : Réponse nécessaire.................. CXXXIII, 193

J. KESSEL

A Vladivostock en mars 1919.............................. CXXXV, 68
Le Bolchévisme à travers Dostoievsky..................... CXXXVI, 385

P.-G. LA CHESNAIS

R. Q. A l'Étranger (Danemark) : CXXXII, 354 ; (Russie) : CXXXII, 358 ; (Suède et Finlande) CXXXIII, 174 ; (Ukraine) : CXXXIV, 756.
R. Q. Bibliographie politique : .... CXXXIV, 729
R. Q. Ouvrages sur la guerre de 1914-1919 : CXXXII, 345 ; CXXXIV, 158.

CLAUDE LAFORÊT

Mayence, Notes d'un Occupant........................... CXXXI, 650

ÉMILE LALOY

R. Q. Bibliographie politique; CXXXII, 521 ; CXXXIII, 153, 343, 549 ; CXXXIV, 150, 733 ; CXXXV, 736 ; CXXXVI, 155, 812.
R. Q. Ouvrages sur la guerre de 1914-1919 : CXXXIII, 357, 733 ; CXXXV, 164.

ROGER LAMBELIN

Le relèvement économique d'après-guerre. Notre Avenir maritime: CXXXIII, 266.

CAMILLE LATREILLE

Henri Heine, patriote allemand........................... CXXXI, 205

PHILÉAS LEBESGUE
R. Q Lettres portugaises : CXXXI, 138, 712 ; CXXXIV, 142 ; CXXXV, 537.
R. Q. Ouvrages sur la guerre de 1914-1919.............. CXXXI, 144
GEORGETTE LEBLANC
Propos sur le Cinéma.................................. CXXXVI, 275
GEORGES LE CARDONNEL
D'un certain Romantisme à un classicisme moderne : Eugène Montfort.
.... CXXXII, 577
CHARLES LÉGER
A propos du centenaire de Courbet...................... CXXXIII, 620
LEGRAND-CHABRIER
R. Q. Variétés : Pâques Foraines....................... CXXXII, 753
DOCTEURS LEPORCQ et REBREYEND
R. Q. Questions médicales............................. CXXXIV, 494
GEORGES A. LE ROY
Quelques souvenirs sur Louis Bouilhet.................. CXXXIV, 644
LEVEL RÉGNÉ
Poème... CXXXV, 245
LOUIS LONAY
L'Allemagne des Prisonniers de guerre.................. CXXXII, 51
LUXEUIL
R. Q. Livres d'Etrennes................................ CXXXI, 169
JACQUES LYON
La Politique d'Immigration............................ CXXXIV, 229
M.
R. Q. A l'Étranger (Italie)............................ CXXXVI, 175
M.
R. Q. À l'Étranger : (Roumanie)........................ CXXXII, 174
RAYMONDE MACHARD
Tu enfanteras.. CXXXI, 85, 274
PIERRE MAC-ORLAN
R. Q. Variétés : Les Livres illustrés................... CXXXI, 367
ÉMILE MAGNE
R. Q. Littérature...................................... CXXXVI, 719
R. Q. Variétés : Le Duc de Montausier, grand charbonnier de France, CXXXVI, 178
R. Q. Variétés : La Goinfrerie des Princes allemands..... CXXXVI, 367
CAMILLE MALLARMÉ
Italia Cara ! Fragments de lettres écrites d'Italie entre 1914 et 1918 : CXXXIII, 410, 628
AUGUSTE MARGUILLIER
R. Q. Musées et Collections : CXXXI, 132 ; CXXXII, 328 ; CXXXIII, 538 ; CXXXIV, 332 ; CXXXVI, 775.
R. Q. Ouvrages sur la guerre de 1914-1919.............. CXXXIV, 168

GEORGES MARLOW

R. Q. Chronique de Belgique.............. CXXXIV, 134; CXXXVI, 783

JEAN MARNOLD

R. Q. Musique. CXXXI, 507 ; CXXXIV, 128 ; CXXXV, 142, 522 ; CXXXVI, 763

JEAN MARVILLE

Poésies.. CXXXII, 244

ÉMILE MASSON

R. Q. Chronique armoricaine............. CXXXIV, 337 ; CXXXVI, 147

PIERRE MAURIAC

La Symbiose.. CXXXVI, 646

ROGER MAURICE

L'Éducation de la Troupe........................... CXXXI, 577
L'Éducation des Officiers........................... CXXXVI, 26, 260

LIEUTENANT-COLONEL ÉMILE MAYER

Le Rétablissement de l'Empire d'Occident (*Essai d'anticipation* a posteriori).. CXXXII, 193

HENRI MAZEL

R. Q. Science sociale : CXXXI, 485 ; CXXXII, 105, 686 ; CXXXIII, 698 ; CXXXIV, 502 ; CXXXV, 313, 696 ; CXXXVI,

R. Q. Bibliographie politique..... CXXXIV, 347 ; CXXXV, 342, 545, 728 ; CXXXVI, 815.

R. Q. Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919 : CXXXI, 141, 330, 527, 732 ; CXXXII, 158 ; CXXXIII, 740 ; CXXXIV, 154, 544, 749 ; CXXXV, 155 ; CXXXVI, 550.

PAUL MÉGNIN

Les chiens de France à la Guerre........................ CXXXIV, 617

MERCURE

R. Q. Questions Économiques........................ CXXXII, 507
R. Q. A l'Etranger (République Argentine)............... CXXXII, 545

CHARLES MERKI

R. Q. Archéologie, Voyages : CXXXI, 491 ; CXXXII, 307 ; CXXXIII, 113 ; CXXXIV, 497 ; CXXXV, 318 ; Industrie : CXXXVI, 126 ; Voyages : CXXXVI, 329.
R. Q. Variétés : Les Monuments de la Victoire............ CXXXII, 561
R. Q. Bibliographie politique : CXXXIII, 726 : CXXXIV, 349, 537 ; CXXXV, 159, 352, 541, 732 ; CXXXVI, 545.
R. Q. Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919 : CXXXI, 145, 330, 528, 727 ; CXXXII, 161, 340, 536, 729 ; CXXXIII, 155, 352, 551, 738 ; CXXXIV, 163, 744 ; CXXXV, 552 ; CXXXVI, 163, 817.

ALICE MICHEL

Degas et son Modèle.................................. CXXXI, 457, 623

MONTE CITORIO

R. Q. A l'Étranger (Italie) :.................. CXXXV, 183, 362, 561

CHARLES MORICE

Le Grand-Atelier. *Appel aux Poètes et aux Artistes*......... CXXXI, 5

PAUL MORISSE

R. Q. A l'Étranger (A Travers la Presse) : CXXXI, 164, 360, 559, 750 ; CXXXII, 177, 365, 557, 748 ; CXXXIII, 178, 368, 560.

ÉLIE MOROY

R. Q. L'Art à l'Étranger.............................. CXXXVI, 143

LÉON MOUSSINAC

Le Pauvre mort.. CXXXVI, 55

J. MUROL

R. Q. A l'Étranger (Italie) : CXXXI, 348, 743 ; CXXXII, 744 ; CXXXIV, 558 ; CXXXV, 751.

MICHEL MUTERMILCH

R. Q. Bibliographie politique............... CXXXII, 528 ; CXXXIII, 346

FERNAND MYSOR

La Terre vivante... CXXXIV, 613

LOUIS NARQUET

Les Véritables Profiteurs de la Guerre........................ CXXXI, 20

Pour gagner la Paix... CXXXV, 408

JEAN NOREL

R. Q. Questions militaires et maritimes : CXXXIII, 117, 514 ; CXXXIV, 317, 699 ; CXXXV, 702 ; CXXXVI, 751.

R. Q. Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919 : CXXXII, 718 ; CXXXIII, 349, 733 ; CXXXIV, 738 ; CXXXV, 345, 742 ; CXXXVI, 161, 547.

PAUL D'OLAN

R. Q. L'Art à l'Etranger.................................. CXXXIII, 138

VINCENT O'SULLIVAN

La Littérature américaine................................... CXXXI, 246

En marge de la Littérature américaine........................ CXXXIV, 5

R. Q. Lettres anglo-américaines............................ CXXXVI, 535

GEORGES PALANTE

R. Q. Philosophie : CXXXI, 479 ; CXXXII, 303 ; CXXXIV, 306 ; CXXXV, 309 ; CXXXVI, 320, 744.

R. PICARD

R. Q. Questions économiques .... CXXXII, 312

A. PIERRE

R. Q. A l'Étranger (Bulgarie) : CXXXI, 343, 547 ; (Russie) : CXXXI, 747.

EDMOND PILON

R. Q. Variétés : Prophéties de poètes......................... CXXXI, 366

CAMILLE PITOLLET

R. Q. A l'Étranger (Portugal) : CXXXI, 351 ; (Espagne) : CXXXI, 549 ; CXXXII, 556 ; CXXXIII, 364, 749 ; CXXXIV, 180 ; (Italie) : CXXXIV, 362 ; (Espagne) : CXXXV, 179, 745 ; CXXXVI, 362.

R. Q. Variétés : Comment Bismarck expliquait l'échec de la Commune de 1871 : CXXXII, 370.

PIERRE-PAUL PLAN

Molière et Corneille.. CXXXVI, 603

ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE

Un Pèlerinage en Hainaut. Les Ruines de la maison de Verhaeren : CXXXII, 450.

GUY DE POURTALÈS

Petites Leçons de maître François Rabelais pour le Temps de Guerre et pour le Temps de Paix.................................. CXXXIII, 593

GEORGES PRÉVOT

Essai sur l'emploi figuré des Termes de guerre dans le Langage contemporain.. CXXXI, 258

HENRY PRUNIÈRES

Le Renouveau musical en Italie. G. Francesco Malipiero... CXXXIII, 212

P. V.

La Réforme administrative.................................. CXXXIV, 577

RACHILDE

R. Q. Les Romans : CXXXI, 301, 689 ; CXXXII, 301, 679; CXXXIII, 315, 686 ; CXXXIV, 300, 681 ; CXXXV, 302, 682 ; CXXXVI, 315, 730.

R. Q. Variétés : L'Amie des Livres........................ CXXXI, 17[illegible]

R. Q. Variétés : Yvette Guilbert en Amérique............. CXXXII, 564

ERNEST RAYNAUD

Charles Cros ou la Leçon d'une Époque..................... CXXXI, 4[illegible]

L'Expression de l'Amour chez les Poètes symbolistes....... CXXXV, 385

R. Q. Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919 :

COMMANDANT R. B.

R. Q. Éducation Physique.................................. CXXXI, 31[illegible]

ANTOINE REDIER

Des Maîtres forts.. CXXXI, 7[illegible]

HENRI DE RÉGNIER

La Pécheresse, *histoire d'amour*........................... CXXXVI, 675

ISABELLE RIMBAUD

Mon frère Arthur... CXXXII, 218

MARCEL ROBIN

L'Andorre à la Conférence de la Paix...................... CXXXIV, 5[illegible]

CLAUDE ROGER-MARX

Trois Tombes.. CXXXIV, 41[illegible]

MARCEL ROUFF

Rousseau et la Pologne..................................... CXXXV, [illegible]

PAUL RUGIÈRE

L'Angoisse des Veilles sous-marines....................... CXXXI, 23[illegible]

La Psychologie du Sous-marin............................... CXXXII, 62[illegible]

L. SAVADJIAN

R. Q. A l'Étranger (Bulgarie)........................... CXXXI, 738

BORIS SAVINKOFF

L'Affaire Korniloff.................................... CXXXII, 385
L'Affaire Korniloff : Réplique à M. Kérensky............. CXXXIII, 434

GUDMUND SCHUTT

R. Q. A l'Étranger (Danemark)........................... CXXXII, 740

ÉMILE SEDEYN

Vues sur la Place d'Armes............................... CXXXVI, 633

CARL SIGER

La Leçon de la Guerre................................... CXXXI, 423
R. Q. Questions coloniales : CXXXI, 307 ; CXXXII, 116 ; CXXXIII, 328 ; CXXXIV, 322, CXXXV, 130, 708 ; CXXXVI,

GEORGES SOULIÉ DE MORANT

Poèmes Chinois de la Dynastie Song...................... CXXXIV, 601

ANDRÉ SPIRE

Et Demain.. CXXXII, 423

THÉODORE STANTON

R. Q. Lettres américaines.................. CXXXIII, 141 ; CXXXV, 151
R. Q. Bibliographie politique.............. CXXXIII, 731 ; CXXXV, 732
R. Q. Ouvrages sur la Guerre de 1914-1919............... CXXXI, 525

DOCTEUR ERNEST SYRMEN

L'Organisation actuelle du Service de Santé en campagne.. CXXXII, 633

DOCTEUR TALON

Contribution à la Psychologie du Courage : Le Goût du Risque : CXXXIV, 440

ARCHAG TCHOBANIAN

L'Epopée Arménienne.................................. CXXXI, 32

CHARLES TILLAC

Une nuit de Téléphonie aux Eparges.................... CXXXI, 414

B. TOKINE

R. Q. L'Art à l'Étranger................................ CXXXIII, 337

TOUNY-LÉRYS

Quelques Expressions de l'Ame populaire pendant l'Occupation allemande.. CXXXI, 640

H.-H. VALENTINO

La Philosophie de l'Inde et le Problème du Nirvana........ CXXXVI, 406

ALFRED VALLETTE

R. Q. Questions économiques............... CXXXIII, 705 ; CXXXIV, 311

A. VAN GENNEP

Le Tour hindou de la Corde rigide....................... CXXXIII, 48
R. Q. Folklore.. CXXXV, 126

ÉMILE VERHAEREN

Poèmes.. CXXXVI, 600

RÉGIS DE VIBRAYE

L'Europe économique et l'Erreur nationaliste .... CXXXIV, 22

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

In memoriam Adrien Mithouard, 1864-1919............ CXXXIII, 432

DOCTEUR PAUL VOIVENEL

R. Q. Sciences médicales.................... CXXXII, 503 ; CXXXV, 692

PAUL VULLIAUD

La Politique mystique de la Paix en 1815................ CXXXIII, 238

J.-L. WALCH

R. Q. Lettres néerlandaises........................... CXXXVI, 800
R. Q. A l'Étranger (Pays-Bas)........................... CXXXI, 160

L.-CH. WATELIN

Les à-côtés d'un Traité (Utrecht, 1712).................... CXXXII, 259

RENÉ DE WECK

R. Q. Chronique de la Suisse romande.................... CXXXV, 533

XXX

La Vraie Doctrine du Président Wilson.................... CXXXI, 194

ÉMILE ZAVIE

Jérusalem sous l'Occupation anglaise.................... CXXXIII, 253
R. Q. Variétés : Une Enquête sur les Écrivains et le Vote en 1914 CXXXVI, 562.

A. ZÉRÉGA FOMBONA

Le Symbolisme français et la Poésie espagnole moderne..... CXXXV, 193

REVUE DE LA QUINZAINE
TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

A L'ÉTRANGER : Allemagne : CXXXI, 151, 338, 534, 733 ; CXXXII, 166, 349, 540, 734 ; CXXXIII, 160, 359, 554, 744 ; CXXXIV, 172, 358, 550, 751 ; CXXXV, 170, 358 ; CXXXVI, 167, 358, 552, — Autriche-Hongrie : CXXXI, 539. — Belgique ; CXXXI, 157, 542 ; CXXXII, 170, 551 ; CXXXIII, 165 ; CXXXIV, 177, 554 ; CXXXV, 175, 557 ; CXXXVI, 172, 557, 822. — Bulgarie : CXXXI, 343, 547, 738. — Danemark : CXXXII, 354, 740. — Espagne : CXXXI, 549 ; CXXXII, 556 ; CXXXIII, 364, 749 ; CXXXIV, 180 ; CXXXV, 179, 745 ; CXXXVI, 362. — Hollande : CXXXI, 160 ; CXXXIII, 169. — Italie : CXXXI, 348, 743 ; CXXXII, 744 ; CXXXIV, 558 ; CXXXV, 183, 362, 561, 751 ; CXXXVI, 175. — Pologne : CXXXVI, 827. — Portugal : CXXXI, 351. — République Argentine : CXXXII, 545. — Roumanie : CXXXII, 174. — Russie : CXXXI, 556, 747 ; CXXXII, 358. — Suède et Finlande : CXXXIII, 174. — Suisse : CXXXI, 356 ; CXXXIV, 367. — Serbie, Croatie, Slavonie : CXXXII, 362. — Ukraine : CXXXIV, 756. — A travers la Presse : CXXXI, 164, 360, 559, 750 ; CXXXII, 177, 365, 557, 748 ; CXXXIII, 178, 368, 560.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES : CXXXI, 491 ; CXXXII, 307 ; CXXXIII, 113 ; CXXXIV, 497 ; CXXXV, 318 ; CXXXVI, 329.

ARCHITECTURE : CXXXIII, 718.

ARMÉE : CXXXII, 696 ; CXXXIII, 325.

ART : CXXXI, 128, 319, 703 ; CXXXII, 141, 518 ; CXXXIII, 134, 529 ; CXXXIV, 717 ; CXXXV, 147, 719 ; CXXXVI, 526, 768.

L'ART A L'ÉTRANGER : CXXXIII, 138 ; CXXXVI, 143, 774.

ART DRAMATIQUE ANCIEN : CXXXII, 714.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE : CXXXII, 521 ; CXXXIII, 148, 343, 545, 726 ; CXXXIV, 146, 347, 533, 728 ; CXXXV, 155, 337, 541, 728 ; CXXXVI, 155, 337, 540, 812.

BIBLIOTHÈQUES : CXXXII, 332 ; CXXXV, 526.

CHRONIQUE ARMORICAINE : CXXXIV, 337 ; CXXXVI, 147.

CHRONIQUE DE BELGIQUE : CXXXIV, 134 ; CXXXVI, 783.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE : CXXXV, 534.

CRYPTOGRAPHIE : CXXXII, 319.

ÉCHOS : CXXXI, 179, 372, 568, 758 ; CXXXII, 183, 376, 567, 761 ; CXXXIII, 184, 376, 569, 759 ; CXXXIV, 188, 377, 568, 762 ; CXXXV, 187, 372, 566, 760 ; CXXXVI, 185, 375, 569, 831.

ÉDUCATION PHYSIQUE : CXXXI, 312 ; CXXXIII, 123, 707 ; CXXXIV, 315, 512.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES : CXXXII, 122 ; CXXXIV, 114, 704 ; CXXXVI,

FÉMINISME : CXXXII, 691.

FOLKLORE : CXXXV, 126.

HISTOIRE : CXXXI, 110 ; CXXXIII, 693 ; CXXXV, 121, 688 ; CXXXVI, 739.

INDUSTRIE : CXXXVI, 126,

JOURNAUX (LES) : CXXXI, 503, 699 ; CXXXII, 323, 706 ; CXXXIII, 333, 714 ; CXXXIV, 327, 708 ; CXXXV, 323, 714 ; CXXXVI, 333, 757.

LETTRES ALLEMANDES : CXXXII, 336 ; CXXXVI, 151, 795.

LETTRES AMÉRICAINES : CXXXIII, 141 ; CXXXV, 151 ; CXXXVI, 535.
LETTRES ANGLAISES : CXXXI, 512, 707 ; CXXXII, 145 ; CXXXVI, 790.
LETTRES BRÉSILIENNES : CXXXIII, 145 ; CXXXVI, 808.
LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES : CXXXI, 518 ; CXXXIV, 341 ; CXXXV, 723.
LETTRES LATINES : CXXXIV, 726.
LETTRES NÉERLANDAISES : CXXXV, 334 ; CXXXVI, 800.
LETTRES NÉO-GRECQUES : CXXXI, 721 ; CXXXIV, 721 ; CXXXVI, 803.
LETTRES PORTUGAISES : CXXXI, 138, 712 ; CXXXIV, 142 ; CXXXV, 537.
LETTRES SCANDINAVES : CXXXIII, 722.
LEXICOLOGIE : CXXXV, 532.
LITTÉRATURE : CXXXII, 100, 493 ; CXXXIII, 508 ; CXXXIV, 103, 687 ; CXXXV, 498 ; CXXXVI, 500, 719.
LIVRES D'ÉTRENNES : CXXXI, 169.
LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE : CXXXI, 116, 695 ; CXXXII, 499 ; CXXXIII, 321 ; CXXXIV, 110, 694 ; CXXXV, 504 ; CXXXVI, 325.
MUSÉES ET COLLECTIONS : CXXXI, 132 ; CXXXII, 328 ; CXXXIII, 538 ; CXXXIV, 332 ; CXXXVI, 775.
MUSIQUE : CXXXI, 507 ; CXXXIV, 128 ; CXXXV, 142, 522 ; CXXXVI, 763.
OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919 : CXXXI, 141, 324, 522, 721 ; CXXXII, 153, 340, 531, 718 ; CXXXIII, 155, 349, 551, 733 ; CXXXIV, 154, 354, 542, 736 ; CXXXV, 164, 345, 547, 737 ; CXXXVI, 161, 347, 547, 817.
PHILOSOPHIE : CXXXI, 479 ; CXXXII, 303 ; CXXXIV, 306 ; CXXXV, 309 ; CXXXVI, 320, 744.
LES POÈMES : CXXXII, 678 ; CXXXIII, 109, 504 ; CXXXIV, 100, 488 ; CXXXV, 115, 491 ; CXXXVI, 116, 494, 724.
PUBLICATIONS RÉCENTES : CXXXI, 178, 371, 566, 757 ; CXXXII, 182, 374, 565, 769 ; CXXXIII, 183, 374, 566, 756 ; CXXXIV, 185, 375, 566, 760 ; CXXXV, 186, 370, 565, 759 ; CXXXVI, 183, 372, 567, 830.
QUESTIONS COLONIALES : CXXXI, 307 ; CXXXII, 116 ; CXXXIII, 328 ; CXXXIV, 322 ; CXXXV, 130, 708 ; CXXXVI, 510.
QUESTIONS ÉCONOMIQUES : CXXXII, 312, 507 ; CXXXIII, 324, 705 ; CXXXIV, 311, 508.
QUESTIONS MÉDICALES : CXXXIV, 494.
QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES : CXXXIII, 117, 514 ; CXXXIV, 317, 699 ; CXXXV, 702 ; CXXXVI, 751.
QUESTIONS UNIVERSITAIRES : CXXXII, 111.
LES REVUES : CXXX, 120, 496 ; CXXXII, 125, 512 ; CXXXIII, 128, 518 ; CXXXIV, 117, 517 ; CXXXV, 134, 508 ; CXXXVI, 129, 515.
LES ROMANS : CXXXI, 301, 679 ; CXXXII, 301, 679 ; CXXXIII, 315, 686 ; CXXXIV, 300, 681 ; CXXXV, 302, 682 ; CXXXVI, 315, 730.
SCIENCE SOCIALE : CXXXI, 485 ; CXXXII, 105, 686 ; CXXXIII, 698 ; CXXXIV, 502 ; CXXXV, 313, 696 ; CXXXVI, 505.
SCIENCES MÉDICALES : CXXXII, 503 ; CXXXV, 692.
THÉATRE : CXXXI, 316 ; CXXXII, 134, 711 ; CXXXIII, 525 ; CXXXIV, 124, 524, 713 ; CXXXV, 516 ; CXXXVI, 137, 522, 736.
VARIÉTÉS : CXXXI, 170, 366, 367, 564, 755 ; CXXXII, 370, 561, 753 ; CXXXIII, 372 ; CXXXV, 367, 756 ; CXXXVI, 178, 367, 562.

Tableaux Anciens et Modernes

PAR

H. Bellotto, L. Boilly, H.-P. Danloux,
F. Francken, Heinsius, Lagrenée, J. Pillement,
J. Restout, J. Verkolje, etc.

AQUARELLES-DESSINS-GOUACHES-PASTELS

PAR

L.-B. Huet, J.-B. Mallet, V.-D. Nicolle,
H. Robert, G. de Saint-Aubin, etc.

DONT LA VENTE AURA LIEU A PARIS

HOTEL DROUOT, SALLE N° 7

Le Vendredi 19 Décembre 1919

A deux heures

COMMISSAIRE-PRISEUR	EXPERT
Me HENRI BAUDOIN	**M. JULES FÉRAL**
10, r. de la Grange-Batelière	rue Saint-Georges n° 7

EXPOSITION PUBLIQUE

Le Jeudi 18 Décembre 1919, de 2 h. à 6 h.

Objets d'Art & de Curiosité

FAIENCES DE DELFT

Porcelaines et Jades de la Chine

Objets divers - Orfèvrerie - Étoffes

DONT LA VENTE AURA LIEU A PARIS

Hôtel Drouot, Salle N° 11

Le Samedi 20 Décembre 1919

A deux heures

Me HENRI BAUDOIN	**MM. MANNHEIM**
COMMISSAIRE-PRISEUR	EXPERTS
10, rue de la Grange-Batelière	rue Saint-Georges, 7

EXPOSITION PUBLIQUE

Le Vendredi 19 Décembre 1919, de 2 heures à 6 heures

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, à Paris, le 7 janvier 1920, à 2 h. de relevée, *en 4 lots*, de : 1° **UNE PROPRIÉTÉ** à **BOULOGNE-SUR-SEINE**, *rue de Clamart*, ancienn^t n° 6, act. n° 9. C^ce 740^m env. **Mise à prix : 50.000 fr.** **2° UN TERRAIN** à **BOULOGNE-S.-SEINE**, boulev. de Strasbourg, n° 208. C^ce 690^m env. **M. à pr. : 35.000 fr.** 3° *Une parcelle* de **TERRAIN** à **BOULOGNE-S.-SEINE** rue de la Ferme, n° 8. C^ce 28^m 37 cent. env. **Mise à prix : 500 fr.** **4° UNE PROPRIÉTÉ MEUBLÉE A PLOUGASNOU**, terroir de **TRÉGASTEL** (*Finistère*). C^ce 26 a. 85 ca. env. avec *Terrain contigu*, d'une cont. de 891 a. 07c env. M. à pr. : **18.000f**. S'adr. à Mes Plaignaud et de Forges, av. à Paris, et Me *Vitry*, not. à Boulogne-s.-Seine.

VENTE au Palais, à Paris, jeudi 8 janvier 1920, à 2 heures. **MAISON** à **PARIS**, **RUE LAVOISIER, N° 21**, louée en totalité pour 30 ans. Bail expirant le 1er avril 1943. Loy. an. net de toutes charges pour le propriétaire : 22.000 f., 23.000 f., ou 24 000f suivant périodes. **M. à pr. : 428.000f.** S'adr. à Me Brillatz, av. à Paris, 219, r. Saint-Honoré, à Mes Régnier et Delacourtie, avoués, et à Mes *Sabot* et *Ditte*, notaires à Paris.

F^ds d' **ACHAT ET VENTE DE CHAUSSURES** à Paris, r. du Temple, 187. A adj. lundi *22* déc. à 10 h. ét. Maciet, not., 62 b^d Sébastopol. M. à pr. : 500 fr. Mat. 10.000 f. March. en sus. Log. d'av. 1425 fr. Consig. 20.000 fr. S'ad. Me Maciet, not.

VENTE au Palais, le 27 décembre 1919, à 2 heures. **IMMEUBLE A PARIS** **B^d RASPAIL, 87,** et **RUE** de **VAUGIRARD, 82.** Revenu net : 33.500 fr. environ ; contenance 519 m. environ. **M. à prix : 800.000** fr. S'adresser pour renseig. : Mes Roger Bertin, avoué à Paris, 7, rue de Penthièvre ; Flamand-Duval, notaire à Paris, 24, rue Lafayette ; M. Bouts, gér^t d'Immeubles, rue Rembrandt, n° 1.

VENTE au Palais à Paris, le 27 décembre 1919, à 3 h. en un lot une **GRANDE PROPRIÉTÉ**, à **USAGE** d'**USINE** à **TROYES**, 30, rive droite du Canal de la Haute-Seine. Superficie : 1 ha. 14 a. 29 c. M. à pr. : 600.000 francs. S'adresser à Me Brunet, avoué, 95, rue des Petits-Champs, à Me Thorel, avoué et Me Vigier, notaire.

L'Emprunt à lots du Crédit National

e rôle de tout premier plan qu'est appelé à jouer le Crédit National dans la rénova- de la France meurtrie dans ses plus riches provinces et dans l'œuvre générale de iissance économique et industrielle a été parfaitement compris de l'épargne française; l'accueil qu'elle a réservé à l'annonce de l'émission des obligations 5 o/o du Crédit ional on peut être assuré que la souscription publique, qui sera ouverte le 12 décembre lose le 23 décembre au plus tard, remportera le plus vif et le plus légitime succès.

)'ailleurs, les conditions extrêmement attrayantes de cet emprunt ne pouvaient en faire sager autrement. Ces obligations s'adressent à tous les capitalistes, petits comme nds : la somme à débourser en souscrivant n'est que de 495 francs, libérant entièrement titre de 500 francs nominal et remboursable à 600 francs dans un délai maximum 75 ans à moins qu'il n'ait déjà été remboursé au sort avec un lot.

.e tableau des lots est d'une conception nouvelle : d'abord tout souscripteur est assuré voir son lot, constitué par la prime de remboursement de 105 francs mais, surtout, la nce de gagner d'un coup la fortune n'est pas chose illusoire : le Crédit National a idé qu'il y aurait annuellement 68 gros lots pour un total de 10 millions de francs nprenant 4 lots de 1 million, 4 lots de 500.000 francs, 20 lots de 100.000 francs et lots de 50.000 francs qui seront répartis également entre les tirages des 1er mars, juin, tembre et décembre de chaque année.

Tous ceux qui, possédant des disponibilités, cherchent à les faire fructifier de la façon plus sûre et la plus avantageuse saisiront de suite l'attrait que présentent ces obliga- ns dont l'intérêt net de tous impôts présents et futurs ressort à plus de 5 o/o, et qui, plus, portent la garantie pleine et entière de l'Etat.

Chemin de fer de Paris à Orléans

LA CHASSE EN SOLOGNE

En vue de faciliter le déplacement des chasseurs se rendant en Sologne, la Compagnie Orléans vient de décider qu'à titre exceptionnel et d'essai, chaque samedi et veille de e, pendant la saison de la chasse, le train express partant de Paris-Quai d'Orsay à h. 43 s'arrêtera à Nouan-le-Fuzelier.

En outre, ce même train comportera chaque samedi et veille de fête, pendant ladite son, un wagon-restaurant qui servira les dîners entre Paris et Vierzon.

Au retour, c'est-à-dire chaque dimanche et jour de fête, ce wagon-restaurant sera orporé au train partant de Vierzon à 19 heures pour arriver à Paris-Quai d'Orsay, 3 h. 10.

Modifications aux heures de départ des trains de la gare de Paris-Quai d'Orsay

La durée de parcours de tous les trains circulant sur le prolongement de Paris-Aus- litz à Paris-Quai d'Orsay étant portée uniformément à 8 minutes dans les deux sens ır éviter des pertes de temps, l'horaire de certains trains est avancé d'une ou deux nutes, au départ de Paris-Quai d'Orsay, depuis le 10 octobre 1919.

Le public est invité à consulter, à cet effet, les affiches et livrets horaires du nouveau vice d'hiver.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.


BOUND BY